



MOON, Livre I : LE DESTIN DU TIGRE



Élizabeth M. AÎNÉ-DUROC

NOTE DE L'AUTEUR



Je souhaite que ce livre constitue un hommage à l'intention de toutes les familles de jadis, qui ont souffert des interventions cruelles de la Bête d'Orléans, et qui se sont battues vaillamment ; et à l'intention de celles d'aujourd'hui qui s'en souviennent encore.

Élizabeth M. AÎNÉ-DUROC.

Anímus

PREMIÈRE PARTIE

RÊVE DE LUNE

« Lune ! Descends de là !

Sous le chapiteau la voix de Sabine s'évade et virevolte.

« Lune, tu m'entends ? Descends, il est temps ! »

S'évade et virevolte. Tout comme le fait Lune, assise sur le trapèze dix mètres plus haut. La jeune fille se balance, assise sur la barre puis, au bruit d'un « yap ! » qu'elle fait sonner de la langue, elle se lâche dans le vide. Ses bras retombent en arrière, et la torsade noire de ses cheveux, s'envole. On dirait un collier de perles de jais, qu'on aurait jeté du haut d'un précipice. Les jambes de la jeune fille ont glissé le long de la barre du trapèze, dans le souffle de son cri de joie, et maintenant, seuls ses pieds la retiennent dans ce semblant d'apesanteur, car elle les a passés de chaque côté des cordes. C'est la position dite '*chute cheville*', et Lune vient de la réussir à la perfection.

« Rose-Lune ! Descends, je te dis ! Je viens de croiser Canelli ! Imagine la tête qu'il a faite quand il a vu que je ne m'entraînais pas !

-Oui je sais !, s'exclame Rose-Lune dont la voix, d'être ainsi renversée, est drôlement changée ; je sais, la '*Fée-des-Sables*', c'est toi ! Regarde juste mon rétablissement, s'te plaît ! Tu me diras ce que tu en penses !

Sabine Martinez secoue la tête, mais elle ne peut s'empêcher d'admirer, sous le firmament bigarré du chapiteau, cette étoile pimpante qui pétille dans les airs, et évolue avec tant de grâce et de sûreté.

Bientôt la jeune fille, suspendue au trapèze par l'étau de ses doigts fermés, se balance d'avant en arrière, gagne de la vitesse... et se projette dans le vide. Elle exécute un *salto arrière*. La chute dure une seconde, puis l'adolescente sent les mailles du filet de sécurité qui se tendent sur son dos, et dans son ventre gargouillent ces chatouillis, qu'on éprouve aussi quand on est amoureux. Elle se hisse de là sur ses pieds, court vers le bord du filet, l'attrape des deux mains, pirouette, et saute sur la piste.

La voilà essoufflée. Toucher le sol immobile lui donne l'impression d'être la seule chose stable d'un univers tout chamboulé.

« Alors Sabine, j'étais comment ?

-Tu étais très bien, convient la trapéziste, dont la blondeur et la pâleur de porcelaine contrastent avec la brune et mate Rose-Lune.

-Tu dis ça à regret !

-Si tu crois que c'est facile !, maugréé Sabine ; je regrette de te laisser évoluer sur *mes* heures contre l'avis du Directeur, et je regrette qu'on t'interdise de t'entraîner, en dépit du talent que tu as évidemment. Tu sais que tu es encore jeune. Techniquement, tu n'as pas atteint l'âge requis pour commencer la voltige.

-Donc, tu n'es sûrement pas jalouse !, s'exclame Lune, qui éclate de rire, et dessine deux roues sur le sable de la piste.

-Jalouse ! Effectue trois *saltos-arrière* au trapèze volant tout en lançant des gerbes de talc coloré devant ton public, et on en reparle !

-*'Qui se vante déchanté !'* ».

Déjà la toile cirée du chapiteau s'échauffe au soleil, et sous ses ombres colorées monte une odeur caoutchoutée. Le bois des gradins embaume le sucre et la sève, les métaux lâchent des senteurs âcres comme de la sueur. L'air chaud de ce début de Juillet tourne la tête de Lune. Elle noue ses cheveux en un chignon hirsute que la pince croque comme les mâchoires d'un requin hargneux, se secoue, et court vers la sortie béante qui luit d'un soleil blanc. C'est alors qu'elle croise Guillermo et Paolo, puis Siméon, (le *clown* lyrique), qui tente d'empêcher les chiens de la troupe d'entrer sous le chapiteau :

« Les chiens ! Vous n'entrez pas ! C'est une chose convenue, non ?

-Narcisse ! Pacha ! Assis !, réclame Lune.

Le berger allemand, et la chienne des rues se posent immédiatement sur leurs arrière-trains. Ils dévorent l'adolescente de leurs grands yeux bruns, adorateurs et malicieux, et frétilent de la queue.

-C'est étonnant le pouvoir que tu as sur les animaux..., glisse Siméon.

-Ces deux-là savent très bien qu'ils ont pas le droit d'entrer sous le chapiteau !

-Monsieur Canello veut nous voir sous la tente du réfectoire, Lune.

-Qu'est-ce qu'il veut ? ».

Siméon Barchall hausse les épaules. Alors Lune se met en route vers le sud du camp, les chiens à ses trousses. Quand elle sent tous ces arômes qui échappent du réfectoire, et qui viennent la narguer, elle se rappelle qu'elle a faim. Saisissant au vol un croissant rebondi à l'entrée de la tente, elle se faufile entre tous les artistes qui font enfler

un véritable brouhaha.

« Justine ! ».

Debout près d'une table où bedonnent des cuves dans leur éclat d'inox, Francesco Giuseppe Canello, -alias Frankie Canelli-, feint d'ignorer le filet d'agitation qui suit Rose-Lune à la trace. La jeune fille joue des pieds et des coudes pour retrouver Justine, sa meilleure amie, une jolie jeune fille de dix-sept ans, debout parmi les autres.

« Justine ! Alors ?, lâche Lune dans un murmure.

-Tiens, souffle Justine, qui sort de sa poche un Smartphone bleu, et le tend à son amie ; je suis désolée : il n'y a rien eu. Ni message ni appel. ».

Lune pince les lèvres pour contenir sa déception. Par acquit de conscience, elle effleure l'écran tactile, et va consulter sa messagerie. Rien, comme l'a dit Justine. La jeune fille soupire et mord l'ongle de son pouce, avant d'opter pour son croissant. Mais quelqu'un qui l'aurait observée aurait vu comme ses doigts se crispent sur le portable. Ils se crispent tant qu'ils deviennent blancs.

« Est-ce que tout le monde est là, *cette fois-ci* ?, clame brusquement Frankie Canelli, dont la voix serait aussi tonitruante si elle avait filtré dans un haut-parleur.

La foule bruisse et frotte comme si on la froissait. Quelque chose d'étrange se produit : les gens autour de Lune s'écartent, -tous sauf Justine-, et elle se retrouve au centre d'un cercle vide. Canelli, lentement, tourne la tête de son côté.

Lune connaît bien l'homme. Les doigts de Justine enserrant fortement son poignet, et elle, elle redresse fièrement le menton. Si bien que, lorsque Canelli se décide à poser le regard froid de ses yeux bleus sur elle, elle le dévisage déjà. Presque effrontément.

« Toi, *Rose*, tu le sais peut-être ? Où se trouvent les trapézistes ?

-Je réponds pas quand on m'appelle '*Rose*'. C'est '*Rose-Lune*' ou '*Lune*'. Tu le sais bien.

Le buste de Canelli gonfle comme celui d'un torero, et ses lèvres s'étirent narquoises :

-*Rose-Lune*, puisque tu as le souci du détail, tu dois te rappeler que je t'ai demandé de ne plus me tutoyer. Quand donc vas-tu t'y faire ? Et oui ou non, peux-tu nous dire où se trouvent *Fée-des-Sables* et les autres ?

-Nous voici, Monsieur Canello !, interrompt soudain Siméon Barchall, avec un accent de triomphe, surgissant sous la tente.

-Ce n'est pas trop tôt. Qu'est-ce que vous faisiez ?

Les nouveaux arrivants se taisent.

« Sabine ?..., gronde Canelli.

Sabine jette un coup d'œil navré en direction de Lune :

-Je... L'entraînement a été retardé, déclare-t-elle.

-Quelle chose à voir avec Rose-Lune ?, insiste Canelli.

-Non ! Je...

-C'est ma faute.

La jeune voix de Lune résonne, tranchante. Sabine pince les lèvres.

« C'est moi, Monsieur Canello. J'ai demandé à Sabine de me laisser la place, à l'aube.

-Rose-Lune. Qui ne s'en serait douté ? Tu es montée au trapèze.

-Comme autrefois. Oui.

-Comme autrefois. Du temps de César Parenti ? Du temps de Christophe Parenti ?

Frankie Canelli a dit lentement ces mots, qui sont cruels pour Rose-Lune. Cruels à entendre, quoiqu'elle aime ces noms par-dessus tout. Le Directeur, dans un geste familier, pose son pied sur le banc qui se trouve à côté de lui, et cale son coude sur son genou ainsi remonté.

« Le *Cirque du Saphir*. Est-ce que ce nom n'est pas glorieux ?, demande-t-il. Est-ce que ce nom n'évoque pas, pour chacun d'entre vous, la plus belle chose au monde ?

Ces mots seraient poignants, -Canelli a la voix qui tremble d'orgueil et d'émotion-, si le discours n'était pas rabâché. Justine et Lune peuvent apercevoir, trois rangs derrière, qui se cache derrière la carrure fantastique de *La Griffé*, Ludovic Candeleur, qui fait le pitre, rien que pour elles. Le garçon s'amuse à singer les expressions du Directeur. Lune lui sourit des yeux.

« Cette gloire, cette troupe : c'est *moi* qui les conduis ! Je suis le Directeur du Cirque du Saphir, et je n'admets pas que qui que ce soit mette en doute ma bonne foi. Les temps sont durs pour les itinérants. Il y a quelques mois, nous étions au bord de la faillite.

« *Gna, gna, gna...* », siffle Ludovic en aparté.

« C'est pourquoi je ne tolérerai pas que quelqu'un se permette de faire du tort au spectacle. Je veux que tous les artistes ici réunis suent sang et eau pour redorer la renommée du Cirque du Saphir. Cela doit être votre seule ambition ! Celui qui pense à

autre chose n'a rien à faire dans notre troupe. Est-ce que je me fais comprendre ?

La mine de Lune se chiffonne quand elle entend tous ces 'oui' murmurés. Elle ne se sentirait pas mieux si elle avait gobé un savon pour son petit-déjeuner, à la place de son croissant si rapidement avalé.

« Rose-Lune ! Si tu t'avises de me désobéir une nouvelle fois, si tu compromets encore la bonne marche de la troupe, je sévirai. Et cette fois, je sévirai en punissant ceux qui auront aidé ta rébellion. Sabine m'aura très bien compris.

Lune pourrait croire qu'elle a des braises à la place des yeux, alors elle se garde de les lever sur le Directeur, tout juste quand il accuse Sabine ! Qui sait ce qu'il ferait, s'il percevait cette audace dans son regard ?

-Monsieur Canello, intervient alors Armand, -l'intendant du cirque et son 'Monsieur Loyal' - ; est-ce qu'on ne pourrait pas ménager quelques heures d'entraînement au bénéfice de Rose-Lune ? Cette petite a hérité du don qu'avaient ses parents. Nous le savons tous ! Sa vocation, ce sont la piste et les airs. Elle le porte jusque sur son visage !

-Oh oui, m'sieur Canelli !, renchérit Justine, -cependant que Lune sent sa poitrine se remplir d'air neuf-, Lune pourrait s'entraîner pendant que moi et les autres, on occupe la piste ! S'il vous plaît !

-Justine, on ne dit pas : 'moi et les autres'. Et j'avertis tes parents que tant que tu t'amuseras des pitreries de Ludovic Candeleur, -qui croit que je ne le vois pas faire-, je te considérerai comme une enfant qui n'a pas voix au chapitre des décisions. Quant à vous, Armand : c'est sur votre solde que vous avez l'intention d'employer un 'extra' pour s'occuper de la ménagerie, en compensation de ce que Rose-Lune Parenti ne fera pas, puisqu'elle s'entraînera ?

-Nous pourrions...

-De toute manière la question n'est pas là. Sa *position* convainc cette jeune fille qu'elle a le droit de faire ce qu'elle veut au sein de la troupe, mais ce n'est pas à elle que Christophe Jabert-Parenti a confié ce cirque et sa bonne marche : c'est à moi. Donc, tant que Rose-Lune me résistera et désobéira, je ne la laisserai pas jouir de la piste et du noble art du cirque. Prendre soin de la ménagerie n'est pas une punition. Si l'adolescente ne peut le comprendre, l'idée de la pension reste envisageable.

Frankie Canelli secoue la tête de droite à gauche, et mâchonne dans le vide un *chewing-gum* imaginaire.

Lune n'a qu'une envie : fuir. Dehors. Au grand air. L'idée de pleurer devant

Maître Canelli lui donne la nausée. C'est hors de question. Alors, elle reste de marbre, figée, comme ces mannequins exposés aux devantures des boutiques. Justine n'a pas lâché sa main.

« Bien !, se décide à reprendre Canelli ; j'ai fait réunir la troupe pour que nous fassions le point. Comme vous le savez, le cirque doit arriver à Saint-Jean-de-Braye après-demain. Les entraînements sont donc annulés, à partir de maintenant. Lever à cinq heures pour tout le monde demain. Chacun de vous sait ce qu'il a à faire !

Quarante-trois individus, artistes et artisans, rangés au garde-à-vous devant le Directeur, l'écoutent sans broncher. Le grand homme règle les derniers détails, passe en revue ce qu'il reste à entreprendre avant le grand départ.

« Il faut penser à dégrafer les affiches du côté de Montlivault. On nous accueille toujours bien, lorsque les maires des communes et les autorités ont la certitude qu'on sera *réglos* du côté sécurité et propreté. Retirer les affiches publicitaires qu'on a posées fait partie du contrat. Rose-Lune ! Je te charge d'aller défaire ces affiches après-midi. Fais attention : tu dois toutes les rapporter. Abîmées ou pas.

'*J'ai l'habitude, oui...*', grommelle Lune dans ses pensées.

« Et tiens !, puisque Ludovic et toi vous entendez si bien, vous n'aurez qu'à y aller ensemble.

Bien sûr, le Directeur accorde quelques heures de liberté à tous les artistes, mais à la fille de Christophe : non ! Une marche au grand air n'est pas pour gêner Lune. Ce qu'il y a, c'est qu'aux yeux de Canelli, il s'agit d'une punition, et c'est ça qui a un goût amer. Six mois passés à ce même traitement, vraiment, Rose-Lune commence à en avoir assez.

« Lune ! Tu entends ?, souffle brusquement Justine, en lui décochant un coup de coude.

-Quoi ?

-Écoute ! ».

Pendant que Rose-Lune ruminait, Monsieur Canello a commencé un discours dont la jeune fille n'a rien saisi. Mais il poursuit, enthousiaste :

« Je disais : innovons. Or, innover ne signifie pas : '*oublier le passé*'. C'est pourquoi j'ai pensé à réactualiser '*Rêve de Lune*'. Il y a longtemps que le numéro n'est plus joué, et bien entendu, les artistes d'autrefois ne sont plus... opérationnels. Qu'à cela ne tienne ! '*Rêve de Lune*' était la gloire du Cirque du Saphir ! Je me suis mis en relation avec des connaissances, et certains de mes amis m'ont conseillé de contacter deux artistes

qui ont déjà travaillé sur des reprises de ce célèbre numéro. Conjuguer l'art du trapèze et l'art de l'équitation est une science orgueilleuse et difficile, et...

-*Non !!!*

Frankie Canelli est brutalement interrompu par ce cri déchirant. Un cri que beaucoup, parmi les gens de la troupe, attendaient, en quelque sorte. '*Rêve de Lune*' n'est pas un simple numéro de cirque, et il ne porte pas ce nom pour rien. C'était le numéro de Christophe et de Cataline, les parents de Rose-Lune. Ils l'avaient inventé, ils l'avaient mis sur pied pour éblouir le public du Cirque du Saphir, et ils le jouaient encore lorsque Cataline était tombée malade. Plusieurs années durant, '*Rêve de Lune*' avait été le clou du spectacle, celui d'entre tous les numéros qui avait contribué à étendre la renommée de la troupe dans les régions où le cirque passait. Depuis cinq ans le numéro n'est plus joué, mais le Cirque du Saphir vit toujours sur la réputation des deux artistes, dont on a dit qu'ils étaient assez doués pour prétendre intégrer le fameux Cirque du Soleil. Mais Chris et Cataline ont toujours refusé de quitter *leur* cirque.

Lune n'en revient pas d'entendre Canelli faire si crûment référence à *son* passé, à ce vécu qui lui appartient plus qu'à n'importe qui d'autre.

« Tu peux pas..., trouve-t-elle la force d'articuler ; *vous* pouvez pas faire ça ! Ce numéro, il est à mes parents !

-*Rose*, je n'ai pas l'intention de discuter ça avec toi. Les artistes dont j'ai parlé sont *déjà* convoqués. Ils sont de passage à l'école de cirque de Saint-Jean. Nous les retrouverons là-bas.

C'est comme un coup de poing dans le ventre. La douleur abrutit Lune. Elle se détourne, et se met à courir vers la sortie. Elle ne s'arrête que lorsqu'elle sent sous ses pieds crisser la poussière chaude du dehors.

« Ne fais pas l'enfant, Rose-Lune !, crie Canelli, À ton âge, tout *artiste* peut comprendre qu'un numéro n'appartient pas à des personnes ! Il appartient à la troupe ! '*Rêve de Lune*' est la propriété du Cirque du Saphir !

-Je croyais que j'étais *pas* une artiste ! », s'exclame Lune. Et, sur ce flot de révolte, elle se remet à courir, en direction de sa loge.

Ce qu'on appelle les *loges* des artistes, au Cirque du Saphir, ce sont les caravanes, ou les *camping-cars*, qui servent d'habitations aux membres réguliers de la troupe. Il se trouve que Rose-Lune bénéficie d'un avantage auquel nul autre artiste de son âge ne peut prétendre : elle possède une caravane pour elle toute seule. C'est un avantage, si l'on peut

dire ! Disons que Chris Jabert-Parenti, lorsqu'il a pris la décision de s'absenter pour de longs mois, a posé comme condition, en sa qualité de jeune Directeur, que sa fille pourrait jouir d'une loge personnelle pendant son absence. Alors il lui a trouvé une petite caravane, aux formes rondes, et lui a laissé le loisir de la décorer comme elle le souhaitait.

Ornée d'une bande dorée à l'extérieur, nantie de rideaux décorés de minuscules pommes rouges, et tapissée de papier kraft à l'intérieur, la caravane est charmante, et à l'instant même, la jeune fille n'en a rien à faire. Elle parvient devant sa porte, essoufflée de chagrin, ouvre le panneau d'un geste brusque et, passant sa tête à l'intérieur, (il fait chaud là-dedans comme dans un four en ordre de marche), elle s'exclame :

« Ananas ! ».

Rose-Lune a tout juste crié ce mot étrange que, dans le bruit d'un couinement plaintif, un petit singe se montre sur le côté des plaques de cuisson, à droite de l'entrée.

« Ananas ! Je savais que je te trouverai là. Combien de fois faudra-t-il que je te dise que si je laisse les fenêtres ouvertes, c'est pour aérer la caravane, et pas pour que tu y rentres comme tu veux ?, gronde Lune ; tu vas finir par tomber malade, avec cette chaleur, et moi je serai obligée de te laisser à la ménagerie avec les autres ! ».

Le singe fait une grimace d'excuse. Il pince les lèvres, et baisse ses grands yeux brillants. Puis, quand il estime qu'il a montré assez de remords, il pousse un cri strident : il est heureux de retrouver sa jeune maîtresse ! Il saute à terre, s'accroche aux jambes de Lune et, rapide comme l'éclair, vient se percher sur son épaule. Lune saisit sa petite main douce et velue, et l'embrasse.

Ananas est un jeune ouistiti pygmée, que Lune a eu l'opportunité d'élever et de dresser. Il a une petite tête mignonne et hirsute, un pelage fauve avec des taches brunes, une queue touffue qui mesure presque un mètre de long, et il porte un boléro de soie orné d'un grelot. Lune et le ouistiti sont inséparables, et ils font la paire, car ils sont aussi gais, aventureux, malicieux et épris de liberté l'un que l'autre. Pour jouer un tour Ananas n'est jamais le dernier, mais Rose-Lune est sûre qu'il comprend tout ce qu'elle lui confie, et qu'il sait comment elle va. Comment expliquer, sinon, que, la voyant bouleversée, le singe se mette à mimer une personne qui pleure, pousse des cris qui ressemblent à des miaulements, et vienne essuyer, de ses doigts orange, les larmes qui perlent au bord des paupières de Lune ? La jeune fille serre les dents, et son front prend une expression butée :

« On s'en sortira ! Tu verras, Ananas, toi et moi, on s'en sortira. ».

« Lune ! », crie-t-on alors non loin de là.

Lune se retourne : Justine.

« Quoi ?, bougonne-t-elle. Justine approche. Gentiment, elle vient poser sa tête contre celle de son amie :

-Ne me gronde pas ! Que voulais-tu que je dise ? Je suis aussi révoltée que toi, tu sais.

Lune le sait bien. Elle se radoucit :

-T'inquiète. C'est pas à toi que j'en veux.

-Tu lui en veux à *lui* ?

-Je m'en veux à moi.

-À toi ?! Tu n'en veux pas à Canelli ?! Lune, c'est horrible ce qu'il vient de te faire ! Qu'il t'interdise de t'entraîner, te confine à la ménagerie, et t'envoie ramasser les pancartes, passe encore, mais maintenant, il va faire rejouer '*Rêve de Lune*' ! Je ne suis pas d'accord avec lui : un numéro appartient aux artistes qui l'ont créé. Tes parents ont donné ce nom à leur spectacle en ton honneur, on ne peut pas le nier, ça, quand même !

Oh !, comme Lune est d'accord avec ces accusations ! Mais elle fait exprès d'ignorer tout ça. Justine poursuit ses récriminations puis enfin, surprise, elle s'interrompt :

« Qu'est-ce que t'as ?

-J'ai que je me fiche de Canelli.

-Mais enfin !, s'exclame Justine qui lève les bras au ciel ; c'est de pire en pire la façon dont il te traite ! Armand a réagi tout à l'heure, parce que ça ne lui plaît pas non plus ! Qu'est-ce qui lui prend, au Directeur ? Avant, vous étiez amis !

-Quand j'étais petite il me gâtait. Il me faisait asseoir à côté de lui dans son camion. Il m'offrait des bonbons, et tout.

-Qu'est-ce qui s'est passé, alors ?

Lune hausse les épaules. Ce qui s'est passé, c'est que César Aimé Parenti, l'ancien Directeur du Cirque du Saphir, a pris sa retraite. Il s'est installé à Chartres, et il a confié la direction du cirque à Cataline, sa nièce, et à son mari, Christophe Jabert. Ce qui s'est passé, c'est que Cataline, la mère de Lune, est tombée malade. Elle s'est trouvée atteinte par un mal étrange, que personne ne connaît. Alors Christophe, épuisé de voir sa femme souffrir, a accepté de partir en Inde, -sur les conseils d'un vieux sage de sa connaissance-,

pour lui découvrir un hypothétique remède. Il a confié les rênes du cirque à Francesco Canello. Et depuis ce temps-là, -c'était au mois de Décembre dernier-, les relations entre Monsieur Canello et Rose-Lune se sont considérablement dégradées. Semble-t-il sans raison. Voilà ce qui s'est passé.

Lune renifle et essuie son nez qui goutte du revers de sa main.

« Tu sais, si tu lui résistais plus clairement, on serait plusieurs à te soutenir !, reprend doucement Justine ; il suffirait que tu dises ce que tu veux ! Pour commencer mes parents se rangeraient de ton côté. Armand aussi, tu as bien vu. Et Ludovic !

Lune fait '*non*' de la tête.

« C'est à cause de la menace du pensionnat ?, interroge Justine, qui tâche cependant de repousser Ananas, car le singe est grimpé sur sa tête. Estimant à coup sûr que la jeune fille contrarie sa maîtresse, il décide de la chahuter. Non seulement il tire ses cheveux, mais il pousse de petits cris aigus tout contre son oreille.

« Ananas, arrête ! Lune, c'est ça ? Tu as peur d'aller au pensionnat ? Mais c'est du *bluff*, ça ! Canelli fait exprès de dire ça, pour te rappeler qui a le pouvoir ! Mais nous on le sait bien, que le Cirque du Saphir, c'est *ton* cirque avant d'être le sien. -Ananas ! Tu m'énerves !-. Le Directeur n'est pas ton tuteur légal, Lune ! Il n'a aucun pouvoir de décision sur ta vie. S'il voulait vraiment t'envoyer au pensionnat, il faudrait qu'il prenne contact avec tes parents. Ou avec César, au moins. Ananas !

-Ananas, arrête ça. Viens là, dit Lune, qui tend son bras au ouistiti et se fait obéir immédiatement.

-Alors, quoi ?! Tu me le dis, ce que tu veux, ou pas ?!

-Ce que je veux, avoue Rose-Lune, dont la voix se casse et dont les sourcils se froncent comme du *chewing-gum* mâché ; ce que je veux, moi !, c'est que mon père m'appelle.

Levant la main, elle jette un regard sur son Smartphone, qui reste désespérément muet. Comme s'il était doué de volonté, et qu'il était buté.

« Ça fait cinq jours, Justine ! C'est jamais arrivé. Et si tu veux savoir, je voudrais aussi que ma mère se réveille. Ça fait trois semaines qu'elle a eu sa dernière crise, trois semaines qu'elle a pas repris connaissance. À la clinique, on me répond plus quand j'appelle. C'est ça que je v...

Lune s'interrompt brusquement. Elle pousse un cri où se mêlent la surprise et la colère. Tandis qu'elle parlait, elle a senti le téléphone qui glissait de sa main. Une petite

silhouette passe en trombe à côté d'elle. Quelques mètres plus loin, un garçonnet blond, qui porte pour tout vêtement une salopette à rayures, s'immobilise. Il tend triomphalement le bras pour exhiber, comme si c'était un trophée, le Smartphone bleu de Rose-Lune.

-J'te l'ai piqué ! J'te l'ai piqué !, commence-t-il à chanter en dansant comme un Sioux ; viens l'chercher ! Viens l'chercher !

-Félix ! Rends-moi ça ! C'est à moi, t'as pas le droit de me le prendre !

-Ce gamin, quelle furie !, gronde Justine ; il sait que tu attends des nouvelles ! Il a dû entendre ce qu'on disait !

-Félix !

-Na, na, na !

Le garçon continue de narguer Lune en agitant le téléphone au-dessus de sa tête.

-C'est pas vrai, il prend ça pour un hochet ! Il va me le casser !

-Viens !, suggère Justine ; tu fais le tour du *camping-car* des Fontana, et moi, celui de Basilio et de Christelle ! Je l'attrape, et toi tu *chipes* le Smartphone !

Souples comme des gazelles, Lune et Justine bondissent chacune de leur côté. Lune entend bientôt résonner un cri strident ; Félix a compris la manœuvre, et il s'enfuit. Alors elle se détend comme un chat, elle saute par-dessus les cadres des vélos qui sont garés à l'arrière du véhicule... mais elle arrive trop tard.

-Ah !

-Ihh !

Justine et Lune manquent de se heurter. Voulant éviter son amie, Lune dérape. Elle tombe lourdement sur le sol. Justine éclate de rire.

-Aïe et flûte ! La seule chose qu'on a réussie, c'est à le faire fuir ! Où il est, maintenant ! ».

-Félix ! Féééélix ! Féliiiiix !

Justine s'égosille. Il fait tellement chaud, qu'on se met en sueur au moindre petit *sprint*.

-J'suis là !, dit enfin une voix nasillarde sortie d'on ne sait où ; je vais le jeter à l'eau ! Lune ! Je vais le jeter à l'eau, ton Smartphone ! Si tu m'empêches j'vais me plaindre à Canelli !

Lune pince les lèvres, mais Justine sursaute :

-Aïe ! Le ruisseau ! Imagine un peu qu'il se mette en tête de jeter ton portable

dedans ! Félix !

-Attends : ça sert à rien de lui courir après. On fait que l'inciter. J'ai une idée.

Une lumière passe sur le visage de Lune, qui veut en dire beaucoup. Elle lance dans les airs un sifflement modulé, qui résonne comme le cri d'un merle au matin.

« Ananas !

Le ouistiti s'amuse à poursuivre les moineaux qui furètent sous les caravanes. Dès qu'il entend ce cri, il se met à courir, et moins de trois secondes plus tard, il se perche sur l'épaule de Lune.

« Trouve Félix !, ordonne l'adolescente ; ramène-moi mon Smartphone ! File !

Ananas pousse un jappement de plaisir qui ressemble aussi à un cri de guerre. Comme s'il était guidé par un radar secret, il suit une direction précise et disparaît.

-Mon Dieu !, souffle Justine, ouvrant de grands yeux ronds et calant ses mains sur ses hanches ; il est redoutable quand il veut !

-Un vrai chien de garde, tu vas voir, sourit Lune.

Soudain, des hurlements stridents retentissent, et Lune fait un clin d'œil. Ananas reparait bientôt. Dans sa main brille la coque du Smartphone. Il tend fièrement l'objet à sa maîtresse.

« Ah, ah ! C'est bien, Ananas ! T'es le meilleur !

-Un champion !, approuve Justine.

Mais les deux filles ne sont pas au bout de leurs surprises. La seconde qui suit, elles voient passer Félix, ébouriffé, qui court et qui trébuche. Ananas a trouvé le moyen de dégrafer les boutonnières de sa salopette !

« Maman ! Maaaa-man ! Lune est méchante ! Son singe, il a... », gémit le garçonnet d'une voix plaintive, tout en s'enfuyant entre les caravanes.

Lune déteste la moquerie. Mais ce Félix est un chenapan qui joue toujours de mauvais tours, alors elle s'amuse de la farce innocente que son ouistiti a inventée pour la venger. La vision de Félix échevelé et déculotté lui arrache même un irrépressible fou rire. L'estomac secoué dans tous les sens, elle sent son cœur se remplir de gaieté. Une gaieté contagieuse, qui gagne Justine et le ouistiti.

-Tant pis pour sa mère !, finit par hoqueter Justine ; elle n'a qu'à mieux le surveiller, ce garnement !

-Oh, trépigne Lune, 'faut que j'aille aux toilettes ! J'en peux plus !

Les deux filles titubent en direction des sanitaires, et Lune reprend son souffle. Sa

joie avait le goût d'une glace vanille-fraise, garnie de pépites de chocolat et d'éclats de noix de pécan. Une glace que son père lui aurait achetée, et qu'elle aurait partagée avec sa mère.

« Tu vois, admet-elle enfin ; c'est ça que je veux.

-Quoi ?

-Qu'on m'aide à survivre. Tu connais mon caractère ! Si je résistais à Frankie, il écrirait à mon oncle pour se plaindre. César dirait tout à mon père. Et mon père le dirait à ma mère, plus tard, quand elle irait mieux : je les aurais tous déçus. Si je m'entête, Canelli va s'arranger pour me faire quitter la troupe, et je pourrai plus veiller sur le cirque. C'est à moi de le garder, pour mes parents. Jusqu'à ce qu'on soit à nouveau réunis.

-Je comprends..., souffle Justine.

-Mais, poursuit Lune, 'faut absolument que je trouve le moyen de tenir bon en dépit des tracasseries de Frankie. Il faut que je trouve des forces *à moi*. ».

UNE POUBELLE ÉVENTRÉE

Les ailes des libellules bleues. Quand elle regarde le ciel, au-dessus de la route, c'est aux ailes des libellules bleues que Lune pense. Il n'y a pas un nuage à l'horizon. Des volutes vitreuses échappent du goudron. Il flotte dans l'air une odeur de poussière et de végétation brûlante, et l'adolescente s'amuse à faire glisser sur leur tige les pompons des graminées qui bordent la départementale 84.

Il fait partout un silence de sieste. La nature dort en été quand le soleil rayonne, et Rose-Lune savoure ce calme intense ; ce calme qui endort les pensées et fait croire que plus rien, jamais, ne pourra vous atteindre.

Bientôt la route se plante de réverbères. On arrive au bourg de Maslives, dont tous les poteaux sont habillés de pancartes : les affiches du Cirque du Saphir. Pour la énième fois, pince coupante en main, l'adolescente coupe les liens, sectionne les agrafes, ramasse les cartons, les pose en tas sur le sol. Il y a longtemps que ça ne lui fait plus rien d'empiler à l'infini les visages peinturlurés des *clowns* de la troupe, ou ceux de Sabine et de Justine, ou les têtes surdimensionnées des lions et des éléphants. Elle se retourne et, la main en visière, elle lâche entre ses dents un sifflement :

« Ludo ! 'Y en a de nouveau ! Là ! ».

Ludovic fait un signe. Il avance en traînant un vieux chariot qui grince et qui cahote, dans lequel il entasse les pancartes. Rose-Lune a demandé à prendre de l'avance sur lui ; elle voulait être seule, et il l'a bien compris. Résultat, il est 16 h 08, il fait chaud à rêver de piscines, et Lune est en avance de deux-cents mètres sur Ludovic Candeleur, commis et apprenti-dresseur du Cirque du Saphir. Et elle ne le sait pas, mais le garçon ne la lâche pas des yeux. Il la voit marcher, tête haute. Avec ce teint mat d'Espagnole, ce visage rond et ces immenses yeux noirs pour l'éclairer, sa finesse musclée d'acrobate, et ce charisme, Rose-Lune est vraiment très jolie, et elle semble totalement l'ignorer.

En l'occurrence sa joue gauche est balafmée par une égratignure qu'elle s'est faite il y a six jours en heurtant un râteau à foin, elle a rassemblé ses cheveux en queue de cheval, elle porte des pendants que Cataline lui a offerts, (deux perroquets aux couleurs vives), un *T-shirt* blanc, un *short* en *jean* à la ceinture duquel pend une gourde pleine, et

ses pieds s'amuse dans des tongs colorées qui claquent à chaque pas contre ses talons. Et Ludovic se demande bien auquel de ses soucis sa jeune amie peut être en train de penser...

'Dire que j'arrive même pas à le haïr. Si encore Frankie était un gros homme, avec un visage mauvais, des joues qui pendent, un vilain regard, et un humour pourri ! S'il se moquait des gens, ou s'il était sale, et bête ! Mais il est rien de tout ça. Il est grand, il est beau, il a de la conversation, et du génie pour diriger le cirque. Il a du charisme... Papa avait raison d'en avoir fait son meilleur ami.'

Voilà ce que se dit Lune. Elle s'arrête, détache sa gourde, et porte le goulot à ses lèvres.

En effet, Francesco Canello est un bel homme, qui a conservé ses habitudes athlétiques, et qui est cultivé. De ses origines italiennes il a hérité une chevelure d'ébène, à peine poivrée de gris. Son front est large comme celui des rois d'autrefois sur les portraits. Ses yeux sont pleins d'une intelligence un peu narquoise, son sourire est charmeur, et si jamais il conclut des arrangements secrets qui doivent aller au bénéfice du cirque, en tous cas, il a tout le temps cet air des gens honnêtes qu'il ne faut surtout pas soupçonner.

'Si moi-même j'arrive pas à le détester !, rumine Lune avec un peu de désarroi ; je vois pas comment les autres y réussiraient !'

D'agacement, elle donne un coup de pied dans le vide. Ou presque :

'Bang ! Cling, bling, bling, bang !'

À ce tintement aigre, Lune baisse les yeux. Elle vient de *shooter* dans une boîte de conserve !, qui contenait il y a peu des raviolis en sauce. L'adolescente s'aperçoit qu'il y a de la sauce-tomate sur son gros orteil.

« Beurk... », souffle-t-elle, en versant de l'eau de sa gourde sur son pied. Alors elle balaie du regard le coin d'herbe où elle est arrivée.

« Qu'est-ce qui s'est passé, ici ? »

Un tapis d'ordures nappe le renforcement. Rien de bien ragoutant. Et une odeur qui n'est pas celle de la rose. Lune compte deux autres boîtes de conserves, une vieille bouteille de ketchup, au moins dix paquets de chips et des cotons-tiges, des pelures de bananes, une carcasse de poulet et des papiers d'emballage de bonbons. Il y a aussi les morceaux d'un journal, déchiqueté comme si quelqu'un s'était acharné dessus. Tout autour, se distinguent les restes d'un sac-poubelle éventré.

« Un chien aura traîné ce sac dans un coin pour finir de se régaler des os, s'explique Lune à mi-voix.

-Hey ! Qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

Lune lève les yeux : Ludovic. Le jeune homme porte une casquette dont la visière de plastique, translucide, reflète sur son visage et lui donne un joli teint vert bouteille. Il n'est pas essoufflé, il n'est pas en sueur, mais il gare tout de même la carriole qu'il traîne avec un évident plaisir.

« Donne-moi de l'eau, tu veux ?

Rose-Lune lui tend sa gourde.

-C'est un chien qui a fait ça, tu crois pas ?

Ludovic hoche la tête tout en avalant.

-Si tu veux mon avis, c'étaient même plusieurs chiens. Deux ou trois. Regarde, il y a un enclos à poubelles, là-bas. Il y en a un qui a dû tirer sa prise jusqu'ici pour pouvoir renifler tranquille. Ça a dû être la guerre à 'qui-aurait-quoi' !

Ludovic glousse, assez fier de ses déductions, puis il remarque :

« En tous cas, pas besoin d'être détective pour déclarer que le type qui a jeté cette poubelle, il a un problème avec la diététique, et un autre avec le recyclage ! Tiens, passe-moi la pince, s'te plaît. Tu as oublié une pancarte sur le dernier poteau, je te signale. ».

Machinalement Lune s'exécute, mais elle oublie de s'excuser. Son regard vient d'être attrapé par une bribe de mot, qui subsiste sur le vieux journal. Du coin de l'ongle elle soulève le papier, que la rosée avait dû tremper mais que la chaleur de la journée a cuit, et qui est raide et pelucheux comme du papier mâché. À l'intérieur, un titre subsiste :

« ORLÉANS CONNAÎTRAIT-ELLE LE RETOUR DE SA 'BÊTE DU GÉVAUDAN' ? ».

Ces mots éveillent dans l'esprit de Lune un vif intérêt. Une main sur la hanche, les yeux plissés, elle dévore le contenu du texte, entassé en petits caractères fourmillants sur quelques colonnes étroites.

« La Bête du Gévaudan, emblème de la mythologie régionale française depuis les années 1760, où l'animal mystérieux, -qui ne fut jamais identifié-, est réputé pour avoir tout bonnement dévoré près de cinquante personnes, aurait peut-être à craindre le surgissement

d'une rivale. La créature lozérienne est en effet plus connue que son alter ego, la Bête d'Orléans, laquelle, pour s'être montrée un peu moins meurtrière, n'a pas hérité de la même renommée. Cependant, cette dernière avait semé la terreur au début du 19^{ème} siècle. Dès 1814, on rapportait les récits de ses ravages commis dans la Forêt des Loges.

Or, depuis quelques semaines, les habitants des faubourgs est de la cité de Jeanne d'Arc sont témoins de phénomènes particuliers, et les récits recoupés mettent en lumière des faits similaires. Des promeneurs ont rapporté, les premiers, des éléments troublants, postés sur les sites des réseaux sociaux. Certains disent avoir entendu des feulements de rage tandis qu'ils se promenaient ou qu'ils rentraient chez eux. D'autres ont perçu les 'hurlements d'un fauve'. Certains encore prétendent avoir aperçu, à la faveur de l'aube ou du crépuscule, une gigantesque silhouette féline, trapue et souple, glisser dans les rues ou se faufiler derrière des taillis.

Des faits supplémentaires ont été recensés. Des abris de bus et des panneaux de signalisation, notamment, auraient subi des dégradations telles, qu'on les croirait laminés par des dents tranchantes ou déchiquetés par des griffes acérées. Des lumières étranges enfin, pareilles à des éclairs, jaillissent par temps clair en divers lieux de la forêt d'Orléans.

On ignore si ces éléments sont à rapprocher les uns des autres et, la rumeur aidant, les polémiques se multiplient. Retour des loups du Moyen-âge, surgissement d'un loup-garou ou naissance d'un monstre typiquement ligérien. D'autres théories fleurissent, moins prosaïques. On pense à des expériences secrètes qui seraient menées sur la base militaire toute proche.

L'hypothèse la plus osée avance que la Bête d'Orléans, terreur d'un siècle passé, serait de retour pour accomplir une destinée inachevée.

Quoiqu'il en soit, si des signalements ont été portés auprès des services de Police et de Gendarmerie locaux, aucune plainte n'a été déposée jusqu'à maintenant. Aucun dommage corporel, ni aucune dégradation matérielle majeure, en lien direct avec l'affaire, ne sont à déplorer. Alors, phénomène d'illusion collective ? Rumeurs lancées par des amateurs de scoops, par des intrigants, ou par des adeptes de la théorie du complot ? La nouvelle affaire de la 'Bête d'Orléans' n'en est qu'au premier épisode d'un feuilleton qui promet d'être retentissant. ».

Lune, obligée de déchirer le papier en plusieurs endroits pour prendre connaissance des détails de l'article, tenue en haleine, n'en revient pas.

'Un fauve !', pense-t-elle. Elle, qui est habituée à soigner les cinq lions et les quatre tigres de la troupe du Cirque du Saphir, ne peut que se sentir violemment intéressée par une telle affaire. À peine a-t-elle fini de lire les lignes du journal qu'immédiatement, une soif dévorante de savoir ce qu'il en est la saisit à la gorge, et son cœur se met à battre plus fort. Une bête énigmatique ! Un mystère ! Que des mots sonnent bien...

Si bien que lorsque Ludovic revient avec la pancarte oubliée, il retrouve la jeune fille qui rêve, sur le bord de la route.

« Eh ! Lune, attention !, s'exclame le garçon ; 'y a des voitures qui passent par ici, je te signale !

-Dis, Ludo, est-ce que tu as déjà entendu parler de...

Ludovic dépose les cartons dans la carriole. Il jette la pince par-dessus le tas, et ramasse la poignée du véhicule, dont les roues mal huilées se mettent à grincer avec un sifflement de rouge-gorge.

-Tu disais ?, demande-t-il, en soufflant sur son front une mèche qui le gêne.

Lune va pour redire sa question, mais au dernier moment, saisie par un pressentiment obscur, elle se ravise. Elle enfouit le morceau de journal dans la poche de son *short*.

-Rien. On peut marcher ensemble, maintenant, si tu veux.

-Je ne demande pas mieux. Ce silence chaud, ça m'endort ! Ça me dirait de discuter un peu, et...

Ludovic s'interrompt. Une vibration résonne dans le silence, semblant sortir du ventre de Lune : son Smartphone, dans sa poche.

-Ah ! Un appel ! File, Ludo ! Je te retrouve... ».

Sur l'écran tactile, en voyant briller la photo en pied du chapiteau du cirque, l'adolescente pousse un cri de joie. Elle clique à toute vitesse sur l'icône qui clignote :

« César !

-Salut, ma fille !, grommelle une voix bourrue dans l'écouteur. Lune se mord la lèvre de plaisir. Il lui suffit d'entendre le timbre de cette voix pour se sentir téléportée dans un univers différent, où les jours sont trop beaux pour durer si peu, et où les heures s'égrainent dans le merveilleux. Le parfum du tabac à pipe, celui de l'adouçissant utilisé pour soigner les chemises épaisses de l'oncle César, l'odeur des gaufres et de l'herbe tondue, se diffuse dans la tête de Lune et pour un peu, en fermant les yeux, elle pourrait sentir sous ses lèvres la douce sensation de cette joue piquetée de barbe drue, qu'elle aime tellement embrasser.

« Comment tu vas, Fillette ?

-Je suis trop contente de t'entendre !

Lune cueille une herbe folle, dont elle se met à mâchouiller la tige. L'oncle César a ce rire qui chevrote, et la respiration de Lune s'accélère. César Parenti n'a jamais été très

copain avec les technologies. Elle sait donc que s'il la contacte, c'est qu'il y a une bonne raison :

« César, tu as des nouvelles de Papa ?

César ne répond pas et sa respiration siffle : ce n'est pas bon signe.

« Ou... de Maman ?

-Non, ma grande. Je fais comme toi : j'appelle la clinique, et on ne me répond rien. Pas d'évolution pour Cataline. Et Christophe ne m'a pas contacté. Sans quoi tu sais bien qu'il t'aurait appelée aussi. Désolé, ma fille.

La déception fait courir des fourmis devant les yeux de Lune et elle n'entend rien aux consolations que l'oncle de sa mère lui prodigue. Dans son oreille la voix bourdonne :

« *Nineuno nano ninkéné nu, nucé. Nécho niniron bin pa naran-né. Ta neuneupa ètotemon !*

-Oui, oui. Bien sûr...

-Tu me crois, dis ?

-Euh... oui. Je te crois. Mais pourquoi t'appelles ?

-Ah, ça, c'est parce que j'ai *eu* Canelli, avant toi.

-Ah..., souffle Lune, vaguement inquiète.

-Canelli m'a dit que la troupe a ses dates pour Orléans. Alors je voulais t'annoncer que, comme vous vous rapprochez de plus en plus de Chartres, je ne tarderai pas à venir vous voir. Il y a pas mal de choses que je voudrais vérifier en l'absence de ton père, tu comprends. Et puis surtout, je te verrai, toi ! Ça te ferait peut-être plaisir de venir passer quelques jours avec moi. Hein, qu'est-ce que t'en dis ?

-Oh, c'est vrai ? ! Ce serait trop génial ! Trop génial, César !

-Moi aussi j'ai bien hâte. Mais dis-moi, Lune ! Où est-ce qu'il est, ton ouistiti ? 'Y a belle lurette qu'il devrait avoir *chipé* le téléphone pour me dire bonjour !

Lune pince la bouche.

Ça avait fait l'objet d'une belle scène, avant qu'elle ne parte avec Ludovic. Bien sûr elle voulait emmener Ananas avec elle. Il aurait été tellement content de se promener, de folâtrer en bordure des champs et de faire la grimace aux passants ! Mais, une chose entraînant une autre, le Directeur avait été mis au courant de cette idée, et voilà qu'il s'était opposé radicalement à ce que le ouistiti sorte du camp. Il avait avancé les arguments les plus improbables :

« Et qu'est-ce que tu feras s'il se perd, hein ? S'il s'égare en forêt ? Ou s'il fait des

dégâts dans un jardin ?...

-Je l'emmène toujours quand je sors, et y'a jamais de problèmes ! », avait démontré Lune. Mais rien n'y avait fait. Au bout du compte, la jeune fille avait dû déposer Ananas dans l'enclos des singes, et partir sans lui, ulcérée, pâle comme un verre de lait.

-Il est pas là, Ananas, oncle César, convient-elle avec lenteur.

-Il t'a faussé compagnie ?

-Oh, non. Il est plus sage que ça.

-Alors c'est toi qui n'es pas avec lui ? Tu es où ? Dis, ma fille ?

-Je... Je travaille.

-Canelli m'a dit qu'il veillait à étendre ta connaissance dans tous les domaines de l'univers du cirque.

-Oh, oui, ça, pour y veiller ! *Il y veille*. Je découvre plein de choses, je te le garantis.

-Lune ! C'est une tête de mule, Francesco Canello ! Je le connais bien, va ! Il a le caractère méridional, mais c'est pas un méchant. Il ne te fait pas de misères, au moins ?

Rose-Lune saute allégrement par-dessus une butte :

-En tous cas je suis *trop* contente de te voir bientôt, César. Ça me fait plaisir, tu peux pas savoir !

-Tu es une bonne fille, ma grande. », répond l'oncle César, trop attendri pour remarquer que sa petite-nièce vient d'éluder sa question. Et Lune, tout en lui disant 'au-revoir', et 'à bientôt', songe avec un tressaillement de joie que soudain, le départ de la troupe pour les environs d'Orléans, (dont la perspective était plutôt sinistre), s'éclaire d'une façon inattendue. L'installation dans une nouvelle ville, les représentations auxquelles elle ne pourrait participer, la création d'un nouveau spectacle et l'arrivée de deux artistes qui prétendaient à rejouer 'Rêve de Lune', toutes ces choses contribuaient étaient si déprimantes. Et brusquement, tout tourne comme si l'été promettait enfin d'être gai et intéressant. Car César Parenti viendra bientôt ! Quand il arrivera, les choses, au cirque, pourront sûrement évoluer. Et qui sait si, une fois rendue à Saint-Jean-de-Braye, Rose-Lune n'élucidera pas le mystère de la 'Bête d'Orléans' ?

« Ludo ! Attends-moi ! », crie-t-elle, en mettant dans sa voix toute l'espérance qu'elle a que les choses vont changer.

DEUX VOLTIGEURS ET TROIS APPRENTIS

Vêtue d'une combinaison de jardinage, Rose-Lune va et vient avec affairement. Elle vient tout juste de monter la cage des lapins. C'est un grand cube de grillage vert, qui compte cinq mètres de côté, et qui n'a pas de fond, parce que les petites bêtes doivent s'ébattre sur l'herbe.

La jeune fille fait un troisième et dernier aller-retour ; les bras chargés de foin sec, elle va tapisser un coin de l'enclos.

L'aire de *camping* que la municipalité de Saint-Jean-de-Braye a mise à la disposition du Cirque du Saphir, a récemment été rénovée. Il s'agit d'une vaste parcelle de terrain, cloisonnée d'un côté par un vieux mur croulant, des autres par de hauts arbres, et dont l'ombrage est suffisant pour qu'on puisse espérer parquer les animaux dans les meilleures conditions. La troupe s'affaire, mille bruits retentissent, et bientôt, le camp, avec sa ménagerie, agglutiné autour du chapiteau brillant et bien tendu, tel un petit village égayé de auvents multicolores, semblera fait exprès pour attirer les visiteurs, curieux des merveilles qu'il peut bien receler.

« *Tarzan* ! Ça y est, l'enclos est prêt !

-Bien, grommelle Basilio, -alias *Tarzan*-, qui supervise l'installation des soixante membres de la ménagerie et qui ne sait jamais, dans pareil cas, où donner de la tête ; bien mais pas trop tôt ! Les autres ne vont pas tarder à venir vérifier que tout est *O.K.* Va retrouver Marcello, et aide-le à sortir les lapins. Ne traînez pas.

-Non, non ! ».

Lune s'éloigne en sautillant, fait une roue dans l'herbe parfumée, et surgit aux côtés de Marcello, le vétérinaire de la troupe.

« Je viens t'aider à les transporter !, dit-elle, enthousiaste, se penchant vers les cages dans lesquelles ont été transportés les lapins. Quand il la reconnaissent, les animaux se dressent contre leur grillage, et passent leurs nez humides au travers des interstices. Lune les comble de caresses.

-Ils ont hâte de sortir, commente Marcello. Fais attention, qu'ils n'aillent pas t'échapper !

-Tu as peur que Sam se sauve comme l'autre fois ?, glousse Lune qui, tout en mâchouillant son *chewing-gum* avec énergie, sort de sa cage un petit lapin, roux comme de la rouille.

-Je ne veux pas avoir à courir après une de ces bêtes-là ! Et ça ne m'enchant pas non plus d'imaginer que Canelli me demande des comptes. Ne touche pas à Lolie. Elle est *pleine*, et elle est très sensible. On ne va pas la sortir pour le moment. ».

Lune, en ces instants d'intense activité où le moindre détail se révèle d'importance, est parfaitement dans son élément. Elle aime beaucoup participer à l'installation des animaux du cirque dans les nouvelles aires de campement, parce que ça lui semble primordial de veiller au bien-être de toutes ces bêtes qu'elle aime tant. Ses attitudes sont soignées si bien que, -elle le sait-, Basilio, responsable de la ménagerie, Marcello, vétérinaire, Marie Cavanaugh-Delane, montreuse d'oiseaux exotiques, et tous les autres, montreurs de singes, de tigres, de lions ; de chevaux, d'autruches et d'éléphants, tous, ils comptent sur elle.

Mais bientôt l'installation s'achève, et c'est avec un entrain un peu forcé que l'adolescente remarque, tout en triant dans le camion les boîtes de granulés et les fruits secs :

« C'est super, tu trouves pas, *Tarzan*, que le camp ait même des douches et des sanitaires ! Comme dans un vrai *camping* !

Tarzan braque son regard sur la jeune fille. Tout s'est bien passé au cours de l'installation. Rassuré pour *ses* bêtes, Basilio se détend :

-Ça, c'est parce que le terrain doit aussi servir aux gens du voyage. C'est sûr que ça va nous changer. Autrefois, quand on passait dans la région, on stationnait de l'autre côté d'Orléans. C'était pas la même chose.

-Mmh.

-Quel papillon te tourne derrière la tête, Lune ? Tu as ton air secret.

Rose-Lune saute hors de la camionnette :

-Tu les as vus, toi, *les nouveaux* ?

-Les nouveaux *quoi* ?

-Les nouveaux *artistes*. Canelli est en train de les recevoir. Je les ai aperçus tout à l'heure.

-Ah. Non, je ne les ai pas vus.

-Tu trouves pas qu'ils ont un air bizarre ?

-Puisque je ne les ai pas vus !

-Ils ont un air bizarre quand même.

-Tiens, passe-moi le liniment pour les chevaux.

-Celui-là ?

-Non, l'autre. La bouteille avec le bouchon rouge. 'Faut que j'enduisse leurs sabots.

-Tiens. Alors, tu me crois si je te dis qu'ils ont un air étrange ?

Basilio d'Émile a un drôle de petit sourire. Il enfle une veste en cuir par-dessus sa chemise trempée de sueur, et fait glisser la bouteille d'une main à l'autre :

-Ma puce, pour toi ces gens ne sont que des imposteurs qui viennent se mêler de reprendre le spectacle de tes parents. Ils ne *peuvent pas* te paraître honnêtes.

-Non mais, sans ça ?

-Sans ça rien du tout ! Personne ne voudrait être à ta place en ce moment, tu sais. Canelli te traite rudement. C'est parfois ça, le rôle des maîtres de cirque et crois-moi, on n'agit pas ainsi avec les bons-à-rien. On ne traite avec sévérité que ceux chez qui on voit un vrai potentiel. Il faut le croire, ça.

-Je suis bien capable de savoir toute seule quel est mon *potentiel*, comme tu dis.

-C'est comme moi avec Duc. Ce jeune lion ne veut en faire qu'à sa tête, mais il est très intelligent. Ça, je le sais.

Lune pince sa joue avec une expression de désarroi comique :

-Tu veux me dire quand est-ce que je veux en faire qu'à ma tête, moi ?

-Tu as du caractère, tout le monde le sait. Tu ne vas pas le nier ?

-N'empêche que Canelli m'a dit qu'il me les présenterait, -les *nouveaux*-, dès qu'il aurait fini de parler avec eux. J'ai pas envie de les voir !

-Tu veux venir avec moi t'occuper des chevaux ?

-Si c'est pour repousser l'échéance..., bougonne Lune en haussant les épaules.

Persuadé qu'il n'a rien d'autre à proposer, Basilio se prépare à partir. Lune, derrière lui, badine avec un air pensif. Une idée lui trotte dans la tête.

« *Tarzan* !, s'exclame-t-elle bientôt, mutine, -et ses grands yeux noirs se remplissent d'étoiles-, je crois que j'ai une idée ! S'te plaît, dis oui !

-Oui à quoi ?, rit Basilio.

-Ces gens, je dois les rencontrer. 'Faut que j'y passe, mais rien m'interdit de mettre un peu de sel dans les pâtes !

-L'image qui vaut ce qu'elle vaut. À quoi tu penses ?

Lune se hausse sur la pointe des pieds, et chuchote quelque chose à l'oreille du colosse. *Tarzan* sourit, mais il hésite :

« C'est pas très prudent, ça, Lune. Et c'est pas dit non plus que ça plaise à Canelli !

-Même s'il me voit, comment il pourrait savoir que *c'est fait exprès* ?!

-Tu oublies *qui* tu cherches à duper. Et tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux leur donner une chance, à ces nouveaux, comme tu dis ? Ce n'est pas de leur faute si le Directeur veut les recruter.

-Oh ! *Tarzan*, s'te plaît ! Ça coûte rien, et je veux voir la tête qu'ils feront, c'est tout. C'est ça, pour moi, leur donner une chance ! Je saurai à quoi m'en tenir, comme ça. Je sais pas ce que Canelli leur aura dit sur moi, tu comprends ! Allez, tu sais que j'en suis capable.

-Ce n'est pas ça la question.

Basilio dodeline de la tête. Non loin de l'espace '*ménagerie*' des voix résonnent. Parmi lesquelles voix tonitruue celle de Francesco Canello.

-Alleeeeez !, supplie Lune, qui sautille sur place.

-Bon, convient Basilio qui sort de la poche de sa veste un trousseau de clefs ; tu as gagné. Tiens. Cette clef-là, c'est pour la camionnette...

-Et l'autre est pour la caisse, oui, je sais ! Oh, merci, *Tarzan* ! C'est chic de ta part ! Je te revaudrai ça, je te le dis !

-J'espère bien. Allez, file ! Et seulement Kendra, hein !

-Oui, oui, t'en fais pas ! ».

* * *

« Ah ! Rose-Lune !, s'exclame Canelli quelques instants plus tard quand, surgissant au détour d'un camion, flanqué non pas seulement de deux personnes, -comme s'y attendait Lune-, mais de cinq ; te voilà ! ».

L'intéressée le cache bien, mais elle s'amuse déjà follement.

'*Si seulement Canello avait pu dire à tous ceux-là que je suis toujours accompagnée d'un ouistiti !*', se plaît-elle à imaginer. Pourquoi ? Mais parce qu'à cet

instant, Lune a tout simplement le cou, les épaules et le bras droit encombrés par le ruban marbré du corps musclé d'un énorme serpent !, qui fait bien ses deux mètres de long...

« Qu'est-ce que tu fais ?, gronde sourdement le Directeur.

-Bonjour Messieurs-Dames, répond *respectueusement* la jeune fille ; Monsieur Canello, vous le voyez : je m'occupe de Kendra.

Le Directeur est accompagné d'un couple, et de trois jeunes gens, une fille, un garçon, et un autre garçon, plus jeune encore. Ce dernier approche timidement :

-C'est un... crotale ?, demande-t-il, en fixant des yeux la tête triangulaire du serpent qui ondule avec une lenteur précise à gauche de celle de Lune, et dont les prunelles jaunes luisent comme de l'or au soleil. Lune fait une moue, n'infirmes ni ne confirme. Ce garçon, un peu dégingandé, a un air doux et tranquille, et ça lui plaît. Elle s'apprête à lui répondre, quand la fille, une *superbe* créature qui a des sourcils dédaigneux, fait remarquer :

-Un crotale ?! Est-ce que ce n'est pas venimeux, ces *trucs*-là ?

Lune plisse les yeux.

-Les crotales sont originaires d'Amérique et, oui, ils sont venimeux, rétorque-t-elle ; leurs morsures sont très dangereuses pour l'homme. Elles peuvent être mortelles. C'est pourquoi, quand on possède un de ces reptiles, il faut lui faire cracher son venin chaque jour. Le plus difficile c'est de bien les tenir, juste derrière la tête, au-dessus du gobelet...

Rose-Lune s'interrompt quand elle voit la jeune fille qui esquisse une grimace de dégoût et recule. Le garçon pâlit.

-Ce sont des âneries que *Rose* vous raconte là, stipule sèchement Monsieur Canello ; le Cirque du Saphir ne...

Mais le Directeur s'interrompt. Ou plutôt, il est obligé de s'interrompre. L'homme qui se tient debout à ses côtés, lui coupe la parole sans ménagement !

-Non, ce ne sont pas des sottises. Les crotales, ou '*serpents à sonnettes*', sont semblables à ce que *Rose* a décrit.

-C'est '*Lune*' !

-En tous les cas, ce que tu as dit à propos des crotales est exact ; continue l'homme, qui ose dévisager Lune comme d'ordinaire les adultes dévisagent seulement les adultes ; mais pour ce qui est de celui-ci, tu as voulu nous jouer un tour. Ce serpent n'est pas un crotale. C'est un python. Un python royal, même, et un beau, je dois dire. Les têtes

des crotales et celles des pythons sont très dissemblables. L'un a le nez recourbé et des yeux cruels ; l'autre est plus équilibré, et plus joli à regarder. Ce sont des créatures qui s'appriivoisent.

-Comme je le disais ; fait remarquer Canelli, un peu aigrement, le Cirque du Saphir ne possède pas de crotales.

-Les pythons étouffent leurs proies en s'enroulant autour d'elles ; croit bon de préciser l'homme.

-Alors toi, tu ne crains rien ?, s'exclame le jeune garçon, qui regarde Rose-Lune avec un mélange de crainte et d'admiration, attendu que le python dessine autour de son cou une boucle luisante.

-Kendra est une bonne fille ; répond Lune ; elle est née en captivité, et elle a jamais eu besoin d'étouffer *qui* que ce soit pour se nourrir. Comme elle mange bien ici, elle y pense même pas, tu vois. Tu peux la caresser. Elle aime ça.

-Pourquoi avoir dit que c'était un crotale ?, reproche la grande fille.

-J'ai pas dit ça.

-Non, c'est moi qui l'ai dit, se souvient le garçon avec un sourire complice ; je ne connais rien aux serpents. La preuve.

Rose-Lune lui rend son sourire. En son for intérieur, la jeune fille ne sait pas quoi penser de ce qui vient de se passer. Il aurait pu se faire que les connaissances de cet homme concernant les animaux, -les reptiles plus particulièrement-, l'impressionnent et la rassurent sur le compte des deux nouveaux artistes. Mais en dépit de ces éléments, l'adolescente ne parvient pas à réviser son jugement. Elle a toujours été très intuitive. Quand les gens lui mentent, ou quand ils sont intéressés, elle le sent. Et si Basilio avait raison quand il disait que dans cette affaire, elle ne pouvait pas être objective, il n'en reste pas moins que, maintenant qu'elle les a vus, cet homme et cette femme ne lui plaisent pas plus que quand elle ne faisait que les imaginer. Lui a des regards intrusifs, elle, les a fuyants.

-Je vais remettre Kendra dans sa caisse.

-Attends, Rose-Lune, intervient Canelli ; à présent que tu as fini ton petit numéro, je voudrais te présenter Gillian et Romain Curmine. Ils sont les artistes trapézistes-écuyers dont je t'ai parlé. Ils viennent de me montrer un enregistrement vidéo de ce qu'ils savent faire, et je t'annonce que '*Rêve de Lune*' sera repris, moyennant quelques adaptations. Avec succès, nous l'espérons. Nous l'espérons, n'est-ce pas ?

Lune ne dit rien. Elle se contente de darder les nouveaux arrivants du regard intransigent de ses yeux noirs.

« Rose-Lune est la jeune fille dont nous avons parlé, poursuit le Directeur en se tournant vers Gillian et Romain ; elle est la fille unique du célèbre couple Jabert-Parenti, qui a créé il y a une quinzaine d'années le numéro que vous vous proposez d'actualiser.

-La fille de *L'Horloger* et de *Pégasia* ! C'est très impressionnant de te rencontrer, déclare la dénommée Gillian, une belle femme aux traits un peu incisifs, tendant à Lune sa main gracile ; est-ce que tu as hérité du don de tes parents ?

Lune refuse ostensiblement de serrer cette main, et se tourne vers Canelli :

-Je vous montrerais de quoi il retourne, bien sûr, *si je pouvais accéder aux installations...*

Francesco Canello ne relève pas et Lune, après avoir claqué de la langue, demande, un peu rudement :

« Et les autres ? C'est qui ? ».

On procède aux présentations. '*Les autres*' sont des Apprentis des Écoles ; ils doivent passer l'été en compagnie de la troupe, pour poursuivre une formation aux arts du cirque. Le jeune homme, c'est Gildas Cabart-Terris, qui se destine au dressage des chevaux, la fille, aspirante costumière, porte le nom d'Élodie Ianovich, et le garçon se présente comme Thibault Clayon, apprenti trapéziste. Après quoi Canelli, que ses obligations réclament, décide que Lune devra faire visiter le camp aux nouveaux venus, et l'adolescente ravale sa fierté, pour l'amour de son cirque.

Elle commence par la ménagerie, répond aux questions de Gildas, ignore les remarques d'Élodie, informe Thibault et surtout, ne lâche pas des yeux le couple Curmine. Justine, Ananas et les chiens ne tardent pas à se joindre au cortège, et bon an mal an, la visite se poursuit. Il y a tant de choses à expliquer ! Tant d'anecdotes à faire ! Et la vie de cirque est si passionnante, avec ses labeurs et ses charmes tout particuliers, que Lune ne tarit pas. Tout allait plutôt bien jusqu'à ce que, la jeune artiste ayant tout juste annoncé la fin de la visite, Romain Curmine ne fasse remarquer :

« Tu ne nous as pas tout montré, n'est-ce pas ?

-À moins que vous ne comptiez visiter les *camping-cars privés* !, rétorque Lune.

-Sans aller si loin, j'avais cru comprendre que le Cirque du Saphir comptait une fauverie.

-On nous avait parlé de lions..., souligne Gillian.

-On a des fauves, admet Rose-Lune ; on en a neuf.

-Peut-être que tu ne les connais pas assez pour nous les présenter ?

Idée éminemment ridicule.

-Je les connais parfaitement. Seulement *nos* tigres et *nos* lions viennent de faire un long voyage. Ils sont nerveux. Dans des cas comme celui-là, on les laisse tranquilles.

-Tu te rappelles sûrement ce que ton Directeur a précisé. Les Apprentis et nous, devons nous familiariser avec les moindres détails du cirque... Alors je te le demande : es-tu capable de nous emmener voir les fauves, ou devons-nous y aller nous-mêmes ?

-Je vous laisserais volontiers traverser la route vous-mêmes, (tigres et lions se trouvent sur l'aire de parcage, de l'autre côté de la voie qui borde le mur du camp), répond froidement Lune ; si j'avais pas peur que les fauves m'en veuillent, *à moi*, pour les avoir laissés seuls avec vous. Suivez-moi.

-Je décline l'invitation, merci bien ; c'est bon de décider Élodie Ianovich ; je suis fatiguée par toutes ces nouveautés. Je vais regagner la tente des saisonniers.

Lune regarde la jeune fille, -qui doit avoir une vingtaine d'années-, avec une surprise un peu méprisante.

-Travailler au cirque, c'est être fatigué, et se dépasser ; lâche-t-elle ; tu fais évidemment ce que tu veux, mais je vois pas comment une fille qui devra habiller des montreurs de reptiles et des dompteurs de fauves, et qui devra se laisser inspirer par ces animaux, peut prétendre y arriver si elle supporte même pas la vue d'un tigre ou d'un serpent. À toi de voir.

Lune se détourne et se met à marcher, rapide comme le vent, en direction de la sortie du camp. Elle sent peser sur elle le poids des regards et des opinions, mais ça lui est égal. Justine se range à ses côtés, mais elle n'approuve pas, elle non plus.

-Tu es sûre que c'est la meilleure façon de s'y prendre ?, glisse-t-elle.

-Y a pas de meilleure façon, Justine. Tout ce que je veux, moi, c'est découvrir ce qu'ils traficotent.

-Qui ça ?

-Les deux autres, là ! Ces Curmine !

-Ils veulent tout découvrir, c'est normal, tu ne crois pas ?

-Des gens qui feignent d'aimer les animaux, et qui insistent pour s'imposer près des fauves ? C'est pas cohérent. Lui est fouineur, elle est mielleuse. Ils ont rien à voir avec mes parents.

-Qui pourrait ressembler à tes parents ?

-N'empêche, je sens un truc et j'aime pas ça. T'es avec moi, ou pas ?

-Toujours, Lune. », répond Justine en glissant son bras autour du bras de son amie.

CAS DE CONSCIENCE

8 Juillet. Autour du chapiteau, la musique ronfle et couine comme un gros animal maladroit. Sur le rythme de la grosse caisse, qui bat comme un cœur gigantesque, s'affairent les clochettes et les percussions, accompagnées par le trémolo bizarre d'un bandonéon et d'un orgue de barbarie qui tâchent de cohabiter.

Ces refrains étranges, emmêlés, Lune les connaît par cœur. Elle interrompt un instant son ouvrage, farfouille dans la poche de son *short*, y trouve un vieil élastique à cheveux, et attache en soufflant sa chevelure éparse.

« Pfouh... Quand je pense que c'est une cacophonie pareille qui doit rameuter les gens !, marmonne-t-elle.

-D'habitude, tu l'aimes bien, la fanfare !, fait remarquer Justine.

-Mmh...

Il fait une chaleur étouffante. Aujourd'hui, le camp était écrasé par une torpeur. Pourtant, il a fallu travailler, en prévision de la représentation du soir. La première représentation du Cirque du Saphir, cet été, à Saint-Jean-de-Braye ! À présent, le ciel est limpide comme une cloche de cristal. Affairée dans le *camping-car* 'Habillage & Maquillage', Rose-Lune est aussi électrique que le sont ces nuages boursoufflés qui montent d'Orléans et qui prévoient un orage pour le milieu de la nuit. Son front est lourd, et c'est toute la tempête d'un océan qui vibre dans ses yeux sombres. Il est 19 h 15. Dans un quart d'heure, la représentation doit commencer.

Lune a proposé à Justine de l'aider à s'habiller. Il fait si chaud, et la moiteur est telle, que la jeune contorsionniste peine à enfiler sa combinaison.

-Flûte !, s'exclame Lune, même *Superman*, je le mets au défi d'enfiler sa combi un jour comme aujourd'hui ! Passe-moi le talc, Justine !

-J'ai pris un ou deux kilos, tu crois ?

-Mais non ! Tu pourrais faire cinq kilos de moins que ça passerait pas ! Ça

colle !

Lune assaisonne littéralement de talc le cou et les épaules de son amie, -elle verse cinq fois trop de poudre-, puis elle se met à tirer la combinaison à la fois vers le haut, à la fois vers la nuque de Justine, pour rapprocher les deux bords du vêtement récalcitrant.

-Aïe ! Aïe, aïe, aïe !, s'écrie Justine, Lune ! Attention, tu me pincas et tu tires mes cheveux, en plus !

-Désolée, souffle Rose-Lune, mais elle ne change pas de tactique. Au contraire, tout en essayant de parvenir à son but, voilà qu'elle se met à regarder dehors, obligée pour ce faire, de soulever le store du coin du doigt.

« Il y a du monde..., s'agace-t-elle.

-Ah ?, murmure Justine, qui fait tout ce qu'elle peut pour ne pas crier...

Lune s'était promis de ne pas accorder d'importance à cette soirée. Elle essaie de penser à César, qui sera bientôt là. Elle fait aussi des hypothèses secrètes concernant ce que le vieux journal appelait '*la Bête d'Orléans*'. Mais, l'heure avançant, plus rien ne la distrait. Sa nervosité augmente, et c'est Ananas, toujours très sensible aux émotions ressenties par sa maîtresse, qui va en faire les frais. Quand Lune ne va pas bien, le petit singe s'énerve. Il mâchouille tous les objets qui tombent sous sa main velue. Ou bien il reste là, figé comme un jouet, ses grands yeux clignotant dans le vide comme des phares d'auto. On dirait qu'il débat, dans sa tête hirsute, d'une question existentielle. Ou bien alors, comme c'est le cas maintenant, il se met à tourner sur lui-même, sans s'arrêter, en poussant des cris stridents...

-Ananas ! Arrête immédiatement de faire la toupie ! C'est insupportable ! Et si Frankie t'entend faire tout ce bruit, il va dire que tu fais peur aux gens !

Ananas, stupéfait, s'immobilise dès qu'il entend cette voix cinglante. Puis il fait mine de recommencer son manège. Comme s'il voulait s'assurer que cela déplaît vraiment à sa maîtresse. Alors Lune, avec un claquement de langue, fait un pas en direction de l'autre fenêtre. Elle lève le store, soulève le coin du battant, et ordonne :

« File ! File par là, Ananas, va te calmer dehors ! C'est pas possible de faire un boucan pareil ! Allez ! Et tu fais pas de bêtises, hein !

Quand Lune se retourne, c'est pour croiser le regard de Justine. Des points d'interrogation hantent ses grands yeux, clairs comme un lagon.

« Quoi ?

-Tu m'avais dit que ça t'était égal, que ça se passe ce soir.

-Oui ?

-Lune ! Écoute, je sais que tu préférerais mille fois avoir tous mes problèmes plutôt qu'avoir les tiens, mais j'ai un de ces tracs ! Tout ça c'est à cause de ce '*nouveau spectacle*' ! Je me suis entraînée à rajouter les ballons à mon numéro, et j'ai pas trop mal réussi pendant les *répêts*'. Mais là, à dix minutes de la parade, je ne sais plus combien de temps je dois tenir en équilibre, tu vois, trois, ou quatre mesures ? Ça change tout parce qu'après, je risque de me mettre en retard avec la musique qui doit accompagner ma vrille sur le menton !

Lune sent son cœur qui se serre comme une éponge que l'on tord, et un tremblement agite ses épaules. Pourtant, son regard flamboie.

-Pourquoi tu me dis ça ?

-Avec ce fichu trac, je suis incapable de te consoler... Pourtant, si tu savais ce que ça me fait, à moi aussi ! Je ne sais même pas comment tu fais pour rester si *calme*. Dire que Canelli va faire rejouer '*Rêve de Lune*' ce soir et qu'il n'est même pas venu te voir !

-Le pire, avoue Rose-Lune qui se détend à mesure qu'elle entend Justine défendre sa cause, c'est qu'il a pas cherché à contacter mes parents. J'ai l'impression qu'on est en train de les voler. On dirait juste qu'il a attendu que mon père s'en aille pour mettre son projet à exécution.

L'adolescente se penche à nouveau vers la fenêtre. Dehors, il y a des gens partout. On entend de plus en plus de bavardages et de cris : le public sera nombreux.

« C'est dingue, souffle Lune, il a rameuté tout Orléans, Kader, ou quoi ?

-En tous cas, ça fait trois jours qu'il fait toutes les rues de Saint-Jean-de-Braye. Ça suffit, tu sais...

Oui, depuis trois jours, la voiture publicitaire du cirque circule dans les faubourgs d'Orléans. Assis au volant, Kader parle dans un micro et le porte-voix fixé sur le toit crie les informations qui concernent la date et le lieu du spectacle du Cirque du Saphir, '*le premier dans votre région, un spectacle merveilleux à ne surtout pas manquer !...*', tandis que la *Kangoo*, peinturlurée de fresques aux couleurs vives représentant de nombreux artistes de la troupe, et les animaux vedettes, bien sûr, attire les regards.

« J'espère qu'Armand va réussir à placer un petit mot à l'intention de '*L'Horloger*' et de '*Pégasia*', ce soir, dit soudain Justine. Ils étaient si beaux, Christophe et Cataline, quand ils donnaient '*Rêve de Lune*' ! C'était mon numéro préféré.

Lune a les yeux qui se brouillent et le menton qui tremble. Elle ferme les yeux, pour réentendre le bruit envoûtant de la foule qui faisait ovation aux prouesses de ses parents.

Les gens étaient debout sur les gradins. Ils faisaient le plus de bruit possible. Christophe et Cataline, essoufflés, saluaient avec élégance. On aurait dit deux étoiles, venues d'un autre monde. Lune ressent tout. Elle revoit les images. Elle retrouve les odeurs. Elle se rappelle du temps qu'il faisait, elle sent encore sous ses doigts le contact crissant de la crinoline qu'elle portait. C'était le soir où ses parents avaient donné la cinquantième représentation de *Rêve de Lune*. Blottie dans un coin sombre, elle les regardait briller sur scène. Lorsque, à la fin du numéro, Christophe et Cataline étaient passés devant elle, ils lui avaient tendu la main...et l'avaient entraînée au centre de la piste ! Alors, ils avaient présenté la fillette au public, et avaient déclaré que, sans elle, '*Rêve de Lune*' n'existerait pas ! Ému par l'histoire le public avait fait un triomphe à la famille Jabert-Parenti. Lune croyait que de la poussière d'étoiles tombait du ciel tellement tout était beau et irréel. Elle avait tout aimé. Sentir les mains de ses parents qui la tenaient si fermement, sentir l'amour et la fierté qui vibraient dans leurs voix, sentir la rougeur d'une heureuse confusion qui lui montait aux joues. C'était en 2010 ; elle avait neuf ans.

-Ce jour-là, je suis tombée amoureuse du Cirque du Saphir, murmure-t-elle. Ce jour-là j'ai su que je ferai partie de cet univers pour toute ma vie...

-Qu'est-ce que tu dis ?

-Si au moins Papa m'appelait !

Dix jours qu'on est sans nouvelles de Christophe. C'est vrai, le père de Rose-Lune n'est pas un *causeur*. Mais il aime sa fille par-dessus tout, et il ne voudrait pas qu'elle s'inquiète... Depuis le mois de Décembre, jamais Lune n'était restée aussi longtemps sans savoir où il est ni comment il va.

Justine prend un air désolé. Elle s'apprête à dire quelque chose, quand Lune lui tombe dans les bras :

« Ma Juju, je suis désolée de t'avoir tiré les cheveux, et je suis désolée d'avoir grondé Ananas. C'est juste que je suis de plus en plus stressée, avec l'heure qui approche. C'était nul.

-T'en fais pas, je comprends. Mais... Je me disais que... Si tu venais quand même, ce soir ?

Justine sait ce que Lune pense de cette histoire. Elle n'a pas la moindre envie de

voir évoluer ce Romain et cette Gillian en lieu et place de ses parents. Pas la moindre envie de constater les différences qui auront été apportées au numéro, de se confronter à la réaction du public, ou, -pire encore-, à celle des autres membres de la troupe. Imaginer comment se pavanerait cette Mélusine, (la danseuse orientale du spectacle), si la prestation lui plaisait...

« Je sais à quoi tu penses, fait remarquer Justine, mais écoute ! Si tu viens, ce soir, les autres pourront dire ce qu'ils veulent, au moins, toi, tu seras fixée. Et s'il y en a qui s'avisent d'enfler les succès des Curmine, toi, on ne pourra pas te berner ! Qui mieux que toi pourrait juger si '*Rêve de Lune*' est bien reproduit ? Tu sais ce que dit ma mère, poursuit la jeune fille, enthousiaste ; elle dit toujours qu'il vaut mieux regarder les choses en face. Au moins une fois que c'est fait, tu es tranquille, ça ne te hante plus. Même si c'est dur.

Un goût d'eau de mer se répand dans la gorge de Lune.

-Oui, souffle-t-elle avec amertume ; et la mienne disait toujours qu'il faut faire bien attention si on décide qu'on n'aime pas quelqu'un juste parce qu'on le connaît pas. Parce qu'un jour, il se pourrait bien qu'on doive demander de l'aide à un inconnu, et peut-être lui aussi décidera qu'il nous aime pas ; alors il voudra pas nous aider. J'ai toujours cru qu'elle avait raison. Elle a jamais mal traité personne, ma mère ! Et regarde où elle est aujourd'hui ! Toute seule dans une clinique, et il y a plus personne de la troupe qui va la voir, et presque plus personne qui me demande de ses nouvelles.

Lune renifle, et avec rage elle aplatit une larme qui coule sur le côté de son œil. Justine est si triste qu'elle a l'air tout chiffonné, et les pupilles de Lune flamboient :

« Bien sûr que j'ai envie de venir les voir, *les deux autres*. Bien sûr que je sais qu'il y a que moi qui pourrais dire s'ils ont à peu près réussi le numéro ou pas. Le pire, c'est que je sais pas ce que je préférerais : qu'ils le massacrent complètement, ou qu'ils le réussissent à la perfection...

À l'abri de leur amitié comme à l'intérieur d'une bulle, les jeunes filles ont oublié tout ce qui se passe autour d'elles. Aussi sursautent-elles lorsque Marie Cavanaugh-Delane, -la mère de Justine-, se plante devant elles en pinçant sa joue :

-Dites-donc, mes Loulouttes, vous rêvez encore, toutes les deux ! Je vous connais comme si je vous avais faites ! Vous avez vu l'heure ? -Marie tapote sur son poignet gauche comme si elle avait porté une montre-, 19 h 20 ! Ma Juju, tu n'es même pas habillée, et tu n'as pas fait ton chignon. Allez, zou ! Viens par ici, j'ai deux minutes avant

que Sabine n'arrive.

Dès qu'elle voit sa mère, Justine s'éclaire, et il n'y a pas qu'elle. Lune aussi devient plus fraîche et plus tranquille. Marie l'aime beaucoup, et elle le lui rend bien. C'est une grande artiste, et une femme extraordinaire, Marie Cavanaugh, qui habille et maquille les membres de la troupe. Éblouissante de beauté, elle a déjà revêtu son costume aux reflets de scarabée, prête à faire évoluer, tout à l'heure, ses onze oiseaux exotiques sur la piste.

« Tu restes avec nous, Lune ?, interroge-t-elle, tout en faisant asseoir sa fille sur le fauteuil pivotant, devant un miroir qu'éclairent plusieurs globes électriques, tu as toujours aimé voir les artistes se préparer !

-C'est toi que j'aime voir travailler, Marie ! Tu es une vraie magicienne... Mais là, je préfère y aller.

D'une main experte, Marie ajuste la combinaison récalcitrante sur les épaules de Justine, puis elle lisse sa chevelure, et la sépare en plusieurs petits brins qu'elle enroule sur eux-mêmes, de façon à dessiner de petits chignons bien solides, qui ressembleront à des vagues. Bientôt le parfum acre et sucré de la laque court sur le souffle du ventilateur, et du bout de son annulaire Marie rehausse de paillettes le maquillage de sa fille.

-Ma pauvre Cataline !, remarque-t-elle en travaillant, si elle te voyait comme ça, ma puce, elle ne pourrait pas le supporter. Si au moins tu pouvais participer au spectacle, ça... » .

Mais elle n'a pas le temps d'achever. Sabine, la '*Fée des Sables*', entre en coup de vent dans le *camping-car*, entraînant Élodie Ianovich sur son sillage.

« Désolée, Marie, je suis en retard !, s'exclame-t-elle ; et j'ai trouvé Élodie qui patientait devant la porte. Elle dit que tu lui as proposé de regarder comment on s'y prend pour m'habiller. ».

Lune n'accorde pas d'importance à cette interruption, même si Marie était en train de parler de Cataline. Elle vient d'avoir une idée ! Alors, juste avant de partir, elle se penche vers Justine :

« Donne ta main !, souffle-t-elle.

-Pour quoi faire ?

-Une prière !

-Quoi ?

- « *Seigneur, je vous en prie, faites que ma Juju réussisse son numéro à la*

perfection, et faites que le public lui fasse un triomphe. S'il vous plaît, faites qu'elle rougisse pas à la fin ! ».

-Oh !, proteste Justine, tu sais bien que je ne rougis plus, maintenant !

-On sait jamais ! », s'exclame Lune, les yeux brillants. Puis elle se faufile derrière les trois femmes, et se dirige vers la sortie. La porte grince, et une fois rendue dehors, elle se plaque contre la tôle, avec l'impression d'avoir échappé à quelque troll hargneux...

« Ananas ! Oh, tu es là, mon pauvre ! Je te demande pardon, j'ai été méchante.

Inquiété par leur dispute, le ouistiti ne s'était pas éloigné et il attendait, angoissé, une occasion de se réconcilier avec sa maîtresse. Elle le retrouve devant le *camping-car*, gémissant comme un chaton. Lune le ramasse, et lui gratouille la tête :

« En voyant Justine se faire habiller, j'ai eu une idée ! C'est pas du génie, c'est même simple comme bonjour. Tu sais de quoi j'avais le plus peur ? C'est que Papa et Maman croient que je les trahis, si j'allais voir les deux autres. Imagine qu'ils m'aient vu, Romain et Gillian ! Déjà qu'ils se comportent bizarrement avec moi... Il est hors de question qu'ils m'aperçoivent, tranquillement assise dans le public, en train de les observer. Ça serait leur donner trop d'importance ! Alors, écoute ce qu'on va faire.

Lune chuchote quelque chose contre l'oreille velue du ouistiti :

« Qu'est-ce que tu en penses ?! Tu m'en veux plus ? Tu veux bien m'aider ?

Le jeune singe a l'air tout ce qu'il y a de plus enthousiaste, et, revigorée, Rose-Lune s'exclame :

« *Cool ! On y va !* ».

Elle se met à courir en direction de la ménagerie. Elle croise le petit Félix, qui pousse des cris terribles et bondit comme un cabri, et qui porte un costume noir trois pièces, des chaussures cirées dix fois trop grandes pour lui, une cravate tordue comme un accordéon de papier, un nez rouge qui clignote et une moustache de style anglais, ridiculement longue, qui frétille de chaque côté de ses joues. Sur sa tête blonde, un drôle de chapeau haut de forme, gros comme un macaron, est épinglé. Le garçon doit aller divertir les enfants, -*l'âme et la raison du cirque*-, selon César-, qui s'agglutinent devant le chapiteau, trop heureux d'être là.

Parvenue sur le site de la ménagerie, l'adolescente repère enfin celui qu'elle cherchait. Plus exactement, c'est *celui qu'elle cherchait* qui la repère :

« Lune ! Tu te demandes ce que tu pourrais bien faire pour aider ?

-Ludo !

Ludovic est occupé à préparer le matériel qui servira à transporter les lapins sur la piste, quand viendra l'heure du numéro d'Émilie Curmillon, -alias '*Demoiselle*'-. Lune se penche pour l'aider à défaire les paniers, encastrés les uns dans les autres comme des pots de yaourts vides.

-Tu as un drôle de regard, fait remarquer le garçon.

-Écoute Ludo, ça m'embête de te demander ça mais, est-ce que tu peux me remplacer, ce soir ? Je devais aider Sanders à transporter les bêtes mais je... J'ai un truc à faire.

-Quoi comme truc ?

-Je t'expliquerai plus tard. Vite, dis-moi si t'es d'accord !

-C'est rapport aux Curmine ?

Lune a un geste d'impatience. Et Ludovic sourit déjà :

« *O.K.*, d'accord, *p'tite souris*. Ça ne me dérange pas, moi, de toute manière.

-Merci Ludo ! Merci !

Lune plaque un baiser sur la joue du jeune homme, -se hissant sur la pointe des pieds-, et, rapide comme la flèche, elle repart.

-Eh !, crie Ludovic, tu te rappelles que Lolie doit lapiner ce soir ! Tu comptes être là ?

-J'y serai !

-Et tu vas pas faire un truc qui déplaira au Directeur, au moins ?! ».

Lune hausse les épaules tout en courant. À cette heure-ci, le Directeur, et tous les autres, sont tellement occupés qu'ils se fichent totalement d'elle. Chacun se concentre sur sa tâche, et personne ne fait attention au reste. L'adolescente le sait, elle pourrait surgir, habillée en *hot-dog*, au beau milieu de la troupe et, sur l'air du dernier *tube* à la mode, chanter des moqueries au sujet des prestations des artistes : personne ne lui dirait rien, et Canello lui-même laisserait libre cours à sa fantaisie.

Elle court jusqu'à sa loge, y reste quelques minutes, ressort en coup de vent, et retransverse le camp. Le spectacle est commencé. Elle entend la voix de Armand Lacasa, '*Monsieur Loyal*', qui fait l'annonce du premier numéro ; celui de Robert et de Claude Cardamome, alias '*Bobo*' et '*Clovis*', les *clowns*.

Le but de Lune, c'est de gagner la maisonnette en bois qui sert de boutique au Cirque du Saphir, et qui baigne dans l'odeur des gaufres et des sucreries. Elle y entre et en ressort tout aussi vite.

C'est ainsi qu'elle vient enfin se planter devant l'entrée du chapiteau, deux secondes plus tard... totalement méconnaissable. Un déguisement ! C'était là son idée. Puisqu'elle travaillera dans les gradins ce soir, jamais les Curmine ne pourront s'imaginer qu'elle est venue pour les voir. Car Lune vient de se faire marchande ambulante. Vêtue d'une combinaison moulante et d'un tutu, coiffée d'un chignon fou, de vraies cerises suspendues aux oreilles et ses yeux pareils à des braises, Ananas sur l'épaule, elle porte un carton rempli de friandises en tous genres, où se baignent de petits clowns en mousse qui ont un air câlin.

'*Tu es vraiment très jolie !*', dit le regard d'Alex, lorsqu'il l'a enfin reconnue, et qu'il étend le bras pour la laisser passer.

Mais il y a comme un requin dans l'estomac de Lune, qui s'agite et commence à mordre. C'est comme si du jus de pomme avait remplacé le sang dans ses veines. C'est ça, le trac. Oh, Lune ne s'embarrasse pas du public. Assister au numéro de ses parents... sans ses parents, voilà ce qui la trouble, au plus au point.

* * *

L'ambiance sous le chapiteau est telle que l'adolescente se la rappelait, et sitôt qu'elle ressent ces vibrations intenses, elle oublie son trac, même un trac de cette nature. La musique plus forte qui enveloppe tout, et la clarté ciblée des projecteurs ; la piste étincelante, attirante, habitée, et les gradins dans la pénombre, comme protégés par elle. La chaleur du public, et sa rumeur, qui murmure et bouge doucement, qui tousse, qui éclate de rire ou qui retient son souffle ; les cris des enfants qui percent de temps à autre la douceur de cette ambiance.

La jeune fille se met à circuler sur les escaliers qui desservent les gradins. Elle place son carton bien en vue et bientôt, on l'arrête ici ou là :

« Excusez-moi ! Mademoiselle !

-Oui ?

-Qu'est-ce que vous avez, là ?

-Barres de chocolat avec et sans caramel, noisettes enrobées, cacahuètes, sucettes et *chewing-gums*, et aussi des figurines et des porte-clefs.

-Pas de *pop-corn* ?

-Non, désolée. Mais je vous recommande les noisettes au sucre, elles sont

délicieuses.

-D'accord, donnez m'en un paquet. C'est combien ?

-Euh..., hésite Lune, un euro.

-Un euro. Bon. Voilà, et bravo pour le spectacle. C'est de la qualité.

-Merci Monsieur, et passez une bonne soirée ! ».

Nul doute qu'Ananas, dont la queue remontée en un point d'interrogation, oscille doucement, ne fasse office de réclame tant les gens ont envie de le voir de plus près. Rose-Lune, elle, réfléchit.

'Qu'est-ce que je vais faire ?, songe-t-elle, si Gillian et Romain réussissent le numéro ?'

L'adolescente est vive, téméraire et malicieuse, emportée parfois, en bref, son tempérament est bouillonnant. Mais elle est aussi généreuse, prête à tout pour aider quelqu'un qu'elle trouverait dans la détresse, et elle est honnête. Certainement pas rancunière. Ses parents lui ont appris à vivre ainsi, et maintenant qu'ils ne sont plus là, (même si elle a compris qu'elle ne sait pas tout à leur sujet, qu'elle ne les connaît pas aussi bien qu'elle le voudrait, -son père surtout-), elle découvre qu'elle croit en les valeurs qu'ils lui ont transmises. Donc, si les voltigeurs écorchent le numéro : aucun éloge ne la fera revenir sur son avis. Mais s'ils le réussissent bien, et même très bien, elle sera obligée de le reconnaître. Elle préférerait encore devenir muette que d'avoir à l'avouer, c'est vrai, et ses mains deviennent moites.

Soudain, les sons d'une musique la tirent de sa rêverie. Elle sursaute. Des accords de guitare résonnent sous le chapiteau, des souffles de vent, des frottements de cymbales et des coups de triangles, qui font penser à une pluie miraculeuse, bruissent doucement. Les éclairages se tamisent. Lune n'avait même pas entendu Armand Lacasa faire l'annonce de *'Rêve de Lune'*. Les jambes coupées, elle tombe assise sur les escaliers.

Romain entre seul sur la piste. Comme Christophe autrefois. Il ne porte pas le même costume. La gorge sèche, Rose-Lune le voit monter au trapèze, et réussir ses premières évolutions sous les soupirs du public. Puis viennent les violons, et Gillian entre en scène, menant les deux chevaux caparaçonnés comme des montures féériques. Attentive aux moindres détails, Lune observe tout, comptabilise tout, remarque tout. Le public ne pourra pas voir que la prestation des artistes a tout de ces tableaux copiés des grands maîtres, devant lesquels les amateurs peuvent s'extasier, mais pas les passionnés. Christophe et Cataline n'étaient pas seulement les premiers exécuteurs de *'Rêve de Lune'*,

ils en étaient les créateurs. Leur source d'inspiration, c'était Rose-Lune et ça, vraiment, Romain et Gillian ne peuvent pas s'en vanter !

Gillian a décidé d'affubler son costume de deux ailes scintillantes. Cataline était plus simple que ça. Plus géniale aussi. Elle avait tant de grâce et de conviction que quand, montée debout sur la croupe de Prince, elle ouvrait les bras, et que Christophe la soulevait dans les hauteurs depuis le trapèze, on se convainquait qu'elle avait des ailes ; elle s'envolait comme par magie. Oui, mais le public se laisse ébahir par une technique qui est hors de sa portée ! Et de la technique, Romain et Gillian en possèdent, et à revendre...

« C'est combien ? Pardon, Mademoiselle, c'est combien ? ».

Lune sort de sa contemplation. L'adolescente a un geste agacé. Elle découvre qu'un homme se tient debout à côté d'elle, qui porte une fillette sur ses épaules et tient par la main un petit garçon, dont les yeux étoilés, presque insolents, sont fixés sur elle.

« C'est combien, pour deux sucettes, et deux figurines de *clowns* ? »

Lune fait son possible pour continuer de suivre le numéro qui se déroule sur la piste. Sans politesse, elle se penche pour regarder au-delà des jambes de l'individu.

« Trois euros dix !, lâche-t-elle au plus parfait hasard, dans l'espoir que cette somme incongrue découragera le spectateur.

-Trois euros dix.

Et voilà que l'homme sort de sa poche un porte-monnaie dans lequel il se met à farfouiller d'une seule main.

-C'est quoi le singe de la fille, Papa ?, demande le garçonnet.

-Pas si fort, Guillaume. Je ne sais pas ce que c'est. Il faut que tu le demandes à la jeune fille.

-C'est quoi ton singe ?

Lune a très envie de crier : *'C'est un gorille ! Ça se voit bien, non !'* ; et elle a très envie de crier encore : *'Il y a un numéro qui se joue derrière vous, ça vous dérangerait d'y regarder un peu ?! Si vous êtes venus au cirque pour manger des bonbons, vous auriez pu faire ça chez vous !'*.

-C'est un ouistiti pygmée, répond-elle sèchement, puis elle fourrage dans le carton, attrape deux sucettes, deux figurines de *clowns*, se lève, et pose le tout dans la main de l'homme :

« Gardez tout. De toute manière, j'ai pas de monnaie. ». Et sur ce mot elle descend en courant les escaliers des gradins. Elle se jette sur la marche du bas. Concentrée et mal

à l'aise, elle attend le final de *'Rêve de Lune'*.

'Après tout, songe-t-elle avec une bizarre amertume, peut-être que ce Romain et sa Gillian, ils ont rien d'étrange. Peut-être que je les ai mal jugés. Ils auront jamais les clefs de 'Rêve de Lune', mais question trapèzes et chevaux, ils s'y connaissent. Ils sont même doués.'

Et voilà que les applaudissements crépitent, et que les bravos fusent, du public emballé, sous le chapiteau, ce soir du 8 Juillet.

« Si seulement ma vie à moi pouvait changer, maintenant. », désire Lune dans un soupir.

UN MANOIR DANS LE PARC

Lune aime entendre claquer sur l'asphalte les talons de ses tongs. Elle donne un rythme entraînant à sa marche, fredonnant un air connu :

« *Sur ma peau, j'ai signé mes promesses...* ».

Cette fois-ci, l'adolescente ne collecte pas des pancartes : elle colle et elle agrafe, de ci de là, sur les espaces publicitaires, sur les poteaux, des affichettes '*Cirque du Saphir, représentations le 10, le 11 et le 12 Juillet, le 14 et le 15 Juillet*', etc., etc.

Elle a obtenu la permission de sortir seule du camp, à condition qu'elle emmène avec elle deux des chiens de la troupe. Ananas aussi a eu le droit de venir. Cette permission ne vient pas de Frankie Canelli, -qui est allé régler on ne sait trop quelle affaire on ne sait trop où à Orléans-, mais de Marie, qui lui a recommandé d'être prudente, et lui a dit de profiter de ce moment comme on profite de ses vacances. Alors ce matin, Rose-Lune se sent libre comme l'air.

Elle traverse un quartier pavillonnaire si tranquille et silencieux qu'elle pourrait se croire seule au monde. Les volets sont baissés, les portails sont fermés et les jardins débordent de verdure. Sur les carrosseries des rares voitures garées sur les trottoirs, le soleil fait luire des étoiles aveuglantes.

Lune s'amuse à se sentir insouciant. '*Rêve de Lune*' joué une fois, elle ne veut plus y penser. Et puis, cette nuit, la lapine Lolie a donné naissance à six lapereaux ! Qui n'a jamais vu une portée de petits lapins, serrés les uns contre les autres comme des boules de coton, les yeux fermés, agités de frémissements, ne peut pas vraiment comprendre. Lune y pense et y repense, et ça lui fait un nid de tendresse dans le cœur. Soudain, sur sa gauche, elle voit se profiler un chemin désert. Cette route isolée, presque un sentier, a quelque chose de pittoresque qui lui plaît.

« Pacha ! Mandarine !, venez ! On va aller visiter un peu, par là.

D'un petit bosquet sur la gauche, surgit la ligne croulante d'un vieux mur, envahi

par le lierre et le chèvrefeuille. Lune éprouve une sensation étonnante. Un sentiment d'exaltation inquiète. Elle ralentit.

« On devrait pouvoir coller une affiche dans le coin... À peine a-t-elle soufflé ces mots qu'Ananas, qui marchait à côté d'elle, se met à pousser des cris stridents :

« Et ben qu'est-ce que t'as ? Le ouistiti tourne comme une toupie. Ses poils sont hérissés. Il s'agrippe aux jambes de Lune, *l'escalade*, et se réfugie sur son épaule, en gémissant.

« Qu'est-ce qui t'a fait peur comme ça..., marmonne sa maîtresse. Au même moment, Pacha, le berger-allemand, et Mandarine, la petite *cocker*, se mettent à aboyer de toutes leurs forces. Vraiment surprise, Lune se fige. Elle ne se rappelle pas avoir déjà vu les chiens se mettre dans un tel état ! Dressés sur leurs pattes comme sur des ressorts, ils aboient rageusement en direction d'un portail qui perce le haut mur, et que Lune n'avait pas eu le loisir de remarquer.

« Pacha ! Mandarine ! Ça suffit. Aux pieds !

Mandarine s'interrompt. Elle tourne sa tête hirsute vers l'adolescente, et, après avoir hésité, lui obéit.

« Allons, tais-toi, Mandarine ! Vous allez finir par nous faire repérer par le voisinage, tous les deux !

Chose qui ne lui était encore jamais arrivée, Rose-Lune ne parvient pas à se faire écouter de Pacha. Elle le saisit par le collier et, stupéfaite, elle remarque que les poils du chien sont aussi raides que ceux d'une brosse de ménage. Les doigts serrés autour de la lanière de cuir, Lune tire en arrière, mais le berger-allemand, fort comme un loup, ne bouge pas. Indécise, Lune se rappelle soudain le malaise qu'elle éprouvait quelques instants plus tôt. Une certaine part de son instinct lui dicte de prendre ses jambes à son cou, mais elle ne l'écoute pas. Elle résout plutôt d'écouter sa curiosité éveillée, et cette sorte de flair qu'elle a toujours eu pour repérer les choses bizarres et peu anodines. Même si elle tremble un peu.

Brusquement Pacha échappe à Lune. Juste à cet instant, pointant son capot comme une gueule furieuse, une voiture surgit entre les poteaux du portail. Dans un ronflement de colère, le véhicule accélère, bondit hors du parc et, mordant sur le bas-côté, se lance à toute allure sur la route, soulevant un formidable nuage de poussière. Les chiens s'élancent à sa poursuite, et s'éloignent.

« Ananas, tu rentres tes griffes dans mon épaule, ça fait mal. Arrête de trembler,

nigaud ! C'est quand même pas cette voiture qui t'a fait peur comme ça !

La jeune fille se met à marcher résolument en direction du portail ouvert.

« Il n'y a que deux solutions, soit les propriétaires de ce parc sont des gens très, très pressés, soit les occupants de la voiture bleue sont pas les propriétaires du domaine. Dans un cas comme dans l'autre, on dirait bien qu'ils voulaient pas que je les voie !

Les poteaux du portail sont surmontés chacun par une statuette ; un lion en pierre, assis, gueule ouverte, la patte avant extérieure posée sur un globe.

« Classique...

Risquant un œil à l'intérieur du domaine, Lune est tout de suite intriguée. Portail rouillé hérissé de pointes, allée négligée, parc en fouillis, tous les ingrédients du mystère.

« Regarde, Ananas, là, et là, des gens sont passés à pied. Mais ces gens venaient pas de l'extérieur. Ils venaient de la maison. On voit ça au sens dans lequel les herbes sont frottées.

« Mademoiselle ! ».

Lune se retourne. Sitôt sur la défensive. Elle découvre en face d'elle un cycliste, perché sur la selle d'un vélo de course, et qui porte tous les équipements d'un professionnel. Mais il n'est pas difficile de deviner que cet homme est un débutant, il n'a ni les postures, ni les mollets, ni la peau tannée d'un sportif accompli.

« Vous ne devriez pas rester, ici, Mademoiselle. En tous cas pas toute seule.

-Je suis *pas* toute seule, rétorque Lune.

L'individu ne peut pas savoir que la jeune fille parle des chiens, alors il louche sur la silhouette incongrue du ouistiti apeuré.

'*Piètre garde du corps...*', pense-t-il sûrement, mais ses yeux verts, autour de son nez attristé par un coup de soleil, s'agrandissent :

-Moi ce que j'en dis c'est pour vous. C'est pas bon de rester aux abords de la forêt d'Orléans, en ce moment. C'est pas que des blagues, vous savez ! 'Y en a qui crient au canular, mais moi, j'ai entendu des choses. C'est pour ça, le vélo, c'est plus sûr.

Lune tourne le pouce pour désigner le parc :

-C'est une propriété privée, c'est ça ?

-De quoi, le *Manoir* ?, lance le cycliste, (soudain dédaigneux) ; oh, mais je ne vous parle pas de ça ! Ici, c'est abandonné depuis des années... Du moins, je crois...

Le visage de Lune s'éclaire d'un sourire narquois : ce *phénomène*-là n'a jamais dû oser regarder dans la propriété. Il a tout d'une commère, ce cycliste, et il l'agace déjà.

-Si vous parlez pas du 'Manoir', vous parlez de quoi, alors ?

-Vous ne le savez vraiment pas ?

-Ben, non. -Lune en fronce le nez-.

-La Bête ! Je fais référence à la Bête d'Orléans, voyons ! Mais comment réfléchissent les jeunes de votre génération ?! Soi-disant au courant de tout, toujours prêts à *rabattre le caquet* des adultes ; vous savez tout des derniers déboires de *Beyonce* et ça, vous l'ignorez ?!

'Ça ?!', songe Lune avec stupéfaction. Quelle étrange coïncidence, d'entendre reparler de cette affaire, et dans ces circonstances ! Enfin fixée sur les intentions de ce cycliste du dimanche, elle décide que le moment est venu de *lui rabattre le caquet* :

-Ah, vous parlez de ça ? Vous auriez pu le dire plutôt ! Comme je vous le disais : je suis pas seule ! Vous voyez ces traces, là, dans l'herbe du parc ? Ce sont mes frères qui les ont faites. Ils sont très forts, mes frères. On fait partie d'un cirque, nous, et ils sont dresseurs de fauves, alors. Et là, comme vous me voyez, je fais le guet ! -Lune adopte soudain une voix de murmure.- Parce que mes frères l'ont repérée, la Bête ! Imaginez-vous qu'elle se cache ici ! Dans le parc du Manoir ! Les garçons sont en train de faire ce qu'il faut pour la capturer...

La mine scolaire, Lune s'amuse beaucoup. Elle croise les bras cependant que le cycliste, incrédule, penche son vélo pour regarder dans le parc :

-Vos frères l'ont... attrapée ?

-Ils sont doués, vous savez ! Tenez, regardez derrière vous ! Vous voyez ces deux chiens qui arrivent en courant ? Ce sont les renforts. Dans quelques minutes ils seront une dizaine et alors, la Bête, on la matraque ! Pensez un peu comme ça fera bien sur les affiches du cirque ! '*Venez découvrir la Bête d'Orléans ! Le monstre capturé et dressé par les frères Parenti !*'.

L'homme jette un coup d'œil suspicieux sur Pacha et sur Mandarine, qui remontent le chemin en courant et qui, ayant flairé la présence de l'individu, découvrent les crocs. Il semble que d'assister à la capture de la Bête ne dise finalement rien au cycliste.

-Et bien, bégaie-t-il en se mettant d'aplomb sur sa selle ; et bien, bravo, hein ! Vous allez faire sensation ! Bon-bon courage ! ».

Rose-Lune regarde partir l'importun, toutes pédales dehors, avec un regard amer et triste. La blague était drôle, et la leçon, nécessaire, mais Lune n'est pas fière de ce

qu'elle a été obligée de prétendre pour faire fuir ce *trouillard*. Jamais elle ne voudrait traiter un animal, -fût-elle la Bête d'Orléans-, comme elle vient de le décrire, et jamais elle ne permettrait que le Cirque du Saphir exhibe une bête de foire. C'est ça, le risque de l'ironie. Heureusement, elle a monté toute cette histoire sans prononcer le nom de son cirque. « Pacha ! Ici !

Essoufflés, les chiens sifflent comme des locomotives, et tirent leurs langues râpeuses. Lune donne une petite tape sur la truffe du berger-allemand :

« Ça va pas la tête, vous deux ?! Vous êtes devenus *oufs*, ou quoi ?! Qu'est-ce qui vous a pris d'aboyer comme des enragés, et de la *courser* jusque je sais pas trop où, c'te voiture ?! Et moi alors, vous me laissez seule ? Tu me déçois, Pacha ! Toi aussi, Mandarine ! Si je racontais ça à Marie, j'aurais plus le droit de vous emmener, et je pourrais plus sortir ! C'est ça que vous voulez ? Donner raison à Canelli ?

Mandarine et Pacha, penauds, regardent Lune par dessous, et Ananas, se perchait sur le dos du berger-allemand, se met à le taper du plat de sa petite main griffue en criant des reproches de singe.

« Tais-toi, Ananas. Tu vaux pas mieux. Et maintenant : voyons ce *Manoir*. ».

L'infortuné cycliste ne pouvait pas savoir qu'en racontant sa petite histoire, en rappelant à Rose-Lune l'histoire de la Bête d'Orléans, il jouerait contre lui-même ! Voilà Lune plus déterminée que jamais à découvrir l'origine de ce mystère. Il lui paraît très indiqué de commencer ses investigations par ce soi-disant manoir, caché au fond du vieux parc sauvage.

PRODIGIEUSES RENCONTRES

« Allez, venez. On entre. De toute façon, si c'est vide...

La thèse du domaine laissé à l'abandon, Lune n'y croit pas trop. Après avoir déposé ses affichettes, son agrafeuse et son pot de colle dans un coin, contre une butte, elle décide d'avancer en suivant les traces creusées dans l'herbe par les roues de la voiture folle. Sur ses talons, Mandarine et Pacha se mettent à gronder.

« Ah, vous allez pas recommencer, hein !, prévient Lune.

Il faut dire que l'air devient lourd, sous les feuillages de ces arbres immenses qui font le ciel sombre et menaçant. On entend grincer les moustiques comme des violons désaccordés. Rose-Lune finit par déboucher hors du bois, et son premier réflexe est de regarder la maison.

« Mince alors !, souffle-t-elle entre ses dents ; je comprends pourquoi ce cycliste à la noix appelait ça '*un Manoir*' !

L'adolescente, qui avait cru que c'était un genre que se donnait son interlocuteur, en est quitte pour tomber d'accord avec lui. Précédée par des escaliers de cérémonie, bâtie de pierres de taille, nantie de quatre niveaux et percée de soupiraux, la bâtisse a du cachet. Autrefois, ce devait être un pavillon d'été, où les nobles venaient attendre que Paris redevienne attrayant...

Ce qui intrigue le plus la jeune artiste cependant, si on excepte ces volets du premier étage, qu'on a barrés de planches clouées, et cette rosace qui brille au sommet du bâtiment, ce sont ces deux tourelles qui flanquent la façade de la propriété. L'une, au coin de droite, est assaillie par la vigne vierge. Ce qui est bizarre avec ces tours surmontées de flèches pointues, c'est qu'elles ne touchent pas terre. Elles ont l'air de demoiselles qui remonteraient leurs pieds pour ne pas les salir dans la boue.

'De vraies chochottes, ces tourelles. Elles me font penser à Gillian.'

La jeune fille approche pas à pas du petit château, et, la perspicacité aiguisée par son caractère passionné et par ses habitudes d'artiste de cirque, elle remarque une tâche noirâtre et gluante qui pollue l'herbe verte. La voiture qui était parquée là quelques minutes plus tôt, perdait de l'huile.

« Ça commence à faire beaucoup pour un seul et même domaine, les amis, vous trouvez pas ? Je sais pas qui y trouve son intérêt, mais on voudrait nous faire croire que cette baraque est abandonnée. Pourtant, la toiture est récente, et même ces planches qu'on a clouées sur les volets, elles sont en bon état. Et puis, il y a cette voiture... Allons jeter un coup d'œil par un soupirail.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Lune approche, décide de ne pas se laisser impressionner par l'ombre de cette grande bâtisse, mais sentir le mur froid et râpeux contre son épaule lui arrache un frisson.

« De plus en plus bizarre ! Ça sent pas le champignon, ici, ça sent... l'eau de Javel ! Et regardez cette petite porte, là, sous le perron. Qui a cru bon de la barbouiller de peinture ?

Sous la terrasse, entre les deux couléés des escaliers, se blottit une pièce, nantie de deux fenêtres minuscules et d'une porte basse. Toutes leurs vitres ont été peinturlurées. Lune est en train de chercher à distinguer quelque chose à l'intérieur, quand elle se fige. Dans ses veines, le sang se glace. Les chiens se mettent à gémir. Ananas, quant à lui, n'est plus qu'une pelote de frissons. L'adolescente se plaque contre la porte. Elle sent son cœur cogner dans ses articulations, elle retient son souffle : voilà que ça recommence. Un cri ; un rugissement, plutôt ; vient de claquer dans les airs. Tout près de là. Un feulement de détresse ou de rage, qui retentit si fort que les corneilles, juchées au sommet des arbres du parc, s'envolent dans un bruit d'ailes affolées. Tapie dans son coin, Lune attend que le *bruit* cesse. On dirait un orage qui gronde au-dessus de sa tête ! Elle mord sa lèvre inférieure jusqu'au sang. En dépit de sa folle envie de prendre la poudre d'escampette, elle se sent irrésistiblement attirée vers *ce* qui pousse de tels hurlements. Est-ce parce qu'ils sont porteurs d'une infinie tristesse ?

Enfin, le rugissement meurt, et on n'entend plus, dans le voisinage, que les chiens, qui jappent furieusement.

« Ça alors, murmure Lune, un peu chancelante, (et tâchant de rassurer Ananas) ; je me demande si en faisant ma blague au cycliste, j'ai pas fait ma prophète ! Franchement, qu'est-ce qui peut faire un bruit pareil, si ce n'est... la... la *Bête d'Orléans* ? Qui aurait

pris refuge ici ?! Non, je suis folle. Mais on aurait dit que ce rugissement sortait du Manoir !!!

Dubitative, la jeune fille se demande si elle n'a pas rêvé. Il y aurait quelque chose dans cette bâtisse ?

« S'il y a un animal enfermé ici, je dois le faire sortir. C'est pas sa place, dans un château...

Au fond d'elle-même Lune pense aussi : '*S'il y a un animal enfermé ici, je veux le voir !*'.

N'y tenant plus, elle gravit les marches du perron, où s'amoncellent les feuilles sèches, et pose la main sur le bouton de l'antique poignée, qui luit sombrement sur la porte massive. Elle tourne les doigts... et entend un déclic.

« C'est ouvert !

'*Change d'avis ! Fais demi-tour, Lune ! Viens avec nous, quittons ce parc.*', supplient les chiens, de leurs grands yeux humides.

« Attendez-moi là. Je reviens. Je risque rien, de toute manière. », assure Lune, tendrement.

Et c'est en compagnie d'Ananas qu'elle se faufile par l'embrasure.

* * *

Enfin l'intérieur du Manoir. Impressionnée, Lune reste immobile. Il fait froid ici, un froid de marbre et de poussière. La pénombre règne. Lune a bien le temps de remarquer, dans les salles qui s'ouvrent à droite et à gauche, les rais de lumière pâle qui filtrent au travers des volets à claies quand, pour *coller à l'ambiance*, la porte claque derrière elle. Elle pousse un cri, et l'écho s'évade comme sous les voûtes d'une église. Alors, instinctivement, elle ose trois pas en avant.

La peur ne la tenaille pas, -même si elle l'éprouve, et son chatouillis est agréable-, mais elle est excitée. Par l'interdit ? Certainement pas ! Frankie Canelli en est venu à lui défendre de faire tant de choses, durant ces mois derniers, que la fille de Christophe et de Cataline a parfois l'impression de *flirter* avec l'interdit rien qu'en pensant aux temps d'avant ! En conséquence de quoi, franchement, la transgression a perdu tout attrait à ses yeux. Non, c'est une excitation d'aventure que Lune ressent. Une excitation comme celle qu'éprouvent confusément tous ceux qui s'appêtent à faire une grande découverte...

Soudain, elle pousse un cri de rage, relayée par le singe : son téléphone, dans la poche de sa jupe, vient de sonner. Un SMS. La jeune fille rentre la tête dans les épaules : s'il y a vraiment quelque chose dans cette demeure, cela va-t-il l'avoir alerté ?...

'*Maman di kon pe alé piscine avec Ludo é tout. T où ?*', lit-elle sur l'écran blanc. Justine.

Lune ne pense même pas à examiner la proposition. '*Pas dispo*', tranche-t-elle, avant de faire basculer son téléphone en mode muet.

« Et si j'en profitais pour allumer la lampe ?

Une seconde plus tard, elle balaye la pièce de son rayon *lunaire*, et découvre, à sa grande stupéfaction, que le vaste hall, décoré par deux immenses cheminées qui se font face, (une sur la droite, une sur la gauche), est meublé par des agrès ! Elle reconnaît des barres parallèles, un cheval d'arçon, un trampoline, et des poids à soulever, sur un tapis !

« Si c'est abandonné ici, je veux bien préparer ses repas à Frankie pendant trois jours ! Ce matériel est flambant neuf... Ah !

L'adolescente sursaute : le rayon de sa lampe vient d'effleurer le visage froid d'une statue, qui la regarde sévèrement. Elle éclate d'un rire un peu nerveux.

« Voilà enfin des escaliers, remarque-t-elle cependant, (derrière la statue s'ouvre une large volée de marches), le bruit que j'ai entendu venait d'en haut ! Allons-y, Ananas !

À peine la jeune fille a-t-elle posé le pied sur la moquette rouge qui recouvre les marches, que le singe se pelotonne sur son épaule en gémissant. Ce n'est pas bon signe, mais ça donne une indication : on doit être sur la bonne piste.

Dans la maison poussiéreuse les escaliers défilent sous les pas de la jeune artiste. Elle distingue, plus haut, après un premier palier, les barreaux de rampe d'une galerie, qui doit desservir différentes salles et chambres. Elle est sur le point d'y parvenir lorsque, sur sa droite, elle entend résonner un bruit. Comme un meuble qu'on bouscule, ou une chaise qui tombe.

« Vite ! Par là !, souffle-t-elle, en dépit de la sueur froide qui coule dans son dos.

Un couloir sombre s'enfonce dans la direction souhaitée, auquel on ne peut accéder qu'en gravissant cinq autres marches. Lune progresse à pas feutrés, et brusquement elle se fige : une ombre trapue, ramassée sur elle-même, vient de glisser dans son faisceau lumineux.

« Hé !, crie-t-elle par instinct ; il y a quelqu'un ?!

Mais on ne lui répond pas. Alors elle se met à courir. Non pas vers l'arrière... mais vers l'avant ! Au devant de l'inévitable ! Au bout de ce long couloir, un seuil étroit :

« Ça doit être l'entrée de la *tour-à-la-vigne-vierge*... Le cœur battant, Lune pose la main sur la porte, qui bâille.

« Allez viens, Ananas. 'Faut qu'on en aie le cœur net. Après, on s'en va.

Le ouistiti répond par un cri affolé. La porte grince sur ses gonds.

« 'Y a quelqu'un ?

Il règne une ombre grise dans la rotonde, à peine éclairée par le jour qui coule d'une fenêtre étroite, encaissée dans la pierre épaisse. L'éclat de la lampe tombe sur le désordre incroyable d'un amoncellement de choses et de trucs qui font froncer le nez à Rose-Lune.

'*Et ben quelqu'un a décidé qu'ici, ça serait le débarras.*', pense-t-elle, en tournant au détour d'une immense pile de caisses et de casiers perchés dans un équilibre précaire.

Soudain, elle se fige. Et pour de bon cette fois. Ananas pousse un cri, et dans un bond, va se jucher au sommet de la pile de caisses. Sous les pieds de Lune le sol se dérobe, et ses mains deviennent moites et glacées. Devant elle, à trois mètres... deux grands yeux verts la fixent dans l'ombre. Deux yeux immenses et félins, superbes. Ils ont cette intransigeance qui ne pardonne qu'aux humbles.

Quelle qu'elle soit, la Bête se tapit dans l'ombre d'un tas de cartons et de vieux meubles. Tétanisée, Lune peut entendre gronder son souffle rauque. Elle est incapable de faire un geste, si ce n'est d'abaisser le faisceau de la lampe. Ses doigts s'accrochent à la pile instable des casiers. Le face-à-face se prolonge.

* * *

Peu à peu, Rose-Lune oublie le tragique de la situation. Elle ne pense plus qu'à ces yeux magnifiques. Elle voudrait se baigner dans leur regard. Ils ne sont pas méchants, comme ceux des Hommes. Ils sont sévères et doux. Mais soudain, le charme se rompt : l'animal se décide à avancer. Comment savoir si, de son côté, il trouve que Lune est belle, elle aussi ? Il avance, sans faire de bruit, et Rose-Lune se sent frémir de la tête aux pieds.

Pourtant, sa crainte s'estompe, avalée par sa propre stupeur. La Bête vient d'entrer sous le rayon de jour qui tombe de la fenêtre :

« Tu... tu es un tigre !!!, balbutie Lune, trop émue pour se rappeler de se taire.

Un tigre ?! Royal, majestueux, pareil au tigre du Bengale, de par ses caractéristiques raciales. Il porte robe rousse, fournie, nettement rayée comme si un peintre avait tracé sur son dos des langues d'encre de chine. Le duvet en luit comme du velours, et frémit au moindre de ses mouvements, tant il est épais. La tête de l'animal, surmontée par ses oreilles dressées aux aguets, est magnifique. Et sous sa gueule, pourvue d'une barbiche épaisse et décorée de longues vibrisses, les poils luisent blancs comme l'astre dont Rose-Lune porte le nom.

Lune connaît bien les tigres. Le Cirque du Saphir n'en élève-t-il pas quatre ? Elle a appris à veiller sur eux, et d'instinct, elle remarque une chose. Celui-là n'aplatit pas ses oreilles. Selon toute vraisemblance, il ne considère pas sa visiteuse comme une intruse. La jeune fille en profite pour mémoriser le dessin des rayures qui s'étalent sur son front. Deux tigres ne portent jamais les mêmes rayures, en connaître le tracé est un excellent moyen de différencier deux individus, et pourtant, Lune sait déjà qu'elle ne pourra jamais confondre cette bête avec une autre. Ce tigre-là... est un géant. Un vrai géant ! À côté de lui, Sabre et Tizar, les vedettes du Cirque du Saphir, ont l'air de jeunes chatons ! Certains tigres du Bengale peuvent atteindre un mètre au garrot, et atteindre deux mètres cinquante de long (sans compter la queue). Mais celui-ci ! Celui-ci fait un mètre cinquante de haut, au bas mot !, et mesure trois mètres de long ! Il a la taille d'un ours brun !

« Jamais j'aurais cru qu'un animal comme toi, ça pouvait exister..., chuchote Lune, émerveillée, et je comprends pourquoi les gens qui t'ont aperçu, ont parlé d'une 'Bête' ! Dans le noir ou de loin, comment te prendre pour un tigre ?!

La Bête ne bouge plus. Elle ne lâche pas Lune des yeux. Ses pupilles se sont rétractées ; elle n'en est que plus impressionnante.

« Tu... Tu es superbe !, lâche Rose-Lune, avec un religieux enthousiasme.

Emportée par le miracle de cette rencontre, l'adolescente lève la main. Et doucement, tout doucement, en se balançant l'air de rien sur son pied d'appui, elle approche ses doigts de la Bête, dont elle n'est plus séparée que par un rien. C'est là que tout bascule. Ananas, qui voit le manège de sa maîtresse, et qui restait, presque mort de peur, perché sur son pilier de caisses, se met à hurler. Ces cris aigus alertent les deux chiens, qui montent la garde à l'entrée du Manoir. Ils se mettent à japper furieusement, enragés de ne pouvoir retrouver Lune !

« Oh, non !, souffle celle-ci.

Le tigre couche les oreilles. Il émet un sifflement guttural, -qui n'est pas bon

signe-, et découvre les crocs démesurés qui garnissent sa gueule, des crocs blancs comme la nacre. Sous ses paupières froncées ses yeux dévisagent Lune avec courroux. Dans un instant, l'adolescente le sait, il se détendra dans un bond phénoménal, pour l'atteindre, elle. Rose-Lune sait aussi que sa meilleure chance est de ne pas bouger. Elle retient son souffle... et le tigre bondit.

Lune s'accroupit, et, en s'y appuyant, elle déstabilise l'équilibre des caisses hétéroclites. Elle se sent tomber, et les caisses basculent. Perché à leur sommet, Ananas pousse des cris de guerre. À la dernière seconde, juste avant qu'elle ne ferme les yeux, Lune voit la Bête, qui s'est dépliée, passer... largement au-dessus d'elle. Alors les caisses s'étaient sur le sol de la tourelle dans un fracas de tonnerre, et relâchent une cargaison d'objets en tous genres qui rebondissent, roulent et s'éparpillent en tintant.

Dix secondes plus tard, Lune ose enfin rouvrir les yeux. Par bonheur, elle n'a pris sur la tête qu'une série de vieux feuillets, qui se sont effeuillés comme les arbres en automne. Un vase roule dans un coin avec un bruit de cloche.

« Ananas... Ananas !

Le ouistiti est terrorisé, et Lune est obligée d'aller le cueillir comme s'il était un objet tombé parmi les autres. Elle le prend contre son cœur, et le réchauffe. Mais ses yeux ne sont occupés que de la porte ouverte, qui bée sur le couloir sombre :

« Il m'aurait pas touchée..., murmure-t-elle, la gorge serrée, les mains tremblantes ; t'as vu, Ananas ? Il avait pris un tel élan ! Il est passé largement au-dessus de moi ! Donc, même si moi j'étais restée debout, il m'aurait pas touchée. Il avait l'intention de sauter *au-dessus* de moi ! ».

* * *

C'est en courant que la jeune fille refait le trajet qu'elle avait parcouru si précautionneusement quelques minutes auparavant. Son mental s'agite, aux prises avec une réflexion intense. Tout à l'heure, la porte d'entrée avait claqué derrière elle : elle doit être encore fermée. À moins qu'il ne se trouve quelque part une issue, l'animal se trouve toujours à l'intérieur du Manoir.

‘Qu’est-ce qu’il fait ici, ce tigre ? Est-ce qu’il serait entré, un jour que la porte était ouverte, et se serait fait piéger, comme moi, quand elle s’est refermée ? Mais pourquoi il aurait fait ça... Et depuis quand il est là ? Depuis combien de temps est-ce

qu'il a pas mangé ? Et, -par le petit clown en or, comme dirait César-, qu'est-ce que fait une bête, pareille, si belle, en liberté, dans les environs d'Orléans ?! 'Faut bien qu'elle appartienne à quelqu'un ! Son propriétaire aurait même pas déclaré sa disparition ?'.

Une chose est sûre : il faut intervenir. Il faut faire en sorte que le tigre soit conduit dans un endroit sûr. Mais qui ? Qui prévenir ? Sûrement pas Canelli. La Police, alors ? C'est risqué... La Police est chargée d'assurer la sécurité de la population ; ne blessera-t-elle pas la Bête, en l'évacuant ? Et surtout, que décideront les autorités pour son avenir ? Si Christophe Parenti avait été là, tout aurait été plus facile. Mais le vrai Directeur du Cirque du Saphir n'a toujours pas appelé sa fille, et Lune ne peut pas compter sur lui pour cette affaire. Il reste Justine, évidemment, ou ses parents, ou Armand Lacasa, ou *Tarzan*... Mais tous dépendent de Francesco Canello. Le Directeur finira par savoir ce qu'il en est.

'Hors de question qu'il vienne mettre son nez dans cette histoire. J'ai plus qu'à demander conseil à oncle César ; lui, il saura me dire.'

Mais alors, la jeune artiste s'arrête, brusquée par la stupeur. Tout en réfléchissant elle a descendu les escaliers. La voici désormais campée en face du hall, et elle réalise que deux grands feux, bien nourris, flamboient dans les immenses cheminées ! La salle aux agrès pétillante de lueurs chaudes qui dansent et font frémir les ombres. Lune est stupéfaite. En dépit de sa curiosité, (personne ne peut faire prendre de telles flambées en si peu de temps !), la jeune fille comprend qu'elle doit quitter ce lieu le plus rapidement possible. Elle saute les dernières marches, -inquiète pour les chiens qui ont brusquement cessé de hurler et de gratter à la porte-, quand elle distingue une silhouette qui se glisse en silence hors de la salle qui se trouve à sa gauche ! Quelqu'un est là, juste devant Lune ; quelqu'un qui prend soin de refermer les portes sur son passage et qui, de fait, lui tourne encore le dos.

'Le tigre doit être là, à l'intérieur...', conclut machinalement l'adolescente. Elle espère pouvoir atteindre la porte d'entrée avant que l'individu ne se soit retourné. Elle avance doucement, sur la pointe des pieds... Peine perdue. L'homme se retourne, -car il s'agit d'un homme, grand, brun, pour peu que les lueurs des feux le laissent juger, et qui porte un étrange costume-. Quand il voit Lune, l'individu s'immobilise, tout raide :

« Que faites-vous là ?, demande-t-il. Sa voix n'est pas surprise, ni outrée ; elle ne vibre pas de colère non plus, mais elle est exigeante. Sévère, et un peu froide.

-Euh... Je...

-Vous n'avez rien à faire ici. Pourquoi vous êtes-vous permis d'entrer ?

Lune est décontenancée par cette entrée en matière, mais elle ne se laisse pas démonter :

-C'est vous, qui conduisiez la voiture bleue ?, demande-t-elle.

-Quelle voiture ?

-Tout à l'heure, j'étais devant le Manoir et quelqu'un est sorti du parc au volant d'une voiture, quelqu'un qui se prenait pour un coureur de *rallye* ! C'était vous ?

-Je vous ai posé une question le premier. Et vous répondez en m'interrogeant. Ce n'est pas correct.

-Vous voulez savoir ce que je fais ici mais après tout, qu'est-ce qui me dit que vous êtes légitime au Manoir ? Ça se trouve, vous êtes entré ici comme moi, *en douce* !

-Vous admettez donc être entrée ici par effraction ?

Lune se rend compte qu'à vouloir être trop maligne, elle s'est piégée toute seule. Elle voulait gagner du temps, et tâcher d'apprendre quel est le rapport entre cet individu, le tigre et le Manoir, mais elle s'y est mal prise. Quelque chose l'intrigue, chez cet homme ; l'intrigue, l'attire, et l'agace en même temps. Il se montre distant, on ne lui voit pas d'émotions, et il prend la jeune fille de haut sans pour autant l'humilier. Cela dit, il y avait dans sa dernière déduction un brin de sarcasme qui titille l'amour-propre de la jeune artiste :

-Je suis entrée ici parce que *votre* tigre faisait un bruit de malheur ! Un peu plus, et toutes les polices du département débarquaient sur votre perron ! Je sais pas qui vous êtes, mais vous devez pas être très intelligent. Franchement, il faut pas avoir beaucoup de jugeote pour garder une bête pareille dans un Manoir !

-C'est... C'est *vous* qui avez vu le tigre ?

-Donc, vous admettez qu'il y a un tigre ici ?, rétorque Lune, qui croise les bras, ravie d'avoir fait mouche à son tour. Mais l'homme est troublé. Il ne répond pas, et la jeune fille repense à sa drôle de question. '*C'est vous qui avez vu le tigre ?*'. Bizarrement formulé !

« Oui, c'est moi qui ai vu le tigre. Vous savez que c'est une bête absolument magnifique ? Vous savez que c'est un tigre géant ? J'en ai jamais vu de pareil ! Et je sais de quoi je parle, ma famille possède un cirque, et on élève des tigres. Le plus grand de nos mâles, -Velours-, il a l'air d'un chat à côté du vôtre. À ce titre, faut que je vous dise que vous avez pas le droit de garder un animal sauvage chez vous, sauf si vous avez les autorisations nécessaires et que vous faites faire des aménagements. Vu l'état de ce

château, ça m'étonnerait que ça soit fait ! Et puis, vous savez que vous allez finir par avoir des problèmes, à force de le laisser sortir comme ça, votre tigre ? Et lui, il doit en avoir assez de passer constamment du grand jour à la pénombre. Vous savez que les animaux sauvages qui sont retirés à leur milieu naturel ont besoin de pouvoir se créer un nouvel équilibre ?

-Ma parole, grommelle l'occupant du Manoir ; vous êtes une vraie bavarde !

-Ça compense ! Vous, vous dites rien ! Vous savez qu'un animal de cette taille a besoin de soins particuliers ?

-Et vous, vous savez que ce tigre n'est *pas* apprivoisé ? En conséquence de quoi, vous avez pris un risque immense en allant le déloger. Et vous savez, aussi, que c'est une propriété privée, ici ? J'ai beaucoup de choses à faire, et je n'aime pas les visites. Je vous prierai donc de partir, maintenant.

L'homme dit cela d'une voix égale, et s'en va ouvrir la porte d'entrée. Un rayon de lumière blanche s'infiltré dans la pièce, et Lune, à sa grande surprise, découvre Mandarine et Pacha qui l'attendent sagement, couchés sur le seuil. À contrecœur, elle se dirige vers la sortie.

-Honnêtement, qu'est-ce que vous faites avec un tigre dans ce château ?!, lâche-t-elle en dernier recours ; vous faites des expériences, c'est ça ? Vous testez des méthodes d'apprivoisement, ou des trucs du genre ? C'est vraiment pas *cool*. Cet animal, il a des besoins ! C'est pas une peluche !

-J'espère qu'un jour, quelqu'un que *vous aimez* vous dira que cette façon que vous avez de formuler des accusations au sujet d'une personne que vous ne connaissez pas, vous rend très antipathique. Vous ne savez rien de moi, et vous n'avez fait qu'entrevoir l'animal dont vous prenez si gratuitement la défense. Si vous voulez lui rendre service, vous vous contenterez de sortir d'ici, et de ne parler à personne de ce que vous avez vu au Manoir.

Ces mots sont dits avec une forme d'autorité qui agace Lune autant qu'elle l'impressionne. Elle se coule dans l'embrasement de la porte comme si que son geste n'avait rien à voir avec l'ordre de cet homme bizarre.

'*Ne croyez pas que je vais oublier cette histoire. Si vous traitez pas bien ce tigre, c'est mon devoir de faire quelque chose ! En plus de ça, vous avez l'air d'oublier que c'est une bête fauve, et que, s'il est pas apprivoisé, vous êtes pas plus en sécurité que moi, ici!*', songe-t-elle à rétorquer, et vertement encore !, mais elle n'en a pas le temps. Parce

qu'elle lève les yeux, et qu'elle se trouve saisie... par l'incroyable beauté de son interlocuteur.

Le propriétaire du Manoir, -s'il est bien le propriétaire, d'ailleurs-, vient d'entrer dans la lumière du jour. Il est difficile de savoir exactement quel âge il peut avoir, parce que l'expression de son visage est très mature. Il pourrait avoir vingt ans. Sa chevelure, châtain foncé, aux reflets fauves, tombe en boucles qui vont effleurer ses épaules. Lune remarque qu'il a le teint mat, comme elle, qui vit dehors, mais qu'il est pâle. Comme s'il était malade. Sa bouche est bien dessinée, elle n'a rien d'arrogant ; ses pommettes sont saillantes. Il a un nez droit, un front large, et il est vraiment grand.

Et puis, il porte cet étrange costume, un habit comme pouvaient en avoir les nobles de l'Ancien Régime, au début des années 1800. Un pantalon de velours noir et des chaussures montantes ; une veste longue, noire elle aussi, aux revers luisants, et une chemise blanche dont le col haut est relevé sur la nuque. La chemise en question n'est boutonnée qu'en bas, comme si l'homme l'avait passée à la hâte, et sa chevelure est désordonnée. Mais Lune, qui grave tous ces détails dans sa mémoire presque inconsciemment, est surtout interpellée par l'expression extraordinaire de ces grands yeux vert foncé, qui brillent sous des sourcils ombrageux, et qui sont si tristes, si farouches et si seuls, qu'elle en est choquée. Lui la regarde assez froidement. Son front se froisse, ce qui le fait paraître plus viril et plus grand encore, et comme il ne peut pas savoir ce qui retient sa visiteuse sur le pas de sa porte, il s'impatiente :

-Quelque chose d'autre ?...

-Non, rien, admet difficilement la jeune fille, et elle fait un pas en arrière.

-Alors, au revoir. ».

Sans un mot de plus, le jeune homme disparaît à l'intérieur du sombre Manoir, et la porte se referme devant Lune, avec un claquement sinistre qui lui arrache un frisson.

Tourneboulée, l'adolescente descend les escaliers du perron sans s'en rendre compte. Il y a tant de choses qui se bousculent dans sa tête qu'elle ne remarque même pas la grosse goutte de pluie qui s'écrase sur le bout de son nez. L'orage, qui n'avait pas éclaté hier soir, remonte d'Orléans. Lune comprend qu'elle vient d'être chassée, sans plus de cérémonie. Constatation d'autant plus pénible, que tout la pousse à faire demi-tour. À éclaircir les mystères qui abondent dans cette étrange propriété. Des deux, elle ne sait pas lequel elle est le plus déçue de devoir quitter, du tigre, ou de son maître étrange. Alors son cœur s'enflamme d'une colère triste :

« Eh !, crie-t-elle en se retournant, comme s'il se pouvait que ce misanthrope l'écoute encore ; si vous voulez qu'elle ait un sens, votre *propriété privée*, vous pourriez commencer par fermer le portail !, et par la verrouiller, votre porte d'entrée ! ».

Les chiens sur les talons, Ananas sur l'épaule, la jeune artiste s'éloigne rapidement du Manoir du Tigre.

VIE DE CIRQUE

(OÙ L'ON REVOIT ROMAIN CURMINE)

Lune se réveille dans un sursaut. Elle est tout en sueur. Sa gorge est si sèche que sa langue colle à son palais, et une soif terrible la tenaille. Il fait encore nuit noire, et par les fenêtres levées de la caravane s'engouffre un air qui sent bon la pluie et l'herbe humide, et qui glisse chatouilleur sur les jambes découvertes de la jeune fille. La nuit de Rose-Lune a été agitée. Elle se découvre emmêlée dans son drap, coincée comme de la confiture dans une crêpe roulée. C'est en tâchant de se libérer qu'elle fait le point entre rêve et réalité.

Elle est ici, dans sa petite caravane, et on est à l'aube du 10 Juillet. Hier, elle découvrait le Manoir, et ses occupants ; ça, ce n'est pas un rêve, quoique ça en ait l'air. Et ce sont bien les yeux d'or vert du merveilleux tigre qui ont flamboyé toute la nuit dans son imagination, comme deux grandes flammes mystérieuses qui la rassuraient et qui l'appelaient. Les yeux du tigre. Et ceux de son maître, aussi... tout aussi beaux, tout aussi secrets.

Il est 5 h 22. Recroquevillé comme une grosse souris dans le hamac miniature qui oscille au-dessus de la couchette de Lune, Ananas dort d'un sommeil heureux. Lui, il ne craint pas les réveille-matins. Lune s'est souvent demandé ce qu'est devenu, chez lui, cet instinct de conservation qui pousse les animaux à rester sur leurs gardes. Il faut dire qu'avec elle, Ananas est totalement en confiance.

On est un jour de représentation, il y a du travail au Cirque du Saphir. Lune engloutit la moitié d'une bouteille de jus d'orange, met de l'ordre dans ses affaires, passe de l'eau sur son visage, entortille ses cheveux dans un élastique, enfle ses vêtements de jour, et saute hors de la caravane.

La nature entière sent l'été. On croirait que le ciel est un verre d'eau brouillée où viendrait de tremper un pinceau d'aquarelle ; il a cette teinte de noir rouillé qui précède l'aurore. Lune se fraie un chemin dans le dédale des caravanes et des *camping-cars*, en direction de la ménagerie.

Parvenue à destination, elle se met en devoir d'enfiler sa combinaison de travail, quand Basilio d'Émile, -alias *Tarzan*-, fait irruption dans le véhicule.

« Ah, te voilà, ma puce. Pile à l'heure.

-Oui, répond Lune, en étouffant un bâillement.

-Tu bâilles à t'en décrocher la mâchoire, ma pauvre. Pourquoi est-ce que tu viens si tôt ? Je t'ai déjà dit que si tu arrives juste après le petit-déjeuner, c'est largement suffisant.

-Laisse, *Tarzan*, j'te dis que j'aime bien. Ça me dérange pas, c'est mon heure préférée.

-Bon. C'est comme tu veux.

-Y'a qui ce matin ?

-Pour l'instant, il n'y a que Sanders et moi. Mais Ludo ne devrait pas tarder. ».

Basilio ressort du camion chargé d'une caisse, et Rose-Lune lui emboîte le pas :

« Je commence par quoi ?

-Commence par les lapins. Va d'abord voir Lolie. N'oublie pas de te signaler, et ne rentre pas ta main dans sa cage : elle est encore susceptible.

-O.K. Après, je brosse les autres ?

-Comme d'hab', ma puce. Ensuite, tu verras pour les éléphants. C'est ton tour.

-Chouette !

-Bon, moi je retourne aux lions. S'il te faut un truc, demande à Sanders, et si tu croises Ludovic, dis-lui de me retrouver sur le *parking*, tu veux ? Je dois lui parler. ».

Dans une des poches zippées de sa combinaison Lune retrouve un paquet de *chewing-gums*. Tout en regardant s'éloigner la silhouette du dresseur de lions, elle jette deux dragées entre ses dents. Puis, elle se décide :

« Eh ! *Tarzan* !

-Oui ? ».

-*Tarzan*, qu'est-ce qui peut... Qu'est-ce qui peut pousser un tigre, -ou un lion !-, à ne pas te... sauter dessus ? ».

La question est inattendue, et comme Lune ne se montre pas très précise, *Tarzan*

éclate de rire :

« Tu peux toujours essayer l'après-rasage ! Si tu en mets assez, 'y a des chances pour que ces braves bêtes ne te prennent pas pour un *steak* !

-Non, mais sérieusement !

-Je suis sérieux ! Je travaille avec mes lions depuis quinze ans ; tu me vois faire tous les jours, tu sais comment je m'y prends !

-Non, mais pas ça ! Je veux dire, si l'animal te connaît pas. Si tu le connais pas non plus. Imagine qu'il a l'occasion de te foncer dessus, tu vois ? Et qu'il le fait pas ! C'est pour quoi ? ».

Le colosse *Tarzan* approche de la jeune fille.

« Quand une bête serait dans son habitat naturel, tu veux dire ?

-Euh... Si on veut, oui.

-Tu te retrouves, -intrus-, sur son territoire, et elle ne te touche pas. *O.K.* Le truc, c'est qu'il peut y avoir plein de raisons. Chaque fauve est unique. Les gens disent qu'on peut prévoir leurs réactions à cause des comportements caractéristiques de leur race, mais c'est un raisonnement superficiel. Parfois, un animal n'a pas envie d'attaquer. S'il ne sent en toi aucune hostilité, s'il comprend que tu ne fais que passer sur son domaine, -à condition qu'il en soit le seigneur-, et en admettant qu'il soit bien nourri, il n'a pas de raison de te tomber dessus. Les fauves aussi ont leurs humeurs.

-Mais s'il *pouvait* te prendre pour une menace ?

-Ces animaux ne sont pas des machines. Ils ne sont pas programmés pour sauter sur tout ce qui bouge, et encore moins sur les humains. Un animal répugne toujours à toucher à l'Homme. Et puis, il reste toujours le mythe de l'Homme-Roi.

-Le mythe de *quoi* ?

-Tu ne te rappelles pas qu'on te racontait cette histoire, quand tu étais petite ? », s'étonne Basilio.

Lune fronce les sourcils. Sa vie a changé depuis cette époque où, toute petite, elle était la princesse du cirque. Mais elle aime ces histoires qu'on raconte chez les banquistes, tous ces mythes et toutes ces légendes, ces anecdotes enchanteresses.

« Si, je me souviens, souffle-t-elle, les Hommes-Rois ! C'est pas ceux qui peuvent approcher n'importe quelle bête sauvage, et l'appivoiser ?

-Tu vois, nous, -les soigneurs de fauves-, on dit que nos bêtes jouissent d'une vision très particulière. On dit qu'elles ne voient pas les hommes ou les femmes comme

nous les voyons, mais qu'elles voient *en eux, dans leurs âmes*. Ces bêtes-là peuvent nous cerner, et nous comprendre. Comme si elles avaient un laser à rayons X dans les yeux, tu vois, et qu'elles nous déshabillaient du regard.

-Papa et Frankie m'avaient raconté cette histoire, ça me revient ! '*L'Homme-Roi*', ou '*la Femme-Reine*' ! Des personnes auxquelles des fauves s'attaqueront jamais !, interrompt Lune.

-Tu y es ! Des expériences ont été menées à ce sujet, tu sais. Je connais même des gens qui ont constaté le phénomène de leurs propres yeux. Il existe au monde des individus, qui n'ont à première vue rien d'extraordinaire, mais, quand ils approchent d'un lion, ou d'un tigre, ils se passe quelque choses. Même si les bêtes ne sont pas apprivoisées, même si elles sont furieuses, ou stressées, elles ne les touchent pas. De tels individus peuvent aller jusqu'à se coucher entre les pattes d'un fauve qu'ils ne connaissaient pas cinq minutes auparavant ! Ils exercent un pouvoir apaisant sur les animaux. Le mythe dit que les bêtes reconnaissent à ces gens-là une royauté toute particulière, une forme de lumière, ou de bonté, ou d'innocence. En tous cas ce qu'ils voient leur interdit de s'attaquer à eux.

-C'est juste trop beau...

-Tu trouves ? Je trouve aussi. J'aime à penser que mes lions pourraient m'apprendre à devenir un '*Homme-Roi*'. Je ne sais pas si ça se peut, mais j'y travaille tous les jours ! ».

Tarzan se met à rire. Il donne un petit coup d'épaule à Lune qui, perdue dans ses pensées, ne bouge pas plus qu'un mannequin de vitrine :

« Hey, ma puce ! J'ai bien répondu à ta question ?

-Hein ? Euh, oui, oui ! Merci, *Tarzan* !

-Mais quoi, sourit gentiment le dresseur ; tu as peur que ton père ne rencontre un tigre dans la jungle indienne, ou quoi ?

-Non, non, *c'était juste pour savoir* ! », s'écrie Rose-Lune, qui repart en courant vers la ménagerie.

La jeune fille compte bien profiter de ses heures de travail pour mettre de l'ordre dans sa tête. Elle ne sait toujours pas ce qu'elle va décider de faire au sujet du Manoir et de ses occupants. Le conseil du jeune homme ne cesse de lui revenir : '*Ne parlez à personne de ce que vous avez vu au Manoir*'. Que voulait-il dire ? Pourquoi y avait-il ce ton pressant dans sa voix ? Est-il une sorte d'original, qui a envie de faire ce qu'il veut

avec une bête fauve, à la lisière d'une ville habitée ? Ça ferait de lui quelqu'un de très dangereux. À l'évidence, un tigre n'est pas un jouet, surtout quand il s'agit d'un tigre géant qui peut produire à lui tout seul un bruit d'orage ! Mais Lune ne croit pas à cette théorie. En dépit de ses manières brusques, le propriétaire du Manoir avait dans les yeux quelque chose de suppliant, qui avertit l'adolescente de ne pas se fier qu'à sa raison. Il se passe quelque chose d'anormal, dans cet endroit, mais alors, quoi ? Et à qui en parler ?

Lune n'a pas envie de se confier. Pas même à Justine, à qui d'ordinaire, elle raconte tout. Ces choses ne concernent qu'elle, -pense-t-elle-, elle, et son propre destin. Peut-être aussi désire-t-elle, intimement, que le Manoir et le mystère qu'il renferme restent *son* secret. Encore impressionnée par le récit de *Tarzan*, Rose-Lune pioche dans les réserves une grosse poignée de foin, attrape une boîte de granulés hyper-vitaminés, cale une bouteille d'eau sous son coude, et se dirige *au radar* vers le camion-vétérinaire.

Parvenue non loin de là, elle sursaute : aux lueurs naissantes du jour, elle entrevoit une silhouette, penchée sous le auvent qui protège la cage de Lolie, la lapine. Intriguée, elle fronce les sourcils, et ne tarde pas à reconnaître ce blouson de cuir noir, renforcé aux épaules.

« Romain Curmine... », gronde-t-elle. Elle approche silencieusement de l'individu et, sûre d'elle, tape du doigt sur son épaule. L'homme se retourne vivement.

« Ah !... *Fleur-Lune*. C'est toi ?

-*Rose-Lune*.

-On ne t'a jamais dit que c'est très impoli de se faufiler derrière quelqu'un ?

-Qu'est-ce que vous faites là ? Lolie vient de lapiner. Elle est fragile et le moindre stress pourrait interrompre sa montée de lait, alors elle pourrait plus nourrir ses petits, et il y en a qui mourraient. C'est ce que vous voulez ?

-Tu y tiens, à ces bêtes, n'est-ce pas ? ».

Lune ne daigne pas répondre. Pour qui se prend-il, celui-là, à la fin ? Et de quoi se mêle-t-il ? D'un geste sec de l'épaule elle repousse Romain Curmine. Dans le fond de la cage proprette, Lolie est là, ses grands yeux brillant. Les six lapereaux dorment, roulés en boule contre son flanc. Tout va bien.

« C'est un bel animal, hein ? », fait remarquer Romain Curmine, qui s'est campé à un pas, les bras croisés. Rose-Lune lui décoche un regard noir. Ce type essaie de sympathiser ! Il a le front lisse, les yeux brillants, le sourire suspendu en coin. Mais Lune le trouve calculateur, aigu et narquois, comme si ce Curmine était plus sombre qu'il n'y

paraît, et comme s'il passait son temps à secrètement *se payer sa tête*.

« Qu'est-ce que vous faisiez là ? »

-Gillian et moi, nous nous sommes toujours dit que lorsqu'on aurait trouvé la troupe de notre cœur, on le saurait tout de suite. C'est ce qu'on a toujours voulu, nous, faire partie d'un cirque itinérant, nous inscrire dans une grande famille. Quand on est arrivés ici, *on a su*. Que ce serait pour longtemps.

‘Évidemment, pense Lune, évidemment que vous vous êtes sentis honorés ! On a pas fait appel à vous pour vider les poubelles ou pour balayer les gradins ; on vous a appelés pour reprendre un numéro qui avait déjà sa gloire !’.

-Or, les animaux font partie intégrante d'une troupe de cirque. C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ? Et les bêtes, il faut les admirer.

-Et vous, pour admirer un animal, vous vous levez quand il fait encore nuit et vous venez l'observer avant le lever du soleil ?!

La voix de Lune frémit d'agacement.

-Tu as raison, je n'ai pas choisi le meilleur moment !, reconnaît Romain dans un petit rire ; c'est la hâte, tu comprends ! Et l'excitation ! ».

Sur ce le voltigeur fait un signe de la tête et exécute un demi-tour assez théâtral.

« Un problème, Lune ? ».

Lune, qui regardait s'éloigner Romain, se retourne au son de cette voix :

« Salut, Ludo. ».

Ludovic Candeleur est là, en débardeur de travail, et son grand front est chiffonné :

« Un problème avec Curmine ?, répète-t-il.

-Non, rien. Il fait son gentil.

-Moi non plus il ne m'inspire pas confiance, avoue Ludovic, et Christelle n'est pas plus emballée. ». Christelle, la contorsionniste de la troupe, qui est aussi infirmière, est la grande sœur de Ludovic ; elle est mariée avec *Tarzan* et tous les trois, ils partagent la même caravane.

« Je suis contente de te l'entendre dire ! Tu sais comment il vient de m'appeler, l'autre ?! ‘*Fleur-Lune*’ ! N'importe quoi ! Pourquoi pas ‘*Bleue-Lune*’ tant qu'il y est !

-C'est sûr ! Et si lui, on se mettait à l'appeler, je sais pas moi... ‘*Centurion*’, tiens ! ‘*Centurion*’, tu comprends ? Un centurion, c'est un soldat *romain* ! ».

Lune sourit. Elle donne un coup de coude au grand garçon, d'un air de dire : ‘*T'es*

bête. :

« T'es en forme, toi ! Ça a dû être *cool*, hier, à la piscine !

-Ah, ça ! Dommage que t'étais pas là. Mais surtout ne va pas demander à Christelle ou à Justine de te raconter ce qui s'est passé ! Elles vont dire n'importe quoi ! ».

Ludovic fait un clin d'œil, et se détourne.

« *Dis*, Ludo, je t'ai pas *dit* ! Y'a Basilio qui m'a *dit* de te *dire* d'aller le voir, il a un truc à te *dire* il a *dit* ! ».

Et, sans réaliser à quel point elle vient d'emberlificoter sa phrase, Lune retourne au travail. Elle a cette sensation étrange, qu'on aurait aussi si on s'était enfoncé une épine dans le pied, et qu'on ne sache ni la retrouver, ni comment l'enlever.

* * *

Une demi-heure plus tard, l'adolescente a l'occasion d'oublier tout ce qui la tourmente : c'est à son tour de s'occuper des éléphants ! Une des choses qu'elle préfère au monde ! Couverte d'un large ciré en forme de poncho, armée d'un balai-brosse qu'elle plonge régulièrement dans un seau d'eau mousseuse, elle frotte avec énergie les flancs rugueux de Whisky, l'éléphant d'Afrique, la star du cirque. Elle bavarde avec lui, et rassure sa femelle, Cornaline, qui balance sa trompe dans les airs pour demander si elle aura droit au même traitement :

« Oui ma Belle ! T'inquiète, je m'occupe de toi juste après ! Whisky, arrête de secouer ton oreille ! J'arrive pas à passer derrière ! ».

Tandis que Lune s'égosille, le camp s'éveille. Une lumière dorée rebondit sur les toits des caravanes, qui fait joliment briller les deux pointes et la toile du chapiteau. Tout en haut, sur les pignons, les deux drapeaux bleus ondulent dans la brise. On entend claquer des portes, résonner des voix. Les allées se remplissent, on y court, on s'y croise, et il y a foule devant les bâtiments des sanitaires. Les chiens aboient, et il fait déjà chaud.

« Salut !, dit soudain une voix, à côté de Rose-Lune ; qu'est-ce que tu fais ? ».

Lune tourne la tête : Thibault Clayon, l'apprenti des Écoles. Voilà aussi Gildas et Élodie. La présence de la grande Élodie surprend Lune. Elle avait cru comprendre que cette jolie fille n'était pas du genre à risquer de se salir. Elle ne pensait pas la croiser de si tôt du côté de la ménagerie.

« Salut !, lance-t-elle gaiement.

-Salut, répondent Élodie et Gildas, d'une même voix.

-T'es sûr que ça se voit pas, ce que je fais, là ?, ajoute-t-elle à l'intention de Thibault.

-Si, bien sûr, rit le garçon ; tu '*balaies-brosses*' un éléphant ! Mais pourquoi tu fais ça ?

-Parce qu'il peut pas le faire lui-même. T'as vu comme il roule son œil, là, et comme il bouge les oreilles ? Ça veut dire qu'il est content. Sa peau est dure, alors pour lui, la brosse, c'est comme un gant de toilette. Je frotte partout, ça le dépoussière, et ça le détend. Dans l'eau, il y a du savon de Marseille.

-Tu fais ça tous les jours ?!

-On douche les éléphants tous les jours, mais on met pas du savon à chaque fois. Par contre, on en met toujours les jours de spectacle.

-Ah ?

-Mmh. Y'a tout un rituel, les jours de représentation, que les générations des Parenti ont toujours respecté ! ».

Rose-Lune se lance dans une grande explication, touchant les mœurs du Cirque du Saphir, particulièrement en ce qui concerne le soin des bêtes les jours de spectacle. Chaque détail a son importance, surtout pour une troupe dont le mot d'ordre tient dans le bien-être avant tout. Lune est fière de son mode de vie, et des valeurs qu'on y transmet, elle répond de bonne grâce à toutes les questions, et sent croître l'admiration des visiteurs. Jusqu'à ce que, toutefois, Thibault n'effleure un point sensible :

« Toi, tu as déjà travaillé sur la piste avec des animaux ?

-Avec un chien. Il s'appelait Canigou, mais j'aime pas en parler.

-Pourquoi ?

-Parce qu'il est mort. ».

Canigou était le caniche dressé de César Parenti. Pendant deux ans, Lune avait travaillé cet adorable chien. Elle avait obtenu d'excellents résultats ! Tous les deux, ils avaient mis au point un numéro d'adresse et de jonglage, qui avait eu du succès. -C'est à cette époque-là qu'il était devenu évident que Lune avait un rapport particulier avec les animaux-. Mais Canigou était vieux. Quand César était parti en retraite, il l'avait emmené avec lui, et peu de temps après, le fidèle animal mourrait, au grand désespoir de sa jeune dresseuse. C'est pourquoi l'adolescente ne dit plus rien, et les apprentis respectent ce silence. Pourtant, vient le moment de rincer les éléphants :

« Bon ! Je dois passer ceux-là au jet d'eau ! Vous devriez vous écarter ! », prévient-elle, -en louchant sur la fraîche robe blanche que porte Élodie-

La jeune fille se saisit d'un tuyau d'arrosage qui restait à ses pieds, et desserre la goupille. L'eau jaillit en gerbe, et Whisky barrit de plaisir. Lune se met à projeter l'eau sur le dos des grosses bêtes. Elle se déplace adroitement en traînant le tuyau, elle passe partout, derrière les grandes oreilles qui battent comme des éventails, sur la tête bosselée, sur l'immense arrière-train, entre les pattes. Cornaline et Whisky se laissent faire et bientôt, ils pataugent dans une marre mousseuse. Les voilà plus noirs, tout brillants, et sur leurs dos immenses, on voit apparaître de profondes rides. Alors, Lune remplit un seau d'eau claire, et le présente aux éléphants. Tour à tour, Whisky et Cornaline y plongent leur trompe flexible. Ils pompent, pompent l'eau, puis ils reculent, recourbent leurs trompes, et font gicler sur leur dos l'eau qu'ils avaient aspirée.

« Ils aiment trop faire ça !, commente Lune, que ce spectacle émerveille toujours.

-Attention ! », crie alors Élodie. Lune se retourne, mais il est trop tard : Whisky braque sa trompe sur elle.

« Hii !, proteste Lune avec un rire étranglé ; Whisky, tu fais pas ça ! Tu me fais pas ce coup-là ! ».

Mais une seconde plus tard, une véritable trombe d'eau s'abat sur le ventre de Rose-Lune.

« Ah !, s'exclame-t-elle, tu veux jouer à ça, mon grand ! ». Dans un éclat de rire elle attrape le tuyau, et se met à arroser l'éléphant.

Tous les deux s'en donnent à cœur joie. Pendant une minute c'est une belle bataille. Lune est prise d'un fou rire ; pluie de diamants, l'eau l'aveugle et l'éclabousse, et ses protestations ne font rien à l'affaire. Elle oublie le monde autour, les soucis, les problèmes ; sa mère malade, son père qui ne donne pas signe de vie, l'autorité du Directeur, les intrusions des Curmine ; elle oublie même que des spectateurs assistent à la scène. Mais quelques instants plus tard, lorsque Whisky se calme, la première chose que revoit Rose-Lune, en *revenant sur terre*, c'est l'inconnu du Manoir. Hilare, l'adolescente pince ses narines remplies d'eau et secoue sa tête mouillée, sans s'apercevoir que Thibault, Élodie et Gildas la dévisagent avec surprise et admiration. Juste à cet instant, la sonnerie de la cloche des jours de spectacle retentit dans le camp : le petit-déjeuner est prêt.

« Ah, flûte ! Je suis pas prête ! Allez-y, vous ! ».

C'est en courant à la vitesse d'un lièvre que Rose-Lune s'élance en direction des camions de la ménagerie.

UNE MAUVAISE IDÉE

En pénétrant sous la tente du réfectoire, Lune prend une grande inspiration. Sous la tente blanche règne une lumière étrange, d'un jaune intense. Il fait bon. L'air est saturé de bonnes odeurs ; à celles du café et des pâtisseries se mêle celle de l'herbe qu'on foule et qui pâlit de jour en jour. Autour des tables bourdonne un joyeux brouhaha. Quand on a travaillé pendant des heures, depuis l'aube, le ventre vide, c'est merveilleux de se retrouver dans un coin si tranquille et si chaleureux ! Rose-Lune aime se laisser bercer par toutes ces rumeurs, sa tête s'engourdit. Ce qu'elle préfère par-dessus tout, c'est entendre résonner ces éclats de rire qui déchirent l'ambiance générale, et qui forment un noyau de joie où les gens parlent plus fort. Tout cela donne à l'adolescente l'occasion de goûter à un sentiment qu'elle connaît peu : celui de se sentir chez elle.

« Ouh-ouh ! Lune ! ».

Perchée debout sur un banc, Justine fait de grands signes.

« Salut, Juju !

-Je suis passée te chercher tout à l'heure ; j'avais oublié que tu serais à la ménagerie. Dis, pourquoi tu as les cheveux mouillés ? C'est encore Whisky ?!

-Ouais.

-Il se prend pour un arrosoir, cet éléphant !

-T'as vu Ananas, quand tu es allée à la caravane ?

-Non, il était pas là.

-Où est-ce qu'il est passé ? D'habitude il vient me retrouver dès qu'il est réveillé, mais il vadrouille tout le temps, depuis qu'on est à Saint-Jean.

-C'est la nouveauté, ça l'excite. ».

Lune a enjambé le banc, et elle s'assied devant le bol de thé qui brunit à la place

que Justine lui avait réservée. Depuis qu'elle est là, son amie n'a levé qu'une fois les yeux de son Smartphone. En tant que responsable de la promotion virtuelle du Cirque du Saphir, elle est occupée, comme souvent, à *surfer* sur le Net pour suivre l'évolution de la notoriété du cirque. Sur la table se trouvent deux corbeilles, dans l'une bedonnent des pains au chocolat, dans l'autre embaument des pêches parfumées.

« J'ai posté cinq nouvelles photos ce matin ; explique Justine ; les gens aiment ça, voir la vie du cirque au lever du soleil. La prochaine fois que tu te fais asperger par Whisky, préviens-moi ! Je mettrai une photo, ça plaira. ».

La jeune fille pioche à l'aveuglette dans une des corbeilles, retire un pain au chocolat, et croque un énorme morceau :

« Hé !, poursuit-elle, la bouche pleine ; à che propos ! Regôrde ch'que j'ai trouvé ! ».

Justine lui tend le Smartphone, et Rose-Lune, qui ne rougit jamais, sent le feu lui monter aux joues. Des polémiques circulent sur le Web, au sujet... de la Bête d'Orléans ! Sur la page du forum, on trouve des commentaires, les uns ridicules : '*La Bête est un extra-terrestre, elle me l'a révélé par télépathie...*' ; les autres plus sensés : '*Ce que je sais, c'est qu'elle peut crier si fort que tous les oiseaux se taisent.*', commente un certain Feu-Follet 125. Mais en faisant glisser le contenu, Lune découvre aussi des photos. Des images sombres, imprécises et floues, sur lesquelles on peut voir une masse énorme, trapue, tapie dans un coin gris comme à l'affût, ou bien des yeux rouges, cruels, qui luisent dans le noir. De telles '*créatures*' pourraient tout aussi bien être des conteneurs de recyclage photographiés de nuit, et leurs yeux rouges, être des phares d'autos.

« Tu y crois, toi ?, demande Justine.

-Et toi ?

-Croire à quoi ? ».

Les deux filles lèvent les yeux et découvrent Thibault Clayon, qui fait le pied de grue, un bol de chocolat entre les mains. Au tour de Justine de rougir.

« Je peux m'asseoir avec vous ?

-Oui, vas-y !, encourage Justine.

-Qu'est-ce que vous disiez ?

-Tiens. ».

Justine tend son Smartphone à Thibault. Lune, elle, ne sait que penser. D'un côté, la présence du garçon la rassure : au moins, en sa présence, Justine et elle n'aborderont

pas de sujet trop sérieux. Justine, un peu distraite, ne remarquera pas que son amie lui cache quelque chose. D'un autre côté, l'adolescente aurait préféré que la jeune contorsionniste n'inscrive pas *le nouveau* dans la polémique concernant la Bête, mais comment le lui faire comprendre sans éveiller ses soupçons ? Tout en nettoyant le noyau de la pêche qu'elle vient d'engloutir, elle se demande avec anxiété comment Thibault va réagir.

« Waouh ! Je *kiffais* trop ce genre de trucs, quand j'étais gamin !, s'exclame-t-il avec un gros rire un peu bête ; une fois, en CM2, le maître d'école a eu un accident, un truc de *scooter*. Avec des gars de ma classe on était persuadés que sa remplaçante était une '*louve-garou*'. Ce qu'on en a fait comme déductions, j'vous dis pas ! On voyait des signes partout !

-Nous, avec Lune ; renchérit Justine ; c'était les histoires de fantômes qui nous plaisaient. Hein, Lune ? On s'en racontait, le soir, et au bout d'un moment l'une de nous deux poussait un cri effrayant, rien que pour faire peur à l'autre ; résultat : ça nous faisait hurler toutes les deux ! Ça rendait nos mères complètement folles ! ».

Rose-Lune est bien trop préoccupée pour se mêler à la conversation. L'histoire de la '*Bête d'Orléans*' prend des proportions telles, que la Police ne tardera pas à se mettre sur le coup. C'est déjà un miracle, pense-t-elle, qu'elle soit la seule à avoir découvert ce qui se passe au Manoir. À moins que le jeune homme inconnu et le tigre aient d'autres cachettes ? Ne faisaient-ils que passer par là ?

C'est le tintement d'une cuillère contre un bol qui sort Lune de sa rêverie. Frankie Canelli vient de se lever et il réclame l'attention de la troupe.

« Ah !, souffle Justine, c'est l'heure du discours ! Il fait toujours ça après une représentation, -explique-t-elle à Thibault-, surtout quand le cirque arrive dans un nouvel endroit. Comme hier, il était pas là, on y a droit aujourd'hui... ».

« Mes amis !, s'exclame le Directeur, de sa belle voix de stentor, mes amis, écoutez-moi ! ».

Le silence se fait dans le réfectoire.

« J'étais hier à Orléans pour affaires, et j'ai eu d'excellents retours nous concernant. Il semble que cette première représentation a eu un certain succès ! Les numéros sont appréciés, mais l'ambiance générale l'est aussi, et ça, ça c'est une bonne chose. Je vous félicite donc, tous, car c'est un succès ! ».

Le visage de Lune s'illumine. Elle tient au succès du Cirque du Saphir ! Elle se

met donc à taper son bol, -vide-, sur le plat de la table. C'est une tradition dans la troupe. Untel fait la même chose, un autre frappe une carafe de la pointe du couteau, d'autres sifflent ou claquent des mains, bref, pendant quelques secondes, la tente retentit d'un chahut monstre, un vrai charivari. Bon prince, Canelli, qui est très élégant ce matin, laisse faire.

« Les éléments que nous avons ajoutés au spectacle s'intègrent bien. Donc, nous allons continuer d'apporter des modifications. ».

Pendant de longues minutes, Francesco Canello multiplie les annonces. Il fait part de ses nouvelles idées, passe en revue les artistes pour les féliciter ou les encourager, présente même une nouvelle affiche qu'il a fait réaliser pour le cirque, et qui présente en vedette, '*Rêve de Lune*' et ses nouvelles étoiles.

Puis, il faut haranguer la foule, et rappeler à tout un chacun les idéaux des banquistes, cette perfection honnête avec laquelle les numéros doivent être présentés, ces efforts qu'on ne doit pas ménager, mais que personne, dans le public, ne doit soupçonner. Aux yeux de Lune, tout cela est inutile. Ces dernières années, ses parents se contentaient de féliciter les artistes, et, si besoin était, ils remontaient le moral des troupes en deux phrases judicieuses. Surtout, ils donnaient l'exemple. C'était leur modèle, qu'il fallait suivre, et cela suffisait à enhardir tout le monde. Mais la fille de Christophe et de Cataline avait négligé un point : ce matin, Frankie a des choses à lui dire, à elle aussi :

« Quant à toi, Rose-Lune ! Tu nous as surpris, l'autre soir, en entrant sous le chapiteau. La discipline, la loyauté et le courage sont les armes de l'artiste de cirque. Un spectacle est un système fragile, basé sur des rouages infimes et compliqués ! Et le seul qui ait le droit d'intervenir sur cette mécanique, c'est le directeur de troupe. Tu avais un travail, ce soir-là, Rose-Lune : assurer le transit des animaux. Tu t'es fait remplacer, et tu as décidé toi-même du rôle que tu avais à jouer : tu ne peux pas te le permettre. ».

Lune sent le regard brûlant du Directeur qui reste braqué sur elle et c'est pourquoi elle lève les yeux à son tour, pour dévisager Canelli comme personne à part elle n'ose le faire. Elle estime qu'elle n'a rien à se reprocher. Et voilà que l'expression qu'elle rencontre sur le visage du meilleur ami de son père la surprend, et pour cause ! Canelli n'avait pas fini :

« Cependant ! Il existe une chose que je place à l'égal de la discipline, et cette chose, c'est l'initiative. Avant-hier soir, Rose-Lune a fait preuve d'esprit d'initiative. Et l'initiative, tant qu'elle est au bénéfice du cirque, est un moteur excellent. ».

Monsieur Canello compte se servir de cet exemple pour illustrer une autre de ses démonstrations, et, cependant que Justine lui adresse un sourire complice et fier, -le Directeur vient de lui faire un compliment ! *Un compliment en public* !-, Lune se sent prise de dégoût.

‘Si je suis venue l'autre soir, c'était pour voir comment allaient assurer les imposteurs que vous avez engagés pour remplacer mes parents en leur confiant un numéro qui porte mon nom !’, a-t-elle envie de hurler, et c'est peut-être ce qu'elle aurait fait, (quand bien même cela eût ruiné les efforts qu'elle avait accumulés le soir en question), si, dans le champ de sa vision brouillée par les larmes, n'avait soudain surgi la figure animée d'un ouistiti.

« Ananas... Où est-ce que t'étais passé ? », demande Lune. Le ouistiti pousse un cri, puis il aperçoit les pêches roses sur la table. Il bondit, et veut s'emparer d'un de ces fruits dont il raffole, mais au lieu de cela, il fait demi-tour. Il saute sur les genoux de Lune, et lâche quelque chose sur la paume de la jeune fille. Alors seulement il retourne, les yeux brillants de gourmandise, s'asseoir devant la corbeille. Une seconde plus tard il déchiquète bruyamment une pêche plus grosse que sa tête. Lune baisse les yeux et découvre, dans sa main droite, ce que le ouistiti y a déposé. Une clef. Une petite clef dorée à tête triangulaire, que l'adolescente n'a jamais vue. Sur un des côtés, l'instrument, visiblement neuf ou presque, porte gravé le chiffre ‘14’.

« C'est quoi ?, souffle Justine, qui s'est rapprochée de Rose-Lune en glissant sur le banc.

-Regarde ça !, dit Lune sur le même ton.

-Une clef ? Elle vient d'où ?

-‘Sais pas ! C'est Ananas qui vient de me la ramener ! Ça alors, c'est la première fois qu'il me fait ça. S'il se met à voler des trucs, maintenant ! Ananas ! Ananas, viens-là ! Dis-moi où tu as eu ça !

-Il est en train de manger, ça ne sert à rien que tu l'interroges, je crois qu'il ne t'écoute même pas.

-Ananas m'écoute toujours. Ananas ! Elle est à qui, cette clef ? Flûte, j'ai plus qu'à demander à ta mère d'afficher une annonce au tableau, Justine !

-Chut ! ».

Justine relève la tête : Frankie Canelli réclame aux membres de la troupe, une dernière minute d'attention. Lune grommelle. La dernière fois que le Directeur a fait une

annonce de sa voix tonitruante, c'était pour préparer la troupe à l'arrivée de Gillian et Romain Curmine !

« ...Comme je vous l'ai dit, j'attends beaucoup de cette station aux portes d'Orléans. Conformément à ce que je vous avais demandé, certains d'entre vous m'ont soumis des idées, dans le but d'accroître notre notoriété. L'une d'elles a spécialement retenu mon attention, et je dois vous en parler.

-De quoi s'agit-il ?, s'enquière plusieurs artistes, que ce préambule énigmatique laisse perplexes.

-Il s'agit d'ouvrir les portes du cirque au public, afin de lui proposer une visite.

-Une visite du chapiteau ?

-Une visite du chapiteau en point final. La vie des itinérants est peu connue ; nous rendrons certains de ses secrets accessibles. Mais surtout, nous commencerons par faire visiter la ménagerie. ».

Lune n'en croit pas ses oreilles. Elle est tellement estomaquée, que ce sont comme des milliers de petits insectes ailés qui viennent danser devant ses yeux, et la tête lui tourne. Elle se jette sur ses pieds, en furie, sans même s'en rendre compte. À ses côtés Justine a pâli et même Thibault Clayon comprend qu'on court à la catastrophe.

« Quoi !? », s'exclame la jeune fille. Francesco Canello se raidit :

« Qu'est-ce qui déplaît *encore* à Mademoiselle ?, interroge-t-il, la voix tranchante.

-Vous allez faire QUOI ?!

-Je viens de l'expliquer, *Rose*, et tu es assez intelligente pour avoir intégré ce que tous les autres ont compris. ».

Lune éprouve tant de difficultés à avaler sa salive qu'elle a le sentiment qu'un hérisson est coincé dans son arrière-gorge.

« Vous... Vous pouvez pas faire ça ! Vous avez pas le droit ! Armand ! Marie ! Dites-lui ! ».

Antoine et Marie Cavanaugh-Delane sont déjà dressés à côté de leurs bancs, de même que Armand Lacasa, l'intendant du Cirque du Saphir.

« Vous avez pas le droit de faire ça !, rugit Lune encore une fois, vous savez que mon père serait pas d'accord ; on a pas le droit de faire ça aux animaux ! Ils *doivent* rester tranquilles ! On peut pas leur imposer quelque chose *en plus* des spectacles !

-Lune, attends, conseille Armand, on va s'expliquer. Rien ne sera fait ici au détriment des bêtes. Le Cirque du Saphir traite bien les animaux, c'est comme ça et pas

autrement.

-Justement ! Les animaux de la ménagerie, ils aiment pas qu'on tourne autour de leurs cages ou de leurs enclos, ça les rend nerveux ! Ils ont besoin de se ressourcer avant les représentations ; ils ont besoin d'avoir des *jours de congé* ! Si on les force à voir du monde, ils vont perdre leur santé ! Va y avoir des gens qui parlent fort tout autour d'eux, va y avoir des enfants qui crient dès qu'ils les voient, et qui vont leur lancer plein de trucs ! Qu'est-ce qu'ils vont faire, avec tout ça ?

-Lune !, interrompt le Directeur.

-... et si les gens leur donnent à manger n'importe comment ? C'est très important, le régime, pour les animaux ! En plus, c'est même pas un zoo, ici, ça veut dire que nos bêtes pourront pas se cacher dans un coin si elles ont pas envie de recevoir de la visite !

-Rose-Lune !

-J'arrive même pas à croire que vous avez eu une idée pareille ! C'est révoltant ! Oui, le Cirque du Saphir a toujours bien traité bien les animaux et les gens, mais ça, c'est vrai quand c'est un Parenti qui est à sa tête !

-RoÔose !, gronde à son tour Frankie Canelli : dehors ! Viens dehors avec moi ! ».

L'INCONNU DU MANOIR

D'un geste rageur de sa main droite, Rose-Lune essuie les larmes qui coulent sur ses joues. Elle essuie son nez, par la même occasion. À quoi ça sert de pleurer, quand il n'y a personne pour vous consoler ? À rien, peut-être, mais pourtant plus Lune pleure, plus elle sent diminuer ce poids qui oppressait sa poitrine et l'empêchait de bien respirer. Un balai à la main, -un de ces balais, hirsutes et drus, qui ont dû appartenir doivent avoir appartenu en d'autres Temps aux sorcières des contes de fées-, l'adolescente remet en ordre la grande cage des tigres, pendant que Velours, Tizar, Sabre et Perle sont sortis, et que Nicolaï Robov, -dit '*La Griffé*', leur dresseur-, s'occupe d'eux.

Lune est si bouleversée qu'elle ne se rend pas compte qu'elle exprime ses pensées à mi-voix. Comme une vieille femme qui radote. La révolte lui brûle le cœur. Elle revoit sans cesse les images de la scène qui s'est déroulée deux heures plus tôt, à l'entrée de la tente du réfectoire.

Antoine et Marie étaient sortis pour l'accompagner, ainsi qu'Armand. Francesco Canello, lui, s'était planté devant elle, les mains sur la taille, et son regard était si sévère et si mécontent, qu'il aurait fait peur à tout autre que la jeune fille.

« Rose-Lune !, avait-il scandé, je commence à en avoir assez de tes démonstrations de force ! Qui crois-tu donc être, à la fin, pour remettre continuellement mon autorité en question ?

-Et vous !, avait rétorqué l'adolescente, dont les yeux noirs brillaient comme des braises incandescentes ; pour qui vous prenez-vous ?! Vous êtes même pas le vrai Directeur de ce cirque, vous êtes qu'un remplaçant ! Vous avez pas le droit de faire des changements dans l'organisation !

-C'est là que tu fais erreur ! C'est Christophe qui m'a confié la direction de *son*

cirque, et c'est lui qui m'a assuré que je pouvais entreprendre tout ce que je voulais pour le rendre plus florissant. Je ne suis pas 'Directeur-remplaçant'. Je suis le Directeur jusqu'à ce que ton père vienne reprendre sa place, nuance ! Je ne suis pas un *Directeur à demi*, et je n'ai pas de comptes à rendre à une ado qui se persuade de tout savoir mieux que tout le monde ! ».

Antoine, Marie et Armand n'avaient même pas le temps *d'en placer une*.

« Moi non plus j'ai pas de compte à te rendre, Frankie !, avait sifflé Lune, je te reconnais plus ! Tu es peut-être à la tête de *mon* cirque, mais t'as aucune autorité sur moi ! Je te préviens, si jamais tu mets ce projet à exécution, j'avertirai César, si tu te rappelles de qui c'est ! On verra bien si tu seras si décidé en face de lui !

-Ton grand-oncle sait que j'ai la confiance de Christophe, Lune. Je lui parle régulièrement, et jusqu'à présent il n'a jamais eu à se plaindre de mes initiatives. Mais si toi, tu persistes à te révolter, -car tu deviens impossible, je te le dis !-, c'est moi, qui lui parlerai de toi. Et c'est ce que tu cherches à éviter, si je ne me trompe pas.

-Si tu parles à César, ça sera ta parole contre la mienne ! Je comprends même pas comment t'as pu avoir une idée pareille ! Il y a une époque où t'aurais jamais osé proposer qu'on soumette nos animaux à une pression pareille ; il y a une époque où ça se trouve, tu y aurais même pas pensé ! *Quand mon père était là !* ».

D'autres personnes étaient alors sorties du réfectoire. Les unes ne faisaient que passer, et s'étaient éparpillées dans le camp, mais les autres avaient formé, plus ou moins volontairement, un attroupement de curieux, dont l'intérêt donnait à la jeune fille le courage qu'on a quand on a un public. Il y avait Justine, et Émilie Curmillon, -une autre des amies de Lune-, mais aussi *Tarzan*, et sa femme, la gentille Christelle. Et Ludovic. Il y avait encore Thibault Clayon et les deux autres Apprentis des Écoles. Puis il y avait, formant un groupe bien distinct, Carmen Fontana et le petit Félix, -qui avait l'air de s'amuser-, Mélusine Mardan, qui ne perd jamais une occasion de contrarier Lune, et, bien sûr, Gillian et Romain Curmine. C'est le moment qu'avait choisi Francesco Canello pour lever les bras au ciel tant son exaspération était grande.

« Tu veux savoir quoi ?, avait-il dit, en pointant son doigt raide en direction de la jeune fille, tu veux savoir quoi ? Cette idée, ce n'est même pas moi qui l'ai eue ! Mais qu'est-ce que tu vas croire, dans ta p'tite tête bornée, hein ? Que je vais faire n'importe quoi ? Que je ne pense qu'au profit, et que j'accepterais de réduire nos bêtes à l'esclavage pourvu que je m'enrichisse, c'est ça ?

-Frankie !, avait reproché Armand.

-La fille de Christophe Jabert-Parenti pense que je vais conduire les animaux de la troupe à l'épuisement après quoi je réduirai le chapiteau en cendres, afin de remettre une ruine entre les mains de mon meilleur ami ! Pense ce que tu veux, Gamine, ça m'est égal ! Tu n'étais même pas encore née que j'aimais déjà ce cirque, et que je lui consacrais tout mon temps ; tu n'étais même pas encore née que j'étais déjà l'ami de tes parents ! Mais toi tu oses croire que quelqu'un parmi nous serait assez machiavélique pour vouloir du mal aux bêtes, ça, ça prouve que tu ne sais pas ce que c'est que l'esprit d'équipe ! Et ça, ma p'tite, quelque soit le talent que tu es persuadée d'avoir, ça te rendra toujours la vie impossible dans un cirque itinérant ! ».

Secrètement, Rose-Lune avait été ébranlée par cette confession. La franchise de Canelli l'avait surprise et en plus, on le sentait blessé. Décontenancée, la jeune fille avait pensé à s'excuser. Après tout, on pouvait s'expliquer. *Calmement*. Mais avant de baisser la garde, il lui restait un point à éclaircir. Elle avait croisé les bras. Canelli, lui, sifflait à l'intention de Lacasa et du couple Cavanaugh-Delane :

« Jamais je n'aurais dû m'abaisser à lui faire un compliment ce matin. Et moi qui hésitais ! Ça m'apprendra.

-Alors c'est qui ?, avait interrompu Lune. C'est *qui*, qui a eu cette idée de faire visiter la ménagerie ? ».

Francesco Canello avait secoué ses doigts comme s'ils lui brûlaient, et il avait dodeliné de la tête :

« Tu veux savoir qui a eu cette idée. Ce sont les voltigeurs. Romain, et Gillian. Ils sont venus me parler, je les ai écoutés. Il se trouve qu'ils ont pensé à tout, pour que le confort des bêtes soit assuré, et pour que le Cirque du Saphir gagne en notoriété. ».

Lune avait cru qu'elle allait se sentir mal. C'est bien simple, quand son regard avait glissé sur les gens attroupés, elle avait cru qu'elle regardait un film qu'on aurait passé en vitesse accélérée. Les expressions navrées de ceux qui étaient de son côté s'étaient gravées dans sa mémoire, mais les seuls qu'elle voulait voir, c'était les Curmine. Ainsi donc, voilà ce qu'ils ourdissaient depuis le début, ces deux-là ! Voilà pourquoi Romain avait eu ce regard narquois, quand il avait fait remarquer à Lune, le matin même, qu'elle tenait à ce qu'on soigne *royalement* les animaux. Et là, maintenant, dans les yeux du couple, luisait une flamme de triomphe qui avait donné à Rose-Lune l'envie de vomir.

Elle se rappelle qu'elle a jailli comme une balle, puis qu'elle est allée, du plat de

ses deux mains, frapper le buste du Directeur. Il a dû faire un pas en arrière pour conserver son équilibre, le grand Frankie Canelli, avec son corps d'athlète. Puis, sans un regard pour les autres, la jeune fille s'était enfuie en courant.

Après cela, elle avait tâché de joindre César Parenti au téléphone, cinq infructueuses fois qui avaient accentué son désarroi, et le sentiment de sa solitude. Maintenant qu'elle est là, à balayer l'appartement de Tizar et des autres, elle sait qu'elle peut donner libre cours à sa peine. Personne ne viendra la voir, et pour cause ! Tous ceux qui connaissent un tant soit peu Rose-Lune Jabert-Parenti, savent que les heures qui suivent un de ses accès de révolte n'appartiennent qu'à elle. Elle n'écouterait personne, -dit-on-, et deviendrait encore plus inaccessible si on essayait de la faire parler, ou de la raisonner. Autrefois, dans un cas pareil, il n'y avait rien que Cataline, la prestigieuse artiste, qui pouvait tout obtenir de sa fille.

« Il a osé me dire, comme ça ! *'Ce sont les voltigeurs, gna-gna-gna, gna-gna-gna... qui ont eu cette idée.'* ! À moi ! Il embauche ces deux-là dans le dos de mes parents, il remet soi-disant sur pieds *'Rêve de Lune'* sans me demander mon avis, et au bout de cinq jours qu'ils sont là, les deux autres, il écoute déjà leurs idées pourries ! ».

Lune va pour jeter hors du camion la paille souillée qu'elle a rassemblée, quand son regard tombe sur quelque chose à quoi elle ne s'attendait pas. Elle est tellement aux prises avec de sombres réflexions, cela dit, qu'elle ne réagit pas de suite. Elle rebaisse la tête. Deux secondes s'écoulent et, pour la deuxième fois dans une seule et même journée, Rose-Lune, *qui ne rougit jamais*, sent que ses joues se marbrent. Et les larmes sèchent brusquement, au bord de ses yeux fiévreux. Ciel ! L'inconnu du Manoir. Dans sa drôle de tenue. *Il est là*. Il est là debout, devant l'ouverture de la cage. Rose-Lune se ressaisit. Deux questions lui montent aux lèvres ; *'Comment m'avez-vous retrouvée ?'*, et « *Comment va le tigre ?* » ; mais elle n'a pas la force de se montrer si ouverte :

« Qu'est-ce que vous faites-là ?! », aboie-t-elle au contraire.

L'inconnu ne se trouble pas. Il lève ses bras, et montre tranquillement qu'il tient dans sa main gauche un petit seau de colle à papier-peint, et dans sa main droite, une liasse d'affichettes, et une agrafeuse.

« J'ai trouvé ça dans le parc. ».

Lune n'était pas sûre qu'elle reverrait un jour cet individu bizarre. Au fond de son cœur elle est ravie, mais elle ne trouve aucune raison de le laisser voir. Elle incline la tête en reconnaissant ses affaires, qu'elle n'était pas certaine non plus de revoir un jour...

« Posez-ça dans un coin, et repartez. », marmonne-t-elle en terminant de renifler. Mais ses paroles n'ont aucune efficacité sur le jeune homme, qui non seulement dépose soigneusement la colle et le reste *par terre*, mais fait également mine de rester là. Il regarde l'adolescente de ses grands yeux, sombres et clairs à la fois, si troublants.

« Quoi ?!

-Vous pleurez ?

-Vous êtes observateur, mais ça vous r'garde pas. Vous êtes venu pour me rendre mes affaires, vous pouvez retourner au Manoir, maintenant ! Laissez-moi tranquille. ».

À la stupeur de Lune, l'individu, (qui doit se prendre pour un comte d'antan avec son costume de carnaval et ses manières de vouvoyer), monte à l'intérieur du camion-cage, avec une conviction déconcertante, et une adresse surprenante. Le voilà debout sur le même sol que Rose-Lune, si bien que la jeune fille ne doit plus baisser la tête pour lui parler mais au contraire lever les yeux. Ce garçon est vraiment très, très grand.

« C'est une cage pour des tigres ? ».

Lune campe ses mains sur ses hanches. En fait, elle est impressionnée. Comment celui-là peut-il déduire une chose pareille ?

« Ouiiii, admet-elle, agacée ; vous allez me *ficher la...* ».

Lune s'interrompt brusquement. Un bruit étrange résonne dans l'air sec. Les lions ! Les lions et les lionnes, -Monarque, Duc, Jana, Princesse, et la petite Bertille-, qui faisaient la sieste dans la cage voisine, se sont mis à gronder sourdement. Tous en même temps ! Jamais Rose-Lune ne les avait entendus faire ça, on croirait qu'ils ronronnent, comme de gros chats. Alertée, elle fait un mouvement pour descendre du semi-remorque, car elle veut aller voir ce qui se passe, comprendre ce qu'ont les lions, et la cloison, qui sépare les deux immenses cages, l'en empêche. Elle n'en a pas le temps. L'inconnu pose sa main sur son bras. À ce contact, sans qu'elle sache pourquoi, Lune se sent bouleversée. Un frisson la traverse de part en part, un frisson qui n'est pas froid, mais qui lui donne la chair de poule quand même. Interdite, elle s'arrête sur le champ.

« N'y allez pas, dit le jeune homme ; c'est moi qu'ils ont senti. L'odeur du tigre. Je l'emporte partout. ».

D'abord cet ordre révolte Lune. Elle va bien où elle veut et franchement, si le meilleur ami de son père ne peut pas obtenir d'elle ce qu'il veut, pour quelle raison cet étranger le pourrait-il ? Mais l'étranger en question la regarde droit dans les yeux ; au fond de ses prunelles luisent cette force et cette tristesse irrésistibles. Elle se relâche.

« Dites-moi pourquoi vous pleurez, et je vous dis pourquoi je suis venu jusqu'ici. ».

Rose-Lune est stupéfaite. Le velours noir de ses prunelles se met à scintiller d'étoiles comme une nuit d'été. Décidément, cet individu ne peut rien faire normalement ?

« Pourquoi j'irai me confier à vous ? ». L'autre ne répond rien, comme si la chose allait de soi. À vrai dire, Lune n'hésite pas longtemps. Dépitée, elle se voûte et s'assied, jambes pendantes, au bord de la cage.

« Je vous dis que ça, commence-t-elle en tremblant ; ma mère est malade. La moitié du temps, elle reste dans une sorte de coma ; on sait même pas ce qu'elle a. Personne sait, personne comprend. Ça rend mon père complètement fou. Du coup il est parti, il y a six mois, pour lui chercher un *hypothétique* remède, et maintenant, ça fait onze jours qu'il m'a pas donné de nouvelles. C'est jamais arrivé, et c'est pas normal. ».

L'inconnu, statique, fixe l'horizon des yeux.

« Avant de partir, mon père a confié le cirque à son meilleur ami, qui était quelque un de trop sympa avant. Allez savoir pourquoi, depuis que mon père est plus là, celui-là me traite comme une moins que rien. C'est tout juste comme s'il avait décidé de me faire enrager ! Il s'apprête à faire quelque chose de très grave, -il va mettre en danger les animaux du cirque !-, et je suis sûre que personne ira rien lui dire, parce que tout le monde a peur de lui. Mon meilleur allié dans cette histoire, c'est mon grand-oncle. Mais il vit à Chartres, et il est fâché avec la technologie. Chaque fois que j'essaie de l'appeler, ça répond pas. ».

L'inconnu a tout écouté, et Lune, à mesure qu'elle a parlé, s'est calmée. Poser les choses à plat, c'est important. On réalise soudain qu'on trouvera toujours une solution pour que les choses s'arrangent. Si l'espoir était un animal, là, maintenant, il serait un oisillon, tout juste sorti de l'œuf, blotti au cœur du cœur de Lune. L'homme du Manoir se baisse, et lui aussi s'assied au bord de la cage des tigres :

« Attendez, vous dites que ce cirque est à vous ? ».

Lune incline la tête fièrement. Ces mots sont si doux ! Ce n'est quand-même pas de sa faute s'ils sont vrais. N'en déplaise à Canelli.

« Oui. Le Cirque du Saphir est à ma famille depuis cent-vingt-neuf ans. C'est mon arrière-arrière-arrière-arrière grand-père, Thomas Parenti, qui l'a fondé. Il a traversé tout le vingtième siècle sans jamais s'effondrer ! Pourtant, il en a subi, des épreuves. Si vous

rencontriez César, -César Parenti, mon grand-oncle-, il vous raconterait que pendant la Seconde Guerre Mondiale, le Cirque du Saphir comptait seulement huit artistes et deux roulottes. À l'époque on avait laissé le chapiteau en consigne, et mon arrière-arrière-grand-père et les autres continuaient de se produire dans de petits villages. Et malgré la guerre, et malgré qu'ils pouvaient plus faire de numéros extraordinaires, les gens les recevaient toujours bien. César dit que c'est parce qu'ils voulaient croire que des temps de paix reviendraient, des temps où on pourrait emmener les enfants au cirque. ».

À raconter cette histoire, belle et triste, Lune a la gorge qui se serre. L'inconnu, lui aussi, semble ému. Il hoche la tête.

« Le '*Cirque du Saphir*', c'est un beau nom.

-C'est à cause de la couleur et de la forme du chapiteau !, sourit Lune, en jetant un coup d'œil sur sa droite, où par-dessus le vieux mur on voit dépasser, majestueux, le chapiteau brillant ; vous voyez ? On dirait un gros diamant taillé, avec des faces bleues, blanches et violettes...

-Oui, je vois. Mais alors vous, vous travaillez avec des fauves ?

-Oui et non. Ça dépend de ce que vous entendez par là. Je m'occupe d'eux, et je les connais depuis des années. Mais je suis pas dresseuse ! Et j'ai jamais fait de numéros avec eux. Cela dit, j'ai un excellent contact avec les animaux, -tous les animaux-. César raconte qu'il a jamais vu ça, et mes parents disaient toujours que c'est un truc extraordinaire. D'ailleurs vous avez bien vu, *votre* tigre... ».

Lune ne sait pas si elle a raison, mais il lui semble que l'homme se met à pâlir. Il a l'air de vouloir éviter le sujet.

« Et le singe ?, poursuit-il, le singe que vous aviez hier ? Il n'est pas là ?

-Ananas ? Il est dans le camp. Je l'emmène jamais quand je nettoie les cages des fauves, parce que son odeur se mettrait partout, et affolerait les tigres et les lions. Mais il m'en tient rigueur, vous savez, parce que lui, il aime s'accrocher aux barreaux ; il fait de l'escalade, et tout. Vous saviez que les ouistitis pygmée sont les plus petits singes du monde ? ».

Le jeune homme ne dit rien. Pour le coup, c'est lui qui a l'air troublé. Au même instant, des bruits de pas se font entendre sur le sol gravillonné.

« Quelqu'un vient ?, demande l'inconnu du Manoir, dont les sourcils se froncent. Une tempête passe dans ses yeux verts.

-Ça doit être Ludo. Il vient déposer la nourriture des tigres dans la cage. Ça veut

dire qu'on va ramener les bêtes bientôt. ».

Le jeune homme a sauté à terre. Il a cette expression insaisissable sur le visage... On croirait qu'il est en fuite, et qu'il veut échapper au monde entier. Lune a de la peine pour cette condition étrange qui semble être la sienne, même si elle ne la comprend pas. Puis, elle se sent doucement flattée : c'est comme si l'inconnu du Manoir ne voulait voir qu'elle. Elle croise son regard, et instinctivement, comprend sa demande muette. Elle saute à terre, et pousse le jeune homme sur la gauche. À trois pas se trouve la monstrueuse cabine du camion et en tournant au coin, devant son gros nez de métal, on se place à l'abri des regards.

« Restez là. », souffle Rose-Lune. En courant, sans faire plus de bruit que ne le fait un lapin qui circule, elle revient sur ses pas, saute dans la cage des tigres, redresse son balai d'un coup de pied, et fait mine d'achever son travail. Ludovic se montre juste à ce moment. Il tient une caisse fermée, qu'il pose sur le rebord, avant de bondir lestement dans la cage.

« Eh, Lune... ça va ?

-Ludo, ça t'embête si je dispose pas la nourriture avec toi ? ».

Ludovic Candeleur, qui était persuadé de trouver Lune encore bouleversée, n'a que le temps de hausser les épaules ; Lune saute hors de la cage, et s'enfuit en courant. Si elle avait eu un don de double vue, elle aurait su que Ludovic, intrigué, se penchait pour voir où elle pouvait bien aller. Mais l'adolescente ne pense qu'à retrouver l'inconnu du Manoir, qui l'attend devant le nez du camion. Il n'est pas encore onze heures du matin et, à l'ombre de la cabine, -une ombre bleue comme les vagues de l'océan-, il fait délicieusement frais.

« Voilà. On fera les présentations une autre fois ! Ludo est sympa. Normalement, je devais l'aider à disposer la nourriture dans la cage. Vous savez qu'on met de la viande dans des feuilles de chou, ou dans des morceaux de bois creux et qu'ensuite, on cache tout ça dans la cage ? Comme ça les bêtes passent du temps à chercher leur nourriture, ça les occupe, elles ont plus d'appétit et elles profitent mieux de ce qu'elles mangent ! Ça s'appelle pratiquer '*l'enrichissement du territoire*'. Vous vous rendez compte qu'il y a des cirques où on nourrit les fauves en leur tendant de la viande au travers des barreaux, juste passée au bout d'une pique ? Les pauvres, après ils ressemblent plus qu'à de gros chats tristes. ».

Cette évocation des mauvais traitements qu'on fait parfois subir aux animaux

rappelle cruellement à Lune la difficulté de son dilemme actuel. Quand elle lève les yeux vers le jeune homme, elle réalise que, s'il ne parle pas, en revanche, il pense. Il y a dans son regard cette lueur narquoise qu'il y avait hier, mais elle est plus tendre. Rose-Lune est sûre de comprendre ce qu'il se dit : il se dit qu'il reconnaît bien là la fille qu'il avait taxée de '*bavarde*' la veille !, mais en même temps, il est ébloui par ses connaissances de la vie animale et il comprend ce qui pouvait lui donner, hier, cette assurance qu'elle avait pour parler des façons de bien soigner un fauve. Et elle ne se trompe pas.

« Dites !, fait-elle alors remarquer, vous savez que vous pourriez vous mettre à la page, question *fringues* ? C'est un genre que vous voulez vous donner, ou quoi ?

-Pas vraiment, non.

-Franchement, il date de quand, ce costume ? Vous mourrez pas de chaud ?

-Je me régule. Et vous pouvez parler, vous, avec ces bottes de caoutchouc qui vous montent jusqu'aux genoux, et votre *short* de plage.

-Oui et bien, vous pensez ce que vous voulez, mais vous faites limite vampire, habillé comme ça.

-Limite quoi ?!

-Vampire ! Avec le col relevé, l'air mystérieux, et tout ! Une chance pour vous que je sois pas chochette. Vous fichez la frousse, vous savez ! ».

C'est amusant de taquiner ce garçon, mais, honnêtement, Lune ne voudrait pas le voir surgir une prochaine fois en *T-shirt* et en bermuda. Elle aime le côté énigmatique de cette rencontre et sans qu'elle se l'avoue, elle se passionne pour ces instants qu'elle passe aux côtés de l'inconnu à qui, il faut le dire, ces vêtements d'un autre âge vont comme un gant. Il est à *tomber*, comme ça, avec son air supérieur de spectre en mal de vivre.

« Vous m'aviez pas dit que si je vous parlais de mes trucs, vous me diriez pourquoi vous êtes venu, au fait ? C'était pas pour me rapporter mes affiches ?

-Si.

-Comment vous m'avez retrouvée ?

-Grâce aux affiches !, lâche le jeune homme d'un air d'évidence. Lune hausse les épaules.

-'*Cirque du Saphir*', c'est écrit. J'ai suivi les indications. Je voulais vous revoir pour vous demander de m'excuser. Je n'avais pas à vous traiter comme je vous ai traitée hier. Je n'aime pas les surprises. Surtout quand elles consistent en des jeunes filles effrontées qui furètent dans mon château.

-C'est vraiment *votre* château ?

-C'est vraiment mon château. Mais je n'avais pas le droit de vous parler comme je l'ai fait. J'avais peur que...

-À cause du tigre, évidemment.

-C'est ça. Et je voulais vous demander quelque chose.

-Quoi ?

-Pourquoi disiez-vous, hier, que j'allais finir par avoir des problèmes ? Touchant le tigre, et ma manie de le laisser sortir ? ».

Rose-Lune dévisage son interlocuteur avec stupéfaction. Il a le front honnêtement brouillé, et ses pupilles sont pleines de feu. Est-il vraiment possible qu'il ne sache pas de quoi elle a parlé ?

« Vous savez pas ?!, interroge-t-elle, incrédule.

-Savoir quoi ?

-Ben, la Bête ! La '*Bête d'Orléans*' !

Au tour du jeune homme d'avoir l'air incrédule.

-La Bête d'Orléans... La légende ?

Rose-Lune sort son Smartphone de la poche de son *short*.

-Tenez. Regardez, dit-elle, en activant sa galerie de photos. Elle fait défiler devant les yeux de l'inconnu les images qu'elle a prises de l'article du journal sur lequel elle était tombée, entre Montlivault et Maslives. Le jeune homme survole le contenu du texte avec une certaine indifférence.

-Et quoi ? Vous ne croyez quand-même pas que ?... ».

Le maître du tigre désigne le téléphone, puis bascule la tête en arrière. C'est la première fois que Lune le voit rire, et en plus, il se moque. Mais qu'il a l'air radieux, comme ça, avec cette gaieté narquoise dans les yeux, et ses superbes dents blanches ! Son rire est grave ; l'adolescente, de tempérament rieur, l'aime tout de suite. Ça renseigne beaucoup sur une personne, un rire.

« Vous croyez que la Bête, c'est le tigre ?!, hoquette-t-il enfin.

N'empêche, il a beau avoir ce dégageant ironique, Lune perçoit une note d'inquiétude dans sa voix.

-C'est pas stupide, comme idée, rétorque-t-elle. Il y a une rumeur qui dit que la Bête serait de retour, c'est pas pour rien ! Vu les hurlements qu'il peut pousser, votre tigre géant, et vu que vous le laissez sortir où il veut...

-Je ne le laisse pas sortir...

-J'ai une amie qui a trouvé des commentaires et des photos ce matin, je vais vous montrer. Je sais pas sur quel site elle était, mais je vais entrer '*Bête d'Orléans*' sur *Google*.

-Non ! Ça va ! », intervient le jeune homme. Il pose une nouvelle fois sa main sur le bras de Lune, pour l'empêcher de mettre son projet à exécution. C'est surprenant, il a les doigts moites et froids. Non seulement il ne rit plus du tout ; non seulement il a même l'air terriblement sérieux, mais encore il a le teint livide, et les yeux soudainement cernés.

« Vous allez bien ?!

-Les Hommes ont toujours été fascinés par les Bêtes de légende, grommelle l'autre, dragons, chimères, y'a qu'à regarder ! La Bête du Gévaudan, le monstre du Loch Ness, le Yéti, *Bigfoot*..., etc., etc. !

-Vous êtes malade ?

-Il faudrait que je parte. Il y a des gens qui arrivent, non ? ».

Pendant que l'individu s'affaisse sur le nez du camion, Lune passe la tête sur le côté. Si elle ne tenait pas tant à ce qu'on ne l'interroge pas au sujet de l'inconnu, elle se demanderait sûrement ce qui peut faire que *lui* tient tellement à n'être pas vu.

« Oui, il y a des gens, grince-t-elle. Le jeune homme fait un effort pour passer la tête à son tour. Gillian et Romain Curmine sont là. Occupés à parler avec quelqu'un que le semi-remorque dérobo à la vue des deux jeunes gens.

« Tu... *Tu* les connais ?

Miséricorde ! L'inconnu agite le sésame de l'amitié ! Il vient de tutoyer Lune !

-Ah ça ! Je les connais plus que j'aurais voulu, et vraiment moins qu'il faudrait, ces deux-là !

-Qui sont-ils ?

-Je te dirais bien que ce sont des parasites, mais ma mère veut pas que je dise du mal des gens.

Le garçon a un petit sourire amusé. Malgré tout, il est évidemment mal en point.

-Qu'est-ce qu'ils font, ils vont partir, ou quoi ?!

-Non, ça se gâte ! Ludo a fini de garnir la cage, et j'entends la voiture qui arrive. Ça veut dire qu'on va rentrer les tigres, et qu'on va faire sortir les lions.

-Il va falloir que j'y aille, là.

-Écoute, je sais pas ce que tu as, mais ça a pas l'air d'aller. Tu devrais t'asseoir, et attendre un peu que ça passe.

-Tu te trompes. J'irai mieux dès que je me serai *éloigné* d'ici. ».

'*Sympa.*' , pense Rose-Lune. Le jeune homme se met à scruter le terrain vague qui s'étend en contrebas, au-delà duquel se distinguent les murs de clôture des maisons d'habitation de ce faubourg de Saint-Jean-de-Braye. Cependant, Lune ne peut s'empêcher d'épier les Curmine, pour voir de quelle façon ils vont réagir pendant que *La Griffé*, *Tarzan* et Sanders s'occupent des fauves. Elle reconnaît la voix de Canelli, qui doit faire les honneurs.

Si bien que lorsqu'elle se retourne, elle découvre que son compagnon est en train de s'enfoncer dans le fossé où coule le petit ruisseau, au-delà du *parking*.

« Hé ! Mais où est-ce que vous allez ?!, souffle-t-elle dans un faux cri. Sous le coup de la surprise elle retrouve le réflexe du vouvoiement.

-Je vous l'ai dit : je dois partir, maintenant ; répond l'autre sans se retourner.

-Mais ! On a même pas parlé de votre tigre ! ».

Ce n'est pas cet argument qui arrête l'homme du Manoir. Avec une adresse étonnante il a sauté dans le creux, et sans aucun égard pour ses vêtements étranges, il plonge ses pieds dans l'eau. Oh, ce n'est pas un torrent ! En cette saison, l'eau clapote à dix centimètres de profondeur.

« Dites, je vous parle ! Vous faites ça souvent, d'abandonner les gens en plein milieu d'une conversation ? Et votre tigre, alors ?

-Quoi, mon tigre ?

-On en parle pas ?

-Qu'est-ce que vous voulez qu'on en dise ? À ce propos, figurez-vous que je dois aller le retrouver. C'est un animal fantasque. Qui a besoin d'attention. Je ne peux pas le laisser... seul, trop longtemps.

-Alors ça, j'suis bien d'accord. Je désespérais de vous entendre dire un truc pareil. C'est vrai, toute cette histoire a l'air de vous passer complètement au-dessus de la tête.

-Quelle, histoire ?

-La Bête d'Orléans, et tout ça !

-Ah, vous n'allez pas recommencer avec ça, hein ! Vous êtes incroyable, quand-même ! Je vous ai déjà dit que le tigre n'a rien à voir avec cette légende !

-Oui, peut-être que c'est ce que vous croyez, *vous*, mais tout le monde pense pas forcément comme ça ! Y'a un animal qui se promène en liberté dans la région, et à moins que ça soit qu'une farce débile, les gens vont pas tarder à paniquer !

-Si vous parlez des photos qu'on vous a montrées, sachez que ça se trafique, ces choses-là.

-Non, je parle des traces de griffes qui ont été retrouvées sur des poubelles, et des hurlements qui ont été entendus ! Je vous parie que les gens vont pas tarder à se mettre à la chercher *vraiment*, cette Bête. Vous les connaissez, non ? Si l'affaire prend de l'ampleur, *ils* vont se mettre à fureter pour trouver l'animal ! Excusez-moi de penser qu'ils finiront sûrement par tomber sur *votre* bête à vous ! Qui, même si elle a rien fait de mal, est gigantesque, a des griffes longues comme des couteaux de cuisine, et pousse des rugissements à vous faire tomber les oreilles ! ».

Le but de Rose-Lune, c'est de mettre en garde le maître du tigre. Elle ne comprend même pas qu'avec la désinvolture dont il fait preuve, il n'ait pas été pris. Mais elle ne s'attendait pas à la réaction qu'il a, en entendant ses derniers mots. C'est comme une peur terrible qui brille dans ses yeux. Il a un frisson qui le secoue imperceptiblement, et une tristesse poignante se peint sur ses traits, qui lui donne un air farouche et solitaire.

« Quoi ?, souffle-t-il, vous croyez que... que le tigre pourrait *vraiment* être à l'origine du retours de ce mythe, là, la '*Bête d'Orléans*', sans que je sois au courant ? Vous croyez qu'on va... chercher à l'attraper ? ».

Lune en viendrait à regretter d'avoir insisté.

« Je sais pas ! J'espère que non ! Les gens sont si bêtes dès qu'il s'agit des fauves... Moi je vois ça tous les jours. Si vous saviez les questions qu'on nous pose, des fois ! C'est pour ça, il vaut mieux prendre des précautions. ».

L'inconnu s'enfonce dans les méandres d'une réflexion qui ne regarde que lui, alors Rose-Lune ose un dernier geste. Elle pose la main sur son épaule qui, -puisque lui est au fond du trou et elle, accroupie sur le rebord-, se trouve à peu près à la hauteur des siennes :

« Attendez.

-Quoi ?

-Je vous ai dit tout ça, et je le pensais. Je mens jamais. Et je crois que si vous faites pas un peu plus attention, il pourrait arriver des malheurs à votre tigre. C'est ce que je veux surtout pas.

-...

-Mais c'est pas tout. En fait, je voudrais le revoir.

-Qui ? Le tigre ?

-Oui. Il me fascine. Il est superbe ! Je voudrais le revoir. Rien qu'une fois.

-Chez moi ce n'est pas un zoo. Et vous l'avez dit, cet animal est particulier. Dois-je vous rappeler qu'il n'est pas apprivoisé ? Il ne communique qu'avec moi, mais ce n'est pas toujours une partie de plaisir, vous pouvez m'en croire.

-Justement ! *Lui et moi, on a un lien unique !* ».

Pour une raison qui reste obscure aux yeux de Lune, cette réflexion semble profondément amuser son interlocuteur. C'est la première fois qu'il sourit depuis qu'il a été pris de cette sorte de malaise qui, en plus de l'affaiblir, l'a rendu bougon. Il sourit, comme si la jeune fille se targuait d'une chose qui ne pouvait être exacte.

« C'est vrai ! Si vous l'aviez mieux surveillé, je serais pas montée dans la tourelle, l'autre jour. C'est de votre faute si je l'ai vu. Il s'est passé quelque chose entre nous, je le sais ! On s'est regardé longtemps, et le tigre a décidé de pas me toucher ! Il l'a *décidé*, vous entendez ? Votre fauve a décidé de pas me faire de mal ! Il aurait pu me réduire en bouillie. Pourquoi il l'a pas fait ? ».

Lune croise les bras sur la poitrine avec un air de triomphe. Mais elle commence sérieusement à se demander si cet étrange individu ne serait pas un peu *lunatique*. Voilà qu'il ne sourit plus. Il est de nouveau grave comme une statue. Ce serait tout pareil si Lune venait de prononcer une phrase magique qu'il était censé être le seul à connaître.

« Vous dites qu'il s'est passé quelque chose entre le tigre et vous ?

-Puisqu'il m'a pas touchée ! Vous êtes *bouché*, à la fin ! J'ai regardé dans ses yeux. Je sais qu'il est pas méchant. Je sais qu'il a un secret, lui aussi.

-Et alors ? Qu'est-ce que vous pensez pouvoir faire pour *nous* ? ». Lune hausse les épaules. Comme si elle n'avait pas encore pensé à ça. Mais la lumière dans ses yeux dément son détachement apparent : elle sait très bien où elle veut en venir.

« J'ai l'air de lui revenir, à votre tigre. Si on se revoyait, peut-être que... Peut-être que je pourrais vous aider à mieux le comprendre. ».

Un prisonnier à qui on propose de retrouver la liberté réagirait comme réagit le jeune homme en entendant ces mots. Il pose sa main gelée sur celle de Lune et souffle, haletant :

« Mais oui ! Après tout, *toi*, tu connais bien les fauves ! Tu ferais ça ? Tu ferais vraiment ça ? Tu me donnerais des conseils, pour savoir m'occuper de lui ? Pour l'apprivoiser ?! ».

-Je me demande vraiment comment tu as fait pour te retrouver en possession

d'une bête pareille, alors que tu sais si peu t'y prendre ! Bien sûr que je vous aiderais ! Je te signale que j'attendais que ça, que tu me le proposes. Tu es un peu long à la détente, comme garçon. J'aurais des tas de choses à te dire sur ton tigre.

-Mais, comment on s'organise, alors ? ».

Rose-Lune fait semblant de réfléchir. Elle goûte à la joie que ça lui procure d'imaginer revoir ce jeune homme, et son beau tigre, dans le Manoir mystérieux. Pour ce qui est de l'organisation, elle y a déjà pensé pendant que l'inconnu hésitait :

« Je viendrai vous voir au Manoir ! (En disant 'vous', Lune pense et à l'homme et au tigre.).

-Ah. Demain ?

-Demain, euh... Demain on a encore spectacle... Mais je pourrai m'arranger. Attends là ! ».

Un éclair subit vient de traverser la conscience de Lune. Toujours accroupie, elle pivote sur la pointe des pieds et, souple comme le chat, elle se glisse, penchée en avant, à côté des roues du semi-remorque. Un peu plus loin là-bas, *Tarzan* est en train de faire sortir ses lions de leur cage, et de les faire entrer dans la camionnette. Progressant cachée, la jeune fille retrouve son pot de colle, ses affiches et son agrafeuse, les attrape, et fait demi-tour.

« Tiens ! Remporte ça ! Comme ça, si j'arrive pas à faucher compagnie aux autres, j'aurai une bonne excuse pour sortir du camp.

-Et il faut que je remette tout ça dans l'herbe, à la place où tu l'avais oublié ?, sourit le jeune homme, vaguement moqueur.

-Comme tu veux. Alors on dit demain, en début d'après-midi ?

-Bon pour moi. ».

Oh, ce regard complice, qui pétille, que le jeune homme lui adresse avant de s'en aller ! L'adolescente se sent grande, prise au sérieux, et estimée. Le propriétaire du Manoir est en train de s'éloigner. Il suit judicieusement le cours du petit ruisseau, entre les talus duquel, s'il se courbe un peu, il ne risque pas d'être repéré. Lune s'amuse beaucoup de ces précautions. Enfin, il se passe quelque chose dans sa vie, quelque chose qui la regarde ! Et un pressentiment, lourd comme un objet précieux qu'on ose à peine tenir entre les mains, lui dit au fond du cœur que son aventure ne fait que commencer. Et qu'elle sera aussi terrible que merveilleuse.

« Eh ! », souffle-t-elle en sautant à son tour dans le cours du ruisseau. Le jeune

homme se retourne :

« Si on doit se revoir, on pourrait peut-être faire comme les gens normaux, non ?
On pourrait se dire comment on s'appelle ! ».

En trois sauts silencieux Lune s'est approchée. Elle tend sa main au garçon, pour qu'il la serre de celle des siennes qu'il lui reste de libre :

« Salut ! Moi, c'est Rose-Lune Jabert-Parenti. *Lune*, si tu préfères. ».

C'est comme si l'autre était impressionné. Il répète doucement ce nom, d'une voix qui n'a pas fini de courir dans la tête de Lune, et il lui serre la main.

« Et toi ?

-... Hugo. Moi, c'est Hugo.

-Waouh, chouette. J'aime trop ce prénom. Hugo comment ? ».

L'étrange Hugo dévisage Rose-Lune comme si la question qu'elle lui pose n'avait aucun sens pour lui.

« ... Duchêne. Moi c'est Hugo Duchêne. ».

UNE CAMIONNETTE NOIRE ET UNE SALLE FERMÉE À CLEF

Les roues du V.T.T cliquètent encore quand Rose-Lune saute à bas de la selle. Le chemin qui borde le mur de la propriété est désert, comme il l'était l'autre fois. Tout devient étrange, énigmatique, dès qu'on approche de cet endroit ; le temps lui-même est bizarre.

« Tiens !, dit Lune, un sourire au coin des lèvres, *il* a fermé le portail. ».

En effet, le portail du parc est fermé, cette fois-ci. Enfin, pas tout-à-fait fermé. Il bâille, sur une vingtaine de centimètres, et l'adolescente est sûre que c'est exprès pour elle que Hugo a fait ça. Pour que les *autres* comprennent que la propriété est privée, mais pour qu'elle, elle se sache attendue. Elle pousse la lourde porte, qui grince sur ses gonds, puis, va garer, à l'abri des regards, son V.T.T (auquel elle tient beaucoup, car ses parents le lui ont offert la dernière fois qu'ils avaient été tous les trois réunis).

« Allez, viens Ananas ! On y va. ».

C'est le cœur en fête que l'adolescente franchit les espaces de ce parc qu'elle avait si précautionneusement parcourus la première fois qu'elle était venue. Quelques instants plus tard, avec un léger étourdissement, elle frappe le heurtoir sur la porte d'entrée. Ananas pousse un cri aigu. Rien ne se passe. Lune attend dix secondes, puis elle recommence. « BOUM, BOUM, BOUM ! ». Le marteau résonne comme dans un rêve.

« Ananas, arrête de crier, voyons. Pourquoi *il* vient pas ouvrir ? ». L'adolescente recule pour jeter un regard sur les étages supérieurs. À la même place l'avant-veille, elle n'avait pas remarqué que le toit de la vieille demeure fait pointe vers l'avant. Il dessine

une sorte de corniche effilée qui tombe dans une courbe fine. Ça donne un style au Manoir, on ne peut rien redire à ça, mais ça fait quand-même penser au bec crochu et acéré d'un oiseau de proie.

« Tant pis, j'entre. De toute manière, cette fois-ci, je suis attendue. ».

Comme pour prouver à Rose-Lune qu'elle a raison d'avoir tant d'audace, la porte n'est toujours pas fermée à clef. Mais quelle surprise, en entrant dans le château ! Ce qui, la dernière fois, n'était que poussière et sombres recoins, est aujourd'hui une féerie de couleurs scintillantes et dorées ! Deux lustres garnis et plusieurs chandeliers sur pied éclairent joyeusement le vaste hall, des feux clairs crépitent sagement dans les cheminées, -devant lesquelles on a planté de superbes fauteuils antiques-, les marbres, les boiseries, les objets décoratifs reluisent, et les tapis semblent neufs !

Lune fait deux pas en avant. Va-t-elle appeler Hugo, ou va-t-elle partir à sa recherche, dans les recoins secrets du château ? Soudain elle sursaute : une musique, lointaine, mais claire, se fait entendre dans le Manoir. Une musique qui semble être un compromis entre une partition classique et un morceau moderne. Surprenant, ces violons qui s'agitent sur un rythme *pop* ! C'est alors que claque une porte, et d'un renforcement, par-delà les escaliers, surgit enfin Hugo.

Rose-Lune le reconnaît à sa stature, à sa démarche, et même à son parfum, -discret, poivré, velouté-, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle ne le reconnaît pas à l'apparence de son visage ! Les manches remontées jusqu'aux coudes, le propriétaire du Manoir paraît, les bras encombrés d'une incroyable pile de livres. Pas des livres de poche ! De gros volumes anciens, reliés, qui s'étagent si haut que le garçon est obligé de les retenir à l'aide de son menton basculé en arrière. De toute évidence il n'a pas vu Rose-Lune, et il ne l'a pas entendue non plus. À sa cadence, l'adolescente déduit qu'il n'en est pas à son premier aller-retour, il a déjà atteint son *rythme de croisière*. Et quel rythme ! Pour un garçon malade et qui vit plus ou moins en reclus, Hugo tient la forme ! Il n'est pas plus essoufflé ni plus gêné que s'il portait de la dentelle. Il entre dans une pièce, et en ressort sans les livres.

« Salut !, s'exclame Lune.

« *Crouïik* !, s'exclame Ananas.

-Ah ! Vous êtes là ! ».

Ce n'est pas de l'enthousiasme qui vibre dans la voix du jeune homme, mais une gêne éraillée, et son visage est chiffonné. À la hâte il baisse les manches de son costume

et les remet en place sur ses poignets. Il a changé de chemise. La nouvelle est grenat.

« Ah, non !, s'écrie Lune, ça va pas recommencer ! 'Faut qu'on se décide pour le 'tu' ou pour le 'vous', c'est agaçant ce ping-pong, à la fin !

-Je disais 'vous' pour le singe *et* pour toi.

-Ah ! Dis, t'as pas entendu, quand j'ai frappé ?

-Tu n'aurais pas dû venir.

-Il est où, ton tigre, je... quoi ?! Qu'est-ce que tu as dit ?!

-Tu n'aurais pas dû venir. ».

Le ton d'Hugo est glacial, et ses mots tombent si durs qu'ils rayeraient le parquet s'ils le pouvaient. Cette sévérité lui donne un côté hautain qui n'est pas pour plaire à Lune. Ses pupilles lancent des éclairs :

« Cache ta joie ! C'est toi qui m'as invitée, je te signale !

-Et bien *je ne t'invite plus*.

-Ça se fait pas, ça ! On peut pas 'désinviter' quelqu'un ! ».

Hugo se détourne et se dirige résolument vers la pièce dont il était sorti chargé des livres. Lune lui emboîte le pas avec détermination.

« Qu'est-ce qui te prend ? T'aurais pas pu me prévenir avant, si tu voulais pas me voir ? ».

Hugo stoppe sans crier gare, Rose-Lune manque de lui rentrer dedans. Il la regarde, et ses grands yeux sont pleins de colère :

« Je n'avais pas ton numéro de téléphone !

-Et alors ?

-Donne-le moi. ».

D'une poche arrière de son pantalon, habituellement cachée par la longueur de sa veste, Hugo extirpe un Smartphone. Un Smartphone dernier cri, protégé par une coque dorée ! Lune pince les lèvres.

« Quoi ?!

-Rien ! Ça fait l'effet du *fantôme* qui pilote une *Formule 1*, juste !

-De quoi ?

-De te voir, *toi* !, avec un Smartphone !

Hugo n'a pas l'air de trouver ça drôle. Ses sourcils s'abaissent et ses narines gonflent, ce qui ne fait qu'augmenter l'hilarité de Rose-Lune.

-Bon !, gronde-t-il, tu me le donnes, ton numéro, ou toi, tu es encore à l'ère du

télégraphe ?! ».

En hoquetant, l'adolescente récite son numéro de portable. Sitôt qu'il l'a enregistré, Hugo repart à grands pas.

« Qu'est-ce que t'as, aujourd'hui ?! Une fois tu es content, une fois tu fais la tête ! Hier tu trouvais ça trop *cool*, que je vienne ! ».

Rose-Lune est décidée à obtenir une réponse, mais quoiqu'elle tente, rien n'y fait. Hugo s'est muré dans un silence buté, et il fait deux allers-retours sans que Lune parvienne à lui arracher un seul mot. À la fin, elle en a assez :

« Bon ! Il est où, ton tigre ! ».

Hugo, les bras chargés de livres, s'immobilise.

« Pas question que tu le voies aujourd'hui.

-Alors là mon p'tit père ! Je suis venue pour le voir, je le verrai !

-J'ai dit non ! Il n'est pas dans un de ses bons jours.

-'M'en fiche. T'as qu'à pas la garder dans un Manoir ! ».

Sur ce mot, Lune s'élanche dans les escaliers.

« Non !!! », rugit Hugo, et Lune entend derrière elle les livres qui dégringolent. En un éclair elle a franchi le premier palier. Elle va pour tourner quand Hugo, qui a monté les marches quatre à quatre à une allure stupéfiante, se plante devant elle, le bras tendu.

« Halte-là. Tu ne vas pas plus loin. ».

Les yeux de Lune scintillent de défi. Elle ne se rend pas compte qu'elle dodeline de la tête comme Canelli le fait quand il est sûr de lui.

'*Non mais, il oublie à qui il parle, celui-là !*', pense-t-elle. Vive comme l'oiseau, elle plaque ses deux mains sur le bras tendu du garçon, et s'envole dans une roue superbe qui la fait atterrir derrière lui. Sans prendre le temps de reprendre haleine, elle s'élanche sur la seconde portion des escaliers. Hugo peste de rage sur ses talons. Mais Lune non plus ne sait pas à *qui elle a affaire*. Un souffle chuinte à ses oreilles, et, comme par enchantement, Hugo se retrouve campé deux marches au-dessus d'elle ! L'adolescente s'immobilise, stupéfaite. Hugo vient d'utiliser son propre élan pour courir *sur le mur* qui borde les marches, puis il s'est rétabli à l'aide d'une pirouette qui l'a jeté debout en plein milieu des escaliers !

Lune le dévisage, pleine d'admiration :

« T'as déjà fait du *free-style*, ou quoi ?

-Je te demande de ne pas monter.

-Mais pourquoi ? Tu m'avais dit que je pourrais voir ton tigre !

-Je viens de te le dire : ce n'est pas un de ses bons jours. Il vaut mieux ne pas le tenter quand il est comme ça. Et je ne t'avais pas promis que tu le verrais, je t'avais dit qu'on parlerait de son apprivoisement.

-Et ben allons-y, alors, parlons-en !, concède Lune, très déçue par ce revirement (les yeux du tigre ont encore hanté sa nuit), et je commencerai par te dire qu'un animal sauvage peut pas être heureux s'il voit pas suffisamment la lumière du jour.

-Non ! Tu ne comprends pas que je ne veux pas qu'on parle ? Je veux que tu t'en ailles ! ».

Lune croise les bras. Elle prend une expression de défi. Si Hugo ne s'explique pas mieux, il sera obligé de la porter pour qu'elle bouge. Le problème, c'est que l'adolescente se demande jusqu'à quel point ce fantasque inconnu ne serait pas capable d'un tel geste.

« Écoute, souffle Hugo, radouci ; tout ça, c'est de ma faute. Je n'aurais jamais dû t'inviter.

-Pourquoi ?!

-Pour commencer, parce que ce n'est pas une bonne période pour moi. J'ai plein de problèmes. Ma vie est vraiment... compliquée. Y'a des gens qui me cherchent, -je ne veux pas qu'ils me trouvent-, et j'ai d'autres problèmes personnels. Le Manoir n'est plus un endroit sûr. Et puis, pour faire les choses bien, j'aurais dû rencontrer quelque un de ta famille, me présenter, demander une autorisation pour que tu viennes me rendre visite. Je n'avais pas le droit de t'inviter dans ces conditions.

-Je te signale que trois personnes sont au courant de ce que je fais après-midi.

-Tu leur as dit que tu venais me voir ?

Le regard de Hugo se fait pénétrant, et une nouvelle fois Lune se sent rougir.

-Tu as dit que tu ne mentais jamais !

-Je mens pas ! Je leur ai dit que je venais récupérer mes affaires oubliées !

-C'est bien ce que je pensais. Tu ne leur as pas raconté que tu te rendais dans un *Manoir isolé* pour rencontrer un *homme étrange* avec lequel tu penses apprivoiser une *bête géante sauvage* !

-Non.

-Donc, tu n'as pas confiance. Et moi je n'ai pas le droit de te garder ici.

-C'est pas en toi que j'ai pas confiance, idiot ! C'est en eux ! Comment ils pourraient comprendre ? Moi je sais que tu as des problèmes, et je sais que je peux t'aider.

-Tu te trompes. Allez ouste, file ! Dehors !

-Dans ce cas, j'ai qu'à prévenir mon grand-oncle, décide Lune, qui prend une expression butée, et a déjà sorti son Smartphone de la poche de son *jean*.

-Celui qui vit à Chartres ? Ça ne sert à rien, vu qu'il ne pourra pas débarquer ici s'il s'inquiète. Va t'en.

-Je te remercie !, siffle Lune, alors toi vraiment, t'es un gars honnête ! Tellement honnête que tu veux pas garder à tes côtés une fille à qui ton honnêteté t'empêcherait de faire le moindre mal ! Quel secret tu gardes dans ce château, à la fin ?

-Rien que le tigre, et c'est déjà ça. En plus, je me suis trompé : on ne peut pas l'appivoiser.

-On peut *forcément*.

-Non. ».

Hugo descend les quelques marches qui le séparent de Lune, saisit l'adolescente par le bras, et résolument, l'entraîne vers le rez-de-chaussée. L'adolescente sent que les yeux lui piquent comme s'ils étaient pleins de sable ; dans sa gorge, une boule de tristesse.

« De toute façon c'est toujours pareil avec vous les garçons. Ma mère le disait tout le temps, vous êtes que des machines à secrets. Vous nous cachez toujours plein de trucs et 'y faut jamais qu'on s'étonne ! Sauf si vous avez un problème, parce qu'alors là c'est qui que vous appelez, hein ? C'est qui ?

-Chut ! », souffle soudain Hugo. Lune se raidit.

« Comment ça, *chut* ?!, s'étrangle la jeune fille, qui n'en croit pas ses oreilles, tu me *fiches* à la porte et j'ai même pas le droit de protester ?! Tu te crois au Moyen-âge, toi, ou quoi ?! De toute manière, tu peux pas faire ton ermite ! Si tu voulais pas me voir, tu peux me dire pourquoi tu as préparé le Manoir pour ma venue ? Et si tu veux plus entendre parler de moi, tu peux me dire pourquoi tu m'as demandé mon numéro ? ».

Le vert des prunelles de Hugo s'est assombri, quand il se tourne pour regarder Lune. Il la fixe avec tant d'insistance qu'elle se sent décontenancée.

« Je n'ai jamais dit que je ne voulais plus entendre parler de toi !, chuchote-t-il, pourtant, ça vaudrait mieux ! Allez, viens ! Et tais-toi ! ».

Rose-Lune comprend enfin qu'il se passe quelque chose de curieux. De curieux, ou même de grave. *Son* inconnu a de nouveau l'air malade. Il est tout haletant, et il craint quelque chose, c'est évident. La main serrée comme un étau autour du bras de Lune, il

descend les escaliers à toute vitesse. Il entraîne Lune jusque dans la pièce où il emmenait ses livres. C'est une grande salle presque vide, froide, dont le sol carrelé fait soudain résonner les pas des jeunes gens. Là, le garçon lâche le bras de la jeune fille, et comme s'il était en train de devenir fou, il se jette contre l'une des hautes fenêtres. Dehors, les volets à claires-voies sont toujours fermés mais, comme leur nom l'indique, il est possible de voir à travers. Lune comprend que ce que voulait Hugo, c'était ça : jeter un coup d'œil à l'extérieur.

« Quoi ? ».

Hugo claque de la langue.

« Bouge pas ! », lance-t-il avec autorité. Il s'engouffre dans le hall. Deux secondes plus tard, '*Clic ; clac*', la vieille grosse clef verrouille la serrure de la porte d'entrée, dans un fracas qui résonne.

« Viens, Ananas. ». Démangée par la curiosité, Lune tient à jeter à son tour un regard au-dehors. Au moment même où, perchée sur la pointe des pieds, elle appuie sa joue contre la vitre froide, elle sent à nouveau qu'on lui attrape le bras :

« C'est quoi le problème ? »

-Dans la bibliothèque, vite !

-Tu sais que tout ce que tu fais est suspect ? T'as de la chance que j'arrive pas à me méfier de toi, parce que... ».

Jusqu'à maintenant, Lune se sentait joliment excitée, mais à présent, elle commence à s'inquiéter. Hugo ne lui rend sa liberté de mouvement qu'une fois parvenu dans la salle aux livres. Il s'appuie au rebord d'une table, et, courbé, il se met à réfléchir. À moins qu'il ne reprenne sa respiration. Rose-Lune observe son mystérieux hôte et soudain, elle comprend quelque chose :

« Les gens qui te cherchent ! Tu as dit : '*Y'a des gens qui me cherchent*'. Ce sont eux, là, dehors ?! »

-Oui, reconnaît le garçon, d'une voix rocailleuse, et ils ne m'ont pas encore trouvé !

-Ben ils en sont pas loin, alors !

-C'est pour ça que si tu pouvais commencer par parler plus bas...

-Mais c'est qui, ces gens-là ? Et qu'est-ce qu'ils veulent, à la fin ? T'es pas chez toi, ici ?

-Je ne sais pas *encore* qui ils sont. Et je t'ai déjà dit que je suis le propriétaire de ce

Manoir. ».

Lune se retourne. Elle brûle d'envie d'aller regarder ce qui se passe dehors, et c'est alors que lui sautent aux yeux certaines bizarreries architecturales de la bibliothèque. Une salle vaste, -donnant sur l'arrière du parc, à n'en pas douter-, nantie de trois lustres antiques, de trois longues tables, mais surtout, de trois étranges fenêtres. Ceux qui ont bâti le Manoir se sont amusés à percher ces vitres à une hauteur inaccessible, si bien qu'en levant le bras, quelqu'un de la taille de Lune ne pourrait pas toucher leur pied ! Et pourtant, ces fenêtres, encastrées dans des alcôves, ont en elles-mêmes une hauteur tout à fait respectable, preuve que la bibliothèque est vraiment haute de plafond.

« Dis, euh, tes ancêtres, ils avaient un petit problème avec l'architecture, tu crois pas ?, fait remarquer Lune, dubitative ; ou bien c'était avec la lumière ?

- 'Cherche pas, tu ne pourras pas voir dehors d'ici.

- J'avais remarqué !

- Et comment tu sais qu'il s'agit de la demeure de mes ancêtres ? ».

Rose-Lune se tourne vers Hugo : il a l'air sincèrement étonné. Pour ne pas dire, méfiant.

« Le prends pas mal, mais tu m'as pas l'air d'être le genre de garçon qui passe devant une propriété abandonnée, en tombe amoureux, fait tout pour retrouver les propriétaires, et achète ladite propriété !

- Tu te trompes. La définition me correspond assez.

- Je pensais surtout à l'argent, en fait ! T'as quand-même pas l'air de rouler sur l'or ! Non, à mon avis, ce Manoir, c'est un héritage...

- Tu es venue comment, aujourd'hui ? à pieds ?

- Quoi ? Euh, à vélo...

- Il est où, ton vélo ?

- Dans le parc, à l'entrée. J'ai pas fait exprès de le cacher, mais je l'ai rangé contre le mur derrière un massif de je sais pas trop quoi, donc tes intrus l'auront pas vu, si c'est à ça que tu penses.

- Tant mieux. S'ils pouvaient croire que c'est abandonné...

- Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Un *truc* que tu as ?

- Ils veulent quelque chose et ils ne sont pas sûrs que c'est moi qui l'ai.

- Mais c'est toi qui l'as ?

- Oh, oui !, c'est moi qui l'ai. Et ils ne savent pas à quel point c'est à *moi* que ça

appartient. ».

Hugo a l'air farouche pour dire ça, et il pose sa main contre son cœur.

‘*Conserve-t-il la chose en question ici, dans sa veste ?*’, se demande Lune. Hugo s'est redressé. Il a l'air un peu moins mal en point.

« Alors ce... ce truc, dont on parle, cette chose, c'est une affaire de famille ?

-Silence !

-Quoi ? Ils vont pas me repérer parce que je chuchote, quand-même !

-Tu n'as pas entendu ?

-Quoi ?!

-Ne bouge pas ! Surtout : reste ici ! ».

Hugo disparaît. Restée seule, Rose-Lune réfléchit, quand d'un coup, Ananas s'agite. Il pousse un cri aigu, en découvrant largement ses petites dents pointues. Lune sent une sueur froide qui coule dans son dos.

‘*Repérée ?*’, songe-t-elle, prête à la riposte. Quelqu'un est en train de refermer la porte de la bibliothèque !

« Eh ! ».

L'individu prenait des précautions pour ne pas se faire repérer. Lune n'a pas juste crié qu'il se hâte d'achever, et la jeune fille a le temps d'apercevoir par l'embrasement, un bout de manche de chemise. Une chemise couleur grenat !

« Hugo ! ». Lune se jette contre la porte, et se met à tourner le bouton octogonal qui lui sert de poignée. Le bouton pivote, mais de l'autre côté de la porte on entend gazouiller un bruit suspect : la serrure ! *Hugo est en train de fermer la porte à clef !*

« Hugo ! Qu'est-ce que tu fais ?! Laisse-moi sortir ! Eh, ça va pas ?! T'es fou, ou quoi ?! ».

Hugo ne répond pas, et Lune a beau tourner la poignée : rien n'y fait. Son hôte est parvenu à fermer la porte avant qu'elle n'ait pu l'ouvrir. Elle est bel et bien enfermée ici, dans cette salle du Manoir qui n'a même pas de fenêtres convenables !

La stupeur une fois dissipée, examine les éléments de sa situation, comme on complète un *puzzle*. Personne au cirque ne sait qu'elle est dans ce Manoir. Cependant elle s'y trouve et encore, en la compagnie d'un garçon fantasque qui vient de l'enfermer pour Dieu sait combien de temps dans une pièce sans issue apparente. Et manifestement, le parc est assailli par des envahisseurs dont les intentions n'ont pas l'air d'être très honnêtes.

« T'as vu ça, Ananas ? J'y crois pas ! Il nous a enfermés ! Alors ça, il a intérêt à

s'expliquer, je te jure. Il va m'entendre ! Qu'est-ce qu'il a en tête, d'abord ?! Bon. Essayons de voir si on trouve une issue. ».

Mais aucune autre porte ne garnit les murs de la bibliothèque.

« Flûte alors, on est vraiment coincés. Je te parie qu'Hugo est allé s'assurer que son tigre pourra pas donner l'alerte. Mais pourquoi il m'a pas emmenée ? Pourtant il a vu, l'autre jour, que moi je peux l'amadouer ! ».

Tout en réfléchissant, les mains calées sur les hanches, campée en plein centre de la bibliothèque, Rose-Lune examine les meubles qui l'entourent. Sur les rayonnages sont exposés de beaux livres dont les reliures, aux couleurs vives ou fauves, et les écritures dorées ou brillantes, sont décoratives. Ils sont parfois précédés par les panneaux d'une vitrine finement ciselée sur les bords et dont le verre, épais, teinté comme de l'eau vinaigrée, paraît dater d'une époque lointaine. Sur certaines étagères, des ouvrages manquent. Pourquoi Hugo déménageait-il tous ces livres ? C'est une question qui ne perturbe pas Ananas, en tous cas. Le ouistiti s'amuse beaucoup à escalader ces reliefs. Il ne connaît pas les bibliothèques, lui ! Soudain, Lune tend l'oreille : des bruits de voix lui parviennent du dehors, étouffés par l'épaisseur des murs. Le cœur de l'adolescente se met à battre vite et fort. La voix de Hugo fait-elle partie de toutes celles-là ?

« Ananas, tu es génial ! Tu viens de me donner une idée ! ».

La jeune fille se précipite de l'autre côté de la pièce. Elle examine les lourds rideaux qui pendent de chaque côté des fenêtres. De là on ne peut rien deviner des tringles ou des crochets qui les soutiennent, car ils sont dissimulés à l'intérieur d'un coffrage dont les faces ont été ornées de moulures.

« Quand même, pour retenir des tentures pareilles, elles doivent valoir le coup, ces tringles ! ».

En prenant bien garde de ne pas se faire voir depuis le parc, Rose-Lune exerce plusieurs pressions sur l'un des rideaux de velours. Ni les tentures ni le système de suspension ne donnent le moindre signe de faiblesse. Un large sourire de satisfaction étire les lèvres de l'adolescente. Elle enroule le rideau sur lui-même, le tourne et le roule jusqu'à ce qu'il soit entortillé et qu'il ne ressemble plus qu'à une énorme corde torsadée. Alors, elle s'accroche à cette corde de fortune, se suspend, et vient récupérer le bas du rideau qu'elle emprisonne entre ses deux pieds croisés. C'est un jeu d'enfant pour elle que d'escalader les quelques mètres qui la séparent des vitrages. En l'espace de trente secondes elle peut crier victoire ! Des siècles de pluies intempestives et de sécheresses

estivales ont repeint les fenêtres d'une fine pellicule de boue encroûtée. Perchée en équilibre, Lune jette un coup d'œil dans le parc.

Elle a la stupéfaction de découvrir, dans l'herbe verte, un véhicule noir, qui a cheminé jusque là comme un gros scarabée. Les portes de la camionnette sont ouvertes, et des individus, portant *jeans* et *pulls* foncés, la tête disparaissant sous des cagoules, sont occupés à décharger des caisses.

« Ben dis-donc, y'en a qui se gênent pas ! ».

Ces manigances inquiètent Lune. Hugo ne plaisantait pas. C'est exaltant de vivre des aventures, mais ce n'est pas drôle de surprendre des *gugus* malintentionnés qui pourraient passer à l'action, (mais quelle action ?), et contre lesquels on ne sait pas quoi faire ! L'adolescente s'attache alors aux détails. Combien sont ces individus ? Quelle taille font-ils ? Se parlent-ils souvent, ont-ils l'air organisés ? Malheureusement, du point de vue de Rose-Lune, la plaque d'immatriculation du véhicule n'est pas visible.

Soudain, la jeune fille tressaille, et avec une exclamation de dépit, elle se rejette contre la paroi. '*Til, di-di, ding !*', son Smartphone vient de recevoir un SMS ! Lune redescend à toute allure, et se hâte de lire le texte inscrit dans la bulle. Les signes du plus grand étonnement se peignent sur son visage :

'Fauteuil. Retourne coussin. Entre boutons. Hugo.'

« Hugo ?! », souffle Lune, estomaquée. Celui-là l'enferme, il disparaît, et voilà qu'il lui envoie des textos énigmatiques ! Quelque soit le degré réel de son dépit ou de son agacement, la fille de Christophe et de Cataline est incapable de résister à cet ordre mystérieux. Ananas sur l'épaule, elle s'enfonce dans cette moitié de la pièce qui reste dans la pénombre (une moitié que n'éclaire aucune fenêtre, perchée ou non), et repère le fauteuil en question. Elle retourne l'épais coussin qui garnit le siège. Sur l'autre face, la vieille housse de velours paraît garnie d'une rangée de minuscules boutons. Lune retire quatre cabochons de leurs boutonnières, de quoi glisser sa main dans l'interstice. Le contact de ce rembourrage râpé, sous ses doigts, -un rembourrage qui peut bien avoir plus de dix fois son âge !-, lui arrache un frisson. Mais sa main effleure soudain quelque chose de froid, qu'elle retire facilement : une toute petite clef à tête ronde. '*Til, di-di, ding !*' :

'Retire fauteuil et tapis.'

De plus en plus intriguée, Lune s'exécute. Ce qu'il y a, c'est que ces mobiliers d'époque, ce n'est pas de la *gnognotte* ! Pour faire le moins de bruit possible, c'est en

tirant sur le tapis que la jeune fille déplace le fauteuil. Et hop !, d'une pierre deux coups. Elle découvre alors un cadenas qui, passé dans une boucle scellée dans le sol, retient une languette de métal :

« Il y a une trappe, ici ! ».

Munie de la petite clef, Lune débloque la serrure. Tout en repoussant le battant, qui tourne sur des gonds minuscules, elle ne peut s'empêcher de fixer des yeux le trou sombre et béant qui s'ouvre devant elle. Une issue ! Il y avait bien une autre issue, dans cette bibliothèque !

« Viens, Ananas. ».

Des escaliers s'enfoncent en sous-sol et bientôt, le sol change de structure ; il devient plus mat, plus granuleux. C'est une cave, ici, et il fait froid. Une odeur de propre prend Lune à la gorge. D'étranges parcelles de jour se découpent en hauteur, ici et là, comme des *croissants de lune*. Les soupiraux ! Les soupiraux que Lune avait remarqués, de l'extérieur, la première fois qu'elle était venue ! Ils lui font penser à des gueules tournées, qui la lècheraient de leur haleine chaude, car de là descendent des souffles aux parfums d'été. '*Til, di-di, ding !*'.

'*Tout à fait sur ta gauche, les escaliers.*'.

En prenant garde de ne pas heurter un meuble ici, un coin là, l'adolescente tâche de rallier le point en question. Mais la curiosité la démange. Pourquoi Hugo lui écrit-il ? Pourquoi ne vient-il pas tout simplement la retrouver ? Où veut-il la conduire, et pourquoi a-t-il usé d'une telle ruse, plutôt que de patienter avec elle dans la bibliothèque que ces importuns veuillent bien s'en aller ?

« Et puis, qu'est-ce que c'est que ces trucs et ces machins partout ? Qu'est-ce qu'il peut *fiche*, ici ? ».

L'adolescente distingue alors, sur sa gauche, une bifurcation. Contre une cloison, se dresse un autre escalier. Un escalier qui mène forcément à l'intérieur du Manoir. Lune hésite. Et si elle l'empruntait ? Si elle voyait où il mène ? Peut-être y aurait-il moyen de retrouver Hugo, en passant par là. Peut-être y aurait-il moyen de remonter, et de se poster quelque part pour observer correctement ce qui se passe dans le parc... '*Til, di-di, ding !*' :

'*N'y pense même pas.*'.

Lune sourit en coin. En face d'elle, se dessinent les escaliers dont Hugo voulait sûrement parler. Parvenue à leur sommet, Rose-Lune se retrouve sur une plateforme assez étroite, munie de deux minuscules fenêtres, et d'une porte vitrée dont les carreaux ont été

barbouillés de peinture.

« C'est bien ce que je pensais. Ananas, nous voilà sous les escaliers du perron du Manoir ! ».

L'adolescente appuie sur la poignée : la porte s'ouvre !

« Yes !!! », s'exclame-t-elle, malgré elle. Éblouie par la fulgurance du jour, la jeune fille attend le prochain SMS de Hugo. Mais le message ne vient pas. Lune comprend pourtant ce que le jeune homme attend d'elle : qu'elle sorte de ce parc. Qu'elle rentre chez elle. Elle s'y décide à regret. Quand elle retrouve son V.T.T, à demi engagée entre les battants du portail, elle se tourne vers la grande bâtisse. Si seulement Hugo pouvait donner signe de vie ! Se signaler à une fenêtre ! Écrire un SMS d'adieu...

Mais alors, le sang se glace dans les veines de l'adolescente : elle entend, distinctement, un moteur qui ronronne *derrière* elle. L'utilitaire ! Il est en mouvement dans le parc ! Déjà son nez tout noir se profile au coin de la bâtisse ! Lune reste figée : elle va se faire repérer ! Le temps qu'elle fasse demi-tour, et qu'elle aille se cacher, avec son vélo, derrière un buisson touffu, la camionnette sera engagée en face du portail : on la verra. La seule solution, c'est d'avancer. Elle donne un violent coup de pédale et, engagée sur le chemin, se dirige vers la zone résidentielle. Elle réalise alors que ce serait bien mieux si les individus en noir, -en admettant qu'ils tournent du côté qu'elle a choisi-, ne la voient pas du tout. Autant garder sur eux cet avantage de l'incognito !

Voilà les autres qui s'engagent sur le chemin. Eux aussi, ils se dirigent vers le quartier résidentiel !

« Accroche-toi, Ananas ! ». La décision de Lune est prise. Encore cinq coups de pédale. Encore quatre. Trois. Deux. La voici à l'angle des deux rues. Elle bifurque et, dans un coup de frein maîtrisé, négocie un beau dérapage. Alors elle laisse son vélo glisser au sol, se rétablit sur ses jambes et se met à courir. Par chance, une voiture est garée tout près de là. Ananas sur l'épaule, Lune se jette derrière le véhicule. Elle s'accroupit au moment même où l'utilitaire surgit à l'angle. Il passe en trombe à côté du V.T.T qui vibre encore. Mais, comme Lune y avait compté, il ne bifurque pas. Il poursuit sa route en direction de Saint-Jean-de-Braye. Lune, qui sait qu'elle ne pourra être vue depuis sa cachette, lève la tête. Alors elle mord ses lèvres pour retenir un cri : flûte ! Dans l'habitable, il n'y a *qu'un* homme ! Ses complices ne peuvent pas se trouver à l'arrière de la camionnette : le conducteur roule trop vite. Si l'un d'entre eux a décidé de quitter les lieux pour une raison inconnue, les deux autres individus suspects sont restés au Manoir !,

où se trouvent encore Hugo, son tigre, et un certain objet secret que les autres ne doivent pas s'approprier...

JAMAIS DEUX SANS TROIS

Quand elle arrive en vue du camp, Lune est en nage. Il est seize heures, passé de quelques minutes. La jeune fille n'a qu'une envie : prendre une douche. Elle se sent nerveuse. À pied, guidon en main, elle passe les portiques. Les chiens, qui vadrouillaient, lui font une belle fête, mais Rose-Lune comprend qu'il se passe quelque chose d'anormal dans le camp. À cette heure-là, un jour de représentation, tout devrait être en ébullition autour du chapiteau ! Or, l'ambiance est tout autre. Il vibre dans l'air une tension étrange.

Lune prend sensiblement la direction de sa caravane, quand Vince Carver surgit au détour d'un *camping-car* :

« Ah ! Te voilà, toi !

-Qu'est-ce qu'il y a ?

-Je serais toi, je me rendrais du côté de la ménagerie ! ». Lune n'aime pas du tout le pressentiment qui la saisit au ventre. Depuis la veille, sa vie dans la troupe n'est pas facilitée. Sa brouille avec Canelli est de notoriété publique, et tant que le Directeur ne fera pas un pas en sa faveur, -ou plutôt en la faveur des animaux-, Rose-Lune n'entend pas se déridier. Pour autant, sa rencontre avec Hugo Duchêne lui a rendu tout l'enthousiasme dont la proposition des Curmine l'avait privée, si bien qu'elle jouit à nouveau de l'entrain de son caractère, et ceux qui la connaissent ne comprendront pas ce revirement dans son humeur. Elle s'oblige donc à se renfrogner, pour que personne n'aille croire qu'elle a oublié la *trahison* de Francesco Canello. Francesco Canello dont elle entend, sans aucun doute possible, résonner la voix dans l'arrière camp. Une foule s'est amassée aux abords de la ménagerie.

« Mais alors quoi ?! Si ce n'est pas *toi*, ou *lui*, alors c'est qui ? », rugit Canelli.

Lune ne tarde pas à repérer Justine, qui ne se trouve pas très loin du centre de ce cercle improvisé.

« Juju ! Qu'est-ce qui se passe ?

-Lune ! Te voilà ! C'est pas trop tôt, dis !

-Oui bon, ça va ! Tu sais où j'étais, de toute manière !

Pour une raison qui échappe à Rose-Lune, Justine laisse glisser sur elle un regard suspicieux :

-Tu les as récupérées, tes affaires, au moins ?

-T'occupe, je t'expliquerai. Mais qu'est-ce qui se passe, là ?!

-C'est Kendra, explique Émilie, qui se trouve juste à côté de Justine.

-Elle a disparu, ajoute Thomas, juste à côté d'Émilie.

Les yeux de Lune s'agrandissent sous l'effet de la surprise. Kendra ! Le plus beau python de la troupe ! Disparu ?!

-Comment ça, elle a disparu ?!

-Jonas s'en est aperçu il y a une demi-heure. Le couvercle du vivarium a été retrouvé entrouvert, et bloqué avec la cale, comme quand on nourrit les serpents. Le cadenas était à côté avec la clef dessus. Kendra s'est échappée.

-Canelli croit que c'est de la faute de Marcello ou de *Tarzan* ?!

-Ou celle de Jonas. C'est quand-même lui, le montreur de serpents.

-Oui mais c'est pas forcément lui qui les nourrit. C'est ridicule ! *Tarzan* et Marcello sont intraitables avec ça ! Quand on ouvre les caisses ou les vivariums, ils repassent toujours derrière pour vérifier qu'on a bien refermé ; la plupart du temps, Ludo et moi on a même pas l'autorisation de nous approcher des reptiles ! Ils sont très stricts sur ce point ! ».

Justine hausse les épaules. Rose-Lune se dresse sur la pointe des pieds. D'ici elle peut voir Frankie Canelli, les tempes échauffées, qui peste et qui postillonne sur *Tarzan* :

« C'est pas possible ! Vous voulez donc fermer le cirque ! Vous savez ce que ça va coûter à la réputation de la troupe, un serpent échappé ?!

-Le point rassurant, c'est que Kendra n'est pas venimeuse, fait remarquer Armand Lacasa.

-Je ne veux pas le savoir ! C'est un animal sauvage, potentiellement dangereux, qui vit sous notre responsabilité ! Un reptile de cette taille, ce n'est pas un lézard !

Imaginez un peu qu'il lui vienne à l'idée de se faufiler dans le jardin d'un particulier ! Imaginez qu'il lui prenne l'envie d'aller se chauffer sur les dalles à côté d'une piscine ! Imaginez qu'elle se réfugie dans le bac-à-sable d'un gosse ! On est bons pour l'amende, c'est moi qui vous le dis !

-Je n'y comprends rien, confesse piteusement Basilio-*Tarzan*, dont les frères épaulés se voûtent ; une chose pareille n'est jamais arrivée, et je ne vois vraiment pas comment...

-Oui, et bien il va falloir, pourtant ! *Voir comment !* ».

Sur ce, au détour du camion de matériel, surgissent Marcello Fontana, Ludovic, Jonas Marchall le montreur de serpents, et Sanders Garay. Tous les quatre ont des mines longues comme des couteaux. Ils secouent gravement la tête :

« Rien. On n'a rien trouvé.

-Bon sang c'est pas vrrrrai !, rugit Canelli ; allez vlan ! C'est parti la galère ! Je n'ai plus qu'à prévenir les autorités ! Ah, bravo, hein ! Bravo ! À trois heures de la représentation, c'est du beau ! Bravo !

-Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Kendra s'est enfuie aussi vite ; fait remarquer Jonas, elle est née en captivité, elle est plutôt mémère ! Elle aime se prélasser, paresser, c'est pas une chasseuse !

-Oui, c'est comme ça avec les bêtes sauvages, argumente Canelli dont l'ironie ne peut échapper à personne ; offrez-leur la liberté, et vous serez surpris de découvrir qu'elles en veulent bien ! Vraiment ahurissant ! Vous avez deux ans de métier, ou quoi ?! Ce que je ne comprends pas, *moi*, c'est comment cette clef a pu se retrouver sur ce cadenas alors que chacun de vous prétend avoir conservé la sienne !

-Canelli ! Les gendarmes. ».

Toute la troupe se tourne pour découvrir Vince Carver qui arrive, accompagné de trois gendarmes en uniforme. Il y a quelqu'un d'autre avec eux. Un homme habillé en civil. Rose-Lune fronce les sourcils : où a-t-elle déjà vu cet individu ? Les gendarmes, deux hommes et une femme, ont l'air sévère et contrarié.

« Ah !, fait Canelli ; vous avez fait vite ! Qui les a appelés ? ».

Le Directeur se tourne vers les membres de la troupe, mais celui ou celle qui a convoqué les gendarmes n'estime pas utile de se dénoncer. Le plus grand des gendarmes, un homme au regard vif, se présente et introduit aussi ses collègues :

« Lieutenant Marc Chavène, et voici les adjudants Stéphane Maubert et Anaïs

Delorme. Et vous êtes ?

-Francesco Canello. Directeur du Cirque du Saphir.

-Directeur-*intérimaire*, place Armand, -à la grande joie de Lune, et au désarroi de Canelli, qui décroche à l'intendant du cirque un regard noir.

-Directeur *intérimaire* ?, reprend le gendarme, c'est-à-dire ?

-C'est-à-dire que je suis le Directeur de cette troupe, Lieutenant. Mais il est vrai que je n'occupe ce poste que temporairement, quoique de façon tout à fait officielle.

-Oui, nous avons vérifié, intervient Anaïs Delorme, les statuts du cirque sont en règle. ».

-En tous cas, vous avez bien fait de venir si vite, se rengorge Canelli. -Cette remarque a l'air de surprendre les gendarmes.-.

-Vous nous attendiez ?

-Et bien oui ! Évidemment ! Le principal, maintenant, c'est d'agir rapidement. Je vous prie de croire que c'est bien la première fois qu'une telle chose se produit.

-Quelle, chose ?, interroge le lieutenant Chavène, dont les sourcils se froncent et dont la voix devient aigre.

-C'est la première fois qu'une de nos bêtes s'enfuit !

-Parce que vous voulez dire qu'*elle* s'est enfuie ?! ».

Les trois gendarmes et le quatrième homme échangent des regards consternés cependant que Canelli, qui ne comprend plus rien à l'affaire, essuie ses tempes nerveusement. Il s'éclaircit la gorge :

« Hum ! Ce n'est pas pour ça que vous êtes là ?! On a bien dû vous l'expliquer, au téléphone ! Un de nos serpents s'est échappé !

-Un serpent !, s'exclame l'adjudant Maubert.

-Manifestement nous sommes victimes d'un quiproquo, intervient posément Anaïs Delorme ; mes collègues et moi-même nous ne sommes pas venus ici à la suite d'un coup de téléphone de votre part. Nous intervenons parce que ce monsieur est venu déposer un signalement à la Gendarmerie. Un signalement concernant le cirque. ».

L'homme en civil branle de la tête d'une drôle de façon, pour approuver, et c'est comme un éclair dans la tête de Lune :

'Flûte ! Le cycliste ! Le cycliste que j'ai mouché devant le Manoir ! J'en reviens pas ! Il est quand même pas allé porter plainte après ce que je lui ai dit ?!'

Cette histoire-là ne sent pas bon. Mais alors, pas bon du tout. Discrètement, Lune

se glisse derrière Justine.

« Qu'est-ce que tu fais ?

-Cache-moi !

-Pour quoi faire ?

-Disons qu'il vaudrait mieux que ce type-là me voit pas pour l'instant.

-Quoi ?! Tu connais cet homme ?!

-Ben... ».

Canelli prend une allure de colosse.

« Un signalement concernant le cirque ? *Quel* signalement ?

-Monsieur Caseneuve que voilà, dit avoir, il y a deux jours, fait la rencontre d'une personne qui aurait prétendu faire partie de votre troupe, s'explique le lieutenant Chavène. Cette personne aurait affirmé devant lui que le Cirque du Saphir avait l'intention de capturer une soi-disant bête sauvage. Un animal que vous auriez eu l'intention d'exposer au public. ».

Le Directeur n'en revient pas. Cette histoire lui fait oublier Kendra. Ses yeux bleus luisent comme de la glace au soleil.

« Une bête ?, s'exclame-t-il, mais quel genre de bête ?!

-La Bête d'Orléans !, déclare le fameux cycliste de Lune.

-La *Bête d'Orléans* ?! Celle de la légende ?!

« Eh... T'entends ça ? », glisse Justine à l'oreille de Rose-Lune. L'adolescente hoche la tête ; oh oui, elle entend.

« Voyons, Lieutenant, vous ne pouvez pas raisonnablement croire à une mascarade de cette nature !, plaide Francesco Canello ; la Bête d'Orléans ! Un mythe ! À ce compte-là, de quoi se serait rendu coupable le Cirque du Saphir, je vous le demande ? D'avoir trop de culture ?! ».

Évidemment les gendarmes sont un peu gênés. Lune voit que l'adjudant Delorme est prête à donner des détails, mais son supérieur l'en empêche :

« La question n'est pas là, la question est de savoir deux choses. Premièrement, est-ce que les faits qui vous sont reprochés ont un fondement de vérité, -même s'ils diffèrent du rapport qu'en fait Monsieur Caseneuve. Après tout, vous auriez tout aussi bien pu capturer un chien dangereux, ou un renard, que la chose ne serait pas plus légale. Tous les animaux que vous présentez doivent être enregistrés, imm...

-Immatriculés, et faire l'objet d'un suivi individuel régulier dont les résultats

doivent être consignés sur un carnet de santé, et transmis aux préfetures des départements où nous entrons ou bien, le cas échéant, aux mairies des villes et des villages. Je sais ! Vous devez savoir que les troupes itinérantes comme la nôtre sont étroitement surveillées ; pour ne dire que ça, nous *étouffons* sous le poids de la paperasse ! Et les contrôles sanitaires peuvent nous tomber dessus à n'importe quel moment, alors j'aimerais bien savoir, -à moins de vouloir couler notre propre affaire-, où nous pourrions bien cacher une bête féroce ! Dans les caravanes, peut-être ?! Nous sommes en règle, les papiers de nos animaux sont à jour : ils sont à votre disposition ! Et vous pouvez toujours ratisser le camp si c'est la procédure. Vous voyez que vous vous trouvez près de la ménagerie, nous pouvons commencer par là ! ».

Une nouvelle fois le Lieutenant Chavène lève la main :

« Nous n'en sommes pas là. Le Cirque du Saphir jouit d'une bonne réputation. Mais il a aussi connu des revers et des soucis financiers récemment ; vous auriez pu être tentés par l'idée d'un supplément. Beaucoup de gens sont assez crédules, ou assez impressionnables pour payer une visite qui promet de leur faire voir une créature de légende, vous savez. On a déjà vu ça. -L'allégation ne plaît pas à Francesco Canello, c'est le moins qu'on puisse dire.-.C'est notre travail de vérifier. Et c'est également notre travail de traquer les rumeurs. Il n'y a qu'un pas entre la mauvaise plaisanterie et le faux témoignage. Par prévention j'aimerais apprendre, Monsieur Canello, si vous pensez que quelqu'un de la troupe a pu colporter une telle histoire.

-J'aimerais l'apprendre aussi, croyez-moi ; gronde Canelli ; alors ! Est-ce que quelqu'un d'entre vous a fait ça ?!

-C'était une jeune fille, précise ledit Caseneuve ; une jeune fille brune. Déjà Canelli gonfle ses narines.

'*Tais-toi, mais tais-toi !*', supplie Rose-Lune.

« Une jeune fille brune, qui avait un petit singe ! Un macaque. ».

Lune ferme les yeux. Évidemment, maintenant, il est trop tard pour penser échapper. L'adolescente avance. Elle ne veut pas attendre qu'on l'appelle. La tête levée, Ananas sur l'épaule, elle se place au milieu du cercle. Elle sent peser sur elle les indignations des siens, et le regard en coin de Romain Curmine, moqueur, lui fait comme une brûlure. Bien sûr, elle peut avoir l'air d'une sauvageonne, avec sa chevelure épaisse que sa course folle en vélo a rendue hirsute, et son air farouche. Mais ses yeux noirs brillent d'honnêteté, et son front est clair comme un matin d'été.

« Oui voilà, c'est elle !, se fourvoie Caseneuve ; c'est elle, avec le macaque !

-C'est un *ouistiti...*, rétorque Lune, en fichant son regard dans celui de ce désagréable individu. Le Lieutenant Chavène le cache, mais il retient un sourire au coin de sa bouche.

« Et bien, jeune fille, dis-nous qui tu es.

-Rose-Lune Jabert-Parenti, Monsieur. C'est mon nom.

-Parenti, tu dis ? De la famille des Parenti qui détiennent ce cirque ?

-Je suis la fille de ses propriétaires. -Le lieutenant hoche la tête.-.

-Quel âge as-tu, Rose-Lune ? Seize ans ?

-J'aurai quinze ans dans trois mois.

-Tu es grande, dis-donc ! Bien, dis-moi, est-ce que tu reconnais cet homme ? ». Le lieutenant Chavène désigne le cycliste, et Rose-Lune acquiesce.

« Tu l'as rencontré quand ? Il y a deux jours ? Le neuf Juillet ?

-Oui.

-Alors. As-tu fait allusion à une *bête*, en présence de ce monsieur ?

Lune pince les lèvres. La dernière chose qu'elle voulait, c'était bien causer du tort à son cirque ! Voilà qu'à cause de cette blague stupide, la réputation de la troupe est mise à mal...

-Oui, j'en ai parlé, admet-elle.

-Ah.

-Mais c'est pas moi qui en ai parlé la première.

-Comment cela ?

-Ce Monsieur Caseneuve, c'est *lui* qui m'a abordée. Il a dit que je devrais faire attention, parce qu'il y avait une bête féroce en liberté dans la région, et qu'elle pouvait être dangereuse. ».

Tout en relatant ces faits, Lune dévisage l'importun sans se gêner, et elle sent qu'il perd de son assurance. À peine a-t-elle prononcé ces mots qu'elle entend les membres de la troupe s'agiter et murmurer. Le lieutenant lui-même a l'air mécontent. Il se tourne vers Caseneuve :

« Vous confirmez ?!

-Euh, je... Je... Je confirme, en effet.

-Mais alors, Lieutenant, ça change tout !, s'exclame Armand.

-Ça change beaucoup de choses en effet ; mais tout de même je voudrais entendre

la vérité de la bouche de Rose-Lune. Rose-Lune, pourquoi as-tu prétendu que des membres de la troupe de ton cirque s'apprêtaient à capturer une bête sauvage imaginaire ? Si c'est ce que tu as fait ?

-Oui, je l'ai fait. J'ai dit ça parce que j'aimais pas la façon dont cet homme me parlait, et je trouvais son histoire ridicule. Je veux pas qu'on m'aborde dans la rue, 'toute manière.

-C'est un réflexe de prudence.

-Oui, mais j'ai regretté d'avoir fait cette blague. J'étais soulagée de pas avoir donné le nom du Cirque du Saphir. Ici, personne a rien fait de mal, et je voulais pas d'ennuis pour la troupe. C'était juste une farce, et je pensais pas qu'on pourrait me retrouver. ».

Le lieutenant Chavène croise les bras sur sa poitrine. De toute évidence il est convaincu par la sincérité des propos de l'adolescente, et il lui fait confiance. Elle l'éblouirait même un peu, avec son assurance et son courage, que ce ne serait pas étonnant.

« Bon, bon, déclare-t-il lentement ; je vois l'affaire. De toute manière, puisque ce n'est pas toi qui as parlé de ces choses en premier, tu ne peux pas être tenue pour responsable. Mais tout de même, Rose-Lune, j'attire ton attention sur le fait qu'il vaut mieux passer son chemin que de raconter des choses imaginaires à un inconnu. Toutes les blagues ne sont pas de bon goût, et comme tu peux le voir, certaines conduisent loin. ».

Lune en est la première surprise, mais elle ne peut s'empêcher d'éprouver de la gratitude envers cet homme franc qui, gendarme ou pas, agit, (elle le sent bien), d'après ses convictions. Il y a un rire au fond de ses yeux bruns ; quelque chose de rassurant qui ne fait pas craindre d'être accusé à tort. Derrière le lieutenant, les adjudants Maubert et Delorme sont campés comme des statues. Rose-Lune acquiesce de la tête.

« J'ajouterais que tant que tu le peux, il faut que tu évites de te promener seule dans des endroits isolés ; ajoute le gendarme, (et quelle ironie ! C'est ça que lui avait dit aussi ce Caseneuve !) ; ce n'est pas prudent. Malheureusement. ». Le lieutenant se tourne alors vers Canelli :

« Allons donc ! Les choses s'arrangent. Il ne s'agit en quelque sorte que d'un malentendu.

-Un malentendu, oui ; convient Francesco Canello d'une voix grave ; il faut vous dire en effet, Lieutenant, que Rose-Lune Parenti est une enfant malicieuse. Elle a ça dans la peau, les contes et la farce. ».

‘Oh non..., pense Lune qui serre les poings ; *il va tout gâcher ! Qu'est-ce qu'il va aller raconter, c'est pas vrai !!!*’.

« ...mais c'est plutôt normal, pour une fille de cirque. Voyez-vous, la comédie, l'improvisation, le bagou, ce sont des choses qui nous font vivre, nous autres gens du spectacle. Cette jeune fille est indépendante et inventive, personne ici n'irait le nier. Et j'ai peur que cette habitude de raconter des histoires ne lui vienne de son rapport à la piste, au public, qu'il faut toujours divertir et émerveiller, vous comprenez.

-Je comprends.

-Mais Rose-Lune n'est pas une menteuse. Ça, je m'en porte garant. Elle est honnête et droite, et elle ne ferait jamais rien qui pourrait compromettre l'avenir du Cirque du Saphir, vous pouvez en être sûr. C'est pourquoi je vous suis reconnaissant de bien vouloir oublier cette histoire...

-Oui, c'est en effet ce que je vais faire, du moins si je n'entends plus parler de cette troupe tant qu'elle sera de passage à Saint-Jean-de-Braye. Dites-moi, à ce propos, avez-vous un rapport avec l'école de cirque qui se trouve chez nous ?

-Bien entendu. Nous recevons ici même des apprentis qui viennent se former à la vie itinérante. Mais, Lieutenant, à propos du serpent...

-Du serpent ? Ah, oui ! *Le serpent*. J'oubliais. Attendez un instant. Maubert, Delorme ! Conduisez Monsieur Caseneuve au poste, et prenez sa déposition. Informez-le de ce que peut encourir un individu majeur qui participe à la propagation de rumeurs propres à troubler l'ordre public, et faites-lui comprendre qu'on n'aborde pas ainsi les enfants dans la rue. ».

Les adjudants inclinent la tête, et invitent le cycliste Caseneuve à les suivre. Nul doute qu'il va s'en souvenir, ce drôle d'individu, de ses rencontres successives avec Rose-Lune !

Après cela, Canello se met à expliquer ce qui concerne le python échappé. Mais Lune, elle, prend la foule à rebrousse-poil. Elle a l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête. C'est éprouvant d'être dénoncé en public. C'est éprouvant d'être regardé comme un poids par tous les membres de la grande famille de son cirque ; et c'est éprouvant de devoir répondre et se justifier devant un imposant gendarme. *Mais, Canelli ! Qu'est-ce qui lui a pris ?!* La voilà, la grande question !

‘*Pourquoi, mais pourquoi m'a-t-il défendue ?*’, se demande Lune avec une stupeur tourmentée. Elle est trop absorbée pour remarquer la façon dont Justine la laisse partir

sans chercher à la rattraper, elle ne voit pas le mélange de surprise et de déception qui teinte les jolis yeux de son amie.

« Où tu vas, Lune ? ».

L'intéressée sursaute. Canelli ! Campé devant elle comme l'image de sa conscience !

« Co... Comment as-tu fait pour arriver là si vite ?!

-J'ai dit : où tu vas ?

-À ma loge...

-À ta loge ! Très bien ! Tu y entres, et tu y restes, tu m'entends ? Jusqu'à ce que je déclare que tu peux en sortir !

Le front de Rose-Lune se froisse. Elle hésite un moment.

-Est-ce que tu m'as compris ?!, répète durement le Directeur.

-Oui.

-N'importe quoi ! Aller raconter à un inconnu stupide que le Cirque du Saphir va exposer au public une bête féroce illégalement détenue ! Rien de moins que la fameuse Bête d'Orléans ! Tu es tombée sur la tête, ma parole ! Pourquoi ne prends-tu pas le porte-voix, tant que tu y es, et ne cries-tu pas à la ronde que Frankie Canelli, l'illustre jongleur, le Directeur de cette troupe, se rend chez les gens la nuit pour enlever les petits enfants et les forcer à devenir des artistes, hein ?!

-J'ai pas nommé le cirque devant cet homme ! Et vous venez de dire au Lieutenant que...

-Peu importe ce que j'ai dit ! Dans ta loge ! Et tu peux croire que je vais prévenir César, maintenant. Tu as fait venir les gendarmes ici ! Ça ne peut pas continuer ! ».

Évidemment non, ça ne peut pas continuer ! Francesco Canello qui défend Rose-Lune Parenti : ça ne peut pas continuer ! C'est bon pour passer devant des gendarmes à qui on veut faire l'impression d'être un gentil directeur paternel ! Lune serre les dents :

« De toute façon, 'faut que vous le préveniez pour avoir perdu Kendra, non ?, rétorque-t-elle. Canello prend la remarque pour une provocation ; et il plisse les yeux :

-À ce propos, justement. Jure-moi que tu n'y es pour rien !

-Quoi ?!

-Mademoiselle qui défend corps et âme les pauvres animaux maltraités ! Ce ne serait pas toi qui aurais fait sortir Kendra, des fois !

-Tu m'accuses ?!

-Je me demande jusqu'où tu n'irais pas pour que je sois tenu responsable d'un malheur qui arriverait au cirque, voilà ce que je me demande ! ».

Cette fois, Frankie Canelli perd son sang-froid. Il y a un goût amer dans la bouche de Rose-Lune, juste comme si elle venait de croquer à pleines dents dans un pamplemousse même pas épluché.

« Je sais pas jusqu'où je pourrais aller pour que *vous* me laissiez tranquille, dit-elle d'une voix calme, et froide, mais si j'avais voulu faire quelque chose contre *vous*, j'aurais sûrement pas enlevé quelque chose à *mon* cirque. ».

* * *

Voilà près de trois heures que Rose-Lune est consignée dans sa loge. Excitée comme une puce, la jeune fille s'est assise devant son ventilateur en ordre de marche, dont la grille est décorée par des rubans brillants qui flottent dans le vent. Pour tâcher de se calmer, elle a commencé par réviser ses cours. Verbes irréguliers anglais, notions d'histoires et dates fatidiques, l'excellente élève qu'est la jeune artiste a tout passé en revue. Mais trop de choses circulent dans sa tête. Entre la disparition de Kendra et les événements du Manoir, ce ne sont pas les questions, ni les inquiétudes, d'ailleurs, qui manquent à l'adolescente.

À présent, l'heure du spectacle approche, et Lune entend résonner des flonflons lointains.

« Tu crois, toi, que Canelli renverra Marcello, si on retrouve pas Kendra, ou qu'elle fait des dégâts ? », demande Lune à Ananas, qui est occupé à jouer avec le bouchon d'un stylo-feutre. Le petit ouistiti lève ses yeux brillants sur sa maîtresse, mais il ne répond rien.

« Oui, évidemment, t'en sais rien, mon pauvre. ».

Lune a le sentiment d'être hantée par le bruit du moteur de la camionnette noire... Pour se détendre, elle se met à faire de ces grimaces savantes qu'on fait chez les gens du cirque, comme son père le lui a appris. Il y en a, du stress, quand on doit sourire tout en se balançant au-dessus du vide, quand on marche sur un fil, ou quand on met sa tête entre les crocs d'un lion !

C'est alors que résonnent quelques coups sur la porte de la caravane.

« Lune ? T'es là ? ».

Lune ouvre la porte, et tombe nez à nez avec Cynthia Fontana, la femme de Marcello, qui porte son costume de scène, (elle est écuyère). S'il est vrai que Cynthia pense surtout à l'avancement de ses enfants au sein de la troupe, s'il est vrai qu'elle n'apprécie pas toujours les libertés que prend la fille des Directeurs, elle aime bien Lune, et elle l'admire.

‘*Qu'est-ce que tu veux ?*’, disent les yeux de Lune, qui luisent comme ces pierres noires des forêts, un jour de pluie.

-Excuse-moi de te déranger, Lune. Il va falloir que je me rende en piste, mais je me suis brusquement rappelée de quelque chose. Je t'ai cherchée en début d'après-midi, au moment de la distribution du courrier. Armand a fini par me dire que tu t'étais absentée. Et avec tout ce qui s'est passé après... Enfin voilà, il y avait ça pour toi aujourd'hui. Je crois que tu vas être contente. ».

Cynthia tend à Rose-Lune un petit paquet qu'elle tenait jusque là caché derrière sa jambe. Un colis brun, un colis qui a été tamponné... en Inde ! Lune sent le sol qui se dérobe sous ses pieds, et ses jambes se transforment en coton. C'est tout juste si son cœur ne s'arrête pas de battre. Des nouvelles de son père ! Ce sont des nouvelles de son père ! Elle attrape le paquet, et se jette au cou de Cynthia :

« Oh, merci ! Merci, Cynthia !

-Mais, de rien, ma grande !, balbutie l'écuyère, toute surprise par cette effusion ; moi je n'y suis pour rien ! Je suis seulement la responsable du courrier !

-Merci quand même !

-Ravie que tu sois contente.

-Contente ? Mais c'est trop génial ! Merveilleux de chez merveilleux !

-Vite, va donc ouvrir ça.

-Ouais, j'y vais. ».

Lune fait un demi-tour-pirouette à la mesure de la musique folle qui danse la farandole dans son cœur, mais elle se retourne au dernier moment :

« Au fait, Cynthia ! ‘Y faut pas t'inquiéter, pour Marcello. Je suis sûre qu'il n'y est pour rien dans la disparition de Kendra. Il est toujours bien trop prudent avec ça : ça peut pas être lui qui a oublié de refermer le vivarium.

-Oh, merci, Lune. C'est gentil de dire ça.

-Je le pense.

-Et ce que je pense, moi, c'est que tu as eu bien raison de lui *ficher la trouille de*

sa vie, à ce Monsieur Case-machin-chose. Après tout, c'est lui qui a voulu te faire peur le premier ! ».

Cynthia s'éloigne sur un clin d'œil, et Lune éclate de rire. *Monsieur Case-machin-chose*. Le cycliste !

Après cet épisode, l'adolescente se jette sur sa couchette, et commence à déballer le colis, qui est enveloppé comme un paquet cadeau. Son cœur joue du tambour, et mille oiseaux de printemps volent dans sa tête. C'est le moment que choisit son téléphone pour sonner.

« Oh, flûte ! ». Lune se fige sur place. Si elle ne décrochait pas ? Cependant, la curiosité l'emporte :

« Allô ?

-Salut, Fillette !

-César ! Oncle César !

-Lui-même. ».

D'abord Lune est très heureuse d'entendre son grand-oncle, puis elle croit deviner mes raisons de cet appel :

« Ouille... Frankie t'a appelé, c'est ça ?

-Non ! Non, j'ai pas eu de ses nouvelles, mon petit.

-Ah ? C'est pas pour ça que tu m'appelles ?

-Pourquoi je t'aurais forcément téléphoné si Canelli m'avait joint, dis ?

-Oh, pour rien ! », souffle Lune. Elle pense 'ouf !', mais elle est partagée. Est-ce qu'il ne vaudrait mieux pas qu'elle avertisse elle-même son oncle de ce qui est en train de se passer dans *son* cirque ? Si elle laisse faire le Directeur, il risque de ne pas y aller tendrement ! Mais si elle parle la première, n'aura-t-elle pas l'air de plaider sa propre cause ? Oh, et puis surtout, elle ne veut pas gâcher ce moment. Aux oubliettes, Canelli !

« Pour rien, assure-t-elle, disons qu'il aura sûrement... des choses à te raconter. Oh, César ! Est-ce que tu sais ce qui vient de m'arriver ?

-Non ?

-Je viens de recevoir un colis de Papa !

-Aah ! Alors ça, c'est mieux que la fanfare ! Mieux que la fanfare, ma fille ! Et tu sais pourquoi c'est encore mieux que mieux ?

-Non ?

-Et bien, tu vois, il y a des moments dans la vie où tout tourne mal. Tout va de

travers, -tu sais ce que c'est-, tout est triste, et ça dure, et ça dure... Et puis soudain, -*paf* !-, comme ça, (César vient de claquer dans les doigts, et c'est ce qui fait prendre conscience à Lune qu'il y a du bruit derrière lui), 'y a une belle chose qui arrive, et elle a l'air d'en entraîner d'autres à sa suite. Ça paraît curieux, mais quand 'y nous arrive une bonne chose, 'y nous en arrive souvent plein.

-Mais qu'est-ce que...

-Allez tiens, *je te la passe, elle n'en peut plus*. Bisous, ma fille ! ».

Oncle César a dit ça avec un sourire dans la voix, et Rose-Lune est aveuglée par un *flash* blanc.

Elle a si peur de comprendre que ses mains deviennent moites, et c'est un miracle si elle parvient encore à tenir le Smartphone.

« Allô?, souffle-t-elle d'une toute petite voix. -Silence-.

-... Lune ? Allô, Lune ? Mon trésor ?

-Maman ?!

-Rose-Lune ! C'est bien toi ! C'est moi ! C'est Maman ! ».

Cataline ! Cataline est réveillée ! Lune arrive à peine à y croire. Que c'est bon d'entendre cette voix, si douce, si familière ! Tous les anges du ciel ont l'air de s'être réunis dans le cœur de Lune ; ou bien tous les flots de la mer.

« Lune, tu m'entends ?

-Maman ! Oh, oui Maman, je t'entends ! J'arrive juste pas à y croire ! C'est incroyable, t'es réveillée ! Comment tu vas, dis, comment tu vas ?

-Oh, paraît-il que je vais toujours à peu près pareil. C'est ce qu'*ils* m'ont dit, et *ils* projettent de me faire passer des examens tant que je serai lucide, mais je *les* ai à peine écoutés. Parce que je sais, moi, que je vais mieux.

-C'est vrai ?!

-Oh oui mon Cœur, c'est vrai. C'est vrai parce que je me bats, tout le temps, pour pouvoir te retrouver. Tu me manques tellement ! Je n'en peux plus de te faire subir des choses pareilles.

-C'est pas grave, Maman. Ce qu'il faut c'est que tu te reposes.

-Oh ça, je sais que tu es courageuse. Mais moi, j'en ai assez de me reposer ! Ce que je veux, c'est être près de toi ! Je veux entendre ta voix, je veux voir tes yeux et ton sourire, je veux passer ma main dans tes cheveux ! Je veux que tu puisses me dire tout ce que tu as à me confier. Je veux qu'on retrouve nos fous rires et notre complicité ; je veux te

voir évoluer sur les trapèzes ! Mon bébé devient une grande fille, une belle grande fille ! Je ne veux plus que tout ça se passe sans moi... ».

Tout en reniflant piteusement, Lune pense que sa mère l'appellera encore *son bébé* quand elle aura vingt ans, et sûrement encore quand elle en aura trente. C'est une chose obligée. Quelle force il y a, dans la voix de Cataline ! Une détermination d'artiste. Mais Lune entend aussi toute cette tristesse, en arrière-fond, et elle voudrait rassurer sa mère, elle aussi :

« Tu y arriveras, Maman, tu verras. Il y aura forcément un moment où on sera de nouveau réunis tous les trois ! Ça peut pas se passer autrement. D'ailleurs, tu sais ce qui vient de m'arriver ? J'ai reçu un colis de Papa ! Là, juste à l'instant ! C'est dingue, non ? Je suis en train d'ouvrir le paquet de Papa et tu m'appelles juste au même moment ! C'est un signe, ça !

-Oui c'est un signe, souffle Cataline qui renifle, elle aussi.

-Tu veux que je te lise ce qu'il m'écrit ?

-J'allais te le demander !

-Attends, 'faut que j'ouvre le carton. -Ananas, arrête, tu me chiperas pas ce téléphone, cette fois-. Maman ? Il y a une carte dans le colis, et au fond, il y a... Euh, un truc emballé. Je sais pas ce que c'est, c'est plein de mousse et de *scotch*, je l'ouvrirai plus tard.

-Et la carte ? Que dit ton père ?

-Euh, sur la carte on voit le Taj-Mahal, tu sais, avec le bassin devant. On voit aussi le Gange, et les pèlerins qui se baignent dedans, et un éléphant recouvert de pierreries, enfin, c'est joli ! Et Papa dit ça, attends, je te lis :

« *Ma Lunette*, (ça y est, il recommence avec ça),

Ma Lunette, Rose-Lune chérie.

Nous sommes le 1er Juillet. Hier, je suis arrivé dans un... ashram. On m'y a accueilli. (Flûte, ça date de dix jours, M'man !). Na na na... dans un ashram. (C'est quoi, un ashram ?! Ah, il explique.). il y a là une communauté de gens qui ont décidé de vivre ensemble en suivant un enseignement précis. Les gens savent que je suis en quête d'une réponse qui nous sauvera tous les trois, ta Maman, toi, et moi. Un homme vient de me conseiller de renoncer à tout ce que je porte sur moi qui vient de France, et qui vient de cette vie que j'aime tant avec vous ; je dois faire place nette dans mon esprit, tu comprends ?, pour recevoir ma réponse. (T'entends ça, Maman ?). Il m'en coûte, tu ne

peux pas savoir, mais j'ai accepté de me défaire de tout, téléphone y compris. (Voilà ! C'est pour ça qu'il m'appelait plus !). Ce qui veut dire que je ne pourrai plus t'appeler, ma belle artiste, et l'idée que tu pourras t'inquiéter me déchire en deux. J'espère que ma pensée arrivera à traverser les terres et les océans et que tu m'entendras te dire de ne pas te faire de souci pour moi. Je me dépêche de t'écrire cette carte avant d'entrer en retraite. (En retraite ?!). Je te joins une petite chose : je n'ai pas pu résister. Sois courageuse, Lune chérie, pense fort à tes parents qui font tout pour te retrouver. Je te contacte dès que je le peux. Passe mon salut à toute la troupe. Je t'aime, Papa-Chris. ».

Lune a la vue qui se brouille. Elle s'imagine son père, seul et dépouillé, qui attend quelque part, là-bas, au fond des terres rouges de l'Inde !, et elle s'imagine sa mère écoutant, accrochée à la main de César, là-bas dans sa clinique, à Chartres. Son cœur est serré comme un mouchoir qu'on tord entre les mains.

Ni elle ni Cataline ne disent rien. Pendant un long moment, elles n'entendent que les respirations l'une de l'autre.

« Lune, articule enfin Cataline, tu sais quoi ?

-Non ?

-Cette carte, tu vas me la montrer, mon Cœur. On me fait signe qu'il faut que je me repose, maintenant, mais avec ton grand-oncle, on a déjà parlé de ça. Il va venir te chercher, dès que c'est possible, dans les jours prochains.

-Oui ?!

-Oui, et tu viendras me voir. On passera du temps toutes les deux, tu te rends compte ? Comme j'ai hâte ! Il y a tant de choses que je veux te demander ! Tu viendras, n'est-ce pas ? ».

Lune ne peut s'empêcher de sourire toute seule dans sa loge. Comment fait sa mère pour sembler à la fois si forte et si fragile ?

« Bien sûr que je vais venir, M'man ! Même que je vais pas tenir en place, en attendant ! ».

La mère et la fille s'échangent des tendresses, des promesses, et encore cent au revoir, avant de se décider à raccrocher. Alors, Lune se sent comme suspendue dans une bulle. Une bulle de joie qui l'enveloppe et qui efface, de sa douceur, les peines et les inquiétudes qu'elle a eues les jours précédents. La voix de sa mère résonne dans son cœur, et les mots de son père, aussi. Tout ça en même temps ! C'en est presque incroyable. Sans y penser, l'adolescente se lève, va chercher des ciseaux, et, revenue sur son lit, se met à

couper les liens qui entourent les objets que son père '*n'a pas pu se retenir de lui envoyer*'. Et tandis qu'Ananas fait connaissance avec ces restes de cellophane et de *scotch*, -c'est très amusant, ces choses-là-, Lune découvre, entre ses mains, deux superbes figurines de pierre. Pour ainsi dire translucides, l'une porte des reflets bruns et des rayures profondes ; l'autre, verdâtre, est constellée de petits éclats noirs. Les deux sont hautes comme le pouce.

« Oh, c'est marrant !, souffle Lune, en retournant entre ses doigts les objets dont elle aime déjà le poids, et le toucher lisse et frais ; ça c'est un singe, -un petit singe arboricole-, et ça... c'est un tigre ! ».

SOUPÇONS DANS LA NUIT

Jetée en travers de sa couchette, les yeux dans le vague, Rose-Lune fait jouer entre ses doigts les statuettes qu'elle vient de recevoir. Son cœur est si plein, que c'est à faire peur !

'Comment est-ce que je vais raconter à Maman tout ce qui m'arrive en ce moment ? Comment se comporte Canelli, ma rencontre avec Hugo, et tout ? Comment est-ce qu'elle va réagir quand elle saura que Frankie veut plus que je m'entraîne ?...'

Lune s'amuse à faire glisser le tigre de jade entre ses doigts quand, brusquement, son cœur fait un bond. Dans son estomac vient de se faire un creux qui ressemble à une faim subite :

« Le tigre !!!, s'exclame-t-elle, la voix coupée, se jetant assise sur le bord de son lit, bien sûr ! Le camion grillagé à l'arrière du domaine, et cette mission de reconnaissance : tout ça, c'est pour le tigre ! C'est *lui*, qu'ils viennent chercher ! ».

Fiévreuse, l'adolescente tâche de se calmer pour mettre de l'ordre dans cette soudaine logique.

« Il faut absolument que je trouve le moyen d'avertir Hugo ! Il faut qu'il sache quel risque il court avec son... ». La jeune fille s'interrompt une nouvelle fois, parce que son malaise s'intensifie... Dans ses bras et dans ses jambes, le sang a l'air d'être pailleté.

« Flûte, flûte, flûte !, souffle-t-elle, et si *Hugo faisait partie de la bande* ?! Je le connais pas, comme il me l'a bien fait remarquer ! Après tout, hier il voulait que je vienne le voir, et aujourd'hui : je le gênais. Et si c'était parce qu'hier, il avait oublié que ses complices devaient venir le retrouver au Manoir ? Ce serait pour ça qu'il aurait voulu me

faire partir, au début, et qu'ensuite, il a tout fait pour me cacher ce qui se passait dehors. Le tigre a tellement l'air de le gêner ! Il doit chercher à s'en débarrasser, et il a tout fait pour que je le comprenne pas ! Sinon, comment expliquer qu'il se soit enfui comme un voleur ?! Comment expliquer qu'il ait osé nous enfermer, probablement dans la seule salle de son Manoir qui donne pas vue sur l'extérieur ?! ».

Rose-Lune reste pétrifiée. Il a beau faire chaud, elle a froid ; à cause de son frisson la moiteur de sa peau se change en sueur gelée. Que tout ça est machiavélique ! Et sordide ! Quel projet peuvent bien avoir ce Hugo et ses acolytes, pour avoir monté un plan pareil ? Est-ce que ce sont eux, qui sont à l'origine de la rumeur selon laquelle la région d'Orléans serait hantée par une créature dangereuse ? Qui sait ? Alors, Hugo aurait trompé Lune... La jeune fille peine à y croire. D'ordinaire, elle ne se trompe pas sur les gens. Mais ce Hugo Duchêne, -s'il s'appelle bien '*Hugo Duchêne*', (ce qui n'est pas sûr vu qu'il avait hésité à répondre à ce sujet)-, ce Hugo Duchêne s'est montré trop secret. Depuis le début, c'est évident qu'il cache quelque chose. '*Ne dites rien de ce que vous avez vu au Manoir*', avait-il recommandé. Presque un aveu !

En dépit des preuves qui s'accumulent, Lune a l'impression de blesser une amitié en osant imaginer des choses pareilles. Quand on a confiance en quelqu'un, on n'a pas le droit de le trahir, même par la pensée ! Et la jeune fille avait eu confiance en cet étranger, dès le début. Sûrement parce qu'il avait l'air bizarre. Décalé. Un peu comme le sont les gens du cirque, par rapport au reste de la société. Un peu comme elle, donc. Mais Rose-Lune le sait : souvent, bien trop souvent, les gens peuvent être décevants.

« C'était pourtant évident !, se sermonne-t-elle, sans même se rendre compte qu'elle a les larmes aux yeux ; mais je me suis laissée avoir par son côté '*loup solitaire*', malade et incompris. J'ai craqué pour ses regards ! Pourtant, même ses malaises, il les a sûrement inventés. Tout s'explique, y compris la raison pour laquelle il m'a si mal accueillie, la première fois. Je me suis fourvoyée. Oh, je suis dégoûtée. ».

Lune ne sait plus quoi penser. Elle donnerait tout pour trouver une faille dans son raisonnement, mais au contraire, plus elle y pense, plus tout se tient :

« La seule chose que je comprends pas, renifle-t-elle, c'est pourquoi, si Hugo tenait vraiment pas à ce que je mette le nez dans ses affaires, il m'a invitée. Est-ce qu'il avait peur que je parle, après notre première rencontre ? Alors, pour me tenir à l'œil, il serait venu me relancer ici, aurait fait mine de bien vouloir de moi ? Peut-être même avec l'intention de me fichier la trouille une fois que je serais au Manoir. L'emprisonnement

dans la bibliothèque, le jeu des SMS, le passage dans le sous-sol sombre et l'échappée dans le parc, tout ça pouvait bien être une mascarade. Je donnerais cher pour savoir s'ils étaient tous en train de se *marrer* de l'autre côté, pendant que je m'enfuyais. ».

Plus Lune réfléchit, plus elle se renfrogne, mais il est vrai que, quand on y pense bien, des trois individus cagoulés qu'elle avait observés en douce durant l'après-midi, il y en avait deux dont la carrure s'approchait de celle du garçon. Ça aurait même pu être lui qui conduisait la camionnette.

« C'est ça ! Ils ont tout fait pour me faire peur, pour que je revienne plus jamais fureter du côté du Manoir ! Ce qu'il y a, c'est qu'ils me connaissent pas ! Et ils peuvent pas savoir que j'ai aucune intention de leur laisser faire du mal au tigre. -Si tant est qu'ils y arrivent, parce que je donne pas cher de leur peau s'il se met en colère-. Vraiment, en ce moment, je supporterais pas qu'on fasse *encore* du mal à une bête captive. ».

Bien que torturée, Lune poursuit, et elle finit par déduire que le tigre, qui se cachait dans la tourelle, (comportement tout à fait anormal pour un fauve), devait chercher à échapper à Hugo. Car rien ne prouve que le tigre appartienne bien au garçon, même s'il l'a prétendu ! L'adolescente en vient à penser que les trois malfrats ont dû voler l'animal à son véritable propriétaire, -dans quel but, une rançon, peut-être ?-, et par la suite, se trouver ennuyés pour prendre soin de lui. Ainsi qu'elle l'avait fait remarquer, ce tigre géant n'est pas une peluche ! Quoiqu'on ait voulu lui faire subir, il avait dû réussir à échapper à ses ravisseurs, lesquels doivent avoir toutes les peines du monde à s'en faire obéir. Ça prêterait à rire si toute cette affaire n'était pas si grave, mais en tous cas, voilà qui explique pourquoi ce prétendu Hugo pouvait être le maître d'une bête pareille, et si peu s'y connaître en la matière.

Que faire, maintenant ? Voilà la véritable question qui se pose. Dans l'urgence, Lune se met à mordre l'ongle de son pouce. Elle a beau se tourner et se retourner, elle ne voit personne qui puisse véritablement l'aider, un soir comme celui-ci, un soir de représentation, alors que la disparition du python doit obnubiler la pensée des artistes, et rendre leur concentration nerveuse...

Pourtant, à l'idée des scènes de carnage qui pourraient avoir lieu dans le parc du Manoir, cette nuit, l'adolescente en vient à regretter de ne pas s'être confiée à quelqu'un d'adulte dans la troupe. Quelqu'un qui, à l'heure qu'il est, aurait su quoi faire. Bien sûr, Cataline saurait intervenir comme il faut. Mais Lune ne veut pas la déranger avec une telle affaire, pas en ce moment. César, alors ? Lui aussi saurait quoi faire, mais il

avertirait Cataline !

Quelques secondes passent. Lune, indécise, ressent ce qu'on ressent sur un trapèze, avant de s'élancer pour tenter un saut périlleux. Cette seconde folle, juste avant qu'on ne se décide à se jeter dans le vide. Alors, *elle saute* :

« D'accord : c'est moi qui y vais. Mais soyons méthodique : ça va pas être de la tarte. Problème N°1 : le matériel. ».

L'adolescente se rue sur un tiroir. Au milieu d'un tas de bricoles, elle retrouve le couteau suisse que César lui avait offert, et un sifflet à ultrasons, qui lui vient de *Tarzan*. Elle s'en saisit, prend aussi son Smartphone, et se jette sur la porte d'entrée. Pourtant, elle s'interrompt :

« Je me suis trompée. Le problème N°1 : C'est Canelli. ».

Dans sa hâte, la jeune fille avait complètement oublié l'interdiction sous le coup de laquelle elle se trouve : elle n'a pas le droit de sortir de la caravane. Braver l'interdit, ce soir, ne lui pose pas de problème. Elle vient d'avoir des nouvelles de ses parents ! De ses deux parents ! Elle se sent à nouveau *une reine* ; rien ne lui fait peur, et rien ne pourrait l'arrêter. Mais à l'évidence le Directeur ne sera pas dans les mêmes dispositions.

« Il va encore dire que je fais n'importe quoi : autant prendre des précautions. Je vais commencer par fermer tous les volets, et je vais fermer la porte à clef, aussi. Ça sera suspect, mais ils auront qu'à croire, tous, que je me suis endormie en boudant. 'Paraît que j'ai un caractère infernal. ».

Lune joint le geste à la parole, puis elle sort, Ananas sur l'épaule. Il sera bientôt vingt-deux heures, la nuit estivale s'annonce déjà ! Le spectacle ne va pas tarder à s'achever ; bientôt, le camp grouillera de monde.

« On change pas une équipe qui gagne... Ananas, j'ai une idée pour passer inaperçue, autant ici que là-bas. Toi et moi, on va user de notre vieux truc. ».

Lune retrouve son V.T.T et, discrètement, le fait rouler en direction de la loge de maquillage. Alors elle gare le vélo dans un coin sombre :

« Ananas ! Reste dans le panier. Si quelqu'un vient, crie pour m'avertir ! ».

Furtive comme un Sioux, l'adolescente se glisse du côté de la porte d'entrée, et disparaît dans la loge.

Elle se dirige vers une penderie qu'elle connaît bien, sur laquelle sont suspendus des dizaines de cintres et sur ces cintres : les costumes de scène. Lune se met à fureter, écartant les cintres les uns des autres.

‘Évidemment Marie aimerait pas trop ce que je suis en train de faire, mais...’.

« Tu cherches quelque chose ? ».

Lune se retourne, ébranlée par un frisson électrique. Élodie ! Élodie Ianovich était là. L'adolescente fulmine. Prendre de telles précautions pour ne pas se faire repérer à l'extérieur, et se faire prendre à l'intérieur ! Dans ses calculs, elle avait totalement négligé la présence des apprentis dans le camp.

« Ah ! Salut..., dit-elle, en essayant de prendre l'air le plus détaché qui soit.

-Tu cherches quelque chose ? ».

Autant jouer le tout pour le tout. Élodie ne doit pas ignorer que Rose-Lune est consignée dans ses quartiers, elle pourrait donner l'alerte. À Dieu vat !

« Écoute, d'après Canelli, je suis pas censée être là, et je le sais. Mais j'ai un... Un de mes amis qui a des problèmes, et qui ne peut compter sur personne d'autre que moi, ce soir. 'Faut que j'aïlle l'aider. Mais je veux pas qu'on me reconnaisse.

-Tu voudrais te déguiser ? Comme l'autre soir ? ». Lune, qui s'attendait à voir briller dans les yeux de la superbe Élodie cette étincelle de dédain qui la caractérise, découvre qu'il n'en est rien. La jeune costumière hoche la tête :

« Tu as déjà une idée de ce que tu veux ?

-Euh... Non, pas vraiment.

-Le but, c'est qu'on ne te reconnaisse pas, tu dis. Si tu mets un costume trop féminin, tu seras facile à identifier.

-Vrai.

-Et puis, ces habits-là sont grandioses. C'est du clinquant. Dans le genre discret, ça se pose là.

-Un costume de *clown*, alors. C'est pas plus discret, mais c'est moins clinquant. Et pas trop féminin. ».

Ce mot de Rose-Lune, -qui se décide à coopérer, puisque pour une raison 'x', Élodie semble disposée à l'aider-, fait surgir dans les yeux de son interlocutrice une lueur d'inspiration :

« Un *clown*, oui ! Mais pas n'importe quel *clown*. Écoute, je crois que je sais ce qu'il te faut ! Seulement, je l'ai pas avec moi. C'est dans ma valise, dans la tente des saisonniers. Je vais te le chercher.

-Non, attends ! Je viens avec toi. Je préfère.

-Comme tu veux. ».

En moins de deux minutes les jeunes filles ont rallié la tente des saisonniers. Élodie se dirige vers le petit coin qu'elle s'est aménagé, et se met à fouiller dans sa valise. Elle pose bientôt sur son lit une large poche de plastique, qui éveille l'intérêt de Lune. Avec des gestes précieux, elle en sort des pièces satinées, d'un beau blanc crème.

« Un costume de Pierrot !

-Oui. C'est moi qui l'avais fait, en suivant des recommandations sur Internet. J'avais quinze ans, et je voulais participer à un concours de couture qui avait pour thème '*le carnaval*'.

-C'est toi qui as fait ça ?!

-Mmh.

-T'as gagné ?

-Deuxième prix. L'autre fille avait plusieurs années de pratique. Elle avait réalisé un costume de sirène absolument magnifique. Qu'importe, c'est là que j'ai compris que je voulais devenir costumière.

-Pourquoi costumière de cirque ?

-Parce que j'aime l'ambiance. Bon alors : ça te va ?

-Si ça me va ? Tu plaisantes, c'est parfait ! De une, ici, personne ne connaît ce costume. De deux, une fois que je l'aurais mis, je défie les gens de savoir si je suis une fille ou un garçon ! Le problème, c'est que...

-Ta sortie est plutôt sportive, c'est ça ? ».

Lune admire les vêtements qui s'étalent sur le lit. Le domino soyeux, avec ses trois pompons noirs, posés sur le devant comme des points de suspension verticaux. Le large pantalon. La collerette, blanche comme un voile de mariée. Le joli bonnet noir.

« Plutôt sportive, oui. Et je pars à vélo. Je peux pas prendre ton costume, Élodie. C'est sympa, mais je risque de l'abimer.

-Je te donnerai des pinces pour tenir les plis du pantalon. Comme ça, il ne se prendra pas dans les pédales ou dans la chaîne.

-Le problème, c'est pas seulement le vélo !

-Tu feras ce que tu peux. ».

Lune hésite. Alors Élodie la regarde, et un éclair de colère brille dans ses pupilles :

« Écoute, j'essaie de t'aider, là ! Tu en veux, de ce costume, ou pas ?!

-J'en veux bien. Si tu me dis pourquoi tu m'aides, comme ça, d'un coup.

-Enfile ça. ».

Élodie se met en devoir d'habiller Rose-Lune. Elle est déjà très habile. Pendant une minute, on n'entend plus sous la tente que le bruit des tissus qui se frôlent. Le plus difficile, c'est d'enfourer la toison des cheveux de Lune à l'intérieur du bonnet :

« Serre bien, faut que ça tienne. Alors ? Qu'est-ce que ça donne ?

-Tu es superbe. Avec ton teint méridional ! Je ne t'apprends pas qu'au départ, Pierrot est un *clown* italien ! Puis, c'est thématique avec ton nom. Pierrot... La lune... *Au clair de la Lu-ne... Mon ami Pierrot...* Tu vois ?

-Oui c'est bon, j'avais saisi.

Élodie pince les lèvres :

-Écoute, si je t'aide, avoue-t-elle, c'est parce que... je... je t'admire.

-Pardon ?!

-C'est vrai, je t'assure. Je sais que tu as des problèmes en ce moment. Ludovic Candeur nous a dit, pour tes parents. Pourtant...

La voix d'Élodie se voile, et Lune remarque que son menton tremble.

« Pourtant, tu es pleine d'enthousiasme et de fougue, pleine de passion. Tu vis les choses à fond ! Même le Directeur n'a pas l'air de te faire peur.

-Ben, quand j'étais petite je l'appelais '*Tonton Frankie*', et je mangeais des sucettes sur ses genoux, alors tu vois...

-Mes parents se sont séparés. Quand j'avais quatorze ans. Mon père... Il... Il a des problèmes, et je... Enfin, c'est rien de comparable à ce que tu vis toi, mais, je sais ce que ça fait quand une famille éclate. Je sais comme ça fait mal.

-Tu sais quoi ?, coupe Lune, si j'arrive à aider mon ami ce soir, ce sera grâce à toi. Ça, ça devrait te donner de l'enthousiasme, parce que si tu savais toute l'histoire, tu comprendrais que tu viens de jouer un rôle essentiel.

-Génial.

-Et je suis désolée pour tes parents.

-Laisse tomber. J'ai pas dit ça pour qu'on en parle. C'était juste pour que tu comprennes.

-C'est réussi : je comprends. si tu pouvais me passer les pinces, maintenant... ».

* * *

« Et moi qui croyais que c'était ce matin que j'avais roulé le plus vite de ma vie ! », grommelle Lune, en forçant sur les pédales du V.T.T. Il y a six heures à peine, elle prenait cette route dans l'autre sens. Elle commence à le connaître, ce trajet !

Avant de partir, la jeune fille avait demandé à Élodie de faire autre chose pour elle. Pour compléter son déguisement, il fallait que son visage soit peinturluré de blanc. Résultat, elle s'était fait tartiner sans ménagement, comme une biscotte. Et c'est un drôle d'équipage qui file à présent sur les petites routes, tous phares allumés, un Pierrot pressé sur la selle, un ouistiti dans le panier.

Mille questions trottent dans la tête de Lune, parmi lesquelles le degré d'implication de Hugo dans l'affaire, et le sort réservé au tigre, se déclinent comme un éventail.

'*Qu'est-ce que je ferai d'Orion si je parviens à le sortir de là ? , Et qu'est-ce qui se passerait, si les autres m'attrapaient, moi ?*', se demande-t-elle avec angoisse. C'est ainsi qu'elle réalise que, tout naturellement, elle vient de donner un nom au tigre fantastique. Après tout, Hugo ne l'a jamais appelé que '*le tigre*'. Quoi de plus normal, s'il ne s'agit pas de son animal, et qu'il nourrit à son sujet des intentions mauvaises !

« Oui, '*Orion*'. Ça sonne bien. Ça lui va très bien. ».

Quand Rose-Lune parvient enfin aux abords du Manoir, il fait presque nuit. Le ciel est phosphorescent. L'adolescente met pied-à-terre.

« Bon, Ananas : réfléchissons. Premièrement, le vélo. Je peux pas le rentrer dans le parc. Parce que même si je le cache et que les autres le remarquent pas, je serais peut-être embêtée pour aller le récupérer, si je devais fuir. Donc, je vais plutôt le coucher là. Dans le fossé. ».

Lune traverse le chemin et, joignant le geste à la parole, elle descend le V.T.T dans le fossé qui borde le champ de colza. Elle prend elle-même Ananas pour l'asseoir sur son épaule.

« Deuxièmement : la prudence. Essayons de donner tort à Canelli, de ce côté-là. En plus, j'veux pas que Maman risque de s'inquiéter. ».

Lune sort son Smartphone, qui reste dans la poche de son *short*, sous le pantalon du Pierrot. En vitesse, elle rédige deux SMS, un pour Ludovic, un pour Justine :

'*Besoin d'aide. Amenez du renfort à l'adresse suivante. Lune.*'. Ces SMS, elle les inscrit dans sa boîte d'envoi.

« Comme ça, s'il se passe un truc, j'aurais plus qu'à appuyer sur *O.K.*, et les

messages partiront. ».

Ces précautions prises, Lune s'occupe enfin du Manoir. Pour commencer, le calme qui règne aux abords de la propriété la surprend.

« Je me suis trompée, ou quoi ? ». Le vieux parc a l'air mort. Pas un bruit ne vient essayer d'empêcher la nuit de tomber. L'adolescente frissonne. Elle finit par remarquer que les grilles du portail sont reliées au moyen d'un système antivol cuirassé :

« L'entrée est condamnée ! ».

Mais déjà Lune avait dans l'idée d'escalader le portail antique. En moins de cinq secondes, le Pierrot agile se retrouve perché sur le haut de la grille, les pieds passés entre les dangereuses piques dressées vers le ciel ; il négocie un superbe saut pour atterrir de l'autre côté, dans une roulade artistique qui le jette au final sur ses pieds.

Les abords du Manoir sont piquetés de lucioles bleues, et Lune comprend qu'on a planté des lampes à énergie solaire devant la bâtisse :

« J'avais raison. Il se passe un truc *louche*, ici. Viens, Ananas. ».

Il suffit au Pierrot de se laisser guider par l'éclat de ces étranges lueurs. Le petit *clown* se met à courir ; sur le satin de son costume les herbes chuintent comme si elles voulaient imiter le souffle du vent. Les lampes projettent une lumière blafarde sur les façades et les coins de la grande bâtisse. Les corniches, les balcons, les détails du Manoir se révèlent granuleux sous cette clarté lunaire, et les ombres qui s'accrochent dans les coins s'étirent comme des spectres noirs, doués de mouvements, prêts à se détacher au moindre instant, et à se fondre dans la nuit.

Lune, soudain, cesse de courir. Elle vient d'entendre des bruits, qui semblent provenir de l'intérieur du Manoir. Elle se tapit derrière un arbuste.

« C'est un truc de dingue. Il était là après-midi, je l'ai entendu !, dit une voix d'homme, dans le ton de laquelle perce un agacement irrité.

-Tu vas arrêter de répéter ça !, gronde une autre voix ; tu t'es gouré, tu t'es gouré !

-Je me suis pas gouré ! C'est un malin, ce fauve de malheur. Je sais pas comment il fait, mais il nous berne à chaque fois !

-Fais-moi confiance : on l'aura. Ça prendra du temps, mais on l'aura ! Ce qui importe, c'est de ne pas se faire repérer. ».

À la lueur des ampoules, Rose-Lune parvient à distinguer deux des trois individus qu'elle avait vus dans l'après-midi, se glisser sur le perron. Leurs visages sont découverts, mais il ne fait pas assez clair pour que la jeune fille distingue leurs traits.

‘J’avais raison !, songe-t-elle, j’avais raison, ils en veulent à Orion !’.

Pendant plusieurs minutes encore, les deux hommes restent à bavarder au sommet des marches. Ils parlent à voix basse, désormais, si bien que Lune ne saisit plus leur discours, mais leurs voix sont régulièrement à l’orage. Ils ont l’air de brutes, et ils veulent capturer le tigre ! Le cœur de l’adolescente en est tout retourné. Elle en a conscience : il lui faut un plan d’action. Quel dommage de ne pouvoir compter sur Hugo...

‘Où se cache-t-il, celui-là ? Et le tigre, où se cache-t-il, lui aussi ? Selon toute logique, s’il se dissimulait à l’intérieur du Manoir, les autres l’auraient déjà trouvé ! Alors il serait dans le parc ? Dans ce cas, qu’est-ce qui leur fait penser qu’il se serait pas tout bonnement enfui ?! Il faut que j’en aie le cœur net. Je vais m’arranger pour entrer dans le Manoir en douce. Si Orion est encore là, c’est peut-être moi qui aurai la chance de le trouver. La petite porte aux vitres barbouillées doit être encore ouverte.’.

En furetant de la main tout autour de ses pieds, à l’aveuglette, Lune finit par découvrir quelque chose qu’elle cherchait : une branche morte, épaisse comme son avant-bras, solide sous ses doigts.

‘Parfait.’.

Rapide et silencieuse, cachée par les taillis, Lune se met à courir. Elle prend une grande inspiration. Ses mains sont moites, et son estomac, creux. Elle se positionne, se concentre, vise... et lance le bâton de toutes ses forces contre le coin de la bâtisse. La branche siffle dans les airs, et avec un bruit mat, va s’écraser sur les pierres de taille. Les feuilles de la vigne vierge bruissent. Les deux malfrats sursautent, et descendent les escaliers en trombe :

« C’était quoi, ça ?!

-Ça ne pouvait être que *lui* !

-Dans ce cas, t’es sûr que c’est une bonne idée de courir par là ?! ».

Rose-Lune n’entend pas la fin :

« Allez viens, Ananas ! Pendant qu’ils courent dans un sens, nous, on court dans l’autre ! ».

Enfin un peu d’adrénaline ! Depuis que Frankie Canelli a décidé que le spectacle du Cirque du Saphir se passerait très bien des numéros de Lune Parenti, la jeune fille en est quitte pour se passer, elle aussi, de cette sensation forte !

Cependant, les choses se gâtent. Lune court aussi vite qu’elle peut, traverse discrètement la plage de gravillons qui précède le Manoir, (ce qui signifie qu’elle ose se

couler dans la clarté des lampes solaires), et gagne le petit coin sous le perron. Mais voilà : contrairement à ce qui était prévu, la porte est fermée à clef ! Le temps que la jeune fille s'en assure lui fait perdre de précieuses secondes. Quand elle réalise qu'il faudrait qu'elle fasse demi-tour pour se mettre à l'abri, elle frissonne : les deux hommes, bredouilles, reviennent de ce côté. Leurs voix se rapprochent. Ils se hâtent. Plus grave : ils se séparent. L'un d'entre eux emprunte les escaliers, mais l'autre va passer juste devant Lune ! Et l'adolescente n'aura jamais le temps de franchir à nouveau l'auréole des lampes sans se faire voir.

« On a encore une chance de l'avoir ! Il doit se tapir quelque part dans le parc !

-Va chercher Gilles ! Moi je passe par le camion voir si tout est *O.K.*, et je récupère les cordes. Je vous attends ! ».

Lune serre les dents. Ainsi, Hugo ne s'appelle pas Hugo. Son vrai nom, c'est *Gilles*.

'*Ça lui va pas aussi bien.*', pense-t-elle, d'autre part intriguée par ce qu'elle vient d'entendre : *des cordes* ! Qu'est-ce que ces bandits veulent faire avec des cordes ?! Mais l'homme se rapproche ! À la torture, Lune décide d'opter pour la seule solution valable. Elle se plaque contre la porte, priant qu'Ananas ne se mette pas à crier, et que l'autre, -qui par chance, reporte toute son attention sur une tablette tactile-, ne lève pas le nez.

'*Quand il sera passé, si je veux pas être repérée, j'aurais plus qu'une chose à faire...*'.

La prière est exaucée, l'homme passe sans réaliser qu'un Pierrot blanc se tapit dans l'ombre du recoin, mais comme il passe devant elle, Rose-Lune éprouve un étrange malaise. Elle ne se sentirait pas mieux si on venait de lui fournir la preuve qu'on lui ment, effrontément. Ce qui rend l'accomplissement de son projet, plus délicat et plus périlleux encore...

À peine le chasseur est-il passé devant elle que Lune lui emboîte le pas ! Elle se rapproche de lui autant qu'elle peut, et, profitant de l'ombre de son dos, progresse en prenant garde d'observer le même rythme que lui, de sorte qu'aucun bruit suspect dans les cailloux ne vienne lui mettre la puce à l'oreille. Les *clowns* pratiquent souvent une telle technique, quand ils forment un duo, et que l'un des deux, pour le bonheur du public, est chargé de taquiner l'autre, continuelle victime toujours dupée. C'est l'art du mimétisme ; on dit parfois que l'artiste fait le '*jumeau*'.

Par grâce, Lune s'y est déjà essayée, et ce soir elle excelle dans sa pratique. La

poitrine gonflée par son souffle retenu, le satin de son costume glissant sans aucun bruit, elle joue l'ombre du malfaiteur, qui ne se rend compte de rien. Quand il parvient enfin sur l'herbe, il saute à l'intérieur du véhicule qui est garé non loin de là. C'est le moment que choisit Lune pour se rabattre sur le côté. Elle se plaque à l'ombre de la camionnette. L'homme ressort du véhicule une minute plus tard, après avoir marmonné, et se dirige vers la cabine avant.

Attentive au moindre bruit, Lune reste dans son coin d'ombre. Elle continue à espérer secrètement que Orion, puisqu'il est assez malin pour avoir échappé plusieurs fois à ces individus, soit encore dans le Manoir, caché comme elle quelque part à la faveur de la nuit.

‘Dès que ceux-là seront sortis dans le parc, je filerai et j'entrerai dans le Manoir.’.

Soudain, un bruit incongru déchire l'air, et Lune ne peut s'empêcher de sursauter : l'homme s'est mis à éternuer ! Il éternue deux fois, deux fois tonitruantes ! Le bruit claque dans le silence. Ces éternuements sont vraiment grotesques ! Puis, tout en reniflant, l'autre reprend la direction du château.

« Bon alors, oh ! Vous sortez de là, ou quoi ?! On n'a pas tout notre temps ! », invective-t-il en gravissant les marches.

Lune commence à se détendre, mais ce n'est pas le moment pour la jeune fille de se relâcher : à côté d'elle, -juste à côté d'elle !-, elle vient d'entendre un gémissement ... On aurait dit que ça venait de la camionnette. Bientôt, des coups sourds résonnent à l'intérieur, pareils à ceux qu'on entendrait si quelqu'un essayait de se mettre debout sur le plancher de la caisse arrière. L'adolescente n'en croit pas ses oreilles.

« Ananas, tu entends ?, souffle-t-elle, il y a quelqu'un là-dedans ! Quelqu'un qu'a pas l'air d'y être de son plein gré ! ».

La jeune fille se mord les lèvres. Doit-elle aller voir ce qui se passe ? Mais s'il s'agit de quelqu'un de la bande ? Et Orion ? Il faut qu'elle s'occupe de lui. C'est pour ça qu'elle est venue. Malgré tout, sa conscience la brûle. Elle ne parvient pas à s'imaginer partir, elle Rose-Lune, fille de ses parents, sans avoir vérifié que quelqu'un dans cette camionnette noire n'aurait pas besoin de son aide.

Alors elle fait le tour des portes ouvertes, et elle se glisse dans le grand coffre du véhicule. Aux aguets, elle finit par distinguer à l'intérieur de l'habitacle autrement vide, une silhouette qui git par terre, recroquevillée contre la paroi du fond. Cette vision lui donne la chair de poule.

« Il... Il y a quelqu'un ? ». On ne répond pas. Alors, Lune met en marche la fonction lampe de son Smartphone. Le faisceau balaie le sol gris, avant de tomber sur les reliefs d'un corps échoué.

« Eh ! Est-ce que ça va ? ». Des liens retiennent les chevilles et les poignets du prisonnier. -Ou de la prisonnière-. Cette personne aurait-elle passé toute la journée dans ce coffre ?...

« Vous m'entendez ?, chuchote la jeune fille en se jetant à genoux, vous êtes qui, vous ? Vous semblez avoir des ennuis ! Je peux vous délivrer, mais je le ferai que si je suis sûre que vous avez rien à voir avec les gens qui vous ont mis là ! Qu'est-ce que vous leur avez fait ? ».

Comme le captif ne répond pas, Lune, le cœur battant, se décide à faire pression de sa main sur son épaule, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'il bascule sur le dos. Accroupie alors à quelque distance, elle braque la lumière de la lampe sur la tête de l'individu. La clarté est trop blafarde pour être précise, mais il n'empêche que c'est du sang que Lune voit luire sur le front et sur la tempe gauche du prisonnier.

« Les brutes !, souffle-t-elle, indignée ; ils l'ont frappé ! Je... ».

Alors saisie par un pressentiment, Lune s'approche. Au comble de la surprise, elle vient de reconnaître quelqu'un, en ces traits cireux :

« Hugo !? ».

Un frisson de terreur secoue la jeune fille. Elle s'oblige à réfléchir. Tout à l'heure, elle a bien vu *deux* hommes sortir sur le perron du Manoir. Puis l'un des deux avait dit qu'il fallait retrouver un dénommé Gilles à l'intérieur. Donc, *ce Gilles et Hugo n'étaient pas une seule et même personne* ! Et les trois individus qu'elle avait vus l'après-midi même, depuis la bibliothèque, n'avaient rien à voir avec Hugo Duchêne ! Toutes les belles (et terribles) déductions forgées par l'adolescente s'écroulent dans sa tête comme un vulgaire château de cartes. Bien sûr, rien n'explique encore pourquoi Hugo l'avait enfermée dans cette salle, ni pourquoi il l'avait faite échapper en se servant de SMS. Mais voilà, le temps presse ! Rose-Lune se jette aux côtés de Hugo, qui a les yeux fermés et qui, pour autant qu'elle puisse en juger, est assez mal en point. Elle passe sa main sur son front : il est brûlant. Elle donne alors de petits tapes sur ses joues :

« Hugo ! Hugo, réveille-toi ! Allez, vite ! Ouvre les yeux, là, c'est le moment ! ».

Hugo commence à donner signe de vie, et c'est tant mieux parce que Ananas prenait cette activité pour un jeu. Il s'excitait, et bientôt, il serait devenu bruyant.

« Hugo, tu m'entends ? ».

Hugo gémit, puis ouvre les yeux. Au début il ne bouge pas, puis sa vision s'ajuste. Or, ce qu'il voit penché au-dessus de lui, c'est un visage *blanc-de-lune*, aux pupilles brillantes ; un être fantastique, coiffé d'un bonnet noir, auréolé d'une lumière pâle qui tombe sur des vêtements blancs. Il a un mouvement de recul.

« Hugo ! Ça va ? ».

Tandis que les lascars ressortent du Manoir, -Lune éteint son téléphone-, Hugo se redresse avec difficulté. Il se hisse sur son coude :

« Lune ?! C'est vraiment toi ?! Qu'est-ce que tu fais ici ?, souffle-t-il, la voix dolente.

-Chut ! Tais-toi. Ils ont pas fini de passer.

-La première fois, ils m'ont retrouvé au fond du parc. Ils m'ont frappé... et je suis tombé inconscient. Mais là, un de ces types vient de m'inoculer un truc avec une seringue. Je ne sais pas ce que c'est mais je suis pas sûr de tenir longtemps éveillé...

-Attends, bouge pas.

-'Faut que tu t'en ailles. Tu comprends ?, murmure Hugo ; 'faut que tu t'en ailles ! Vite !

Lune est occupée à farfouiller dans sa poche. Elle ne répond rien, et sort son couteau.

-Tourne-toi ! Je vais défaire tes liens.

-Tu m'écoutes ? Je te dis que je ne vais pas tenir le choc. Tu *dois* t'en aller ! Je ne pourrai rien faire pour toi ! C'est dangereux de rôder dans les environs, plus dangereux que ce que tu crois ! Va t'en !

-Cette fois-ci, tu pourras pas m'enfermer, alors je fais ce que je veux. Tourne ! ».

Rose-Lune oblige Hugo, puis elle cisaille les cordes blanches. Elle soutient alors le jeune homme, de sorte qu'il puisse s'adosser contre la paroi du camion.

« Merci, souffle le garçon. Sauve-toi, maintenant ! Si tes parents savaient où tu es à cette heure ! Ce serait un coup à ce que je termine en prison. File, j'te dis. Je vais me débrouiller.

-Compte là-dessus. C'est pas pour toi que j'étais venue. Je croyais que tu faisais partie de la bande. Je suis venue pour le tigre.

Le visage de Hugo s'étire sous le coup de la surprise :

-Qu'est-ce que tu veux faire ?, marmonne-t-il sourdement.

-Toi, tu bouges pas. Moi je vais voir où est le tigre. Essaie de reprendre tes esprits

pendant ce temps. Quand on sera tous les *trois*, on avisera.

-Elle est ridicule, ton idée.

-Pas tant que ça. Tu m'avais fait venir pour que je l'apprivoise, rappelle-toi ! Alors, je vais voir ce que je peux faire.

-Sûrement pas ! ».

Sans se préoccuper des récriminations de Hugo, Lune se glisse vers la sortie. Pourtant le garçon la retient :

« Écoute ! Ton déguisement ne te sert à rien, ici ! Combien de fois faudra-t-il que je te chasse de cette propriété pour que tu comprennes que ce qui s'y passe ne te regarde pas ?! Ce sont mes affaires ! Pas les tiennes ! Et ce qui arrive à mon tigre, c'est mes oignons. Je suis assez grand pour m'en occuper tout seul ! Je ne t'ai rien demandé, alors va t'en !

-Apparemment, t'es pas si capable que ça ! À l'instant, t'étais quand même prisonnier au fond de ce camion !

-Tu avais raison.

-Quoi ?

-Tu avais raison ! Je suis en affaires avec ces gars-là. Ce sont pas des tendres, tu peux me croire ! La preuve, ils m'ont ficelé ici parce que j'avais promis de leur donner ce qu'ils cherchent, -tu sais, le fameux *truc* dont je t'ai parlé-, et en fait, je n'ai pas pu le leur... livrer. Voilà, tu sais tout. ».

Lune se retourne. Elle plante le regard aigu de ses yeux sombres sur le visage de Hugo. Ces deux grands yeux brillants, et ce front honnête, un peu contrarié. Une lueur moqueuse passe dans ses pupilles :

« Fiche-toi de moi ! Tu racontes ça juste pour que je m'en aille. En plus, la seule chose qu'ils veulent, ceux-là, c'est ton tigre, au cas où t'as pas remarqué. ».

Et d'un bond, elle saute hors de la camionnette. Une musique joyeuse sursaute dans sa tête : *Hugo n'est pas un brigand* ! Elle l'a lu dans ses yeux, elle l'a entendu dans sa voix. Cette fois, elle n'a pas pu se tromper !

« Eh ! Vous êtes qui, vous ! ».

Repérée ! L'un des individus vient de surgir au coin du château ; il a vu Lune, sur le perron. Le premier réflexe de la jeune fille, c'est de bondir à l'intérieur de la propriété. Mais elle pense qu'une fois entrée, elle risque de se faire piéger ! Elle dévale donc les escaliers, au côté opposé de celui par lequel l'homme arrivait. Mais l'autre a rabattu sa

cagoule, et il lance un sifflement aigu :

« Eh ! Venez par ici ! On a comme qui dirait un p'tit problème ! ». En fait de problème, c'est plutôt Lune qui est en train d'en avoir !

La voilà bloquée sur l'étroite placette, dont les trois issues sont cernées, car un deuxième homme a surgi à l'autre coin, et il se précipite dans sa direction !

« C'est qui, ça ?, crie un des hommes.

-Je sais pas !, répond le premier, mais on aura vite fait de l'avoir, ce garnement ! On arrive de chaque côté, il est coincé ! ».

'*Faut pas vendre la peau de l'ours...*', pense Lune qui jubile. Les autres la prennent pour un garçon ! Le Cirque du Saphir ne sera pas entaché cette fois-ci. Si toutefois elle ne se fait pas prendre, et elle vient de comprendre comment échapper. Les autres en sont à proférer des menaces. Lune attend qu'ils aient commencé de gravir les marches à leur tour. Ce n'est que lorsqu'ils sont engagés que la jeune fille, prenant juste le temps d'avertir Ananas, attrape la rambarde à pleines mains, se projette dans les airs, et dessine une formidable pirouette, qui l'envole par-dessus la rampe. Sous les yeux médusés des deux *encagoulés*, elle se lâche au-dessus du vide, et atterrit, roulant avec souplesse sur les gravillons. Le dos meurtri, mais ravie, elle se relève, et se met à courir de toutes ses forces en direction du portail.

« Et *m...* !, il va nous échapper !, s'exclament les malfrats.

-Vas-y, descends, toi !

-Eh, Gilles ! Gilles, cours-lui après ! Il s'enfuit ! ».

Le dénommé Gilles vient de surgir au coin de la bâtisse. Il s'élance après Lune. L'adolescente a bon espoir d'atteindre le portail avant qu'on ait pu l'arrêter, quand, dans le parc, tout se fige.

Une lumière blanche, pareille à un millier d'étoiles qu'on aurait pêchées pour les jeter ensemble, jaillit depuis le fond du bois ! Elle passe comme un éclair et pendant une seconde, il fait plein jour, -ou plutôt : *pleine lune*-, au-dessus de la propriété. Lune, de même que ses poursuivants, s'est arrêtée, stupéfiée, incapable de faire un mouvement. Les grands arbres se détachent, noir vert, sur ce fond féérique ! Dans la campagne environnante, les chiens se mettent à aboyer. Des oiseaux de nuit s'envolent à coups d'ailes grinçants, et dans les buissons, on entend fureter mille créatures que ce phénomène doit terrifier.

Le journal, trouvé sur la route de Montlivault, ne faisait-il pas mention de *flashes*

étranges, observés par les riverains de Saint-Jean et des environs, depuis quelques temps ?

‘*Orion !*’, pense Lune, revigorée. Elle est la première à reprendre ses esprits. Elle repart en quatrième vitesse.

« Hugo !, crie-t-elle ce faisant, priant pour que le garçon ne subisse pas encore les effets de la drogue, tiens bon ! Je vais chercher de l’aide ! On va venir t’aider ! ».

Gilles talonne Lune. L’adolescente calcule le nombre de pas qui la sépare du portail, le sol sombre, envahi par les hautes herbes, mouillé de rosée, défile sous ses pas et soudain : c’est la chute.

‘*Flûte !, pense-t-elle, je suis prise.*’.

« Je l’ai ! », crie Gilles, d’une voix haut perchée. Lune s’imagine que celui-là est un adolescent, un garçon pas beaucoup plus âgé qu’elle. Sa stature, cette voix aigre en train de muer, l’en assurent. Le garçon n’est plus qu’à deux mètres de Lune, quand un rugissement félin, phénoménal, retentit dans le parc. À trois pas de Lune.

L’adolescente se retourne. Derrière elle, il n’y a que l’ombre, mais le tigre est là : elle sent sa présence. Gilles s’est arrêté, lui aussi, et dès cet instant, les choses s’emballent.

Les chasseurs oublient totalement la jeune artiste. Rassemblés au milieu du parc, essoufflés, ils échafaudent un plan d’attaque, cela semble évident. Lune s’accroupit. Les autres tiennent des lampes torches ; elle les voit qui déroulent leurs cordes.

‘*Ils pensent attraper une bête comme celle-là au lasso ?!*’, s’étonne-t-elle, abasourdie. Pourquoi n’essaient-ils pas la pêche à la ligne, tant qu’ils y sont !

La seconde suivante, les bandits se mettent à marcher vers elle, tenant une corde tendue entre eux. C’est alors que la jeune fille entend un bruissement dans les herbes. Un souffle formidable passe au-dessus de sa tête, l’étourdissant, et dans le faisceau des lampes braquées, elle voit passer la masse énorme de la Bête. Lune n’a pas le temps de se demander pour quelle raison le tigre vient encore une fois de sauter par-dessus elle : l’animal est en train de fondre sur les malfrats !

« Oh la vache ! Il est plus gros que je le croyais ! », glapit l’un d’eux. Il n’a pas fini d’articuler ses mots, qu’Orion atterrit juste devant leur nez ! À l’encontre de tout bon sens, le trio pousse des cris effarants. Que le tigre géant lève sa patte et les laboure : c’en sera fini d’eux !

« Il faut faire quelque chose !, bredouille l’un des hommes.

-Cours, mais cours ! », conseille l'autre, d'une voix que la peur rend rauque.

Lune secoue la tête. Surtout pas ! Il ne faut surtout pas courir ! Le souci, c'est que les trois chasseurs prennent les mauvaises décisions. Le tigre les toise, campé sur ses arrières, prêt à bondir, et eux, qui sentent la peur à cent mètres, ne font montre ni d'humilité primaire, ni d'autorité salvatrice. Il paraît évident que les choses vont mal tourner. Lune se rappelle sa détermination : elle est venue dans ce parc pour éviter un carnage !

« C'est moi qui dois faire quelque chose, conclut-elle, cependant que les autres se mettent à jeter des brindilles au nez du fauve ; mais quoi ? Quoi ?! Si seulement Hugo était en état de rappeler sa bête ! ».

Comment distraire Orion ? Comment détourner son attention des chasseurs, et l'empêcher de se venger ? Comment attirer le tigre vers elle ? Alors, c'est l'éclair de lucidité :

« Ananas ! Retourne au vélo ! (La jeune fille, qui a commencé d'apprendre quelques tours à son ouistiti, -dont celui de retrouver tout seul son V.T.T, et de l'escalader jusqu'au panier-, compte sur l'intelligence du petit singe), retourne au vélo ! File ! Va m'attendre là-bas ! ».

Ananas semble comprendre. Il détale dans les herbes hautes et, d'une main fébrile, Lune retrouve dans sa poche, le sifflet à ultrasons. Il était temps. D'ici, elle peut entendre les feulements rauques que laisse échapper le tigre géant, il découvre ses crocs terrifiants ; les trois hommes sont en train de lui tourner le dos : il va attaquer. Portant le sifflet à ses lèvres, Rose-Lune souffle aussi fort qu'elle peut.

* * *

Orion s'immobilise. Le son aigu a dû lui vriller les oreilles. Il tourne vers la fille son énorme tête, et ouvre sa gueule. Lune siffle à nouveau, certaine d'avoir alpagué le félin.

Orion a l'air stupéfait. Dans sa tête de fauve, il doit se passer des choses incompréhensibles... Que lui veut cette enfant ? Il balance sa tête, comme le font les ours grizzlys quand ils veulent dissuader leurs adversaires d'approcher de trop près. Dans sa poitrine gronde un râle étrange et sourd. Il découvre ses canines par intermittence, qui brillent comme des couteaux aiguisés. Lune a le corps traversé de frissons. Elle ne

comprend pas comment, ni pourquoi, mais elle tient debout, et elle ne renonce pas. Elle plonge son regard dans celui de la Bête.

‘*Je t'en supplie, échappe-toi !*’, prie-t-elle en le dévisageant. Quelque chose la persuade, au fond d'elle-même, que Orion l'écoute, et qu'il la comprend. Entre eux deux, c'est un nouvel instant de grâce. Ils ne peuvent plus se lâcher des yeux. Ce sont les chasseurs qui rompent le charme. Ils se mettent à bouger ; ils veulent sûrement s'enfuir. Au bruit qu'ils font Orion se retourne avec la vivacité d'un chat. Il lance vers les intrus un cri de rage, puis il bondit vers Lune. La jeune fille n'a que le temps de pousser un cri étouffé : l'animal la heurte de plein fouet.

Étourdie, elle se retrouve jetée à terre, et quand elle ouvre les yeux, elle découvre, juste au-dessus de sa tête, la gueule monstrueuse du fauve qui la domine. Elle ne fait pas un geste. C'est comme si Orion l'hypnotisait ; il a le regard grave, et profond. Il découvre ses dents immenses, et Lune sent son souffle brûlant qui lui effleure le cou. La Bête se penche. Il est trop tard pour échapper. Lune prend une grande inspiration, et elle ferme les yeux pour penser à ses parents, à son oncle César, à ses amis et à ses animaux.

Une seconde plus tard, elle se sent soulevée de terre. Orion l'a saisie dans sa gueule. Il referme ses crocs dans son dos, mais pas tout à fait, sans la blesser. Autour du ventre de Lune c'est comme une ceinture de fer, brûlante et inconfortable, qui se verrouille.

« Orion... Qu'est-ce que tu fais ?... », gargouille-t-elle dans un souffle. Brusquement le tigre fait un écart : une boucle de corde vient de passer en sifflant à côté de lui. Il gronde sourdement, et un tonnerre ébranle Lune de l'intérieur. Si le fauve l'a ramassée délicatement, et a pris soin de ne pas la déchirer en deux comme un vulgaire biscuit apéritif, il relève sa gueule immense sans prendre de telles précautions. Jamais aucun manège n'a pu donner à Rose-Lune une telle sensation d'envol et de vertige. La Bête se met à courir ! Lune, la tête lâchée en arrière, les bras tombés sur les côtés, est ballotée, malmenée, secouée dans tous les sens. Son poids ne handicape pas le tigre le moins du monde. Elle entend sa respiration comme on entendait autrefois résonner sur les quais des gares les ‘*Tchouf, tchouf !*’ des locomotives. Les voix des chasseurs claquent dans le parc ; ils doivent s'être lancés aux trousses de leur(s) proie(s). Les yeux exorbités, le souffle coupé, Rose-Lune sent cogner les pas heurtés de l'animal, herbes et tiges lui fouettent le visage. Bientôt, elle aperçoit un rempart sombre se dresser devant elle. Le mur ! Le mur du parc !

« Atten-tion ! », parvient-elle à crier ; mais un grand vide se fait dans son ventre. Orion se soulève ! Il bondit, formidable comme un cheval ailé, et Lune voit glisser le rebord du mur de la propriété sous sa tête.

« Hugo ! Ananas !, crie-t-elle ; Orion, il faut aller chercher Ananas et Hugo ! ».

La voix de la jeune fille résonne dans la nuit, et elle s'y perd, comme la Bête file à toute allure, coupant à travers champ.

UN PEU D'EXPLICATIONS, MAIS PAS TROP...

C'est la caresse d'un rayon de soleil sur sa joue, qui réveille Rose-Lune. L'adolescente ouvre les yeux. Elle ne se rend pas compte encore qu'elle est réveillée, quand elle voit danser, loin au-dessus de sa tête, de merveilleuses feuilles, fines comme des ailes de fées, ourlées de lumière, accrochées à des branches noires entre lesquelles se jouent des faisceaux d'or. L'air est frais et vif. Il est chargé d'une odeur de terre et de verdure.

Incapable de se situer, Lune commence par apprivoiser cet environnement étrange. Elle est couchée, ça c'est sûr, et elle se sent meurtrie. Elle a des élancements le long des côtes, les bras raides, courbaturés, et sur son visage, plusieurs traits brûlants la font souffrir. Malgré ça, elle peut sentir comme la couche où elle repose est confortable. Elle fait un effort et découvre, sous son épaule, un tapis de feuilles mortes.

'Y a quelque chose de pas normal...'

L'adolescente réalise alors que le haut de son corps est couvert, comme si elle était dans son lit, et qu'elle avait remonté la couverture. Une couverture ? Non ! Une veste ! Une veste d'homme ! La jeune fille secoue la tête. Elle doit se rendre à l'évidence : elle se trouve dans les bois. Elle vient d'apercevoir de gros rochers gris dont les têtes bossues sont couvertes de mousse fluorescente. Au-dessus se dresse un bosquet et en dessous, le terrain s'abîme en creux, dissimulé entre les épaulements de deux collines boisées dont le sol est tapissé de feuilles mortes qui luisent comme des pièces

d'or et de cuivre.

« Qu'est-ce que je fais ici, en forêt, avec la veste de Hugo ?! ». Il ne faut pas être devin pour reconnaître ce vêtement, il a une coupe et un cachet tellement anciens ! Lune regarde tout autour d'elle, sans apercevoir âme qui vive.

« Hé, ho ! ». Le cri résonne dans les airs, et des oiseaux s'envolent. Personne ne répond.

« Hé, hôôôô ! ».

En scrutant les alentours, Lune remarque que les arbres dont les cimes s'élevaient au-dessus de sa tête forment en fait, en manière de bosquet, un promontoire au cœur de la forêt. Un peu étourdie, désorientée, elle décide de l'escalader. Elle glisse plusieurs fois sur le tapis de feuilles, et chaque chute la réveille davantage. De la mousse et de la terre brune s'envolent sur ses pas. Une question tourne lancinante dans sa tête :

'Mais qu'est-ce que je fais là ?!'.

Parvenue à la base du promontoire, elle s'accroche à des racines moussues, fournit un dernier effort, et se hisse sur le sommet. Son premier réflexe est de regarder loin de l'autre côté. Sur la pente mordorée se groupent des arbres qui ont l'air d'escalader la colline, mais, plus bas, se distingue le ruban gris d'une route moderne.

« Lune... ».

Rose-Lune se retourne dans un souffle. Elle découvre... Hugo. Adossé à un tronc d'arbre comme si on l'avait jeté là.

« Hugo ! ». Les traits du visage du jeune homme sont creusés comme s'il avait maigri, et les cernes qui entourent ses yeux fiévreux sont encore plus foncés qu'avant. Sur sa tempe, où le sang a séché, un bleu s'est formé.

« Hugo, ça va ? »

-Je suis monté ici pour tâcher de déterminer notre position, mais j'ai manqué de forces.

Lune passe sa main sur son front : il est encore brûlant.

-T'as vu, il y a une route, en bas.

-J'ai vu.

Hugo ne dit rien de plus. Lune remarque qu'il la dévisage comme si elle descendait tout droit d'une autre planète.

-Quoi ?, finit-elle par demander.

-Tu restes là ? Avec moi ?

-Comment ça ?

-D'autres auraient fui depuis longtemps.

Lune ne comprend pas. Elle n'est pas en mesure de réfléchir. Elle hausse les épaules, puis se laisse tomber sur une racine, à côté du jeune homme. Ses oreilles bourdonnent. Tout est si calme, dans cette forêt dorée !

-Qu'est-ce que tu fais ?, finit par demander Hugo.

-Tu le vois bien.

-Justement non, j'aimerais que tu m'expliques. Tu fais quoi, là ?

-Ben, je... Je... Je fais comme toi, quoi ! Laisse-moi tranquille, dis ! Tu fais quoi, toi, après tout ?

-Moi, je récupère. Et toi, tu es en état de choc.

-Quoi ? Mais pas du tout, qu'est-ce que tu racontes ?

-Je le vois bien ! Si tu étais dans ton état normal, tu aurais des milliards de choses à dire, et tu aurais déjà trouvé une solution pour nous sortir d'ici. Il fallait s'y attendre !

-Moi je dis que c'est toi qui es en état de... *truc*, moi, je vais très bien. Je le saurais, quand-même !

-Pas forcément. On n'a qu'à faire un test. Tiens, réponds : on est où, là ?

Rose-Lune lève les yeux. Elle regarde partout autour d'elle.

-On est sous les arbres.

-D'accord, mais où ?

-Dans... Dans une forêt.

-On avance... Une forêt où ça !

-Ben dehors !

-Dehors où ?

-Ça va, j'suis pas une boussole ! », s'exclame Lune en se jetant sur ses pieds. Son cri s'évade dans la nature. Hugo se lève. Il regarde la jeune fille droit dans les yeux :

« Tu te souviens de comment tu es arrivée ici ?

-Non... ».

Des dizaines d'images se chevauchent et se heurtent dans la mémoire de Rose-Lune. De grandes lumières et des ombres, des *flashes* et des trous noirs. Elle fronce le nez, plisse les sourcils, et à force d'enquêter, elle trouve ce qu'elle cherche :

« Le Manoir ! Le Manoir et les trois chasseurs ! Je me rappelle ! Je croyais que tu étais l'un d'eux !

-C'est pas tellement étonnant, grince Hugo avec une tristesse enflammée qui fait briller ses pupilles.

-Je trouve aussi ! J'avais fait des déductions, tout se tenait. Mais je suis soulagée, tu peux pas savoir.

-Soulagée de quoi ?

-D'avoir appris la vérité sur toi ! T'es pas un bandit !

-Ça, ça se discute.

-Mais non, ça se discute pas. T'es étrange, mais t'es honnête. Maintenant j'en suis sûre.

La jeune fille se concentre. Il lui semble qu'elle passe à côté de quelque chose.

-Le tigre !, s'écrie-t-elle soudain, en claquant des doigts ; *ton tigre* ! C'est lui qui m'a emmenée ici ! Je me souviens, maintenant. De tout ! Les autres nous poursuivaient... Alors je l'ai attiré vers moi. Il fallait qu'il se sauve !

-Tu lui as très probablement sauvé la vie, reconnaît gravement Hugo. Quelque chose dans sa voix fait rougir Rose-Lune :

-En tous cas, il m'a foncé dessus. Il m'a fait tomber. Après il était là, juste au-dessus de moi... Avec la gueule grand ouverte... Je voyais briller ses dents... Il était tout près ! Si près ! ».

Ce souvenir hypnotise Lune qui, sans s'en rendre compte, étend sa main dans le vide. Comme si Orion était encore penché au-dessus d'elle et que du bout des doigts, elle pouvait effleurer la fourrure abondante qui garnit ses joues. Hugo ne la quitte pas des yeux.

« Il ne t'aurait pas fait de mal, assure-t-il, farouche, mais tu comprends ce que je voulais dire quand je prétendais que les abords du parc étaient dangereux ?

-Et toi, tu réalises qu'un mystère vous entoure, ton tigre et toi ? C'est quoi, cette histoire de *flashes* ? C'est comme ça que tu communique avec lui ? C'est comme ça qu'il comprend qu'il est temps d'attaquer ?

-Je ne vois pas de quoi tu parles.

-Si tu veux. Tu as le droit de garder tes secrets, après tout. Mais je te signale que j'étais sûrement dans le vrai : ça doit être lui que les riverains prennent pour la Bête d'Orléans sur le retour. Ton tigre. Ce qui pour toi est logique est une énigme pour eux, je te signale.

-En tous les cas, on a déjà fait plus délicat question transport, coupe court Hugo,

qui dévisage Lune avec insistance et dont le regard s'attarde, navré, sur les balafres qui barrent ses joues.

-Ça, je dois avoir une tête affreuse. Mais le tigre m'a sauvée : c'est tout ce qui m'importe ! Il est où, là ?

-*Ton* tigre n'arrête pas de m'échapper. Il passe son temps à faire ce qu'il veut et à suivre ses instincts !

-Tu sais pas où il est ? Là, maintenant ?!

Hugo dévisage Rose-Lune d'un regard aigu et pénétrant :

-Je ne sais pas... *exactement* où il se trouve, avoue-t-il avec lenteur, mais nous avons un protocole, lui et moi. Je te garantis qu'à l'heure qu'il est, il est en sécurité, quelque part où personne ne pourra le découvrir.

-Tant mieux ! Tu es vraiment très organisé, tu sais, pour pas encore t'être fait prendre, à laisser courir une bête pareille dans les forêts de France. Ici, c'est pas la jungle ! Mais je t'en prie, promets-moi que tu me conduiras à lui bientôt. Il m'a aidée cette nuit. Il se passe un truc entre nous, quelque chose d'inexplicable. Je veux le revoir en plein jour, et le remercier !

Il y a du sarcasme dans les yeux de Hugo, et Lune croit comprendre pourquoi. Elle pose sa main sur le bras du jeune homme :

-Sois pas jaloux ! Toi aussi, je te remercie ! Si je comprends bien, ton tigre m'a emmenée à l'abri, jusqu'ici, et il est venu te chercher pour t'indiquer où il m'avait déposée ! Donc toi, tu l'as envoyé se cacher, et tu es venu me chercher à ton tour. Vous êtes de chics types tous les deux !

-Je ne tenais pas la grande forme hier soir, si tu te le rappelles.

-Oui, je me souviens ! Et alors ?

-Et alors il y a que le tigre nous a conduits ici *tous les deux* ! Et d'après mes estimations, on doit se trouver à quelques quinze kilomètres du Manoir...

-Quoi ?! ».

Lune escalade la racine d'un grand hêtre et, ainsi perchée, elle scrute les alentours. L'angoisse se lit dans l'eau troublée de ses grands yeux sombres :

« Alors là, je suis vraiment mal. J'avais pas réalisé !

L'adolescente sort son téléphone de sa poche, et se laisse glisser le long de l'arbre.

-Cinq heures quarante-huit. C'est fichu. On pourra pas être rentrés à temps ! Dans moins de deux heures mon absence va être repérée. Et moi qui étais consignée dans ma

loge ! Canelli va me tuer ! Ce coup-ci, je suis bonne pour la pension.

-Bonne pour quoi ?

-Pour la pension !, bredouille Lune, d'une voix qui gargouille de larmes ; Frankie m'en veut ! Avant, je trouvais que ses accusations étaient injustes, mais depuis qu'on est arrivés à Saint-Jean, j'ai provoqué un scandale public, détourné ses ordres un soir de représentation, menti à un inconnu et provoqué la visite des gendarmes... Ça fait beaucoup pour lui, surtout que Kendra a disparu. Il va tout raconter à César, et ils vont s'arranger pour me placer dans une école jusqu'au retour de mon père...

-C'est qui, Kendra ?

-Un python. Il, -enfin, elle-, s'est échappée de la ménagerie, hier. C'est très mauvais ! Alors, quand Frankie va apprendre que je lui ai désobéi, que je suis plus dans la caravane, et qu'on arrive pas à me trouver dans le camp ! Il va tellement m'en vouloir ! J'suis fichue. ».

Lune lâche sa tête entre ses bras. Difficile de décourager une jeune fille comme elle, qui pétille de passion et d'inventivité. Mais cette nouvelle incartade va être le coup de grâce, c'est sûr. La seule pensée réconfortante qui glisse dans le cœur de Rose-Lune, c'est celle de sa mère. Cataline est réveillée ! Et, si elle ne fait pas de nouvelle crise, sa fille pourra la voir ! Ça, c'est merveilleux, mais il faudra forcément que Cataline soit mise au courant du sort de Lune, et de ses '*rebellions*'... La jeune fille aurait tant voulu pouvoir lui épargner ça ! Elle voit déjà s'attrister les grands yeux noirs de sa mère, et son front qui se ride. Elle entend ses soupirs, quand Cataline ne voudra pas la gronder mais qu'en secret, elle restera à se demander ce qu'elle va bien pouvoir faire d'une fille comme elle. Quelle torture ! Comme Lune voudrait pouvoir y échapper ! C'est comme si soudain, toute la forêt était grise et embrumée, et qu'un hiver humide privé de Noël, eût remplacé l'été riant. C'est bien, l'hiver. Lune a toujours aimé la saison des neiges et des pluies, mais la voir débarquer en plein mois de Juillet, c'est autre chose.

« En plus de ça, je sais même pas où est Ananas... »

Hugo ramasse sa veste, que Lune avait traînée jusque là en escaladant l'épaule du promontoire, et il la pose sur les épaules de la jeune fille :

-Tiens, mets ça. Tu ne dois pas avoir très chaud. Et arrête de te faire du souci. On va trouver une solution.

-Tu te sens assez en forme pour faire quinze kilomètres à pied en moins de deux heures ?, ironise Lune, qui enfle la veste du jeune homme, et se sent un peu réconfortée.

-Absolument pas.

-Mais oui ! Le tigre ! Tu penses que ton tigre pourrait nous aider ?

-Mais non, rétorque Hugo sèchement ; réfléchis un peu ! Il fait jour, maintenant. Tu ne crois quand même pas qu'on pourrait chevaucher une bête pareille sans se faire remarquer !

-À quoi tu penses, alors ? C'est bien joli de me dire de pas me faire de souci !

-Remarque seulement que *ton beau tigre*, c'est lui qui nous a amenés là, mais que c'est à moi de nous tirer de la *mouise* ! Cela dit... Sauvés !

Le jeune homme tend son doigt sur la gauche.

-Quoi ?

-La départementale ! Ça y est, je sais où on est !

-Et alors ?

-C'est la départementale 2152. On n'est pas loin de l'Étang du Grand Vau. Effectivement, on se trouve à une quinzaine de kilomètres du Manoir.

-C'est quoi la bonne nouvelle, dans ce cas ? Tu penses quand même pas qu'on va faire du stop ! À cette heure-ci, les gens partent au travail, ils ont autre chose à faire que nous balader. Et puis, imagine un peu la tête qu'on a tous les deux ! Si quelqu'un nous prend, c'est direct au commissariat, qu'il va nous conduire !

-Ce que je pense, c'est qu'on va rallier cette route. Donne-moi ta main. ».

Lune s'exécute. Ça fait une drôle d'impression de sentir ses doigts logés dans la paume de Hugo fermement verrouillée. Pour une fois, l'adolescente se laisse conduire. Son compagnon négocie leur trajet en biais. Le sol feuillu, et jonché de branches cachées, est un vrai piège-à-casse-figures. Hugo va bon train et en l'espace de trois minutes, moyennant quelques dérapages contrôlés, il a conduit l'adolescente au bord de la petite route qui s'enfonce dans la forêt. En face d'eux, à quelques cinq-cents mètres, s'ouvre la départementale, qui la coupe en angle.

« Qu'est-ce qu'on fera, une fois arrivés à la route ?

-Là-bas, tu devrais avoir du réseau. Tu vas contacter quelqu'un de la troupe, qu'on vienne te chercher.

-Quoi ? C'est ça, ton plan ?!

-Désolé. Il n'y a pas autre chose à faire. Il doit bien y avoir une personne en qui tu as confiance, et que tu pourrais appeler dans une situation pareille. Non ?

Oui, bien sûr, il y a des gens dans sa troupe en qui Rose-Lune a confiance.

Armand Lacasa. Antoine et Marie Cavanaugh-Delane. *Tarzan*, et même Marcello. Mais le premier qui lui vient à l'esprit, dans la situation où elle se trouve, c'est Ludovic.

-Ludo, dit-elle avec une moue, cependant que Hugo se met en route ; je pourrais essayer d'appeler Ludo.

-Vas-y. ».

Lune aurait cent fois préféré n'appeler personne du tout, et rentrer au camp par ses propres moyens. Mais les deux ne sont pas à sa portée ! Soit elle se débrouille pour rentrer, et elle arrivera sur site tellement en retard que tout le monde sera au courant de son escapade, -et alors, bonjour les conséquences !-, soit elle contacte Ludovic et, si le garçon parvient à venir la chercher, elle a une petite chance de minimiser les suites de ses actes nocturnes. Quoiqu'il en soit, pas question de houspiller Hugo ou de lui reprocher son manque d'inventivité ! C'est elle qui s'est fourrée dans cette situation en décidant d'aller porter secours à Orion. Alors, parvenue au bord de la départementale, elle téléphone à Ludovic Candeleur. Après deux sonneries à vide, Ludovic décroche :

« Lune ?

-Ludo ! Salut...

-Euh, salut. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu m'appelles ?

-Ben...

-Tu sais, Canelli a dit que tu ne devais pas quitter ta loge, mais je pense pas que ça incluait les besoins pressants !

-Quoi ?

-Si tu m'appelles pour que je t'aide à sortir en douce pour aller aux toilettes, rigole Ludovic, je pense que c'est pas la peine !

-À ce propos... T'es où, là, dis ?

-Euh... Je suis devant les sanitaires. Je suis un peu en retard, mais j'ai passé une bonne partie de la nuit à veiller, à cause de Kendra.

-Elle est retrouvée ?!

-Hein ? Mais non ! Ce que je veux dire, c'est qu'après le spectacle je suis allé la chercher, et comme je ne l'ai pas trouvée, je suis resté durant des heures à me demander ce qui a bien pu se passer pour qu'on oublie de refermer ce fichu vivarium !

-Ah. Bon, dans ce cas... Est-ce que tu crois qu'il te serait possible de raconter un truc à *Tarzan*, et est-ce que tu crois que du coup, tu pourrais t'éclipser sans donner plus d'explications ?

-Pourquoi, tu as une idée de où pourrait se trouver Kendra ?

-Départementale 2152, presque à hauteur de Chamerolles.

-Départementale 2152, presque à hauteur de Chamerolles ! Qu'est-ce que tu racontes ? Kendra ne peut pas être là-bas, voyons ! Attends, j'arrive. Tu vas m'expliquer.

-Non, non !, crie Lune dans le téléphone. Ludovic va se rendre à la caravane ! Comme il ne risque pas de l'y trouver, il vaudrait mieux qu'elle lui ait tout expliqué... avant qu'il ne découvre sa disparition.

-Aïe !, grommelle Ludovic, dont le tympan a souffert, qu'est-ce qui te prend de hurler comme ça ?!

-Il me prend que j'aurais besoin que tu te rendes où j'ai dit sur la départementale machin. C'est pas Kendra que tu vas trouver là-bas. C'est moi.

-Quoi !?!

-Je sais que ça te paraît dingue, Ludo... mais c'est vrai. J'ai hyper besoin de ton aide, sinon je t'aurais pas appelé ! Si jamais le Directeur comprend que je suis plus dans le camp, c'en est fini pour moi du cirque, j'en suis certaine. Jusqu'à ce que mon père revienne, au moins.

-Mais... ».

Le pauvre Ludovic est tellement interloqué qu'il ne trouve plus ses mots. Lune l'entend qui se déplace. Au bout de quelques secondes il se remet à parler. Il chuchote. Il s'est rapproché de l'écouteur, Lune a l'impression de sentir son souffle chaud contre son oreille.

« Mais, Lune ! Qu'est-ce que tu fiches dans un coin pareil ?!

-Tu as droit à toutes les explications, je t'en donnerai autant que je peux. », promet la jeune fille, qui comprend que, dans le contexte actuel, ce qu'elle est en train de demander au frère de Christelle est un grand, grand service. Pourtant, l'heure tourne, et sa voix se fait suppliante :

« Je te dirai tout ce que je peux, mais en attendant, 'faut que tu viennes ! Si tu me poses trop de questions, t'arriveras jamais à temps !

-À temps pour te ramener avant qu'on se soit aperçu que tu n'es plus là, tu veux dire ?

-Oui...

-J'arrive, grommelle Ludovic, -Lune fait un signe 'O.K. !' à l'intention de Hugo- ; j'arrive, bouge pas. Départementale 2152, tu as dit ?

-C'est ça. Euh...

-Dernière intersection de la route avec un chemin de forêt, deux kilomètres avant Chilleurs-aux-Bois, explique Hugo.

-Dernière intersection de la route avec un chemin de forêt, deux kilomètres avant Chilleurs-aux-Bois, répète Rose-Lune.

-J'suis là dans vingt minutes. Surtout, tu bouges pas, tu m'as compris ?

-Oh, Ludo, t'es un garçon génial !

-Ouais ben ça, on en reparlera, tu peux me croire. ».

Ludovic coupe la communication, et un étrange sentiment de soulagement, de joie, d'appréhension et de nervosité papillonne dans le cœur de Lune. Elle n'y pense pas, mais elle a très faim.

« Il arrive. », déclare-t-elle en croisant les bras. Hugo hoche la tête.

Un peu en retrait au coin des arbres, les deux jeunes gens se mettent en devoir d'attendre l'arrivée de Ludovic. La route départementale est un long ruban désert ; elle s'étire entre des rangées de hauts arbres dont les cimes sont baignées de lumière poudreuse, et dont les troncs sont encore noyés de nuit. Les oiseaux se mettent à chanter, la rosée scintille sur l'herbe des bas-côtés, les rares voitures qui passent sont de gros points brillants qui font penser à des étoiles filantes, et qui déplacent sur leur passage un air délicieusement frais et parfumé. Il y a quelque chose d'enchanteur à se trouver là, en compagnie de Hugo.

Lune éprouve un étonnant bien-être, quelque chose qui l'engourdit des pieds à la tête comme le fait la caresse d'un rayon de soleil quand on est très fatigué. Elle ne se demande qu'une chose, en laissant dériver son regard sur les frondaisons de la forêt, c'est où peut bien être passé Orion. Quand on pense que toute cette aventure a commencé parce qu'elle voulait le sauver des griffes de ses chasseurs ! Elle n'a qu'un regret, c'est qu'Orion ne se soit pas préoccupé de ramener Ananas. Pauvre petit ouistiti ! L'adolescente se demande avec angoisse ce qu'il aura fait en découvrant que sa maîtresse était partie sans lui.

Soudain, alors que Lune était en train de secouer sa torpeur, Hugo élève la voix, sans crier gare :

« Chez moi, commence-t-il d'une voix grave, (en fixant un point quelconque de l'horizon comme s'il voulait à tout prix éviter de regarder Lune) ; chez moi tout est question d'héritage.

-Quoi ?

-Tu sais, je n'ai pas oublié ce que tu m'as dit cette nuit. Comme quoi tu avais cru que je faisais partie de cette bande de chasseurs. -Lune se mord la lèvre-. Je comprends que tu aies eu des soupçons. J'en aurais eu aussi, à ta place.

-Pourtant c'était ridicule. J'me suis emballée.

-Pas tant que ça. Je vis comme un ermite, tu sais. Je ne parle jamais à personne, je ne veux pas voir de monde. Tu viens de le dire à *ton* Ludo : il a droit à des réponses. Toi aussi, tu y as droit.

-C'est pas *mon* Ludo.

-Donc, comme je te le disais : chez moi, tout est question d'héritage.

-Si elles sont aussi énigmatiques que le reste, tes réponses ! Qu'est-ce que ça veut dire, ça, '*chez moi tout est question d'héritage*' ?

-Ça veut dire que toutes les questions que tu te poses à mon sujet ont à voir avec mon héritage ! J'ai eu une enfance heureuse. Je suis fils unique. Je vivais avec mes parents, à Grenoble. Un jour, presque par hasard, je me suis découvert une passion pour l'escalade. Donc, après avoir fait tous les murs d'escalade de la ville, j'ai décidé de prendre des cours en extérieur. Je visais les Alpes, tu vois.

-Ah.

-Oui. Et c'est à cette époque que mes parents sont morts. ».

Quel terrible aveu ! Il arrache à Lune un frisson d'effroi. Intimement, la jeune fille sent que cette circonstance va définitivement changer le regard qu'elle porte sur Hugo ; ce regard curieux, et un peu insolent. Comme il a dû souffrir ! Comme il doit souffrir encore, avec cette vie blessée, brisée en mille morceaux ! Elle n'est pas certaine qu'elle aurait pu le comprendre à ce point, si ses propres parents ne lui manquaient pas autant. Et voilà que brusquement, le drame de sa vie lui semble *enviable* à côté de cette tragédie. Elle voudrait prendre la main de Hugo dans la sienne, et la serrer très fort, pour lui montrer comme elle compatit. Si seulement il tournait la tête vers elle ! Mais il s'entête à regarder droit devant lui. Et Lune ne sait pas si ça veut dire qu'il lui coûte tant de dire la vérité qu'il s'oblige à rester concentré sur un point abstrait ; ou si ça signifie au contraire qu'il persiste à dissimuler des éléments de son passé.

« Tous... tous les deux ?, souffle l'adolescente, tes parents, ils sont ?...

-Morts tous les deux, oui. Accident de voiture.

-C'est horrible... T'avais quel âge ?

-Quinze ans. -Lune frémit : elle a presque quinze ans, elle-. J'avais quinze ans et à partir de ce jour-là ma vie... ma vie est devenue un chaos. J'ai été placé en foyer. Mais intérieurement, j'avais décidé que je ne vivrais plus que pour l'escalade. Pour tenir le coup. Alors c'est ce que j'ai fait. Je n'ai rien négligé, efforts, entraînements, et même études, puisqu'on promettait de me payer des cours et des stages en extérieur si j'avais de bons résultats scolaires.

-Et alors ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

-Rien. J'ai continué de vivre. Quand j'ai atteint la majorité, j'ai reçu un courrier de la part d'un notaire. Il paraissait que je devais rentrer en possession d'un héritage.

-Tes parents ?

-Oui. Je ne voulais rien savoir. C'est resté comme ça jusqu'à ce que je commence à éprouver des... des symptômes étranges.

-Tu es malade ?

-Si on veut. Je souffre d'une affection héréditaire.

-Grave ?

-Assez. C'est handicapant.

-Mais... Comment ça se fait que t'aies découvert ça qu'après tes dix-huit ans ?

-Je me pose toujours la question.

-Alors tu souffrais pas de cette maladie, avant ?

-Je n'en sais rien. Peut-être que si, mais je ne le savais pas.

-Comment ça s'appelle ?

-C'est un... un nom barbare, laisse tomber. Tout ça pour dire que quand j'ai appris que j'en souffrais, je suis allé voir le fameux notaire. Là, j'ai découvert que mes parents m'avaient légué une véritable fortune, et aussi le Manoir.

-Tu le savais pas ?!

-Pas plus que je ne connaissais mon véritable nom.

-Tu t'appelles pas Hugo ?

-Si ! Mais je ne m'appelle pas '*Duchêne*'.

-Je m'en doutais ! Au moins sur ça j'avais raison. 'Faut dire que tu as hésité à me répondre, l'autre jour, quand je t'ai demandé ton nom.

-J'ai grandi sous le nom Duchêne. Et j'ai comme qui dirait un petit contentieux avec l'autre.

-Un petit quoi ?

-Une brouille ! J'ai du mal, quoi.

-Pourquoi, c'est quoi ton vrai nom ?

-...

-Allez, c'est quoi ?

-Hugo de Montchênaie.

-Waouh ! ».

Une lueur de joyeuse incrédulité dans les yeux, Lune ne peut pas s'empêcher de laisser glisser entre ses dents un sifflement d'admiration.

« '*Hugo de Montchênaie*' ! Ça en jette !

-Ça on peut le dire..., gronde Hugo, qui retrouve son regard sombre.

-Donc, tu as découvert le Manoir, et tout ?

-Voilà.

-Et le tigre ?

-Quoi, le tigre.

-Ben lui, tu l'as eu où ? ».

Hugo se décide enfin à tourner les yeux vers Rose-Lune. Il y a dans ses pupilles cet éclat farouche et flamboyant qui semble résumer toute sa personnalité :

« Il est héréditaire.

Lune ouvre grand la bouche. Elle fronce les sourcils... puis elle éclate de rire.

-Ton tigre est *héréditaire* ?! Ça veut rien dire !

-Tu m'as bien compris, grogne Hugo.

-Tu veux dire que tu l'as reçu en héritage ?!

-Voilà.

-Tu savais pas que tes parents avaient un fauve ?!

-Mon père. Il était à mon père, pour ce que j'ai pu comprendre. ».

Pendant quelques instants, ni Rose-Lune ni Hugo ne parlent. Pour des raisons assez évidentes, ces confessions les préoccupent tous les deux.

« Mais alors, comment est-ce qu'ils le... », commence la jeune fille, quand elle s'interrompt. Le bref '*couac*' d'un avertisseur vient de claquer assez piteusement dans les airs, juste derrière elle. Elle se retourne : une vieille Clio verte a quitté la route, et glisse vers l'embranchement où patientent Hugo et Lune.

« Ton ami ?, demande Hugo. Lune hoche la tête :

-Je te rends ta veste. Ça vaut mieux. ».

Elle est en train de comprendre que la scène qui va suivre ne sera pas facile à vivre ; si ce sentiment était confus tant que Ludovic n'était pas arrivé, il devient très clair maintenant qu'il est là. Le jeune homme sort de la voiture, et fait hâtivement le tour du capot :

« Lune ?, s'étrangle-t-il.

-Salut, Ludo, tâche de répondre *gentiment* l'intéressée.

-Qu'est-ce que tu fais là, qu'est-ce que c'est que ce déguisement, qu'est-ce que ?...

-Je vais t'expliquer. Viens, que je te présente. Voici Hugo... Hugo...

-De Montchênaie, tranche Hugo, et avec beaucoup de prestance, -estime Rose-Lune-, il tend sa main à Ludovic ; Hugo de Montchênaie. ».

Ludovic néglige totalement cette main. Son visage s'est chiffonné et ses yeux bruns s'assombrissent. Il saisit Lune par le bras, et l'emmène à l'écart :

« Qu'est-ce que c'est que cette affaire ?, chuchote-t-il d'une voix brûlante ; tu n'es pas toute seule ?!

-Non, tu vois bien, et...

-C'est qui ce type ? Qu'est-ce que vous faites ici tous les deux à quinze *bornes* de Saint-Jean ? Et pourquoi vous êtes déguisés ?! Et pourquoi vous êtes blessés, et l'un et l'autre ?!

-Il n'y a que moi qui suis déguisée, Hugo... ».

Lune s'interrompt. En jetant un regard sur la silhouette de Hugo, elle vient de comprendre pourquoi son ami fait erreur. Évidemment, le jeune propriétaire du Manoir porte son fameux costume ! N'importe qui pourrait le croire déguisé, surtout avec Lune à ses côtés, habillée en Pierrot !

« C'est quoi le plan, gronde Ludovic dont l'humeur se gâche de plus en plus, vous vous êtes perdus en revenant d'une fête ?

-Pas du tout !

-Qu'est-ce que vous faites ici habillés comme ça, alors ?! Tu ne vas pas me dire que vous vous promeniez ! Tu sais la tête que tu as, toi ? Avec ton costume sali, ton maquillage défait et ton visage griffé ? Pourquoi il est griffé comme ça ton visage, hein ?

-Ludo... ».

De mémoire d'artiste, Rose-Lune n'a jamais vu Ludovic Candeleur se mettre dans un tel état. Elle comprend les raisons de sa colère et de son angoisse, mais toutes les explications qu'elle fournira seront possibles à déformer ! Aux yeux de Ludo, les faits

sont ce qu'ils sont : plus qu'inquiétants. Rose-Lune a quitté clandestinement le camp. Elle a passé la nuit dehors dans ce déguisement de Pierrot. *Quelqu'un* l'a conduite à plusieurs kilomètres de chez elle, et la voilà qui patiente sur le bord de la route, en compagnie d'un individu bizarre, qui pourrait être une sorte de Dracula moderne. Les yeux du garçon lancent des éclairs, et Lune a ce sentiment étrange qu'il a pris dix ans d'âge d'un seul coup :

« Ludo, je sais que ça fait beaucoup, mais je te jure que les choses sont plus simples qu'elles en ont l'air ! Enfin, plus simples, c'est pas sûr, mais en tout cas, il s'est rien passé ici de ce que... De ce que tu pourrais croire ! Tout va bien, je te dis !

-Tu te rends compte des risques que tu prends ? Mais enfin qu'est-ce que tu veux, hein, que ceux qui sont de ton côté finissent par donner raison à Canelli ? Je te préviens que c'est ce qui ne va pas tarder à arriver !

-Ludo...

-*Tu as parfaitement raison.* ».

Lequel est le plus étonné d'entendre Hugo prononcer ces derniers mots, de Ludovic ou de Lune, c'est difficile à savoir. En tous cas les deux se tournent, et c'est pour découvrir que le jeune propriétaire du Manoir est là, planté tout net à leurs côtés, et qu'il regarde Ludovic :

« Tu as parfaitement raison. Je n'ai pas arrêté de lui dire qu'elle n'avait rien à faire là, et qu'elle devait s'en aller. ». Lune pâlit, même si elle a conscience que ces mots auront le pouvoir de calmer l'apprenti-dresseur de lions. Quand on pense que Hugo, qui ne cessait pas de la vouvoyer, ne se gêne pas pour tutoyer Ludovic !

« J'admets volontiers que c'est de ma faute si Lune est ici, j'admets volontiers qu'elle m'a donné un coup de main, mais je ne lui ai rien demandé, et j'aurais mille fois préféré qu'elle ne se trouve pas mêlée à mes affaires.

-Eh !, s'écrie Lune, qui n'est pas sûre d'apprécier le tour que prend la conversation. Hugo lève la main :

-Mais elle est têtue, tu dois bien le savoir.

-Ça, pour être têtue !, grogne Ludovic.

-Je suis en mesure d'affirmer qu'il ne s'est rien passé de malhonnête en ma présence *en ce qui concerne Rose-Lune*. Si je suis ici ce matin, c'est dans le souci qu'il ne lui arrive rien de grave ou de fâcheux. ».

Ludovic a l'air d'être sensible à la prestance honnête de Hugo. Les traits de son

visage se décrispent.

« Maintenant, reconduis-la ; poursuit le maître de Orion ; il ne faut pas que son escapade se remarque *pour cette fois*. Je n'ai pas envie d'être responsable de la punition qu'on pourrait lui donner. Toi qui la connais bien, tu dois savoir qu'on peut obtenir d'elle une promesse. Je suis sûr que Lune peut promettre qu'elle ne recommencera plus, et si elle le promet, je suis sûr qu'on peut la croire.

-Je vous préviens, j'ai pas l'intention de promettre quoique ce soit en votre présence à tous les deux !, grommelle Lune.

-En tous les cas, il a raison ; conclut Ludovic avec lenteur, il faut y aller. J'ai raconté à Basilio qu'il fallait que je m'absente un moment rapport à Kendra. Je lui ai dit aussi que *tu* avais eu une idée concernant le serpent, -Lune-, et que donc, tu venais avec moi. Ça nous laisse un peu de temps. Si quelqu'un ne te trouve pas dans ta loge, *Tarzan* pourra dire que tu es partie avec moi, et si quelqu'un te voit rentrer avec moi à l'aube, il y aura une explication toute prête. ».

Un éclair de reconnaissance passe dans les yeux de Lune. Ludo a tout fait comme il fallait ! Il s'est montré si inventif, que voilà la jeune fille *couverte* aux yeux des gens du cirque.

« C'est pas une raison pour traîner, poursuit le garçon, plus vite on sera rentrés mieux ce sera. Allez, monte. ».

Lune se dirige vers la voiture, quand elle s'immobilise, victime d'un pressentiment. Hugo n'a pas bougé. Il est resté là-bas, les bras croisés.

« Ben, viens !

Ludo s'arrête près de la portière, les narines frémissantes.

« Quoi !, reprend Lune, on va le ramener ! Il va pas rester là, tout seul, à quinze kilomètres de chez lui !

-On n'a pas le temps.

-Ludo !

-Je ne veux pas que vous me reconduisiez, Rose-Lune, intervient Hugo ; je t'ai déjà dit que ce qui m'arrive, ça *me* regarde.

-Pas question ! On te laisse pas ici ! Ludo, tout ça c'est arrivé parce que Hugo a un tigre ! Un tigre géant, une bête magnifique, mais il y a des gens qui veulent le lui prendre et il s'est enfui ! Je te jure, c'est ça l'histoire ! ».

Ces révélations ébranlent Ludovic, (lui qui est passionné par les bêtes fauves), il

reste un moment figé comme une statue. Mais Hugo s'est déjà éloigné. Il a fait demi-tour, et il s'enfonce dans la forêt. Le cœur de Lune se brise. Laisser Hugo tout seul ici, alors qu'Orion l'a ramené pour la protéger, elle ! Ce serait le trahir.

« Non ! Je m'en vais pas sans lui ! 'Toute façon, il faut repasser au Manoir ! C'est là-bas que je dois retrouver Ananas, et récupérer mon vélo !

-C'est où, ce Manoir ?

-Je te montrerai !

-Bon, alors si tu peux me montrer, on y va !, tranche Ludovic.

Lune ne bouge pas. Elle croise les bras :

-Si on ramène pas Hugo, je bouge pas d'ici. Ludovic, à demi engagé au volant, fulmine. :

-Mais regarde, il est déjà parti, ton inconnu ! Compte pas sur moi pour lui courir après. S'il a pu venir jusqu'ici, il se débrouillera pour repartir ! Tu crois pas que tu as déjà assez de problèmes comme ça, Rose-Lune ? Tu m'as demandé de venir te chercher, je suis venu te chercher ! Et il est probable que mon rôle aurait été de prévenir Canelli, alors monte dans cette voiture ! ».

Hugo et Ludovic ont raison tous les deux. Lune a conscience qu'elle ne leur a facilité la tâche ni à l'un ni à l'autre. C'est à cause d'elle pourtant si Hugo est *paumé* dans ce bois, ce n'est pas juste de l'y laisser tout seul. À court d'argument, elle monte dans la Clio, et s'assied, les lèvres serrées.

« Ta ceinture. ».

Sans décrocher un mot, Lune boucle sa ceinture de sécurité.

« Tiens, dit encore le garçon, qui se penche vers la boîte à gants et en retire deux barres de céréales ; je suppose que tu n'as rien pris depuis des heures. ». Et tandis qu'il manœuvre pour regagner la départementale, Rose-Lune attrape les barres de céréales, et ostensiblement, elle les enfourne à nouveau dans la boîte à gants.

« Tu devrais manger, conseille Ludovic, je te signale que tu es aussi pâle que le peu de maquillage qui te reste sur la figure ; tu as une tête à faire peur.

-Et moi je te signale que même si je te dois *trop* la vie d'être venu me chercher, si jamais tu me reparles de ces trucs à manger, je les ouvre et je les jette dehors ! ».

Ludovic fronce les sourcils, et ses narines s'élargissent comme celles d'un taureau furieux. Il déboîte brusquement, passe son bras au-dessus de Lune, et se met à filer à toute allure en marche arrière. Il ne s'arrête que lorsqu'il est parvenu à la hauteur de Hugo.

« Ouvre ton carreau, ordonne-t-il sans desserrer les dents. Lune tourne rapidement la manivelle. Alors Ludo se penche :

« Montez ! Si on vous ramène pas, je vais perdre sa confiance. Vu que je vis avec elle tous les jours, c'est pas souhaitable. Allez, montez ! ».

On ne sait pas quelle réflexion se fait Hugo derrière ses yeux verts qui miroitent, mais sans rien dire, il ouvre la portière arrière, et se glisse sur le siège. Ludovic repart brutalement en marche avant, et Lune se sent sourire.

* * *

Le trajet s'effectue dans un silence terrible, -ni l'un ni l'autre des garçons ne décroche un mot-, mais Lune est rassurée. Son retour au cirque pourra se faire dans les meilleures conditions, au vu des circonstances, et surtout, on n'a pas laissé Hugo tout seul. Malgré tout, elle a le sentiment de se trouver calée entre deux juges aux pouvoirs égaux qui auraient renoncé à se prononcer à son sujet, mais qui n'en penseraient pas moins.

En approchant des murs de la propriété, où s'est déroulé le drame de la veille, les pensées de Lune ne sont occupées que par Ananas. Elle éprouve aussi un sentiment étrange. Comme si, guidant Ludo vers cet endroit, elle pouvait savourer la complicité qui l'unit à Hugo. Mais ce sentiment est teinté d'une angoisse sourde, et la jeune fille ne sait pas quoi penser.

« C'est là !, s'exclame-t-elle, un peu triomphante, lorsque Ludovic parvient à la hauteur du portail ; les grilles sont fermées, j'ai l'impression qu'il y a plus trace de ce qui s'est passé hier. La camionnette est plus là. ».

Lune se jette dehors sur le bruit roulant de la ceinture de sécurité qui se rembobine. Elle court vers le portail et se faufile dans le parc. Elle avait raison : les trois intrigants sont partis avec armes et bagages. Orion a dû leur faire une belle frayeur ! Rose-Lune les imagine se pressant d'effacer leurs traces :

'Tant mieux pour vous...'. Puis, les mains campées sur la taille, elle se met à scruter du regard les épais fourrés du parc :

« Ananas ! Ananas ! Où tu es, Bonhomme ! C'est moi ! A-na-naaaas ! ».

Le ouistiti ne se montre pas. Lune fait un tour dans le parc. La peur commence, au creux de son ventre, à gratter son terrier de ses griffes redoutables. Au bout de plusieurs

minutes, la jeune fille revient sur ses pas. Hugo et Ludovic sortent de la voiture au même moment, mais Lune est trop préoccupée pour se demander ce qu'ils pouvaient bien faire, tous les deux, depuis tout ce temps...

« Je l'ai pas vu... ». Dans un bond, elle se glisse au fond de l'ornière qui borde le champ. Son vélo gît là, comme le squelette inanimé d'une bête étrange. Elle saisit le guidon et se prépare à hisser le V.T.T sur la route, quand un frisson hérisse tous les poils de sa peau : quelque chose vient de bouger dans le panier !

« Mais oui, j'avais oublié ! ». De ses doigts tremblants, Lune écarte les pans de la couverture de feutrine dont elle avait cru bon de se munir la veille au soir :

« Ananas ! ».

Le petit singe est là !, qui tourne sa tête et pose sur Rose-Lune le regard incrédule de ses grands yeux larmoyants.

« Ananas ! Je t'avais envoyé ici hier soir, et tu y es resté ! Petit malin ! Viens. ».

Rose-Lune blottit soigneusement le ouistiti contre son cœur. Ananas est un peu froid, un peu rigide, aussi. Il a dû trembler, plusieurs heures durant, à la recherche de sa jeune maîtresse, peut-être, se demandant si elle ne l'avait pas abandonné !

« Je l'ai r'trouvé !, crie-t-elle, en se hissant sur le talus, je l'ai retrouvé ! Il va bien, mais il est un peu choqué. 'Va lui falloir du temps pour se remettre... »

Ludovic passe en trombe à côté de Rose-Lune. Il a le regard ombrageux, et il lâche, en effleurant la jeune fille :

-J'vais chercher le vélo.

Lune hausse les épaules, puis elle vient retrouver Hugo, qui reste planté près de son portail :

-Salut, Ananas..., dit le jeune homme, en frôlant du doigt la petite tête hirsute du ouistiti. À la grande surprise de Rose-Lune, le singe esquisse un geste.

-Eh !, t'as vu ça ? Tu l'as fait bouger, dis-donc !

-Rose-Lune...

-Quoi ?

Hugo a cet air très sérieux, et il fixe Lune d'un regard insistant qui lui plonge au fond de l'âme.

-Quoi ?!

-Est-ce que j'ai ta promesse que tu vas cesser de te préoccuper de ce qui se passe au Manoir ? Est-ce que tu peux m'assurer que tu vas me laisser régler mes affaires, et que

tu vas t'occuper de régler les tiennes de ton côté ?

En voilà une phrase capable de gâcher toute la bonne humeur ! Le minois de Lune se chiffonne :

-Bien sûr que non ! Je vais sûrement pas faire ça ! On commence tout juste à devenir des amis ! Non, c'qu'il faut maintenant, c'est découvrir *qui* sont les gens qui vous en veulent ! À toi et au tigre. Je vais compiler les indices.

-Alors tu ne vas pas cesser de t'occuper de tout ça ?

-Non, j'te dis ! Ça risque pas !

-O.K. Dans ce cas, je sais ce qu'il me reste à faire.

-Ce qui veut dire ?

-Ce qui veut dire que je vais partir. Je vais m'éloigner du Manoir.

-Quoi ?!

-Il faut que tu m'oublies, Lune. Tu dois oublier ce qui se passe ici. Tu prends trop de risques, et personne ne peut te raisonner ! Tu n'as pas l'air de te rendre compte des dangers que tu encours, et moi, *je ne peux pas tout te dire*.

-Je me rends très bien compte de ce que je fais, et toi, tu peux pas faire ça !

-Bien sûr que si je peux.

-Bien sûr que non ! Il s'agit pas que de toi ! Il s'agit de ton tigre ! T'as tout le temps l'air d'oublier qu'il y a pas que toi qui m'intéresse ! Le tigre, c'est lui que j'ai rencontré en premier ! C'est lui qui m'a sauvée cette nuit ! C'est *mon* ami. Je veux résoudre cette affaire pour lui !

Hugo a un de ses petits sourires, triste et mystérieux. Il pose sa main sur l'épaule de Lune :

-Écoute, tu ne vois pas que j'attire les problèmes comme le miel attire les mouches ? C'est comme ça depuis que mes parents sont morts. Je n'y peux rien, et il faut que je règle mes problèmes. Le tigre et moi, *on n'est pas tes amis*. On est juste une solution de rechange séduisante. Vu que ta vie est dure en ce moment. Toi aussi, tu as des problèmes à régler. Chez toi. ».

Lune sent dans sa gorge se former une pelote, de chagrin, d'amertume, de colère et de peur. Elle sent aussi que Hugo est déterminé. Il va lui filer entre les doigts !, et, confusément, Lune comprend qu'elle ne dispose pas d'arguments assez convaincants pour le retenir. Elle ne le connaît que depuis trois jours, mais elle a l'impression que le monde va s'écrouler s'il s'en va, *lui aussi*, et s'il emmène Orion !

« Tu es vraiment une chouette fille, continue le propriétaire du Manoir. Tu es courageuse, tu ne t'épargnes pas, tu sais ce que tu veux. Tu es franche, tu es drôle, gentille aussi...

-Bon, ça va ! N'en jette plus !

-Je ne plaisante pas. Mais tu ne devrais pas traiter pas les gens que tu aimes comme tu le fais. Penser aux animaux, c'est très bien ! Il faut les défendre et les protéger, et j'ai vu que tu es prête à tout pour plaider leur cause. On n'a pas le droit de laisser quelqu'un leur faire du mal. Mais, je pense qu'on n'a pas le droit de faire de la peine aux gens qui nous entourent, sous prétexte de prendre soin des bêtes. Je ne te fais pas la morale : je te dis juste mon point de vue. Tu as de la chance d'avoir des amis. Je crois que dans ton cirque, beaucoup de gens qui tiennent à toi, et j'ai l'impression qu'à cause des soucis que tu as en ce moment, tu leur as mené la vie dure. Sans le vouloir. ».

Hugo regarde Lune comme son père aurait pu la regarder. Ces mots font tant de mal à l'adolescente, (et tant de bien en même temps), qu'elle ne sait pas si elle voudrait se jeter dans les bras du jeune homme, ou lui cracher au visage.

« Cette nuit, par exemple, tu es partie de chez toi sans rien dire à personne, reprend Hugo, et les gens qui t'aiment pourraient prendre ça pour une trahison ! Tu sais, je t'ai dit que mes parents avaient eu un accident. Ce que je ne t'ai pas dit, c'est qu'ils ont eu cet accident en revenant d'une maison de retraite où ils avaient rendu visite à une tante de mon père. Ce jour-là, je devais venir avec eux. Mais, au dernier moment, j'ai décidé que ça me *saoulait*, et je suis parti au mur d'escalade ! *J'aurais dû être avec eux*. Je n'ai pensé qu'à moi, et je les ai perdus.

-Au moins toi t'es pas mort !, balbutie Lune.

-J'aurais préféré !, tranche Hugo en la regardant net, j'aurais préféré être avec eux ! Tu comprends ? Si j'avais été là, *tout aurait pu se passer autrement*. Je le sais, maintenant. C'est pour ça que je crois que ce qui se passe au Manoir ne t'intéresse que parce que ta vie est difficile chez toi.

-C'est pas vrai !

-Tu préférerais élucider le mystère du Manoir, ou retrouver la paix dans ton propre cirque ? Tu m'as dit que tu avais un problème avec ce Frankie qui se trouve à la tête de la troupe. J'y ai repensé. À mon avis, quand ton père est parti, ce gars a eu peur du regard que les autres pourraient porter sur toi. Si tu es la fille du vrai Directeur, il est probable que chacun te considère un peu comme une chef en puissance, chez toi ?

-Tu veux dire que Canelli a peur que je lui *pique* sa place ?!?

-C'est ça l'idée. Tu lui pardonnerais, s'il faisait une erreur ? Dis-moi que tu ne passes pas ton temps à lui rappeler qu'il est *illégitime* !

-On voit que tu connais pas Canelli !

-Lune, si ce type est un ami de ton père, il ne peut pas vouloir sa place ! À mon avis, il veut juste remplir sa mission. Pourquoi tu n'essaies pas de savoir ce qu'il en est ?

-Je rêve, où tu es en train de reporter mon attention sur autre chose que sur ton Manoir ?!

-Je te dis les choses comme je les sens. Maintenant je vais te laisser. Toi, tu devrais y aller. ».

Lune est tellement abasourdie ! Hugo s'en va vraiment ! Il passe le portail, et s'éloigne dans le parc de son Manoir, à grands pas.

« Hé ! Hugo !, crie Rose-Lune, un brouillard blanc devant les yeux ; tu t'en vas pas, dis ! Réponds ! ».

Mais Hugo se comporte comme s'il avait déjà oublié Lune. De dépit, l'adolescente tourne les talons, et sans broncher, elle remonte dans la Clio. Elle n'a même pas remarqué que Ludovic, appuyé à sa portière, les a observés tout ce temps.

« C'est toi qui lui as demandé de faire ça ? ». Ludo se glisse au volant sans répondre.

« C'est toi qui lui as demandé de faire ça ?! De s'en aller ? ».

La jeune fille se tourne avec une colère déçue du côté de Ludovic Candeleur. Après tout, voilà qui en expliquerait, des choses ! Les garçons ont passé du temps tous les deux, pendant qu'elle cherchait Ananas. Mais Ludovic, la main sur le contact, lui jette un regard aigu :

« Tu trouves que ce type-là a l'air du genre de gars à qui on dit ce qu'il doit faire ? », rétorque-t-il.

Puis il démarre et le trajet s'effectue dans le plus complet silence.

Saint-Jean-de-Braye baigne dans des clartés d'or et de nacre et la vue du canal d'Orléans, riant et frais avec ses eaux lisses et miroitantes encore pleines d'ombre et ses berges débordant de soleil, apaise un peu Rose-Lune. Un coup de frein la sort pourtant de sa rêverie :

« Qu'est-ce que tu fais ?

-J'ai dit à *Tarzan* qu'on avait eu une idée pour retrouver Kendra. Si on me

questionne, je veux pouvoir répondre sans rougir ! Donc, je vais jeter un coup d'œil dans le ruisseau, et tu vas m'aider. Dès qu'on sera rentrés, tu fileras me défaire cette bouillie de maquillage et ce déguisement. Tant qu'à arriver en retard et à se faire remarquer, autant qu'on soit raccord. ».

L'idée du ruisseau n'est pas si bête. Lune hoche la tête.

« Si j'étais Kendra, marmonne Ludovic, et que j'aie découvert la nature pour la première fois de ma vie, j'y serais allée à l'instinct et à l'instinct, c'est ce ruisseau que j'aurais cherché à rallier. Un endroit humide et chaud. Parfait pour se dissimuler, quand on est un serpent. ».

Le jeune homme se met à farfouiller dans le cours du petit ru.

« Écoute, Lune, 'faut que je te dise, finit-il par avouer, quand la jeune fille, après avoir ôté le costume d'Élodie, saute dans le ruisseau, moi, je suis prêt à t'aider. Tant qu'on te traite dans ce cirque comme si tu n'étais pas chez toi, je veux bien faire tout ce que tu veux pour que ça aille mieux. Mais je préfère te prévenir : c'est la première et la dernière fois que je mens pour toi. ».

DU BIZARRE À L'ÉTRANGE

Rose-Lune a tellement couru ! Elle est tout en sueur. Pour ne rien arranger, il semble que le soleil a décidé de darder ses rayons droit sur elle, ce qui est étonnant si on pense qu'on n'est même pas en plein jour, mais en pleine nuit ! Une nuit intense, éclairée par une lune ronde qui fait jaillir de l'ombre les éléments du paysage ; les arbres bruns, les maisons, les poteaux.

Une nouvelle fois, Lune n'a pas pu s'empêcher de sortir du camp, en dépit des formelles interdictions lancées par le Directeur de la troupe. Mais ce n'est pas de sa faute : il fallait bien qu'elle se rende au Manoir ! Il fallait qu'elle en ait le coeur net, qu'elle sache si Hugo était vraiment parti. L'adolescente est hantée par cette idée. Parvenue devant les hautes grilles, elle se sent si fatiguée qu'elle n'envisage pas d'un bon œil un quelconque exercice d'escalade. Ces grilles n'auraient-elles pas triplé de hauteur ? Sûrement l'effet du *clair de lune*. Rose-Lune se faufile dans le parc, par les grilles entrebâillées.

« Oh, Kendra !, souffle-t-elle, j'aurais pas dû t'emmener. Tu me donnes trop chaud ! Et dire que je peux te laisser nulle part. Si je te pose et que tu t'enfuis encore une fois, Canelli me mettra à ta place dans le vivarium. Mais, maintenant qu'on t'a retrouvée, je veux te présenter à Hugo. ».

Et oui, Kendra, le grand python, a été retrouvée ! Comme l'avait dit Ludovic, elle avait trouvé le moyen de se faufiler dans le cours du ruisseau qui gargouille en face du camp. Essoufflée, Lune avance sous les arbres, et elle entend soudain retentir la

respiration du félin géant. Elle voudrait l'appeler, mais, pour une raison indéterminée, elle ne parvient pas à se rappeler le nom qu'elle lui avait donné l'autre soir ! Elle a beau fouiller dans sa mémoire, ça ne lui revient pas... En vérité, elle ne se sent pas très bien. Elle est en train de tomber malade. Alors, en désespoir de cause, elle se met à crier :

« *Nuit ! Nuit !* ». Brusquement elle tressaille : sur sa gauche, dans la pénombre déchirée par les rayons de lune, vient se glisser le tigre géant. Ses yeux magnifiques brillent comme des pierres précieuses exposées au soleil. Rose-Lune est tellement heureuse de le retrouver !

« Tu es là... », souffle-t-elle, en sentant sur son visage l'haleine chaude du félin. Elle veut se rapprocher de lui, mais elle sursaute. Orion n'est pas arrivé seul. Il est monté, comme le serait un cheval ! Hugo est sur son dos, qui tend sa main à la jeune fille.

« Hugo !

-Viens, Lune, on n'a pas le temps. Il faut partir tout de suite.

-Pourquoi ?

-Je vais t'aider à retrouver ton père. Monte ! ».

L'adolescente saisit la main de Hugo et moins de deux secondes plus tard, avec un tressaillement, elle se retrouve perchée sur la croupe du formidable Orion, juste derrière le jeune homme.

« Tu es prête ? », demande ce dernier.

Lune va pour dire oui, quand elle se rend compte que quelque chose ne va pas. Ce n'est plus Kendra qu'elle porte sur ses épaules, c'est Ananas ! Quant à Hugo, la jeune fille réalise avec angoisse qu'il est enchaîné à sa monture !

« Hugo ! Qu'est-ce que tu fais enchaîné ? Et puis, est-ce que t'avais pas dit que tu t'en irais ?

-Mais c'est que je sais où est ton père ! Regarde ! ».

Lune se penche vers le jeune homme qui écarte les bords de l'une des poches de sa veste. À l'intérieur il y a une photo, et sur la photo, Lune reconnaît les traits de quelqu'un qu'elle aime :

« Mais c'est pas mon père, ça ! », se met-elle à crier. Trop tard ! Hugo vient de lancer Orion au galop. Le félin géant se met à courir avec souplesse, et Lune se retrouve plaquée contre le dos de Hugo. Elle a l'impression de faire un tour de balançoire de foire.

« Hugo ! Ça c'est pas mon père, c'est César ! Hugo, c'est César ! ».

Lune se réveille dans un sursaut. En un éclair, elle comprend ce qui se passe : on n'est pas en pleine nuit, mais en plein jour ; le soleil engouffre ses rayons brûlants par les fenêtres de la caravane ! L'adolescente a oublié de baisser les stores. Étourdie par son rêve, (dont les mots déchirants lui tournent dans la tête), elle s'assied au bord de sa couchette. Elle a encore rêvé de Orion ! Le symptôme ne s'est pas arrangé depuis qu'elle a vécu cette course folle dans la forêt, captive de la gueule du fauve et bercée par ses bonds...

On est le seize Juillet, et depuis l'autre jour, Lune n'a rien su du tigre ou de son maître. Et d'ailleurs, Kendra n'est pas retrouvée. Mais, sitôt qu'elle reprend ses esprits, c'est une autre angoisse qui saisit Rose-Lune au ventre. Elle sort son téléphone de sa poche. Treize heures. En un éclair, l'adolescente compose un numéro qu'elle préfère connaître par cœur, plutôt que de l'entrer dans sa boîte de contacts.

« Clinique Notre-Dame du Bon Secours, bonjour ?

-Bonjour, je voudrais parler à Madame Jabert-Parenti, s'il vous plaît. Chambre 42.

-Oui, ne quittez pas ! Je vous mets en relation. ».

Lune entend un déclic, puis le téléphone se met à sonner. Une fois, deux fois, et sa mère ne décroche pas. Nouveau déclic.

« Excusez-moi, Mademoiselle ?

-Oui ?, souffle Lune, le coeur battant, en reconnaissant la voix de l'hôtesse d'accueil.

-Est-ce que vous pourriez me donner votre nom, s'il vous plaît ?

-Rose-Lune Jabert-Parenti.

-Oh, très bien ! Veuillez m'excuser, Mademoiselle Jabert-Parenti. Votre mère n'est pas dans sa chambre en ce moment, elle vient tout juste de partir pour passer de nouveaux examens.

-C'était pas prévu !

-Je ne saurais vous dire. Toujours est-il que l'on m'a chargée d'un message pour vous, dans le cas où vous viendriez à appeler.

-Ah ?!

-Oui, veuillez patienter un instant, je vous prie. ».

Il y a quelques bruits de clavier et, plus loin, dans un ronflement abstrait, une voix

qui bourdonne ; puis l'hôtesse reprend le combiné :

« Mademoiselle ? Madame Jabert-Parenti m'a chargé de vous lire ce qui suit : '*La Police n'a rien de nouveau et je n'ai toujours pas de nouvelles. Essaie de ne pas t'inquiéter, je te rappellerai plus tard. Maman.*'. Est-ce que vous avez compris ?

Rose-Lune tâche d'enregistrer ces informations. Elle imagine ces mots prononcés par sa mère, et alors seulement, ils prennent tout leur sens.

-Mademoiselle ? Est-ce que vous avez compris ? Voulez-vous que je répète ?

-Non, non, ça va. Merci. Au revoir.

-Au revoir, Mademoiselle, et... ».

Lune interrompt la communication. En tout autre moment, elle aurait remarqué comme son interlocutrice a fait des efforts pour ne pas laisser transparaître la curiosité qui l'animait à la lecture de ce message, mais elle est trop inquiète.

'*La Police n'a rien de nouveau et je n'ai toujours pas de nouvelles.*'.

Rose-Lune mord l'ongle de son pouce :

« Il faut faire quelque chose ! Mais oui ! Frankie ! J'ai même pas pensé à demander à Frankie ! ».

La jeune fille sort de sa caravane en quatrième vitesse, et se retrouve dehors avant d'avoir compris comment. Elle plisse les yeux. Le soleil est au zénith, et n'était la chaleur, la réverbération de ses rayons sur la tôle des véhicules serait déjà insupportable !

« En route, Ananas. ».

C'est avec une détermination farouche que Rose-Lune franchit la distance qui la sépare de la loge de Francesco Canello. Elle ne voit rien, elle n'entend rien autour. Quand elle arrive dans ce que les membres de la troupe appellent '*le quartier d'intendance*', elle voit que Canelli est en train de rentrer chez lui. Lune est tout de suite surprise par la voussure de ses épaules, d'ordinaire si droites et si fières...

« Frankie ! ».

Sitôt qu'il voit l'adolescente, le visage de l'homme visage s'éclaire, mais cette lumière se tamise vite, et les yeux bleus, sous les sourcils ombrageux, lancent déjà des éclairs.

« Frankie, faut que je te parle.

-Entre. », déclare le meilleur ami de Christophe, en tendant le bras.

Lune pénètre dans cette fameuse loge du Directeur, presque aussi longue, et presque aussi vaste qu'un *mobil-home*. Ici, les stores ont été tirés, et deux ventilateurs

tournent à plein régime pour brasser l'air climatisé. Dès qu'il est entré, le grand Canelli referme la porte, et, avec des frissons qui hérissent les moindres poils de sa peau, Lune goûte sensiblement au plaisir de cette fraîcheur. Mais la pénombre, intime, la met un peu mal à l'aise.

Francesco Canello sort une bouteille de *Perrier* de son frigo, décapsule, verse l'eau pétillante dans un verre, et avec un infime soupir, se glisse devant une table chargée de dossiers et de papiers divers. Puis, sur le seul bruit des bulles qui éclatent dans son verre, et des hélices des ventilateurs qui brassent l'air, il campe son coude sur la table, et laisse tomber son nez entre ses deux doigts pincés. Lune commence à se demander si tout va bien.

« Qu'est-ce que tu veux, Lune...

-... Je veux savoir si *tu* as pu contacter César.

Le Directeur relève lentement la tête :

-Quoi ?

-César ? Est-ce que tu as pu le joindre ?

-Le vouvolement !

-Oh, flûte, le vouvolement ! Je te dirai '*vous*' devant les autres autant de temps que tu voudras, mais de toi à moi, c'est pas la peine ! Je t'ai tutoyé pendant quatorze ans, et c'est important, ce que je demande, là !

-Tu veux savoir si j'ai contacté César ?

Lune hoche la tête. Canelli s'assombrit. Ses yeux se voilent, et ses narines gonflent comme celle d'un dragon en colère.

-Ça te plairait, hein ? Tu voudrais bien que je lui aie déjà dit ! Ça tournerait à ton avantage, tout ça !, grince-t-il d'une formidable voix, d'autant plus terrible qu'elle est contenue.

Rose-Lune esquisse un mouvement d'incompréhension :

-Quoi ?

-Moi qui croyais que tu avais changé ! Moi qui croyais que tu faisais des efforts sincères pour améliorer nos relations !

-Et bien oui !

Canelli lance un de ses regards qui inspectent, mais la jeune fille a le sentiment d'être un livre fermé pour lui ; il ne peut pas lire en elle, elle en est sûre.

-Alors tout ça c'était quoi ?, reprend le Directeur, qui semble en penser autant ;

une feinte ? Ça fait cinq jours que Kendra a disparu, cinq jours que les gendarmes se sont présentés ici par ta faute, et cinq jours que tu m'obéis au doigt et à l'œil ! Est-ce que ce n'était qu'une comédie ? ».

Il est bien vrai que Lune en a lavé, des assiettes, ces derniers jours. Elle en a démêlé, des couverts en fouillis ; elle en a passé, des coups d'éponge sur des toiles cirées ! Canelli avait ordonné qu'elle se mêle à ces corvées communautaires, et elle s'était inclinée sans rien dire. Mais pas vraiment de guerre lasse. Les Curmine rôdaient toujours, Canelli ne renonçait pas à ses projets, mais Lune avait besoin de se faire oublier, et de réfléchir.

Elle devait préparer son entrevue avec sa mère, décider si elle en voulait ou non à Hugo de l'avoir traitée comme il l'avait fait, résister à l'angoisse qui la saisissait à la gorge quand elle l'imaginait partir loin d'ici, concevoir un plan pour aider Orion (où étaient passés les trois malfrats ? Reviendraient-ils à la charge ?) et, -accessoirement-, percer le mystère qui l'entoure.

Cependant, depuis avant-hier, un autre souci occupe l'esprit de Lune.

« Ça me dérange pas de travailler, je l'ai toujours montré ! De ton côté, tu as renoncé à adopter le projet de ces Curmine ?

-Et cruelle avec ça ! Vas-y, ne te gêne pas pour remuer le couteau dans la plaie !

-Quoi ?! Mais non, je !... ».

Canelli a un comportement pour le moins déconcertant. Pour une fois que Lune vient le trouver ! Pour une fois qu'elle l'interroge, et qu'elle lui montre qu'elle a besoin de lui ! Il en profite pour faire son indigné !

« Bon, bougonne Lune, pense ce que tu veux, j'm'en fiche. Je veux juste savoir si tu as eu César au téléphone ces jours-ci. Quand les gendarmes sont venus, tu as dit que tu allais l'appeler. Tu l'as fait, ou pas ?

-Tu... ne veux pas savoir si je l'ai eu aujourd'hui ?

-Tu lui as parlé *aujourd'hui* ?!

-Non ! Je n'ai pas eu le temps, figure-toi !

-Mais depuis l'autre jour, tu lui as parlé, ou pas ?

-Non. Je dois lui dire ce que tu as fait, mais j'avais espéré qu'on retrouverait Kendra avant que j'y sois obligé. Pour ce que ça change, maintenant...

-Donc, depuis cinq jours, t'as pas pu parler à César ?, s'assure Lune.

-Non. Rassurée ? », insinue Canelli. Puisqu'il fait trop chaud pour qu'elle puisse rougir, -la climatisation du *camping-car* n'a pas encore eu le temps d'apaiser le

bouillonnement qui agite son sang-, Rose-Lune se sent pâlir :

« Mais non ! Pas rassurée, non ! J'aurais mille fois préféré que tu lui aies parlé !

-Qu'est-ce que c'est que cette histoire...

-*César a disparu* ! Maman et moi, on le retrouve pas !

Canelli s'immobilise. Il bat deux ou trois fois des sourcils :

-Cataline est réveillée ?!, finit-il par articuler, incrédule.

-Oui ! Je l'ai appris le jour où Kendra a disparu. Maman m'a appelée, et César était avec elle. On avait convenu qu'il me contacterait le lendemain pour me dire quand est-ce qu'il pourrait venir me chercher pour m'emmener à Chartres voir Maman ! Le lendemain, Maman m'a appelée, mais elle avait pas de nouvelles de César. On s'est pas inquiétées : ça peut arriver ! Le jour d'après, toujours rien. Alors le troisième jour, -comme Maman était plutôt en forme-, on a essayé de l'appeler au téléphone toute la journée, soit elle, soit moi : mais rien ! Hier on était tellement inquiètes, que Maman a décidé d'appeler la Police. 'Y a deux agents qui sont allés voir chez César. Ils ont frappé à la porte, ils ont sonné. Alors, comme César répondait pas, et qu'il est assez âgé, ils ont ouvert la porte pour vérifier qu'il était pas chez lui ! Tu sais, il aurait pu faire un malaise, ou une mauvaise chute ! Mais il était pas là. La maison était vide. Et la Police a dit que pour le moment, il y avait rien à faire de plus, parce que César est majeur, -évidemment-, et que sa disparition peut pas être considérée pour inquiétante, vu qu'il a la réputation de partir comme ça, de temps en temps, sans rien dire à personne ! Ils ont pas assez d'éléments pour lancer une enquête, mais ils ont dit qu'ils allaient ouvrir l'oeil et que s'ils apprenaient quelque chose ils nous tiendraient au courant. Sauf que pour l'instant : rien ! ».

Lune a débité cette explication tout d'un trait et, comme souvent quand elle est excitée, elle s'est aidée à grand renfort de gestes. Quand elle a fini, Canelli commence par ne pas bouger. Puis brusquement il s'adosse à la table, et il croise les bras. Lune n'est pas insensible à son air sombre et tourmenté : César en vaut bien autant. Mais voilà qu'il prononce une phrase étrange :

« 'Manquait plus que ça...

-Quoi ?

-J'aurais vraiment eu besoin des conseils de César, là. Et voilà qu'il n'est pas disponible...

-Pas *disponible* ?! On sait pas où il est, j'te signale ! On sait même pas ce qui lui est arrivé !

Le Directeur ne s'émeut pas du coup de sang de l'adolescente. Il garde cet air bizarre où se mêle de la tristesse :

-Tu étais où, toi, ce matin ?

-À la ménagerie, tu le sais bien ! Mais quand j'ai eu fini, *Tarzan* a dit que je devrais aller me reposer, parce que j'avais pas dormi de la nuit, à cause que je pensais à César. Alors je suis rentrée à la loge, et je me suis allongée deux minutes et en fait... je me suis endormie.

-Tu viens de te réveiller ?

-Oui.

-Justine n'est pas venue te voir ?

-Non !, enfin, je crois pas... Pourquoi ?

-Vous êtes brouillées, toutes les deux ?

-Nnon... ».

Lune ne dit plus rien. Elle sent confusément qu'il se passe quelque chose. Ou qu'il *s'est passé* quelque chose. Le calme froid et résigné de Canelli lui fait peur.

« Qu'est-ce qui se passe ?, souffle-t-elle.

-À la ménagerie ce matin, tu n'as rien remarqué d'anormal ?

-Non ! C'est Kendra ? On a des nouvelles ?

-Non, ce n'est pas Kendra. Il était dix heures vingt. Marie se rendait à la ménagerie pour saluer ses oiseaux.

-Et ben ?

-Quand elle est arrivée, elle en a trouvé deux... qui étaient morts.

-Quoi ?!

Rose-Lune en a le souffle coupé. Elle fait un pas en arrière, comme si elle vacillait, et Ananas pousse un cri.

-Y a deux oiseaux qui sont morts ?!

-Oui.

-Lesquels ?!

-Les deux aras.

-Mais, ils allaient très bien ce matin ! Je les ai vus !

-Et bien après, ils n'allaient plus bien.

-Mais... Mais qu'est-ce qui s'est passé ?!

-Pour l'instant on ne sait pas. ».

Le grand Frankie Canelli se met à tourner en rond dans sa loge comme le fait Duc, le jeune lion de la troupe, quand il est énervé. La tête basse, les sourcils froncés, il a l'air de soumettre ses réflexions à un exigeant examen.

« Non, pour l'instant on ne sait pas. Ces animaux-là sont fragiles, surtout lorsqu'ils sont sortis de leur habitat naturel ! Peut-être que le dernier voyage les a trop éprouvés. Peut-être que le climat de ce camp ne leur convenait pas...

-Mais c'était jamais arrivé !

-Je sais !, tonne le Directeur en tournant un visage furieux vers Rose-Lune, yeux étincelants, narines dilatées, muscles tendus ; je sais que ça n'est jamais arrivé avant ! Pas la peine de me le faire remarquer !

-Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? ».

Pas question pour Lune de culpabiliser Canelli. L'instant est trop grave, et elle est trop triste pour y songer. Puis, elle a bon coeur, et elle n'est pas le genre de fille à se réjouir d'un malheur...

-Je ne sais pas ce qu'on va faire. C'est pour ça que j'aurais eu besoin du conseil de César. Dès que j'ai appris le drame, j'ai voulu faire appel à un service sanitaire, et j'ai empêché qui que ce soit d'approcher de la cage et des oiseaux, morts ou vivants. Les Curmine ont dit qu'ils connaissaient quelqu'un de qualifié et de discret, qui saurait ne pas ébruiter l'affaire. Le docteur Mongin. Lequel est arrivé une demi-heure plus tard, avec des agents sanitaires. Ils étaient en combinaison blanche, ils portaient des masques... Ils se sont montrés très bien. Ils ont évacué les corps ; ils ont fait sortir les oiseaux encore vivants, et ils ont décontaminé la cage...

-Et les oiseaux ? Qu'est-ce qu'ils en ont fait ?

-Ils les ont emmenés en laboratoire.

-Tous ?!

-Oui, tous. Il leur faut faire des examens pour comprendre ce qui s'est passé. Tous les oiseaux vivants doivent passer des tests ; on doit s'assurer qu'ils n'ont rien. On aura des nouvelles dans l'après-midi. ».

Pendant un moment, Canelli, Rose-Lune et Ananas restent comme pétrifiés. Ces nouvelles sont si tristes, et si terribles ! Confusément, même si elle voudrait ne pas y penser, même si elle voudrait l'ignorer, Lune comprend que cet évènement va changer des choses, pour sa troupe. Irrémédiablement :

« Et... Et pour le cirque ? Qu'est-ce qui va se passer ?

-Cette affaire en plus de celle de ce python *évanoué*... Je ne sais pas si nous sommes sous le coup d'un sort ou si je me révèle piètre Directeur de troupe, mais il est inutile de se cacher que les choses vont mal. Pour commencer, nous avons interdiction de poursuivre les représentations tant que l'affaire des oiseaux n'est pas élucidée. Les représentations de ces prochains jours seront annulées. Plus tard... si les oiseaux vont bien... s'ils ne sont pas contagieux, peut-être que...

-Et Marie ?!, s'exclame Lune alors, -son coeur fait un bond, ses jambes fourmillent de milliers d'épingles, et ses mains deviennent moites- ; Marie court-elle un danger ?!

-Normalement non. Elle est surtout très éprouvée par la mort de ses oiseaux. Par principe de précaution, je l'ai envoyée passer des examens à Orléans. Antoine et elle sont partis il y a..., -Francesco Canello jette un bref coup d'oeil à son bracelet-montre-, il y a presque deux heures. ».

Lune n'en croit pas ses oreilles. Comment tous ces événements ont-ils pu s'enchaîner pendant qu'elle dormait ? D'ordinaire, elle a de l'intuition, pour ces choses-là ! Oui mais ces jours-ci, rien n'est plus comme d'habitude. Il plane une atmosphère de drame et de déroute sur le Cirque du Saphir, une atmosphère de chaos et de tragédie.

La fille de Christophe et de Cataline se débloque comme un automate :

« Faut que j'aille voir Justine, lâche-t-elle entre ses dents.

-Lune ! ».

L'espace d'un millième de seconde, Rose-Lune se demande si oui, ou non, elle va s'arrêter pour écouter ce que le Directeur a à lui dire. Elle est pressée d'aller retrouver Justine. Pourtant, les allégations de Hugo lui reviennent à l'esprit. Paraît-il qu'elle passe son temps à rappeler à Canelli qu'il est illégitime ? Paraît-il qu'elle ne lui laisse pas une chance de prouver qu'il est fidèle à Christophe ?... Elle se tourne vers lui :

« Oui ?

-Tu trouveras Justine sous le chapiteau. J'ai exigé que les entraînements aient lieu aujourd'hui. On va me détester pour ça, mais c'est le seul moyen dont je dispose pour garder un semblant d'ordre dans cette troupe. ».

En cette heure tragique, il y a dans ces yeux bleu de glace, si capables d'être froids, l'éclat d'une amitié depuis longtemps fanée. Comme une brillance des temps d'autrefois, où le jongleur et la fille des Parenti s'entendaient à merveille. Mais il y a plus que ça. Il y a aussi... une supplication. Troublée, Rose-Lune sent que son coeur s'agite

comme s'il était une bibliothèque, dans les rayons oubliés de laquelle une main étrangère, -mais amie-, viendrait fouiller soudain, pour trouver un trésor. Elle donne un coup de talon sur le sol pour se forcer à rester droite :

« *'The show must go on !'*, lâche-t-elle, avec un petit sourire.

-C'est ça.

-Tu as bien fait de prendre cette décision, Frankie. C'est ce qu'il fallait faire. Mon... Mon père aurait fait pareil. ».

Ce mot ayant exigé d'elle un effort héroïque, Lune sort du *camping-car*, et elle s'enfuit en courant, comme une voleuse.

Sous la vaste toile bleue, l'ombre est délicieuse. Il fait chaud, mais toutes les issues ont été entrebâillées pour créer des courants d'air, qui circulent en bouffées tièdes sur la piste, des courants d'air au goût de foin sec et de copeaux. Lune n'y peut rien. Ces bruits familiers, cette atmosphère, la rendent heureuse. Même si le Cirque du Saphir est en pleine tragédie.

Sabine, Guillermo et Paolo ont descendu le trapèze. Ils répètent leurs enchaînements de base, et ils montrent des prises basiques à Thibault. La '*montée petit bidon*', la '*montée ventre*', la '*bouteille*'. Cynthia et Claudie font des assouplissements. Christelle, la contorsionniste, répète ses mouvements ; Nadia Rubin et Marlon Smith réalisent des figures d'équilibrisme et s'entraînent au jonglage. L'ambiance est studieuse. Presque comme d'habitude. Mais sous le chapiteau, il manque l'entrain et l'enthousiasme qui sont d'ordinaire la base du travail des artistes.

L'estomac de Lune se noue : que les artistes perdent confiance en le cirque, et la troupe de César Parenti pourrait se désintégrer en l'espace de quelques semaines ! Ah, si seulement Christophe était là ! Si seulement Christophe et Cataline étaient là !

« Justine ! ».

Justine est assise sur le tour de piste, le dos voûté, la tête basse, en compagnie de quelques amis. Mais dès qu'elle entend la voix de Rose-Lune, elle a une réaction étrange. Elle bondit sur ses pieds, escalade son support de travail qui se trouve non loin de là (il s'agit d'un large plot lisse sur lequel elle exécute ses figures de contorsion), et elle se met à effectuer des assouplissements. Lune vient se camper devant le plot :

« Justine, pour ce matin... ».

Justine ne répond pas. Elle cambre magnifiquement son dos, derrière lequel elle a passé ses bras, et, dans un mouvement plein de grâce, elle arque sa jambe droite, lève son

talon vers l'arrière, et vient l'attraper de ses deux mains. Souple comme une marionnette de latex, élégante comme une danseuse-étoile, elle garde la position pendant plusieurs secondes. D'une voix enrouée, Lune continue :

« Je viens juste d'apprendre ce qui est arrivé. C'est tellement horrible ! Je comprends pas ce qui a pu se passer. Ce matin je les avais vus, Zoo et Zoé (les aras), et ils allaient très bien... ».

Justine ne bronche pas, elle enchaîne ses positions, et Thomas, Émilie et Cadix, qui se trouvent là, prennent des mines désolées.

« Pour ta mère, tout va bien se passer, tu sais !, poursuit Lune en forçant son enthousiasme ; je suis sûre qu'elle a rien ! Tu te rappelles cette fois où ma mère était tombée de cheval ? Comme on avait eu peur ! Et puis finalement, tout allait bien ! ».

Cadix, le magicien de la troupe, -qui est aussi le précepteur des enfants et des jeunes gens-, se décide à intervenir. Il décoche un clin d'œil à Lune, et remarque, de cette voix suave dont il use aussi pendant ses numéros :

« Justine, pourquoi ne réponds-tu pas ? Nous savons tous que ce que tu vis ces heures-ci est très éprouvant, et nous savons tous également que s'il y a quelqu'un, ici, qui peut comprendre ça, c'est Rose-Lune. Vous êtes des meilleures amies, voici une raison de plus de vous rapprocher et de vous soutenir ! Écoute mes conseils, ma Puce, -tu sais qu'on ne m'appelle pas '*Diamond Fingers*' pour rien-, et ne néglige pas tes amis dans la peine. Thomas ? Émilie ? Je crois qu'il y avait un truc que j'avais promis de vous révéler. Venez voir ça. ».

Cadix s'éloigne, suivi des deux adolescents.

« Juju... Tu m'en veux ?, glisse Lune, prenant place au bord du plot, je t'ai pas fait faux-bond ce matin ! Si tu veux tout savoir, César a disparu, et je me fais un sang d'encre ! Du coup j'ai pas pu dormir, et... pourquoi tu me réponds pas ? Est-ce que c'est pas en ce moment qu'on a le plus besoin l'une de l'autre ?

Pour une raison encore indéterminée, Justine décoche à Rose-Lune un regard noir. Elle descend du plot. Lune, qui la connaît bien, voit que pourtant, elle a les larmes aux yeux :

-Ça te va bien, de dire ça !

-Qu... Quoi ?! Pourquoi tu dis ça, parce que j'étais pas là ce matin ?

-Il y a pas que ça, si tu veux savoir !

Une douleur pénible s'infiltré dans le coeur de Lune, comme si on le prenait pour

un *punching-ball*.

-Qu'est-ce que j'ai fait d'autre ?

-Qu'est-ce que tu as fait *d'autre* ?

Les joues de la jolie Justine sont empourprées, et ses yeux bleus, si clairs à l'ordinaire, sont terribles et brouillés comme un lac dans la tourmente :

-Pour commencer, tu peux me dire ce que c'est que ça ? ».

Elle attrape son Smartphone posé sur la banquette, active nerveusement le menu, et tend l'appareil à Lune. Lune le réceptionne, et y découvre une photographie. On y voit un petit être étrange, pris dans la pénombre du crépuscule, flanqué d'un vélo et en tous points pareil à un Pierrot de cirque, franchir la limite du camp.

« Ce soir-là, je voulais te voir avant qu'on fasse la dernière parade, s'explique Justine sèchement, avec des mots qu'elle lance vite ; on avait perdu Kendra, je voulais savoir comment tu allais. Et voilà sur quoi je tombe ! Toi, qui sors de la loge de ma mère, habillée comme ça ! Toi, qui t'en vas à la tombée de la nuit !

-Tu m'as prise en photo ?!

-Oui je t'ai prise en photo, parce que j'en revenais tellement pas que je me suis dit que si j'avais pas une preuve, je croirais moi-même que j'avais rêvé ! Où est-ce que tu allais ?

Lune éprouve un bref instant de désarroi. Pour que Justine comprenne ce qui s'est passé cette nuit-là, il faudrait qu'elle lui explique tout !, et ce '*tout*' ne remonte pas seulement à sa découverte d'un certain Manoir, il remonte déjà à la trouvaille d'un journal déchiré sur le bord d'une route...

-C'est compliqué, avoue-t-elle, déplorant son manque d'originalité.

-Je m'en doutais, grince Justine.

-Je t'expliquerai, je te le promets !, mais ça va être très long, et je...

-C'est aussi ce que je me dis, oui. Ça va être très long parce qu'apparemment, tu me caches beaucoup de choses ces temps-ci, Rose-Lune Jabert-Parenti ! Alors que j'essaie de t'aider, c'est pas *cool* ! Je suis pas aveugle ! Le lendemain du soir où j'ai pris la photo, Ludo ne s'est pas présenté au petit-déjeuner. Et toi non plus, soi-disant consignée dans ta loge ! Alors comme ça, vous étiez partis '*chercher Kendra*' ! À l'aube ? Ça n'est pas à moi que tu feras croire que ces égratignures, tu te les es faites en basculant dans un buisson !

Lune serre les dents, et Justine se rapproche d'elle. Elle se met à lui parler tout

bas :

« Tu sais ce que je crois, moi ? Je crois que tu étais quelque part depuis la veille ! Quelque part où tu as passé la nuit ! Je crois que c'est là-bas que tu es partie déguisée, je crois que c'est là-bas que tu t'es fait ces griffes, et je crois que c'est là que Ludovic est allé te chercher sans le dire à personne ! ».

Justine se redresse, pas peu satisfaite de ses déductions. Elle s'attend à voir briller dans l'œil de Lune cet éclat qui lui prouvera qu'elle n'a pas tort, mais la jeune artiste ne l'entend pas de cette oreille. Elle se redresse, et sa physionomie devient sombre :

« Si tu savais tout ça, ou si tu croyais savoir, pourquoi t'es pas venue m'en parler, plutôt que de te faire des idées ?

-Quoi ?! C'est toi qui oses me dire ça ?! 'C'est le monde à l'envers', comme dirait mon père ! C'est toi qui me caches des trucs, plein de trucs, des trucs graves en plus, et c'est moi qui suis coupable parce que je suis pas venue t'interroger ?!

-Ça t'a pas traversé la tête que je pouvais pas *encore* te parler de tous ces trucs, comme tu dis, et que j'attendais la bonne occasion de le faire ?

-Oh si, il a bien fallu que ça me traverse la tête, figure-toi ! Parce qu'au final, tu vis des choses en dehors du cirque, des choses qui font que t'es plus jamais là !

-Ce matin, j'étais là !

-Ah oui ? Et comment je le saurais ? Quand les équipes de décontamination sont venues, t'étais pas là ! Quand ils ont évacué Zoo et Zoé, t'étais pas là non plus, et pas plus quand ils ont emmené les oiseaux, et qu'on les a vus partir sans savoir si on les reverrait ! Tu me tenais pas la main quand mes parents s'en sont allés, vu que Maman devait passer des examens, ou quand le Directeur a dit qu'il fallait que je m'entraîne quand même après-midi !

-Je suis désolée, Justine. J'aurais vraiment...

-Et ben va dire ça à Ludo, puisque lui, il a le droit de savoir ! Ou va dire ça à Élodie ! C'est ta nouvelle copine, non ? Devant moi tu fais comme si tu pouvais pas la *piffer*, et dans mon dos c'est elle qui te prête des costumes et qui t'aide à sortir du camp en douce ! Je t'ai vue quitter la loge des maquillages, et je sais très bien que ce costume de Pierrot n'est pas à ma mère ; je sais aussi que la seule qui se trouvait dans la loge ce soir-là, c'est cette Élodie Ianovich ! -Justine remonte sur son plot-. Quand je pense que l'autre matin, je te montre ce *blog* sur la Bête d'Orléans, et toi tu fais genre ça te passe au-dessus de la tête ! En fait, t'avais fait tout un film sur le sujet avec l'autre type, là, ce Villeneuve-

truc !

-Caseneuve !

-Caseneuve, ouais, c'est ça ! Tu te rends compte à quel point c'est grave, ce que tu lui as raconté, à ce gars-là ?! J'en revenais pas l'autre jour, j'étais dégoûtée ! Soi-disant que le Cirque du Saphir, c'est *ton* cirque ; soi-disant qu'il faut pas y toucher, et tout et tout ! Mademoiselle-qui-fait-tout-un-cinéma-devant-les-Curmine-parce-qu'il-faut-pas-exhiber-nos-animaux, et qui va raconter à un étranger que nous, on va exposer au public une bête de foire qu'on aurait traquée !

-Tu mélanges tout !

-Je mélange rien du tout ! C'est toi qui n'es plus la fille que je connais ! Tu te rends compte du tort que tu nous as fait en racontant des *bobards* pareils ? Et s'il est mécontent, Caseneuve, hein ? S'il va raconter à tout le monde le coup que tu lui as fait ? Tu te rends compte de la réputation qu'on va se payer ?! Tout ça, ce sera ta faute ! D'ailleurs...

Justine s'immobilise. Pendant une fraction de seconde, Lune croit lire du remords et de la peine dans son regard :

-D'ailleurs quoi ?

-D'ailleurs, reprend la fille de Marie, y'en a ici qui le disent déjà !

-Quoi ? Y'en a qui disent déjà quoi ?

-Tu sais comment c'est, les superstitions, et tout, dans la troupe. Tu sais comment on réagit...

-Oui, ça va, je sais ! *Accouche* !

-Y en a qui disent qu'on doit pas se permettre de mentir sur le cirque ! Qu'on doit pas se permettre d'y mélanger une légende aussi vieille que celle de la Bête d'Orléans, surtout si c'est pour raconter n'importe quoi. Alors, Kendra... Les oiseaux...

-Quoi, Kendra et les oiseaux ?, répète Lune, avec la dureté que produit chez elle l'idée de se douter de ce que son amie veut dire.

-On commence à dire que c'est de ta faute ! Si Kendra s'est sauvée et si les oiseaux sont tombés malades. On commence à dire que t'aurais pas dû mentir sur nous. Et sur la Bête. ».

Lune n'en croit pas ses oreilles. Ces paroles lui font terriblement mal. Elle va pour rétorquer quelque chose, quand elle sent un poids étrange lui appuyer sur le coeur. Comme pèse un repas trop lourd. Elle tourne les yeux, et découvre que sous le chapiteau, les entraînements ont cessé. Nul doute que la dispute entre la fille du vrai Directeur de la

troupe, et la fille de la soigneuse des oiseaux exotiques, a attiré l'attention ! Mais depuis combien de temps ? Rose-Lune ne saurait le dire. Où qu'ils soient, jeunes ou moins jeunes, les artistes se sont immobilisés. Eux tous qu'elle connaît bien. Quand elle les voit comme ça, et qu'elle les dévisage les uns après les autres, l'adolescente commence à se sentir mal. C'est comme un cauchemar ! Personne ne bouge, personne ne dit rien, et tout le monde la regarde.

'Ils se disent tous comme Justine, s'oblige à penser Lune dont la bouche se remplit d'un goût de moisi ; ils pensent tous que c'est de ma faute ! Ils sont là, en train de se dire que si j'avais pas raconté cette histoire au cycliste, Kendra aurait pas disparu, et Zoo et Zoé seraient pas morts !'.

Cette idée donne à Lune le tournis. Avant qu'elle ait le temps de s'en rendre compte, les artistes retournent à leurs exercices. Le bruit des matériels et le discret brouhaha s'invitent à nouveau sous la grande tente, et c'est presque pire qu'avant. Si au moins, tous, ils lui avaient demandé des explications ! Elle se serait pressée de leur en fournir !

L'adolescente se tourne vers Justine : sa meilleure amie ne dit rien. Elle ne dit rien, et elle baisse les yeux, avant que de retourner, elle aussi, à ces entraînements dont Rose-Lune est exclue depuis plusieurs moi. C'est plus que la jeune fille ne peut en supporter. Elle exécute un demi-tour qui fait voler les copeaux de la piste, et elle s'enfuit en courant. Tout, plutôt que de rester ici une seconde de plus. Tout plutôt que de se sentir étrangère, chez soi.

UNE MOTO, UNE PROMESSE, ET UNE MAISON BANCALE

Rose-Lune court sur la route qui borde le camp. La tête renversée, le regard plongé dans ce ciel pâle où s'amoncellent de gros nuages, joufflus et gris, qui ne tarderont pas à cacher le soleil. Elle pourrait courir pendant des heures. Elle laisserait défiler l'asphalte sous ses pieds ; elle noierait ses pensées dans le ciel estival jusqu'à ce que, rebaisant les yeux, elle *tombe* sur un paysage nouveau. Un paysage qui n'aurait rien à voir avec celui-ci. Une terre vierge, inhabitée, sauvage, où ne vivraient que des animaux et où, rythmée par la course du soleil, de la lune et des étoiles, l'adolescente pourrait vivre en oubliant la cruauté des rapports humains, les déceptions, les trahisons, les lassitudes et les mensonges, les inquiétudes aussi.

Elle inspire un grand coup, et c'est comme si elle buvait la tasse au creux d'une vague de la mer, car elle ravale toutes ses larmes. Elle arrête de courir, et s'autorise à regarder autour d'elle : c'est ridicule ! Elle est encore ici. À Saint-Jean-de-Braye ! Il n'y a que la ville qui se profile au loin. Et où qu'elle aille, Lune finira toujours par revenir ici, sur cette route, dans ce camp, dans ce cirque qui ne veut plus compter sur elle...

Soudain, un bruit ronflant se fait entendre ; il surprend Lune ; et la jeune fille voit surgir une moto qui vient vers elle. Une grosse cylindrée rouge, nantie de chromes rutilants et flanquée d'un *side-car*, drôle de petite capsule en forme d'oeuf, montée sur

roues, qui va partout où va la moto, puisqu'elle y est attelée. Le bel engin passe à côté de Rose-Lune dans un fier roulement de moteur et l'adolescente, toute à ses envies de fuite et d'escapades aux confins du monde, regarde la moto et son conducteur filer avec un frisson de désir. Elle retourne déjà ses pensées sur la question '*Justine*', (qui n'est qu'une partie d'un grand tout si vaste et si embrouillé qu'on n'y comprend plus rien), quand elle est surprise par le bruit que fait la moto en glissant derrière elle. Ou plutôt, par le bruit qu'elle ne fait plus : elle a pétaradé joliment, grassement, puis elle s'est arrêtée ! Lune se retourne en coup de vent, -Ananas toujours perché sur l'épaule-, et c'est pour découvrir que le motard, vêtu de cuir synthétique des pieds à la tête et harnaché comme les héros d'antan quand ils partaient à la guerre, n'est plus sur sa moto, mais qu'il est debout, à côté. Il est en train de retirer son casque, et Lune a un tressaillement : elle connaît cette haute stature, cette façon de se tenir debout, ces larges épaules. Lorsque le casque glisse sur la chevelure fluide et mordorée, la jeune fille comprend qu'elle ne s'est pas trompée.

« Hugo !... ».

Hugo laisse son casque retomber dans ses mains. Il n'y a pas de sourire dans ses yeux quand il fait face à Lune, et quand il se mêle de planter son regard dans le sien, comme s'il y avait entre eux un grand secret qu'ils soient les seuls à connaître.

Rose-Lune est si heureuse de voir le jeune homme, si soulagée de constater qu'il n'est pas parti comme il avait dit, si ravie de croiser enfin quelqu'un d'ami, que c'est un feu d'artifice qui éclate dans son cœur à grand renfort de gerbes colorées ! Mais elle ne montre rien. Tout à l'heure encore, elle n'était pas fixée, mais voilà qu'elle vient de décider qu'*elle en veut à Hugo* pour lui avoir fait craindre de ne plus jamais les revoir, ni lui ni Orion :

-Qu'est-ce que tu fais là ?

-Et toi ?

-Quoi, moi ? C'est quand même moi qui suis à côté de chez moi, et c'est toi qui passes devant !

Hugo ne répond rien. Il a un petit air sévère qui plonge son interlocutrice dans la perplexité. Et ce n'est pas le moment ! Si son nouvel ami persiste à faire *son mystérieux*, ça va agacer Lune. Et comme Hugo est une vraie tête de mule quand il a décidé qu'il ne parlerait pas de quelque chose, elle va se fâcher avec lui aussi ! En bref, cette journée du seize Juillet aura été *pourrie* du début à la fin. L'image de ces sombres pensées doit passer sur le visage de Rose-Lune comme des ombres fantomatiques, car Hugo les interrompt

brusquement :

-Je t'avais dit que je m'en irais, commence-t-il.

-Oui.

-Je t'avais dit aussi qu'il était important que tu ne cherches plus à nous revoir, ni moi ni le tigre.

-T'avais dit ça.

-L'autre matin, j'étais vraiment inquiet à cause des risques que tu avais pris et à cause des conséquences que cela aurait pu avoir. Il faut que tu comprennes qu'on ne se connaît pas, toi et moi.

-Si tu t'es payé le luxe de passer par ici pour me dire ça, merci bien !

-T'énerve pas. Tu n'avais qu'une envie, c'est que je revienne te trouver, alors ne prends pas tes grands airs.

Lune est estomaquée. Quel culot ! En voilà une modestie ! Mais Hugo n'a pas l'air arrogant et comme ce qu'il dit est vrai, la jeune fille croise les bras pour se donner une contenance et son ouistiti, -toujours sensible aux mouvements de son humeur-, pousse un cri aigu.

-Bon alors pourquoi t'es là ?, questionne-t-elle, avec un détachement qu'elle est loin d'éprouver.

-J'allais partir. Cette décision, ce n'était pas du vent. Et d'ailleurs, je partirai. Mais *après*.

Hugo laisse flotter un silence énigmatique que Lune se sent l'obligation de briser :

-Après *quoi* ?

-Je me suis rendu compte d'une chose : tu as pris de drôles de décisions, des décisions risquées, mais tu t'es montrée courageuse chaque fois que je t'ai rencontrée. L'autre nuit, tu es vraiment venue au Manoir dans l'intention de sauver le tigre...

-Le *sauver*, je sais pas. Mais l'aider, oui !

-Alors même que tu pensais que j'étais coupable de je ne sais trop quoi... Tu es venue pour nous aider ; on ne t'avait rien demandé et tu l'as fait. Peu important les résultats, ça, c'est *cool*. Alors j'ai réfléchi. Je me suis rendu compte qu'il était beau, mon p'tit discours, l'autre matin, mais je n'avais pas le droit de te dire des choses pareilles.

-Ah ! Merci bien. Je trouvais aussi.

-Attends ! J'ai pas fini. Ce que j'ai dit, touchant ton cirque et les gens qui te tiennent à coeur, je le pensais et je le pense encore.

-Alors qu'est-ce qui a changé ?

-Ce qui a changé, c'est que je me suis rendu compte que je n'avais pas le droit de te dire toutes ces choses sans essayer de t'aider à arranger tes affaires ! Je sais ce que ça fait : quand mes parents ont eu leur accident, tout le monde s'est apitoyé, tout le monde s'est mêlé de me donner de fichus conseils dont je ne voulais pas ! Personne ne se mettait dans ma peau. Personne n'éprouvait ce que j'éprouvais, et qui cherchait à me comprendre réellement ? Montrer du doigt les problèmes des autres, et ne rien faire pour les aider à les résoudre, c'est du '*pousse-au-suicide*' ! Ça va te paraître idiot, mais tu es la première que je rencontre depuis le drame... La première qui s'investit, et qui essaye de comprendre. ».

Lune a la gorge nouée par ces aveux, et par ce qui fait que Hugo ose les formuler. Elle ressent une émotion violente, comme elle n'en a pas éprouvée depuis longtemps. Comme elle n'en a jamais éprouvée, en fait ! Elle ne sait pas ce que c'est, mais ça l'envahit des pieds à la tête ; c'est un frisson, qui la rend plus vivante.

« Même si, continue Hugo avec un brin de gentil sarcasme, tu fais franchement les choses à ta manière ! Tu es têtue, tu ne demandes rien à personne, tu es toujours là où on ne t'attend pas... et c'est ça qui est génial. ».

Hurler ! Hurler, pleurer, et crier... Crier et pleurer encore. Se moucher. Pleurer, rire ! Chanter. Chanter, rire, sourire... Sourire, rire, et embrasser. Voilà tout ce dont Lune a envie ! Tout ce que provoquent en elle les paroles de Hugo, espérées, inattendues, merveilleuses ! *Embrasser*. L'adolescente s'arrête là, brusquée par ses propres instincts. Elle s'ébroue comme un cheval nerveux et avoue, au travers des larmes qu'elle s'obstine à retenir dans sa gorge :

« C'est toujours ce qu'on me dit.

-Oui. J'ai bien vu comment se comportait Ludovic avec toi l'autre jour.

-Sauf qu'en général, les gens omettent la partie '*c'est ça qui est génial*', si tu veux savoir. En particulier aujourd'hui.

-Alors voilà. -Sur ces deux petits mots banals, Hugo ouvre les bras, et les laisse pendre de chaque côté de son corps. - Alors voilà, je suis là. Frais, dispo. Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider.

Lune est prise au dépourvu.

« J'avais pensé que tu pourrais peut-être me présenter aux membres de ta troupe ?, tu me ferais visiter le camp. Tu n'aurais qu'à dire qu'on s'est rencontrés par hasard, c'est pas vraiment mentir, et tu n'aurais qu'à dire que comme j'avais entendu parler du serpent

disparu, je me suis proposé pour vous aider à le chercher ! Ça passerait, ça ? ».

Lune ne répond pas. À l'intérieur de sa tête se font et se défont des nœuds, à toute allure... Elle louche avec insistance sur la moto brillante qui semble piaffer d'envie de dévorer l'asphalte, avec son guidon fier et ses cuirs luisants.

« Vous ne l'avez pas retrouvé ? Le serpent ?, poursuit Hugo.

-Chartres, interrompt Lune.

-Quoi ?

-Tu veux m'aider ? Emmène-moi à Chartres. ».

* * *

« Décidément, il est pas là. ».

Lune descend les marches du perron et retourne, la mine chiffonnée, auprès de Hugo. Le garçon est campé devant sa moto, garée au milieu de la rue déserte. Au-dessus de Chartres le ciel est gris, et dans le faubourg où Rose-Lune et le jeune homme sont arrivés, flottent des parfums de fleurs et des relents de terre humide, comme s'il avait déjà plu alors qu'il ne pleut pas encore.

« Il part souvent en laissant ses volets ouverts, ton grand-père ?, interroge Hugo. La main en visière, il observe le premier étage de la maisonnette dans laquelle César Parenti passe sa retraite.

-Je t'ai déjà dit que c'est pas mon grand-père.

-Pardon, j'oubliais.

-Mon grand-père est mort quand ma mère était petite, je l'ai jamais connu.

Accident de trapèze.

-Désolé.

-C'est rien.

-Et donc, ça lui arrive souvent, à ton *grand-oncle*, de partir pour plusieurs jours en laissant les volets ouverts ? ».

Rose-Lune hausse les épaules. Avec un tressaillement, elle braque son regard sur le modeste pavillon, planté comme un cube légèrement bancal entre des murs d'enceinte faits de brique. Devant : une cour. Derrière : un jardin. Il se dégage de l'ensemble une impression étrange, pas vraiment de fouillis, mais d'abondance et d'amoncellement, un peu comme si la maison était vivante et que, comme un gros animal, elle ait arrangé son

habitat à sa manière, avec la table antique et le parasol bariolé, le jardin en friche, la boîte aux lettres toute penchée.

« La dernière fois que je suis venue ici, confie Lune, la voix enrouée, c'était pour Noël. César était trop drôle, pour me faire plaisir, -vu que mon père venait de s'en aller-, il avait décoré le jardin, mais c'était... C'était...

-Maladroit ?

-On peut dire ça.

-Pourquoi il n'est pas resté avec vous au cirque, ton grand-oncle ?

-Oh, c'est ce qu'il voulait ! Mais il a eu des ennuis de santé. On lui a dit que la vie itinérante était plus bonne pour lui. Et il s'en fichait !, mais nous, on a insisté pour qu'il se repose. Il avait acheté cette maison 'y a des années, 'au cas où', il disait. Au début il voulait pas entendre parler de venir ici, après il s'est décidé. Il a pu s'adonner au jardinage : sa deuxième passion, après le cirque.

-Oui, on voit qu'il aime quand les choses poussent ! Et il n'a pas de voiture ?

-Si. Une vieille Peugeot. Elle est pas là.

-Alors ?

-Alors j'ai une idée. Je crois que la vie itinérante, ça lui manque, à César ! C'est obligé, il a jamais connu que ça, et c'était toute sa vie.

Lune sort son Smartphone de sa poche :

-Tiens ! C'est là qu'il faut aller.

-Des *boxes* de stockage ?!

-Oui. C'est à... vingt kilomètres d'ici. Aulnay-sous-Auneau.

-Qu'est-ce que tu veux qu'on aille faire là-bas ?!

-Mon père a laissé notre *camping-car* dans ce parc de gardiennage quand il est parti. C'est César qui a les clefs.

-Et ?

-Et je me dis qu'il a pu aller y faire un tour ! Soit par nostalgie, soit... pour emprunter le *camping-car* ! En tous cas, avec de la chance, on trouvera là-bas des gens qui nous diront s'ils l'ont vu. Tu viens ? ».

Hugo remonte la fermeture-éclair de son blouson de cuir, et il boucle son col. Ce faisant, il jette un regard aigu du côté de la maison abandonnée du vieux César, qui a ce petit air de chien perdu. Lune l'observe à la dérobée. Puisqu'il est revenu vers elle, elle a secrètement décidé, (pendant le trajet qui les conduisait tous les deux à Chartres), qu'elle

allait en profiter. En profiter pour tâcher de découvrir tout ce qu'elle pourrait au sujet du propriétaire du Manoir, qui, depuis sept jours, de façon si soudaine et si indubitable, fait partie de sa vie.

« Tu avais dit que tu m'aiderais !

-Bien sûr je l'ai dit, et je n'y renonce pas. Mais, -grommelle Hugo plus bas, comme s'il ne voulait pas que quelqu'un dans la rue puisse l'entendre-, quand je t'ai proposé ça, j'avais plutôt dans l'idée qu'on se rapproche toi et moi de ton cirque, et pas que je t'en éloigne pour te faire prendre encore plus de risques !

-Si tu penses qu'on court pas de danger dans un cirque, t'es pas bien au courant !, glousse Lune.

-Tu vois de quel genre de danger je veux parler. Tu n'as prévenu personne que tu étais partie.

-Laisser tomber. Au cirque, personne pensera à moi, j'te l'ai déjà dit. En tous cas, pas avant ce soir. Avec l'affaire des oiseaux, et de Kendra... Tout le monde est trop occupé pour se soucier de la fille de Christophe et de Cataline Parenti ! Ils croient tous que c'est de ma faute, ce qui arrive.

-‘Quelle heure, là ?

-Quinze heures quarante-deux.

-Tu ne préférerais pas... ».

Lune fait un écart quand elle voit Hugo braquer ses yeux sur elle, -ses fameux grands yeux mystérieux, tristes et déterminés-. Elle comprend ce à quoi il pense. Il veut lui proposer d'aller rendre visite à Cataline ! L'adolescente en meurt d'envie. Mais comment expliquer au garçon ce qu'elle éprouve ? Au sujet de sa mère, Rose-Lune nourrit un espoir vaste comme l'océan, fort comme les vagues qui y roulent ! Pourtant, quand elle visite Cataline, cet espoir magnifique se heurte à la réalité et pour finir, il se noie dans le bonheur de la retrouver et dans la douleur de la quitter à nouveau... Alors Lune ne sait jamais si elle pourra recouvrer cet espoir, en ressortant de la clinique. Et si elle ne le recouvrait pas ? Tout ne serait plus qu'ombre et ténèbres, brises froides dans la nuit et cauchemars éveillés. Elle avale avec difficulté :

« Non, je veux qu'on aille voir les *boxes*. Allez, dépêche ! Sinon je te préviens, je te questionne au sujet de ton tigre !

-Et alors ?

-Et alors, t'aimes pas ça.

-Tu tiens vraiment à retrouver César ?

-C'te question ! Évidemment, que j'y tiens ! Tu vas pas dire que j'abuse, quand même. C'est pas comme si je te demandais de retrouver un *pull* ou un porte-clefs ! C'est mon oncle !

-File prendre une de ses bottes.

-Quoi ?!

-Discute pas, fais ce que je te dis ! Les bottes en caoutchouc, devant le garage, elles sont bien à lui ?

-Oui !

-Et bien prends-en une, et reviens ! Allez grouille, grouille, avant que ton singe n'ait mâchouillé définitivement tout le siège de mon *side-car*. ».

Lune hausse les épaules, et elle s'exécute. Quand elle revient près de la moto, Hugo la chevauche déjà. Elle n'a plus qu'à se faufiler sous la vitre du *side-car* dressée au-dessus de sa coque comme une grosse bulle solide.

Moins d'une minute plus tard la moto, cheval de fer au galop ronflant, dévore le bitume, conduite de main de maître par Hugo de Montchênaie ; et Rose-Lune, dans sa petite capsule, file à ras de terre, à la recherche de l'ancien Directeur du Cirque du Saphir.

SURPRISES DANS LE BOX

« Tiens regarde, là ! C'est le mien ! ».

Lune tressaille. Elle vient de reconnaître la silhouette du *camping-car* qui a servi de maison mobile à sa famille pendant plusieurs années. Il faut dire que, dans l'univers du cirque itinérant, les véhicules ont, eux aussi, une identité propre. Par tradition autant que par vocation, le cirque se doit de *tout* rendre vivant, il n'est donc pas rare que les caravanes, les voitures, les camions et autres *camping-cars* soient affublés d'un nom !

C'est pourquoi Lune ne remarque pas le sourire incrédule et vaguement moqueur qui anime le visage de Hugo, lorsqu'elle donne deux ou trois tapes sur les flancs du *camping-car*, comme elle l'aurait fait en passant à côté de Whisky ou de Cornaline, ses éléphants...

« Je le connais depuis que j'ai six ans !

-De quoi ?

-Ce *camping-car* ! Quand je suis née, mes parents, ils avaient encore qu'une caravane. Il est beau, hein ?

-Museau racé, œil brillant, poil lustré...

Lune se retourne. Elle décoche un regard furieux à Hugo, qui dodeline gaiment de la tête.

« Hin, hin..., grince-t-elle ; content de ta blague ?

-Assez, oui !

-Dis, elle est récente, ta moto ?

-Je l'ai depuis près de deux ans, pourquoi ?

-Parce que vu la manière dont ils brillent, ses chromes, tu dois passer pas mal de temps à les astiquer, alors, 'camembert' en ce qui concerne mon *camping-car*. Vu ?

-Tu marques un point. Ce serait trop te demander, cela dit, de prier ton ouistiti d'arrêter de mâchouiller l'intérieur de mon casque ?! ».

Lune ne répond rien. Suivie de près par Hugo, elle fait le tour du véhicule. Des bouffées de nostalgie et des souvenirs en gerbe jaillissent dans son esprit, comme s'ils étaient roulés en serpentins, et qu'en passant près d'eux, elle les décrochât. La musique du cirque, le trac du spectacle, le parfum de Cataline, le sourire de Christophe... César. *Il faut qu'elle retrouve César*. Quelles sont les chances qu'il soit venu ici, son grand-oncle ? Quelles sont les chances que Lune le retrouve, ou qu'elle obtienne un indice ? Sur une échelle de un à cent ? Elle n'en sait rien. Il fallait bien tenter quelque chose ! Un poids plume se pose sur son épaule, un chatouillis glisse dans son dos : Ananas, et sa queue touffue qui balance.

« Rien, ici, conclut Hugo.

-Pfout... Non, rien, rien du tout. Pas de trace de César.

-Dommage qu'on soit tombés sur un gardien qui vient de rentrer de vacances ! Il n'était pas là ces derniers jours : il n'a rien pu nous dire.

-Trop nul.

-Cela dit, tu lui as fait un beau numéro pour qu'il nous laisse entrer. T'étais là toute mignonne, avec tes grands yeux suppliants ! Je t'avais jamais vue comme ça.

-Ça c'est parce que toi, tu..., commence Lune, en se baissant pour regarder sous le *camping-car*.

-Moi, quoi ?

Brusquement Lune se relève. Elle s'est sentie pâlir, puis elle a un coup de sang. Elle pose sa main sur le bras de Hugo.

-Quoi ?, souffle celui-ci, qui prend instinctivement une posture de garde ; t'as trouvé quelque chose ?

-Suis-moi ! ».

Lune fait un bond en avant. Elle se faufile dans l'allée centrale, et, après avoir rasé le nez des véhicules, se met à courir vers l'une des sorties. Parvenue au coin du bâtiment,

elle s'immobilise. Prudemment, elle jette un œil dehors...

« Cette fois, j'peux pas me tromper !, s'exclame-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre.

-Quoi ?

-La camionnette ! La camionnette noire, qui était chez toi, au Manoir ! Elle est là !

-Quoi ?! ».

Hugo est agité par un frisson qui paraît secouer sa colonne vertébrale de haut en bas. Son visage devient livide, et il bondit hors du hangar. Mais l'utilitaire a déjà tourné au coin.

« Je l'ai vue passer en me baissant tout à l'heure ! », précise Lune. Sans même se concerter, les deux jeunes gens s'élancent, et se mettent à courir dans la direction qu'a suivie la camionnette. Ils franchissent un espace à découvert, puis s'encadrent entre deux bâtiments bas de plafonds, percés de larges volets roulants : les *boxes* de dépôt.

Sitôt qu'ils atteignent le coin du bâtiment, ils s'arrêtent, et se penchent pour voir au-delà. Hugo est si grand qu'il peut aisément jeter un coup d'œil dans l'allée par-dessus la tête de Lune ! Derrière se trouve un autre bâtiment, en tous points semblable à celui contre lequel le maître de Orion et la jeune artiste sont appuyés. C'est là que se gare l'utilitaire. (Devant le deuxième store en partant de la droite).

« Tu parles d'une coïncidence !, souffle Lune, qui n'en revient pas.

-Bon, 'faut qu'on y aille, nous, tranche Hugo. Le jeune homme claque de la langue, comme s'il était extrêmement ennuyé.

-'Faut qu'on aille où ?

-Qu'on s'en aille. Qu'on parte d'ici.

-Tu plaisantes ?!

-Chuuuut ! Tu vas te faire repérer !

-Parce que toi ça t'est égal de te faire coincer ?

-Justement non ! C'est pour ça qu'on doit partir !

-Mais on va pas partir alors que ces types sont juste là ! Sous notre nez !

-Rien ne nous dit que c'est eux.

-Rien nous dit que c'est eux ?! Mais où est-ce que tu vas pêcher une logique pareille ! La camionnette, et ces gars habillés en noir ! Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

-Tu as reconnu la plaque ?

-Non, j'avais pas pu la lire l'autre jour. Mais je sais que c'est eux ! Le petit qui

conduisait à l'instant, je le reconnais ! Par contre, l'autre, je sais pas qui c'est. Il est plus petit que le plus grand et plus gros que le plus mince.

Lune renifle, et Hugo plisse le front sur cette remarque... pleine de bon sens.

-Écoute, finit-il par déclarer, je peux rien faire tant que t'es là.

-N'empêche que sans moi, tu les aurais pas retrouvés !

-C'est indubitable. Indice génial. Allez, viens.

Hugo fait mine d'exécuter un demi-tour, mais Lune le retient par la manche de son blouson :

-Attends ! Des gens comme ça louent un *box* ! Ça te met pas la puce à l'oreille ? Ils veulent attraper ton tigre, je te signale ! Ils veulent te le voler ! Ils ont failli vous avoir tous les deux ! Tu veux pas savoir qui ils sont ? Savoir ce qu'ils trafiquent là-dedans ?! ».

Une expression terrible passe sur le visage de Hugo. Une expression que Rose-Lune ne lui connaissait pas, et qui, tout en lui faisant comprendre qu'elle est loin d'avoir cerné la personnalité du propriétaire du Manoir, lui indique dans quelles dispositions il se trouve. Il a l'air de lutter de toutes ses forces pour ne pas se ruer dans ce *box*, épingle les truands au mur, et leur interdire de s'approcher jamais de lui, de son tigre, ou de la jeune fille qui l'accompagne.

« Dommage qu'il soit pas là, *lui* !, souffle alors Lune, qui a surpris cet éclat guerrier, que cela rend fière, et qui, ne comprenant pas qu'on puisse vouloir la protéger d'elle-même, pense à l'exploiter.

-Qui ?

-Le tigre ! En voilà un qui hésiterait pas... ».

Hugo prend une grande inspiration. Son visage se contracte, comme s'il devait lutter contre une violente douleur qui lui déchirait les entrailles. Mais, alors que Lune s'imaginait qu'il allait être frappé par un de ces accès de faiblesse, -symptôme de sa maladie-, Hugo s'immobilise, et l'expression de son visage change du tout au tout.

« Quoi ?, souffle la jeune fille.

Hugo lève la main pour la faire taire :

-Tu as la botte ?

-Pardon ?

-La botte, de ton oncle, tu l'as ?

-Ben tu vois bien que non ! J'allais pas la *trimballer* sur tout le parcours !

-Donne-moi ta main.

-Ma quoi ?...

-Oh, bon sang, arrête de répliquer ! La botte, tu l'as tenue, non ? *Ça devrait suffire !* Donne-moi ta main droite, allez ! ».

Interloquée, Lune tend sa main à Hugo. Elle n'est pas moins stupéfaite quand le garçon se met à lisser ses doigts, et que, la tenant par le poignet, il plonge son visage dans le creux de sa paume !

C'est une sensation étrange. Un contact pour le moins inattendu, mais pas désagréable. La chaleur du visage de Hugo, sa respiration dans la paume de Lune... C'est quelque chose qu'elle ne peut pas décrire. Au-delà de son étonnement, au-delà du chatouillis que le souffle du jeune homme distille dans le creux de sa main, la jeune fille se découvre une conviction : l'amitié qui vient de commencer entre elle et cet individu n'aura jamais de fin. En un éclair, terrible et délicieux à la fois, voilà qu'elle est persuadée que plus rien, jamais, ne la séparera de Hugo de Montchênaie, maître du tigre géant, propriétaire d'un Manoir aux environs d'Orléans.

L'éclair passé, son trouble ne l'empêche pas de poser la question qui la démange :

« Qu'est-ce que tu fais ?!

-Je sens.

-Ma main ?!

-C'est un don que j'ai.

-Vraiment...

-Regarde : savon parfumé au chèvrefeuille ; jus d'orange avec pulpe ; carton ; plastique ; nourriture pour... lapins, je suppose, ou pour... enfin, mélange à base de céréales et de fruits secs ; crin de cheval ; foin ; terre ; savon de Marseille ; lotion désinfectante ; adoucissant ; écran digital ; métaux ; air climatisé ; poil de chien ; toile cirée imperméable ; larmes ; cuir ; métal chromé ; fer rouillé ; caoutchouc. J'oubliais : note persistante de ouistiti. ».

À mesure que Hugo a parlé, Lune a ouvert la bouche d'une façon qui n'a rien d'élégant, mais qui traduit assez sa stupéfaction. En *respirant seulement sa main*, Hugo vient de décrire tout ce à quoi elle a touché depuis le début de cette journée !

« Comment tu fais ça ?!, lâche-t-elle, oubliant de parler bas. Hugo plaque sa main sur sa bouche.

-Je le fais, c'est tout. Si tu veux savoir, j'aurais aussi pu égrainer les émotions que tu as éprouvées aujourd'hui. C'est plus subtil, mais c'est plus long. Fatigue ; excitation ;

inquiétude ; soif ; espoir ; inquiétude... tu vois. Et j'en déduis que tu n'as rien mangé de la journée, toi.

-Oui je sais, figure-toi, grimace Lune dont l'estomac se tord et gargouille, avec tout ce qui est arrivé j'ai pas eu le temps. Tu as vraiment déduit tout ça en sentant ma main ?!

-Oui.

-Tu peux sentir soit tout ce que j'ai touché, soit tout ce que j'ai ressenti ?

-C'est ça. Et si je me débrouille pas trop mal, je peux déduire ce que tu as fait à l'aide de ces renseignements.

-Et tu peux remonter jusqu'à loin, comme ça ?

-C'est-à-dire ?

-Tu viens de me décrire ma matinée, mais tu pourrais remonter plus loin ? Dans le Temps ?

-Je suis déjà allé jusqu'à trois jours en arrière. Plus *haut* que ça, ça devient flou.

Lune déglutit. À un moment donné ou à un autre, Hugo cessera-t-il d'accumuler autour de lui les mystères ?

-Tu as dit aussi que je sens le ouistiti ? Tu entends ça, Ananas ? Très séduisant, comme parfum !

Hugo fait signe à Lune de se taire, mais cette dernière en est incapable :

-Bon et alors ? Qu'est-ce qu'elle t'a appris, ma main ?

-Crois-moi si tu veux, mais... *ton grand-oncle est ici.*

Éberluée, Rose-Lune tourne vers Hugo des yeux écarquillés :

-Qu'est-ce que tu dis ?!

-Si ces bottes en caoutchouc ont appartenu à César, alors il est ici ! Dans le *box* !

-Évidemment qu'elles sont à lui, ces bottes, elles étaient chez lui et il vit tout seul ! Mais comment tu sais un truc pareil ?

-L'odeur de ton grand-oncle est imprimée dans ses bottes, et comme tu as tenu les bottes en question, elle est aussi imprimée dans tes mains ! Je l'ai sentie sur toi, et je la reconnais maintenant. Ça n'est pas sorcier ! César est ici.

-Mais tu ne veux quand même pas insinuer que mon grand-oncle est complice de ces types-là ?!

-Je n'insinue rien ! Tu voulais retrouver César, moi je te dis que c'est dingue, mais il est ici !

-C'est pas possible.

-Si, c'est possible, rétorque Hugo, qui commence à durcir le ton.

-Mon grand-oncle, il a rien à voir avec des gens pareils ! Ou alors il sait pas qui ils sont et ce qu'ils font pendant les nuits ! Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? Qu'il a employé des... des... des mercenaires pour capturer un fauve géant ? Tu t'imagines qu'il veut enrôler ton tigre pour notre cirque ?!

-Arrête ça !, exige Hugo en secouant Lune par l'épaule, tu vas nous faire repérer ! Je n' imagine rien, je rapporte des faits !

-Des faits ridicules !

-Regarde ! Nos gaillards s'éloignent. Écoute, toi tu bouges pas. Tu bouges pas, tu m'as compris ? Je vais aller voir ce qu'ils trafiquent dans ce *box*, c'est notre seule chance.

-Tu vas arrêter de me demander de rester sur place chaque fois qu'il nous arrive un truc ? », grommelle Lune.

Trop tard ! Voilà Hugo parti. Lune, -qui s'y connaît-, ne peut s'empêcher de loucher sur l'athlétisme souple et efficace de sa démarche. Il disparaît derrière l'utilitaire en moins de deux secondes. La décision de la jeune fille est prise, cependant : elle jette un coup d'œil du côté des deux individus, qui semblent vouloir expérimenter ce que ça veut dire que de crâner et de flâner en même temps, -lunettes vissées sur le nez, casquettes enfoncées, pieds écartés, fumant, et discutant tout en *surfant* sur leurs Smartphones-. Par chance, ils tournent le dos à la camionnette. Hop ! En un bond Lune est partie. Elle accumule deux roues parfaites qui lui permettent de glisser sans bruit dans l'espace qui la sépare de l'utilitaire noir et, dès qu'elle est parvenue derrière le véhicule, elle se remet sur ses pieds. Ni une, ni deux, elle se rue dans le *box*.

La première chose qu'elle remarque, ce sont ces éclairages au néon. La lueur blafarde donne à cet endroit un air d'hôpital en perdition. Hugo se tient à l'entrée, immobile comme s'il avait été transformé en statue de sel. L'adolescente approche, nuque raide, pour parer à ses réprimandes, mais une drôle d'odeur, désagréable et douceuse, la saisit à la gorge, et elle se met à éprouver un malaise. Parvenue près de Hugo, elle fait exprès de toucher son bras de l'épaule.

« Je savais bien que je distinguais des parfums étranges..., confesse le jeune homme, dans un chuchotis qui arrache des frissons à son interlocutrice. Elle niche Ananas au creux de son bras :

-Qu'est-ce qu'ils *fichent*, ici... ».

Devant les deux jeunes gens s'étalent des tables, et sur ces tables, des cages de fer, nues et froides. Plus loin contre les murs s'en trouvent d'autres, garnies de seaux et d'accessoires innombrables, -cordes, ficelles, outils, gamelles et récipients entassés-. Chose plus bizarre encore, une réserve impressionnante de bouteilles d'eau s'empile vers le fond, véritable contrefort aux briques fantastiques ! Les bouteilles bleutées brillent, sous ces lueurs pâles, d'un éclat morne et glacial. Côte à côte Hugo et Lune progressent, conscients qu'il leur faut être discrets, et vaincus par ce malaise qui oppresse leur poitrine.

Les premières cages sont vides. Mais ce n'est pas le cas des autres ! Rose-Lune y découvre des écureuils, (deux roux, et trois noirs), aux yeux brillants, les oreilles et la queue touffues ! Les petites bêtes se dressent sur son passage, et émettent de faibles cris, comme s'ils savaient qu'il leur faut rester discrets même pour appeler à l'aide. Dans les cages suivantes, deux bébés chinchillas ! Le cœur de Lune se serre. Elle éprouve une violente douleur ; une douleur d'injustice, qui la déchire. Elle lève sur Hugo des yeux agrandis par l'horreur. Tout ça pour découvrir que le garçon n'est pas plus en train qu'elle. Il est si pâle, Hugo de Montchênaie, qu'il rivalise avec les tubes fluorescents ; et la colère qui frémit sur son visage crispé, prépare un orage.

« Qu'est-ce qu'ils font, ici ?!

-Il y a deux lapins angora, là, souffle le garçon d'une voix qui gronde ; trois furets, ici, deux tortues, là... Oh, la vache !

Lune relève la tête : le jeune homme a fait un pas en arrière.

-Lune ! Viens voir ! Il y a aussi des cages sous les tables. R'garde ! Penche-toi...

La première chose que distingue Lune, se courbant comme on le lui demande, c'est une luisance cuivrée, un reflet brun-vert pailleté d'or, qu'elle connaît bien :

-Oh c'est pas vrai ! Dites-moi que c'est pas possible !, -elle se jette accroupie-, Regarde, Ananas ! C'est Kendra ! ».

Le python échappé du Cirque du Saphir est enroulé sur lui-même comme un ruban caoutchouteux qu'on aurait jeté dans un coin. Blotti dans sa cage garnie d'un lit de paille, il ne réagit pas le moins du monde en entendant ces voix humaines.

« Kendra ! Kendra ! », souffle Lune, en passant sa main au travers des barreaux. Elle parvient à toucher du bout des doigts un des anneaux du serpent, mais le reptile se retire.

L'adolescente jette un coup d'œil aux cages qui s'amoncellent sous les tables, et elle repère un autre serpent, deux lézards verts des Pyrénées, brillants comme des

cotillons, et un caméléon, qui roule ses yeux étranges comme s'il cherchait désespérément à comprendre ce qu'il fait ici. Alors la jeune fille se redresse. L'excitation, la stupeur, l'angoisse et la fièvre la hantent. Elle est beaucoup trop préoccupée pour percevoir cette lueur de tendre inquiétude qui fane le regard aiguisé de Hugo lorsque le sien le rencontre :

« Kendra va pas bien ! Elle est amorphe ! Les autres non plus, ils vont pas bien. 'Y sont entassés comme des paquets dans ces espèces de *caddies* sordides ; les cages sont pas propres, elles sont pas aménagées, il y a rien pour... ».

Rose-Lune se tait et pince les lèvres. La stupeur désolée qu'elle éprouve vient de tourner en chagrin, et le poids de ses larmes accentue son envie de vomir. Elle dévisage Hugo comme on le fait de quelqu'un qui détient forcément la clef d'un problème :

« Qu'est-ce qu'on va faire ? C'est un cauchemar !

-Pour commencer, on va visiter le fond. Je veux savoir tout ce qu'il y a ici.

Sitôt dit, sitôt fait. Une cloison mobile sépare la pièce en deux : le jeune homme passe de l'autre côté.

-C'est bien ce que je pensais !

-Quoi ?

-Des cages vides. Empilées. On est tombés sur un trafic, Lune. *Un trafic d'animaux*.

-Tu crois ?!

-Qu'est-ce que tu veux que ce soit d'autre ? En France, presque tout le monde a un animal de compagnie et les spécimens rares et exotiques ont la cote. Spécifiquement ceux qu'on n'a pas le droit de détenir chez soi ! Et si tu veux mon avis, on ne voit ici que le sommet de l'iceberg...

-Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

-On n'a pas affaire à des amateurs. Regarde comment la nourriture est stockée ! Ces seaux neutres, sans étiquettes, il faut être des pros pour ne pas les confondre. Les *packs* d'eau claire ! Non, ici, ce n'est qu'un lieu de transit.

-Un lieu de transit ?

-Des animaux dépaysés ne survivraient pas longtemps dans cet enfer, et pourtant les trafiquants n'ont pas intérêt à ce qu'ils dépérissent. La filière doit être organisée, et la revente, -qui s'effectue sur Internet, je te parie-, doit se faire rapidement. Ici, c'est un lieu de stockage du matériel. À mon avis, *ils* déposent les nouveaux arrivants dans ce *box*, les y laissent le temps que les choses se tassent, puis les conduisent dans un lieu plus

approprié, jusqu'à *écoulement de la marchandise*... Dans un endroit pareil, pas question pour eux de laisser une bête qui ferait du bruit. Ils seraient repérés.

-Parce que tu crois qu'ils s'en prennent pas qu'aux gabarits qu'on voit là ?! Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

-... *Mon tigre*. Ils veulent me le voler, tu t'imagines bien qu'ils n'ont pas dans l'idée de le caser ici, entre deux écureuils et un lézard !

-Flûte, c'est vrai ! Je pensais plus à Orion !

-À *qui* ? ».

Lune ne répond rien. Elle vient de faire trois pas vers le fond du *box*, saisie par un pressentiment. Alors son cœur fait un bond. Blottie entre la colonne des packs d'eau et un amoncellement de cartons, se distingue une silhouette humaine échouée au sol, avachie comme une poupée de chiffon !

Le sang de Lune ne fait qu'un tour. Un *flash* bleu passe devant ses yeux. Elle ne connaît que trop bien cette chemise à carreaux rouges et bruns croisés de vert ! Avec un couinement, Ananas va se percher sur son épaule :

« Hugo c'est César ! César, réveille-toi ! Réveille-toi, c'est Lune ! ».

La terreur grelotte dans la gorge de Rose-Lune. Accroupie contre les jambes de son grand-oncle, elle saisit sa tête ballante entre ses mains. Un parfum de bois coupé, de pomme fraîche, de camembert et de tabac à pipe la saisit au cœur. César Parenti a les yeux fermés. Un tiraillement nerveux agite ses tempes. Lune bascule sa tête au creux de son coude, et embrasse ces vieilles joues lisses, poivrées de barbe, mais dont les pommettes sont douces comme celles d'un bébé. La peau de César est brune comme un bon pain cuit, ridée de sourire et d'air frais, tannée comme le cuir.

« César ! ».

Au premier cri de Lune, Hugo s'est précipité. Penché de toute sa hauteur, il examine le vieil homme.

-Qu'est-ce qu'il a ?, gargouille l'adolescente.

-Je ne lui vois pas de bosse ni de plaie. Dieu sait depuis combien de temps il est là ! Attends, je vais te chercher une bouteille d'eau. Il faut le ranimer, et le sortir d'ici. On a trop traîné, les autres vont revenir.

-Tu vois !, je t'avais dit qu'il avait rien à voir avec ces types !

-Je n'ai jamais dit que c'était le cas ! J'ai juste dit que je *sentais* qu'il était ici !

-Ouais, et ben...

-Voyons, Fillette, ne gronde pas ce jeune homme. Si je comprends bien, c'est grâce à lui que tu as su que j'étais là ! ».

De saisissement Lune manque de lâcher la bouteille. Son cœur fait un de ces bonds ! Hugo s'est relevé dans un souffle, et César se redresse avec souplesse :

« Allons bon, je vous ai fait peur, dit-il en pinçant sa joue ; c'était pas le but de la manœuvre.

-Parce qu'il y avait une manœuvre ?!, s'étonne Hugo.

-Toi, on voit bien que tu connais pas César !, crâne Lune, mais son soulagement la jette violemment fesses par terre...

-Oui, c'était une manœuvre. J'avais forgé mon plan ! Dès que j'ai entendu ronfler le moteur de l'utilitaire, je suis entré en concentration intensive...

-César a fait du trapèze quand il était jeune, croit bon de préciser Lune.

-Ouais, reprend l'intéressé ; là, j'ai calmé mon rythme cardiaque et fait baisser ma tension. Le but était que les autres zigotos me trouvent comme ça !

-Et quelles étaient vos options de sortie, si je puis me permettre ?, interroge Hugo, grimaçant un sourire curieux.

-Garçon, apprends que j'en avais plusieurs. S'ils avaient décidé de me sortir de là pour m'examiner au grand air, je n'avais plus qu'à leur fausser compagnie. S'ils s'étaient penchés vers moi, je pouvais encore leur cogner la tête. J'avais pris mes précautions !

César se retourne sagement, et il extirpe d'un coin une bouteille d'eau qu'il manipule comme on le fait d'un gourdin ! Son intention était manifestement d'assommer les gaillards, d'une façon ou d'une autre. Un malicieux sourire étire ses lèvres et fait pétiller ses yeux vifs. Ses prunelles ressemblent à deux myosotis dont le cœur serait une lune noire.

-Et c'est vous qui vous êtes faits prendre au piège, ajoute-t-il, sur le tressautement d'un rire amer.

-Alors, tu vas bien, oncle César ? Tu vas bien ?, souffle Lune.

-Ben, oui, ma fille ! Enfin, aussi bien que peut aller un bougre de soixante-neuf ans coincé dans ce clapier immonde depuis quatre jours, avec toutes ces pauvres bêtes... Ah, j'avais hâte d'en être sorti, ça je dis pas. Je me faisais tant de mouron pour ta mère et pour toi, ma pauvre petite Mioche ! Mais, sans te laisser douter de la joie que j'éprouve à te revoir, j'aurais préféré que ce soit quelqu'un d'autre qui me trouve. Peux-tu m'expliquer ce que tu fais là ? Parce que j'ai bien l'impression que vous amenez pas la cavalerie, vous

deux !

-À ce propos, interrompt Hugo, 'faudrait qu'on bouge, maintenant. Ça va faire dix minutes qu'on est là, les autres vont rappliquer...

-Je ne vous le fais pas dire ! ».

Lune rejette la tête en arrière, et elle ferme les yeux. Toute cette affaire leur a fait négliger la prudence ! Effectivement, les trafiquants ont *rappliqué* ! Et la jeune fille, son ami et son grand-oncle sont coincés au fond du *box*.

« Ça fait huit minutes et quarante-six secondes exactement que vous êtes entrés. On vous a laissé le temps de visiter ! ». L'individu qui prononce ces mots est de haute stature. Il a une mauvaise voix, mais il parle bien, comme s'il était issu d'un milieu favorisé. Il se tourne vers son complice, bien plus lourdaud :

« Je t'avais dit qu'ils nous suivaient.

-Comment vous savez depuis combien de temps on est là ?, lâche Lune.

-Parce qu'on s'est éclipsés *exprès* pour vous laisser vous jeter le nez dedans, ricane l'autre.

-C'est dégoûtant ce que vous faites aux animaux ! Vous marchandez avec des vies innocentes, vous êtes des monstres ! Et ce que vous avez fait à mon oncle, c'est révoltant ! Vous le paierez ! ».

Les deux hommes se mettent à rire et Hugo, qui est dressé aussi droit qu'une statue olympienne, plaque une main sur le buste de la jeune fille pour la faire taire.

« Quand on a de l'honneur, on sait se reconnaître vaincu le moment venu, avance-t-il d'une voix froide.

-À toi de nous donner l'exemple, De Montchênaie ! Les vaincus ici, ce n'est pas nous. Raï, aide-moi à décharger, maintenant qu'on les a *chopés*. On ne doit pas s'attarder ici. ».

Plantée à côté de Hugo, Lune examine la situation en tâchant de garder la tête froide. Ces individus ne lui font pas peur, mais leur trafic la révolte. Elle n'a pas la moindre envie de leur laisser croire qu'ils ont gagné.

'*Réfléchis calmement*, s'exhorte-t-elle, *comme si tu étais sur la piste. Huit mètres nous séparent de l'entrée du box, et la voie est pas dégagée. Les allées sont même pas droites. Mais, en admettant qu'on réussisse à progresser très vite, on pourrait les déstabiliser, si on se sépare. Et on compte sur l'effet de surprise !* ».

L'adolescente passe en revue toutes les options. Lesquelles ne sont pas

nombreuses, et s'appuient sur des probabilités hasardeuses ! Quelle chance pour que leur trio parvienne à assommer le duo ennemi, à se faufiler de chaque côté de la camionnette, et à courir jusqu'à l'entrée du parc de gardiennage ? César n'est pas en point, et d'ailleurs, Hugo et Lune sont venus à moto. Ils ne pourraient pas rentrer à trois.

Lune se retourne vers Hugo :

« Si on s'y prend bien, on a le temps de courir et de les surprendre ! Toi et moi on les assomme, et ensuite tous les trois, on file à bord de l'utilitaire !

-On ne les surprendra pas, souffle le garçon sans bouger un cil, ils s'attendent à notre fuite. Pour tout dire : ils *attendent* notre fuite. J'en suis sûr. Ils n'ont pas la moindre intention de nous laisser filer entre leurs doigts. J'ignore jusqu'où ce genre de gars serait prêt à aller...

-Et si on s'arrangeait pour les enfermer dans leur camionnette ?

-J'y ai pensé, mais ça ne va pas. Ils s'arrangent pour ne pas y rester tous les deux en même temps, tu penses ! En plus de ça, je ne sais même pas s'ils ont laissé la clef sur la serrure.

Sans plus se préoccuper de leurs prisonniers que s'ils étaient des animaux en cage, les malfaiteurs déchargent le van avec constance. Bientôt, ils auront fini...

-Bon !, souffle Lune en regardant Hugo ; et si tu t'en allais, toi ? César et moi, on fait diversion, et toi tu files ! Tu cours hyper vite. T'auras tôt fait de regagner la moto. Et de là, tu vas chercher de l'aide !

-Vous êtes venus à moto ?, s'amuse César.

-J'y ai pensé, répond Hugo de son côté.

-T'as pensé à tout, c'est pas possible !, s'énerve Lune, agacée de recevoir toujours cette même réponse.

-Vu la situation, j'estime que ça vaut mieux !

-Alors qu'est-ce qui ne va pas dans mon plan ? On va quand même pas rester là et les laisser faire sans réagir !

-On réagit, modère César, on réagit. Mais pour bien réagir, 'faut se laisser le loisir d'agir encore !

-T'inquiète pas, déclare Hugo à son tour, si jamais ça se gâte, *j'ai une solution de dernière minute.*

« Dites, ça devient un vrai salon, ici !, grince alors le plus grand des trafiquants.

-Et ouais ! Ça papote, ça papote !

-Qu'est-ce qui vous fait croire qu'on va même pas essayer de vous échapper ?, s'exclame Lune.

-Ça c'est parce qu'on te connaît bien, Mademoiselle la Fouineuse !

-Ne lui parlez pas !, interrompt Hugo, dont les poings se serrent.

-Ooh ! Un défenseur des nobles causes ! Un chevalier servant ! C'est bien, ça ! Mais toi aussi, on commence à te connaître !

-*Je m'en fous*, rétorque Hugo, -que Lune, sur ce, dévisage avec étonnement- ; faites ce que vous avez à faire, et laissez-nous !

-Qu'est-ce que vous avez voulu dire ?, rétorque Lune, qui n'a pas l'intention de se taire, en dépit du fait que César et Hugo, l'un posant sa main sur son épaule, l'autre lui serrant le poignet à le briser, lui en font la prière muette ; comment ça se fait que vous me connaissez ? Et puis, qu'est-ce que vous allez faire de ces animaux ?

-Je te crois assez intelligente pour l'avoir deviné. Mais pas assez pour nous cacher que ton point faible, c'est celui-là ! La défense de tes petits protégés ! Et bien je t'annonce que tu vas avoir le loisir de faire plus ample connaissance. Vous trois, vous allez rester ici un petit bout de temps.

-Et vous croyez qu'on appellera pas à l'aide ! Vous croyez qu'on trouvera pas un moyen pour sortir d'ici ! ».

Hugo ferme les yeux. Si seulement Lune pouvait se taire ! Ulcérée, l'adolescente ne se rend pas compte qu'elle oblige les brigands à resserrer les mailles du filet autour de leurs prétendus prisonniers !

-On sait que vous êtes débrouillards, rétorque l'autre ; donc on va commencer par saisir vos téléphones. ».

Hugo et Lune ne bougent pas, mais la jeune fille sent un frisson courir le long de sa colonne vertébrale. Le cœur lourd, elle commence à comprendre son erreur !

« Les téléphones, allez !

-J'en ai pas !, aboie Lune.

-Fais-moi croire ça ! Je n'ai pas de temps à perdre, jeune fille. Raillac, va chercher la dernière cage.

-Eh ! T'es pas dingue, non !, s'écrie le désigné, on avait dit que tu m'appelais '*Rai*' !

-Fais ce que je te dis, *Rai*, si tu veux pas que je te balourde devant un commissariat en repartant d'ici ! ».

Raillac s'éloigne en maudissant son donneur d'ordres. Il saute dans la camionnette, s'enfonce dans l'ombre, et ne tarde pas à reparaitre, tenant à bout de bras une cage brillante, presque aussi haute que l'est Rose-Lune. La jeune fille n'a pas plutôt posé les yeux sur cette cage, qu'elle tressaille violemment. Des aras ! Deux aras magnifiques se tiennent perchés sur la barre !, côte à côte, en vis-à-vis ! Leurs plumes irisées jettent des feux superbes, et les longs panaches de leurs queues frôlent le fond de leur prison. Lune retient à grand' peine un cri qui gargouille au fond de sa gorge, et son poignet, toujours serré dans la main de Hugo, frémit contre ses doigts.

« Ben tiens, souffle César à son oreille, on dirait quand même bien *les nôtres*, ces oiseaux ! Hein, qu'on dirait les aras de Marie !

-C'est parce que c'est ceux-là, César ! C'est ceux-là, mais ils sont morts !

-Quoi ?

-Ils sont morts ce matin ! Enfin, je veux dire : ils *étaient* morts ! Enfin non, on a cru qu'ils étaient morts ! Mais j'y comprends rien, qu'est-ce que...

« Eh, Gamine ! Tu les reconnais, ceux-là ? Apprends que moi, ces perroquets, je m'en balance. *O.K.* ? Ça me dérange pas d'en sortir un de là, et de le faire passer au paradis des aras, si tu vois ce que je veux dire !

-Vous ne feriez pas ça !, s'exclame César, que cette barbarie pousse aux limites de la tolérance.

-Pourquoi, parce qu'il doit me rapporter un bon prix ? Quand on exerce une activité comme la mienne, on tient compte des pertes. Tout est affaire de calcul. Si je perds un de ces oiseaux, *on vendra le second deux fois plus cher*. Pour moi, ça revient au même. Alors maintenant : vos téléphones, ou je m'exécute. ».

L'homme, la casquette toujours vissée sur la tête, (et cachant une touffe de cheveux que l'on devine roux), pose sa main sur la cage et ses narines se rétrécissent en une expression menaçante.

« Ton téléphone, Lune. », réclame Hugo. La jeune fille lui décroche un regard noir, mais au bout de quelques secondes, elle s'exécute. Elle sort son téléphone de sa poche, et le plaque dans la main ouverte du jeune homme. Lequel, sortant son propre Smartphone, approche de l'entrée du *box*, et dépose les deux appareils sur une des tables. Comme on glisse une pièce sur l'échiquier.

« Si ce type ne ressent plus rien pour les faibles et les malheureux, clame-t-il d'une voix claire, en toisant le malfaiteur comme si ce celui-ci ne portait pas de lunettes

noires, et qu'il pût le fixer des yeux ; on verra bien ce qu'il fera quand il aura trouvé *plus fort que lui*. ».

Il s'écoule deux ou trois secondes avant que l'autre n'égraine son rire, aigre comme le bruit d'un caillou qui cognerait dans l'eau bouillante d'une marmite. Il s'empare des deux téléphones.

« Vous ne bougez pas, on revient, persifle-t-il en tendant un doigt vers ses trois prisonniers ; on va aller décider de ce qu'il convient de faire de vous. ».

Un regard sévère et flamboyant de la part de Hugo fait comprendre à Lune que cette fois-ci : elle *doit* se taire. Déjà Raillac commence à baisser la porte, et la jeune fille sent tous ses muscles qui se durcissent.

« Ah, j'oubliais !, déclare soudain le trafiquant, se baissant pour jeter un coup d'œil cruel à l'intérieur du box ; s'il vous venait à l'esprit de manigancer je sais pas trop quoi avant qu'on soit revenus, écoutez ceci : je connais une adresse pas mal. Une adresse à Chartres. 9 bis, rue de la Croix Jumelin, chambre 42. ».

Sur ce la porte du *box* s'abat dans un bruit cinglant, l'espace se trouve brusquement confiné dans les tremblotements d'une lueur blafarde, et Lune reste à frissonner. *Rue de la Croix Jumelin, chambre 42*. La clinique ! Cataline...

* * *

Conscients de la gravité de ces derniers propos, César et Hugo restent consternés, debout auprès de Lune. C'est la jeune fille qui fait les premiers pas. Décidée à aller s'enquérir de l'état de ses aras, elle se dirige vers les cages, et bientôt, pousse un cri :

« Les oiseaux !

-Et bien quoi, les oiseaux ?, s'inquiète César.

-On réfléchissait pendant que les autres déchargeaient, donc on a pas vu ce qu'ils ramenaient : ils ont aussi les autres oiseaux ! ».

L'ancien acrobate ne comprend rien à l'affaire et Lune, tout en lui montrant les perroquets, les perruches et les couples d'inséparables qui appartiennent au Cirque du Saphir, lui résume rapidement la situation.

« Ben comment qu'ils peuvent être là, tous ceux-là ?, s'étonne César, je croyais qu'on devait les conduire dans un centre d'examens !

-Je le croyais aussi ! Pour Kendra, les choses s'expliquent. Elle s'est sauvée, par

veine ils l'ont trouvée quelque part ! Pour les aras, je comprends rien à ce qui est arrivé, et moins encore pour les autres oiseaux ! Comment est-ce qu'ils ont fait pour nous les prendre, ceux-là ?!

-L'essentiel, c'est qu'ils soient retrouvés.

-Et... l'adresse de la clinique de Maman ? Comment ils ont fait pour l'avoir, ça aussi ? Et le numéro de sa chambre ?

-On ne le sait pas encore, finit par trancher le grand Hugo, c'est pourquoi on ne va pas prendre de risques. Nous n'avons plus qu'à attendre la bonne opportunité pour nous échapper, ou pour prévenir quelqu'un.

-Ma bonne opportunité à moi, elle a attendu quatre jours !, fait remarquer César.

-César et les animaux peuvent pas rester encore quatre jours dans cet endroit ! C'est de la folie !, proteste Lune.

-Je n'ai jamais dit qu'on allait patienter quatre jours. Les autres vont revenir. Et pour la suite : j'ai un plan. Tout ira bien.

Lune scrute le visage de Hugo pour s'assurer qu'elle ne rêve pas : le garçon est bien sûr de lui. En toute autre circonstance, elle aurait senti son cœur craquer pour ce regard déterminé, pour cette faille aussi qu'on voit chez Hugo !, et qui fait se demander ce que le propriétaire du Manoir envisage de franchir comme obstacles avant que son '*plan*' ne réussisse. Mais l'humeur de l'adolescente n'est pas dans une phase contemplative. Elle pense à ses parents. Si Christophe allait décider de l'appeler, justement aujourd'hui ? Si Cataline voulait la joindre, elle aussi, prendre de ses nouvelles, faire un point sur l'affaire ?... Elle ne pourrait pas leur répondre, puisqu'elle n'a plus son téléphone !

« Et si on prenait une table pour s'en servir de bélier ?

-Trop long, juge César. Ces portes sont résistantes, elles sont en tôle blindée. On aura brisé la table avant d'avoir réussi à faire une entaille !

-Comme je l'ai déjà dit, intervient Hugo, il n'est pas prudent de tenter quoique ce soit tant qu'on ne sait pas si ces trafiquants ont l'intention de mettre oui ou non quelqu'une de leurs menaces à exécution. N'oublie pas qu'ils ont parlé de ta mère !

-Évidemment que j'oublie pas !, s'exclame Lune, en fronçant les sourcils avec une expression sauvage, à quoi tu crois que je pense ?! Et s'ils décident d'aller voir Maman pendant qu'on attend tranquillement ici qu'ils reviennent, hein, qu'est-ce qu'on fera ! On aura pas l'air bêtes ! Ça fait deux fois que tu dis que tu as un plan ! Tu pouvais pas le mettre à exécution tant qu'ils étaient là, les deux autres ?! Parce que maintenant, on va

patienter ici pendant des *plombes*, j'te signale ! T'aurais pas pu te décider avant ?!

-Et toi alors, rétorque Hugo, tu ne pouvais pas te taire ? Autant de fois tu leur as parlé, autant tu as diminué nos chances de nous en sortir dans les plus brefs délais ! Depuis que je te connais il y a une chose dont je suis sûr : tu ne sais pas tenir ta langue !

-Ah bravo ! Tout à l'heure tu me disais pas que ça, ça faisait partie de mon charme ?!

-Mes enfants !, intervient alors César, dont les yeux sont animés par une lueur de malice et de joie ; avant que vous n'atteigniez le point de non-retour, ça vous dirait pas de procéder aux présentations, et de m'expliquer ce que vous faites là, tous les deux ? Si nous restons enfermés trop longtemps dans ce gourbi, et que je m'ennuie, je relancerai la dispute. Promis ! Mais ce sera plus amusant de vous voir vous traiter comme du poisson pourri, si je sais qui est ce charmant garçon !

Un sourire glisse sur le visage de Hugo, qui se tait sur le champ. Lune, quoique sensible à ce trait d'humour, a plus de mal à faire *redescendre la température*. Elle tourne deux ou trois fois sur elle-même, pour s'aérer la tête et Ananas en profite pour grimper sur le sommet de son crâne. Alors elle tend le bras vers César :

« Hugo ! Voilà César. 'Pas la peine que je te le présente : je t'en ai déjà parlé. César, je te présente Hugo de Montchênaie. Je l'ai rencontré parce qu'il a un tigre à lui. Un tigre géant. ».

DE L'ÉTRANGE À L'IMPENSABLE

« Oh c'est pas vrai, soupire Lune en frappant le sol du pied ; j'aurais eu le temps de vous présenter deux mille fois l'un à l'autre, et on aurait pu te raconter notre histoire vingt fois, César ! Combien de temps ils vont nous laisser là !

-En tous cas je t'informe que c'est la troisième fois en l'espace de dix minutes que tu fais une remarque de ce genre et que tu poses cette question, grince Hugo.

-Oui ben qu'est-ce tu veux ! C'est parce que je suis trois fois plus énervée qu'il y a dix minutes, voilà ! Moi ça m'énerve quand on m'enferme ! Il est quelle heure, là ?

-Exactement dix minutes de plus que la dernière fois que tu l'as demandé. Soit, vingt-trois heures trente-cinq.

-Ça fait plus de six heures qu'on est là ! Et maintenant il doit faire nuit. Oh là là, je vais me faire tuer par Canelli.

-Si j'en crois tout ce que tu viens de me raconter, ma puce, il doit s'attendre à tout de ta part, ce *brave* Frankie !, fait remarquer César.

-Ben, euh, oui et non ! Parce que, la première fois que je suis allée au Manoir, il l'a pas su : il était à Orléans. La deuxième fois, p'têtre qu'il l'a su, mais comme Kendra s'est sauvée, il a vite dû l'oublier. La troisième fois....

-Celle où tu y es retournée en pleine nuit, tu veux dire ?

-C'est ça, oui ; convient Lune en gratifiant son grand-oncle d'un joli sourire pour

preuve de son léger embarras ; la troisième fois donc, grâce à Ludo, il en a rien su...

-Ça se trouve, intervient Hugo ; ça se trouve ton Canelli n'est même pas au courant que tu ne te trouves pas dans le camp.

-Ça, ça m'étonnerait, le connaissant. Et si tu voulais éviter de dire 'ton' Canelli...

-Ce que je veux dire, c'est qu'à cette heure-ci, il a dû être informé que vos oiseaux ont disparu du laboratoire d'analyses. Il doit penser que vous êtes sous le coup d'une... malédiction.

-D'une *malédiction* ?!

-Oui, et dans la panique, peut-être que ta propre disparition aura passé inaperçue.

Lune hausse les épaules.

-Moi je parie qu'il est au courant, tranche César, et il ne doit pas être à la fête. D'ailleurs je le plains sincèrement. Alors quand il découvrira, Fillette, que tu es saine et sauve d'une part, et que nos bêtes ne sont pas mortes d'autre part, il aura pas la moindre envie de t'en faire voir des vertes et des pas mûres ! Et je serai là, moi. Fais-moi confiance.

Lune ponctue ces mots d'une grimace comique :

-'Y a quelqu'un qui veut le dernier 'Bounty' ?

-Ah, non !, assure César en secouant tête et main, j'en ai assez de ces trucs-là ! Cinq jour qu'ils me nourrissent avec ces fichues barres chocolatées ! À part une fois où j'ai eu droit à un *sandwich*, mais à mon avis, ils l'avaient pas acheté pour moi.

-'Pas faim. », commente Hugo.

Lune ouvre alors le petit paquet, coupe en deux la friandise, et tend un morceau à son ouistiti :

« Tiens, mon pauvre Ananas. Régale-toi. Tu aimes ça, la noix de coco ! ».

Puis la jeune fille, lançant un gros soupir, se lève pour faire encore une fois le tour du *box*. Pendant les heures qu'ils viennent de passer tous trois dans ce garage, Hugo, Rose-Lune et son grand-oncle se sont arrangés pour prendre soin des bêtes captives. Comme, par chance, chacun d'eux s'y connaît sur le sujet, le résultat a de quoi les rendre fiers. En dépit des circonstances qui sont loin d'être adéquates pour les traiter comme il faudrait, les animaux ont de quoi se sentir réconfortés. Quand cela était possible, on les a installés dans de nouvelles cages pleines de litière propre, que l'on a entreposées loin des éclairages directs, on leur a parlé, on leur a donné de l'eau fraîche et de la nourriture (sauf en ce qui concerne les serpents, qui sont zoophages).

Lorsque tout ce travail avait été fait, les trois prisonniers s'étaient aperçus qu'ils avaient presque entièrement réaménagé l'aire de stockage !

« Redites-moi un peu, César, comment avez-vous dit que ces gens vous ont enlevé ?, s'enquiert soudain Hugo, comme s'il profitait que Rose-Lune se soit éloignée pour poser cette question.

-Je suis désolé, mon gars, je n'aurais pas plus à te dire que tout à l'heure.

-Je m'en doute, mais je suis persuadé que le moindre détail peut nous aider. Si vous disiez ne serait-ce qu'une chose que vous n'aviez pas dite plus tôt, on verrait ce qu'on peut en tirer !

-Veux-tu sentir mes mains ?, avance César tout sourire, tu en apprendras autant que tu voudras !

-Oh, tu aurais vu ça, César !, s'exclame Lune à l'autre bout de la pièce, tu aurais vu comment il a fait ça ! C'était un truc de ouf ! Cadix en serait malade de jalousie.

-Je veux bien te croire ! Si on était encore à l'époque du Grand Cirque, tu aurais fait un malheur sur la piste, Garçon, avec un talent pareil.

-Si vous saviez..., grommelle l'intéressé.

-Tu dis ?

-Rien. Alors, ce récit ?

-Je revenais du supermarché. On était le 12, et j'avais fait des achats en prévision du prochain séjour de Lune chez moi. J'ai chargé Christine, et je me suis mis en route. Dans ma pensée je me rendais à la clinique. Je voulais savoir comment se portait Cataline, avant de téléphoner à Lune pour confirmer mon arrivée. En cours de route, j'ai pensé m'arrêter au bureau de tabac.

-Tu voulais me prendre des bonbons comme quand j'étais petite !

-Exact, Fillette. Alors je...

-Excusez-moi de vous interrompre, intervient Hugo, mais il y a quelque chose que je n'ai pas suivi. Vous n'étiez pas seul ?

-Ben sûr que si !

-N'avez-vous pas parlé d'une... Christine ?

-Ah ! C'est vrai tu sais pas !, s'exclame César, riant et toussant ; *il sait pas !*, ajoute-t-il en se tournant vers Lune.

-Christine, c'est la voiture de César !, explique la jeune fille en se retenant de sourire devant l'air déconfit de Hugo ; t'as vu, toi qui te moquais de moi et de mon

camping-car !

-Alors donc, reprend César une fois que l'incident est clos ; je veux me garer. 'Y a pas de place devant le bureau de tabac, -on est presque midi, c'est assailli-, alors je me dis que je vais parquer Christine dans une ruelle juste à côté. Je fais mes manœuvres, tout se passe bien, et je sors.

-À cet instant vous n'avez rien remarqué ? Vous n'avez pas vu qu'on vous suivait, ou quelque chose du genre ?

-Impossible ! Quand je marche, je regarde toujours droit devant.

-Mais, quand vous avez fermé la... la *voiture* à clef, vous n'avez rien remarqué ?

-Encore plus impossible ! Je verrouille jamais Christine ! C'est une vieille guimbarde qui a au moins vingt-cinq ans, elle n'intéresse que moi.

-Donc, tout s'est passé comme vous avez dit tout à l'heure ? Vous marchiez dans la ruelle quand on vous a saisi à la gorge ?

-C'est ça. Par derrière. Je me suis débattu, mais j'ai senti qu'on m'attrapait aussi les pieds, et toujours par derrière ! Je devais ressembler à une coquille ! Ah, les gaillards ! Ils ont bien fait attention à ne pas se montrer. Ensuite, tout est allé très vite. Une piqûre dans mon cou...

-Les sauvages !, s'indigne Lune.

-...Et au bout de deux secondes, plus rien. Le trou noir. Je me suis réveillé ici. Et le comble !, c'est que j'ignorais que je me trouvais juste là où Christophe a laissé son *camping-car* en partant l'hiver dernier ! C'est vous deux qui me l'avez appris.

-Ça n'a pas de sens, finit par souffler Hugo ; pourquoi ont-ils pris le risque de vous enlever ? C'est tout de même différent de se faire pincer pour vol et trafic d'animaux, ou pour séquestration d'êtres humains !

-C'est là le tout ! Ils ont sûrement pas l'intention de se faire *pincer* !

-À moins qu'ils n'aient eu une idée derrière la tête.

-Peut-être qu'ils voulaient demander à César de prendre soin des animaux !, avance Lune.

-Ou bien, *ils vous craignent*, César. Peut-être que, d'une façon ou d'une autre, vous étiez un obstacle pour eux.

-Mais pourquoi ?!

-Encore une question sans réponse.

-Ça te va bien, à toi, de dire ça, souligne Lune en fronçant le nez, je te ferais

remarquer que t'es pas vraiment un exemple de transpar... Hh ! Je viens de penser à quelque chose !

-Quoi ?!

Lune, qui a poussé ce cri d'une voix aspirée, se met à courir et atterrit en trombes à côté de Hugo :

-Et le tigre ? Qu'est-ce que tu as fait de lui, Hugo ?

Dans les yeux du garçon passe un éclair de désarroi :

-Pourquoi tu me demandes ça maintenant ?

-Parce que les autres t'ont appelé par ton nom ! Par ton vrai nom ! Ça veut dire qu'ils savent très bien qu'ils viennent d'attraper celui qu'ils traquent depuis pas mal de temps. Donc, ils ont forcément compris que tu as laissé le tigre tout seul quelque part ! Est-ce que, pour eux, l'occasion serait pas trop belle ?

Dans la tête de Lune défilent des images horribles. Orion poursuivi. Le tigre se défend bien sûr, -surtout fort comme il est-, mais les assaillants sont nombreux ! Ils connaissent le domaine du parc, ils ont analysé les comportements de la bête pour pouvoir les prévoir. Et, cette fois, ils sont lourdement armés... L'adolescente regarde Hugo, puis César, (qui semble attendre un verdict), puis Hugo à nouveau.

« J'ai déjà pensé à tout ça, confesse le jeune homme. Évite de te faire du souci pour ton beau tigre. Si les autres s'amènent au Manoir, ils ne seront pas déçus.

-Tu avais pris des précautions ? Parce que, imagine un peu qu'ils arrivent avec de l'artillerie !

-J'ai pris mes précautions, comme tu dis. Ils pourraient arriver avec des arbalètes, que ça ne changerait rien. Le tigre n'est pas à leur portée.

Un éclair de joie frappe Lune en plein coeur :

-T'as mis Orion en sécurité ?!

-Qui ça ?

-En tous cas, intervient alors César ; tu feras ce que tu veux, mon gars, mais quand le temps sera venu, je dirais pas non si tu veux me présenter à cette bête. Si elle est aussi belle et aussi grande que Lune l'a décrite, je donnerais cher pour voir ça de mes propres yeux !

-Oh, César, tu peux même pas t'imaginer !, renchérit Lune avec un enthousiasme qui aurait de quoi rendre jaloux le petit Ananas ; le tigre de Hugo, c'est le plus bel animal que j'aie jamais vu ! Il...

-Écoutez ! Taisez vous ! ».

Hugo a levé la main. Lune et César se taisent, mais ils n'entendent qu'un grondement de tonnerre qui roule au loin, pour la plus grande joie de l'adolescente, totalement '*fan*' des épisodes orageux depuis sa plus tendre enfance. Pourtant, Hugo garde la main levée, et près de trente seconde plus tard, un autre bruit se fait entendre :

« Un moteur ! Les r'voilà ! Comment t'as fait pour les entendre venir de si loin, toi ? », souffle Lune, en décochant un coup de coude dans les côtes de Hugo. Le garçon ne prend pas le temps de répondre. Le bruit se rapproche, grondant grassement. Des portières claquent, une clef cliquette, et la porte du garage se met à coulisser de bas en haut.

Les trois captifs se lèvent, Hugo tenant d'une main le casque de moto, au fond duquel Ananas s'est endormi.

« N'oubliez pas !, prévient-il, si ça tourne trop mal, j'interviendrai ! Donc, pour l'instant, on ne fait pas de résistance. *O.K.* ?

Lune se tourne vers César.

-Je te suis, Garçon. Voyons ce que c'est que ta brillante idée, tranche le vieil homme.

Hugo hoche la tête, puis il regarde Lune. Il veut s'assurer qu'elle est d'accord, elle aussi. Elle, *surtout* :

-Je te fais confiance, bien sûr... », convient l'adolescente, qui brûle d'envie de prendre des initiatives, mais n'en trouve aucune, et se contente de serrer les dents.

Lorsque le *box* est ouvert, ce n'est que pour découper un large carré de nuit, poinçonné par la lueur des feux arrière du van noir, dont le moteur est resté en marche. Deux silhouettes s'engagent à l'entrée, et Lune et les autres ont tôt fait de déduire qu'ils ont affaire aux deux mêmes trafiquants.

« Eh ! Qu'est-ce qu'ils *f...* là-dedans ?, grogne ledit Raillac ; pourquoi 'y z'ont éteint partout ?

-C'est un piège, répond son supérieur, ils veulent nous attirer dans leur coin. Surtout fais pas l'andouille : bouge pas d'ici ! ».

Ces réflexions sont marmonnées, et Lune a envie de rire. Imaginer que ces brutes ont peur d'eux !

« On a éteint les lampes pour le confort des bêtes ; déclare Hugo d'une voix tranquille, pas de piège.

-‘Veux pas le savoir ! Vous allez approcher ! En file indienne ! N'oubliez pas : moi je vous vois, mais vous, vous ne me voyez pas. Vous ignorez ce que je peux tenir en main. On vous charge et on s'en va.

-Où nous conduisez-vous ?

-Tu verras bien ! D’ailleurs, toi, tu passes le premier. Ensuite, le vieux ; après, la fille. Allez, on se bouge ! Et grouillez-vous, ou on asphyxie les bêtes ! ».

Ça, c'est un risque à courir, car la camionnette est acculée à la voie d'entrée du *box*. Les rejets du pot d'échappement pétaradent en direction du garage et si ça continue, l'atmosphère y deviendra irrespirable. Là où les bandits se trompent, en revanche, c’est quand ils s’imaginent être invisibles pour leurs prisonniers ! En découvrant le *box* presque entièrement plongé dans le noir, ils ont cru, -par effet de contraste-, qu'ils se dissimulaient dans l'ombre s'ils restaient à l'entrée du garage. Mais Hugo, César et Lune, habitués, eux, à la clarté du seul tube fluorescent qu'ils ont laissé allumé, distinguent parfaitement les silhouettes de leurs geôliers. Pas assez clairement, toutefois, pour remarquer... s'ils tiennent, ou non, une arme dans leurs mains.

Hugo va pour monter dans le véhicule, ainsi qu'on le lui a commandé, quand le donneur d'ordres s'interpose :

« Attends ! Qu'est-ce que tu as, là ?

-Mon casque.

L'autre approche prudemment :

-Fais voir.

Hugo tend le bras. Le trafiquant lui arrache le casque des mains, -Lune tressaille-, et, saisissant à sa ceinture un trousseau de clef, il trouve parmi celles-ci une minuscule lampe de poche. Il l'allume et braque le faisceau sur le casque.

-C'est quoi, ça ?

-C'est mon ouistiti !, gargouille Lune. César attrape sa main, pour lui donner du courage.

-Ah, c'est le singe de la fille ! Allez, toi, monte !

-Rendez-moi mon casque, exige Hugo.

-Je te le rendrai. Pour l’instant, ton casque et ce qu'il y a dedans, ce sont mes garanties. Faites une bêtise pendant le trajet, et j'envoie le ouistiti valser par-dessus bord !

-Non ! », crie Lune. Elle veut bondir en avant, arracher le casque des mains du bandit, récupérer Ananas, le mettre hors de danger ! Mais César la retient, et les choses

s'accélérent. Le trafiquant rit encore quand on saisit Lune par les poignets : César et Hugo l'ont attrapée, et ils l'aident à monter dans l'utilitaire, pour ne pas dire qu'ils la forcent. La jeune fille se laisse faire, parce qu'elle ne parvient pas à détacher son regard de l'individu. C'est alors que surgit, dans la nuit, un éclair éblouissant, vif, inattendu. Pendant une fraction de seconde le ciel entier s'embrase d'une lueur électrique et Rose-Lune, alors, a le temps de voir briller les pupilles de son geôlier. Elles rétrécissent, deviennent comme des têtes d'épingle. Puis, les portes se referment derrière elle, et la clef grince dans la serrure. À l'intérieur de la camionnette, il fait un noir de suie.

« Je l'ai vue dans ses yeux..., souffle Lune sans tarder.

-Quoi ?, demande Hugo ; qu'est-ce que tu as vu ?

-La peur. Les yeux de ce type luisaient, d'accord. Mais ils luisaient comme des glaçons. ».

* * *

Le trajet semble se prolonger pendant une éternité. Le coffre de l'utilitaire n'est pas plus aménagé ce soir, qu'il ne l'était la nuit où Hugo y avait été fait prisonnier, une première fois. La tôle est nue et froide, et celui des deux trafiquants qui conduit, conduit très mal et trop vite. À chaque virage, à chaque sursaut de la route, les captifs sont jetés comme de vulgaires paquets d'un bord à l'autre du véhicule. Du moins, ils le seraient plus violemment s'ils n'étaient pas tous trois très athlétiques.

« Et voilà qu'ils ne trouvent pas mieux que de se disputer, maintenant !, ronchonne César, après un énième virage, lorsqu'il devient évident pour les prisonniers que les brigands sont aux prises avec un violent désaccord. De la cabine filtrent des éclats de voix.

-Et si Ananas s'affole ?

-T'inquiète, Fillette. Tu connais ton singe ! 'Y faudrait déjà qu'il se réveille. ».

Lune entend que César serre les dents pour lui répondre. Le vieil homme a le souffle court.

Exerçant son équilibre, maintes et maintes fois sollicité sur les cordes raides et autres trapèzes du cirque, l'adolescente se fait fort d'aller retrouver Hugo. Le garçon se tient debout près des vitres grillagées. Il reste à l'écart depuis le début du trajet, ayant ôté sa veste de motard, relevé les manches de son costume, et semblant attendre on ne sait

trop quoi.

« Hugo ! César veut pas le montrer, mais il est pas très en forme, et... Qu'est-ce que tu fais, là, tout seul dans ton coin ? Tu médites ?

-Je réfléchis.

-T'avais pas un plan pour nous sortir de là, initialement ?

-Initialement oui.

-Ça veut dire quoi, ça, '*initialement, oui*' ? Je sens que César commence à plus en pouvoir. 'Faut faire quelque chose !

Lune attrape à l'aveuglette la veste de Hugo, (qu'il tenait sur son bras), fait demi-tour, et va la remettre au vieux César Parenti, pour que, en faisant un coussinet, il puisse caler sa tête dessus, et que les chocs soient amortis. Alors elle retourne auprès de Hugo :

-Donc ? Ton plan ?

Hugo aussi serre les dents. Lune commence à le connaître un peu : il est trop raide. Trop sombre. Quelque chose qui ne tourne pas rond...

-Ça marche pas, c'est ça ? Le jeune homme se tourne vers l'artiste :

-Ça *devait* marcher, articule-t-il ; il fallait que ça marche !

-Tu vas me dire ce que c'était ?

-Si ça ne marche pas, non ! Je préfère ne rien dire. Mais ça signifierait...

-Ça signifie qu'on est coincés ici et qu'on va pour de bon devenir les prisonniers de ces gugus, voilà ! Et ça veut dire aussi qu'on a laissé échapper la meilleure chance qu'on avait de s'enfuir, c'est-à-dire, au moment où on a quitté le *box* !

Lune sent une main qui se pose, chaude, et ferme, sur son épaule.

-Non. Ça signifie que je me suis trompé, et tu ne peux pas savoir *tout ce que ça remet en question* ! Je ne *peux pas* m'être trompé.

-C'est pas le moment de faire une psychanalyse ! Soit tu t'es trompé et tu le dis, -comme ça on est fixés-, soit ton plan, il marche !

-Je vous ai demandé de me faire confiance : je nous sortirai d'ici. Mais ça va être un peu plus long que prévu.

-Cool ! J'avais juste pas hâte que ça se finisse.

Lune hésite entre la colère et la pitié, et ce qui l'agace le plus, c'est d'hésiter. Hugo avait dit qu'il avait un plan, et cet espoir passe à la trappe ! Il y a de quoi s'énerver ! Mais un je-ne-sais-quoi, dans le fond du coeur de Lune, (un je-ne-sais-quoi qui ressemble à la voix de sa mère), lui interdit de se fâcher, d'en vouloir au maître du tigre. Quelque chose

qui lui fait avoir compassion de son désarroi.

-‘Faut que je me concentre. Que je réfléchisse, grommelle Hugo d'une voix bizarre.

-Ouais et ben moi, je vais voir si je peux comprendre pourquoi ils s'en mettent plein la tête, les deux lascars. ».

Lune a tôt fait de rallier l'autre côté de la camionnette. Vaguement étourdie par la pression de la vitesse, elle colle son oreille contre la paroi qui sépare la caisse arrière et la cabine de conduite. Après quelques secondes, elle commence non seulement à différencier les voix des trafiquants, mais encore à saisir des bribes de ce qu'ils s'envoient à la figure. Manifestement, les gens de cet acabit ne se préoccupent pas des *petits je-ne-sais-quoi* au fond du cœur !

« Les itinéraires, c'est pas pour les chiens !, tu m'entends ?, gronde le plus grand, je n'aurais jamais dû te laisser prendre le volant !

-Arrête de me gonfler, avec ça ! Tu *flippes* dès qu'il y a trois éclairs dans le ciel, les orages ça te hérisse le poil et on n'y peut rien, alors viens pas me chauffer !

-Je ne te conseille pas de te moquer de moi, Raï !

-Tu as peur des orages, c'est quand même pas de ma faute ! Tu peux pas conduire quand 'y a des éclairs qui cinglent toutes les deux minutes ! Tiens, r'garde ! Oh, c'était un beau, celui-là. Tout blanc ! Vois-moi ça comme tu *pétoches* !

Raillac part d'un grand éclat de rire, un peu rauque, et le véhicule fait une embardée.

-Fais gaffe !

-Tu veux reprendre le volant ?

-Je te garantis que je vais pas tarder à préférer ça, plutôt que de te laisser te *marrer* comme un collégien attardé ! Regarde au moins où tu vas ! Et tu vas me dire pourquoi tu n'as pas suivi la route que je t'avais indiquée ?

-Parce que *c'est moi qui conduis* ! Et cette route-là, je la connais bien. C'est un raccourci.

-Un raccourci pourri ! On n'y voit que dalle, ça tourne, ça secoue ! T'as l'air de t'y connaître autant que moi !

-Les yeux fermés, j'te dis !

-Oh la vache ! ».

Brusquement, la camionnette fait un écart. Lune, César et Hugo se retrouvent

projetés contre la paroi. La jeune fille a le temps de supposer que Raillac a *vraiment* fermé les yeux, pour frimer ! Mais un éclair aura jailli, l'autre aura crié, et Raillac aura sursauté. Voilà ce qui a dû se passer. En attendant, l'utilitaire fait des bonds de cabris. De la cabine de conduite proviennent des cris de rage et de terreur.

« Qu'est-ce qui se passe, là ?, parvient à jeter Lune, en mode hachuré.

-Ils ont perdu le contrôle du véhicule !, annonce Hugo.

-Quoi ?? ».

Comme César ne dit rien, Rose-Lune comprend que Hugo a raison. Quelle angoisse vient lui couper le souffle, martyrisant son ventre, serrant sa gorge ! Une nouvelle secousse, aussi violente que la première, projette les prisonniers contre la paroi où, il y a encore quelques secondes, la jeune artiste était appuyée en train d'espionner. Hugo pousse alors un cri déchirant, qui lui arrache un frisson, et a le mérite de la sortir de sa torpeur :

« Hugo ! ça va ?

-Va aller !, répond la voix étouffée du garçon.

-Repliez-vous, tous les deux !, intervient César ; prenez la position du fœtus, et mettez vos mains sur la tête ! Allez ! ».

La course saccadée du véhicule ne facilite pas l'entreprise. Brusquement, l'utilitaire pique du nez ; cette fois-ci, César, Hugo et Lune sont plaqués contre la paroi comme des punaises piquées. Capot en avant, lancé comme un bolide, le véhicule franchit tous les obstacles qui se dressent sur sa route. Soudain, les trafiquants poussent un cri plus alarmé que les précédents :

« Va y avoir impact !, prédit Lune. La camionnette tressaille, une apesanteur prend tout le monde à l'estomac. Enfin, un '*boum*' terrible retentit. Plus exactement : un... '*splatch*'.

-On est tombés dans de l'eau ! », explique César. *Dans de l'eau !* Une mare ? Quelque chose du genre ? Très vite, la terrible réalité se fait jour : l'utilitaire cesse de piquer du nez, mais il devient plus lourd, (on le sent sous les pieds), et de terrifiants gargouillis se font entendre. Une impulsion électrique éclate dans la tête de Lune. Elle ne pense plus à rien, si ce n'est au fait qu'il *faut* qu'ils sortent tous de là ! Bondissant telle une furie, elle se met à escalader le sol de la camionnette :

« Faut ouvrir les portes ! Faut à tout prix y arriver !

-Les portes sont fermées de l'extérieur, Fillette !, rappelle tristement César.

-J'vais essayer quand même ! Les miracles, ça existe ! ».

* * *

Déjà le véhicule cahote sur la nappe d'eau. Des bruits sinistres et des grincements résonnent, et Lune a toutes les peines du monde à atteindre les portes. Quand elle peut les toucher, elle attrape les poignées, s'y accroche à deux mains, et avec l'énergie du désespoir, les fait jouer dans un sens et dans l'autre. Mais rien n'y fait. Les portes sont verrouillées, et elles refusent de s'ouvrir.

« Oh, non... Hugo ! Viens m'aider ! ».

Hugo ne répond rien. Rose-Lune perd l'équilibre, et redescend tout ce qu'elle vient d'escalader en mode toboggan. Elle atterrit plus ou moins dans les bras de César.

« De l'eau !, s'exclame-t-elle alors, il y a de l'eau qui entre, ça y est !

César hoche piteusement la tête.

-Est-ce que ça veut dire que la cabine est noyée ?

-À moins que le plan d'eau n'ait pas plus de profondeur que ça...

-Ananas !!! ».

Soudain la camionnette a un sursaut, elle glisse comme un bateau, puis on la sent tirée par le fond. L'eau ne s'infiltré plus seulement : elle bouillonne et elle mousse. En un instant, Lune en a tout autour d'elle de quoi se noyer. Il y a un goût de sel dans sa bouche, et, sans se préoccuper des vagues qui escaladent ses jambes avec un chatouillis, elle se met à frapper des poings contre la cloison.

« Il faut faire quelque chose..., gargouille César, *elle* ne peut pas mourir comme ça ! ».

Hugo pousse alors un nouveau cri de douleur. Il accroche des doigts devenus noueux sur le bras de Lune :

« Arrête, ça ne sert à rien. Arrête ! ».

Ça sonne comme un ordre, et Lune s'immobilise. Échevelée, trempée jusqu'aux os, elle se tétanise les poings fermés. Son destin est devant elle, pareil à un ciel étoilé qui ne demande qu'à s'illuminer, et il va lui échapper sans qu'elle puisse rien y faire !

« Tiens bon ma fille, souffle César en retirant instinctivement les cheveux de Lune qui collent à son visage ; on peut encore trouver une solution. Arrange-toi pour rester à l'air aussi longtemps que possible ! ».

Lune va pour approuver, quand elle se sent poussée en arrière, plaquée contre

César, et emportée avec lui. Tous les deux *atterrissent* assez violemment sur la paroi de la camionnette, et on les pousse encore jusqu'à ce qu'ils se retrouvent bloqués dans l'angle. Lune comprend que c'est Hugo qui les a traités de la sorte. César et elle ont été transportés comme des brins de paille, soulevés par une force... phénoménale !

« Fermez les yeux ! », gronde le jeune homme d'une voix rocailleuse.

Quelque chose dans le comportement de Hugo, quelque chose comme une magie puissante, oblige Lune et César à obtempérer. Ils baissent leurs paupières. Une seconde passe. Puis deux, puis trois. Et soudain ! Rose-Lune veut rouvrir les yeux, mais c'est déjà passé. Derrière ses paupières vient de jaillir un éclair, un éclair blanc si vif, si puissant, que la jeune fille a cru qu'il faisait jour ! Le phénomène s'accompagnait d'un souffle formidable, comme un revers de vent, et l'eau, à l'arrière de l'utilitaire, s'en va heurter les cloisons en vagues furieuses.

« C'est... C'était quoi, ça ?, bégaie César.

- 'Sais pas, je... ».

Lune est obligée de se taire : l'eau se met à bouillonner ! Elle est agitée de grosses bulles ! Soudain, quelque chose effleure la jambe de la jeune fille, qui pousse un cri bien involontaire. Elle entendait résonner la respiration de Hugo du côté des portières. Il est raisonnablement impossible que le garçon soit *en même temps* là-bas et ici !

« Hugo ? ».

Lune voit passer une ombre, et la seconde suivant, dans un jaillissement d'eau extraordinaire, dans un bruit de tôle pliée et de verre brisée, les portes du véhicule... volent en éclats.

« César ! Les portes sont ouvertes ! Hugo ! Comment t'as fait ?! ».

Ce qui était une bonne nouvelle tourne au cauchemar, cependant. Maintenant que les portes sont ouvertes, l'eau s'engouffre à plein régime dans le véhicule en perdition ! Aspirée par un tourbillon, Lune se sent glisser, happée vers le fond.

Les doigts de César se raccrochent désespérément à son *t-shirt*, mais rien n'y fait. Noyée, Rose-Lune sent ses repères qui l'abandonnent. Déjà ses poumons deviennent brûlants. C'est alors qu'elle se sent saisie à la taille. Deux bras puissants l'entourent !, et la tirent, tirent en arrière, avec tant de facilité que l'adolescente, aux prises avec la résistance de l'eau, se trouve pliée en deux comme une brindille ! Elle a vaguement conscience de passer les portières de la camionnette, elle se sent traînée encore et encore. Puis enfin on la pose, délicatement, sur un sol humide et frais. Couchée sur le côté,

pendant une seconde, la jeune fille croit qu'elle va s'endormir, doucement, pour une nuit pleine de rêves enchantés...

Un filet d'eau chaude s'échappe de sa gorge, qu'elle recrache en toussant. Courbée, appuyée sur une main fébrile, elle vomit cette eau fade et, les tempes cognées par une violente douleur, elle tâche de reprendre sa respiration et ses esprits. Respirer. Le van, César... Hugo, Ananas... Les trafiquants... Tout revient à la mémoire de Lune sous la forme de *flashes* imagés. On l'a sortie de l'eau. Deux bras l'ont emmenée, et l'ont tirée de ce cauchemar. Deux bras ?! Non !

L'adolescente se redresse en sursaut : ce ne sont pas deux bras qui l'ont entourée ! Elle le comprend maintenant. Elle connaît cette sensation : c'était des *mâchoires* ! Prenant alors conscience du bruit de respiration qui tonne à ses oreilles, elle lève les yeux. En face d'elle, dans le noir grisâtre de la nuit, luisent deux immenses pupilles aux reflets verdâtres.

« Orion ! ».

Rose-Lune n'en revient pas. Un chatouillis lui réjouit le cœur. *Son tigre* ! Son tigre est là ! Il vient de lui sauver la vie, encore une fois. Elle ne le voit pas distinctement, elle le devine plutôt. Une ombre stagne, massive, juste à côté d'elle. Elle reconnaît la signature de son souffle unique, la tension mystérieuse qui l'entoure, son odeur. Elle tend la main pour sentir, sur ses doigts, l'air brûlant de sa respiration :

« Orion, tu es venu nous retrouver... Tu as réussi à retrouver ton maître !, et... les autres !... Où sont-ils ? César ! ».

La jeune fille saute sur ses pieds. Il fait si noir ! Ses amis sont-ils couchés près d'elle ? Elle tend l'oreille, et lui parviennent, depuis la surface du plan d'eau, les bruits de gargouillis sinistres. La camionnette coule encore ! Combien de temps a passé depuis que le tigre l'a sortie de l'eau : trente secondes ? Quarante ? Une minute, ou deux ?

« César ! Ananas ! », hurle l'adolescente, saisie d'angoisse, le corps agité de frissons. Elle s'élance en avant :

« Orion ! Vite ! Il faut aller chercher les autres ! ».

Lune sent un souffle formidable la bousculer quand Orion fait demi-tour, et se met à courir à ses côtés. Le tigre géant fait un tête-à-queue et se dresse devant elle, gueule entrouverte. Lune s'immobilise, surprise, puis fait un écart. À peine a-t-elle fait trois pas de plus, que le manège recommence. Orion prend de l'avance, se retourne, et se campe devant elle !

« Mais qu'est-ce que tu fais ! Tu m'empêches d'avancer ! ».

Orion se met à gronder sourdement. En dépit du tragique de la situation, Lune comprend : le tigre veut la protéger. Il semble ne vouloir à aucun prix la laisser retourner vers ces eaux froides et noires, traîtresses, qui pourraient l'emporter et se refermer sur elle pour toujours ! Haletante, frissonnante, terrifiée et épuisée à la fois, Rose-Lune a le courage de s'arrêter :

« D'accord. Tu veux pas que j'y aille. Alors va ! Vas-y, toi ! File ! ».

Orion ne bouge pas.

« Dépêche-toi ! », crie Lune en tendant le bras. Rien à faire ! Avec l'énergie du désespoir, Lune s'élance, mais le tigre veut toujours la contrer ! Partout où elle passe la Bête y est déjà, implacable dans sa volonté. Son attitude incompréhensible déclenche la rage de Rose-Lune :

« Laisse-moi passer ! Laisse-moi passer, 'faut que j'aille les chercher ! César est là-bas ! Ananas aussi ! Et Hugo, et les deux autres types ! ».

À la fin Lune, qui sait bien comme le temps presse, et que son impuissance terrorise, finit par approcher Orion. À l'aveuglette, elle pose ses mains sur les énormes joues du félin. Un frisson de crainte et de plaisir la secoue : c'est la première fois qu'elle fait ça. Jamais encore elle n'avait *volontairement et librement* touché le tigre.

« Orion, souffle-t-elle ; Hugo est là-bas ! Ton maître est dans l'eau, on va le perdre si... ».

C'est alors qu'un vertige transforme l'estomac de Lune en un trou sans fond, et ses jambes se dérobent sous elle. À la vitesse de l'éclair, des images se succèdent dans sa tête ; des images qui s'emmêlent, se fondent, se font et se défont.

La première fois qu'elle avait rencontré le tigre géant, c'était dans la tourelle du Manoir. Lorsqu'il s'était échappé, elle avait eu l'occasion de faire la connaissance de Hugo. Le jeune homme sortait d'une salle dans laquelle Lune avait supposé qu'il avait enfermé la bête. Quand la jeune fille était retournée au Manoir, Hugo ne l'avait pas laissée voir le tigre, en dépit du fait qu'il l'avait lui-même conviée.

Le même soir, quand elle s'était rendue dans la propriété pour s'assurer qu'on ne faisait pas de mal à Orion, elle avait d'abord retrouvé Hugo, ligoté à l'arrière du van, et plus tard seulement, Orion était apparu dans le parc. Le lendemain enfin, quand elle s'était réveillée dans la forêt, Hugo n'était pas loin, et son tigre était parti se tapir quelque part.

Toute cette affaire ressemblait à un puzzle dont on n'aurait assemblé que quelques

pièces ; difficile d'appréhender le tout, difficile de trouver une logique. Mais quelque chose vient de sauter aux yeux de Lune : *jamais* elle n'a vu le tigre et son maître à la fois ! Elle a passé du temps avec l'un, puis avec l'autre, puis avec l'un encore, mais jamais avec les deux !

Comment Hugo pouvait-il se débrouiller pour que son tigre lui échappe constamment ? Comment Orion avait-il pu ne jamais être repéré ?, (si on excepte le fait qu'on l'avait assimilé à la Bête d'Orléans sur le retour).

Puis, il y avait tous ces flous. Ces approximations ! Ces petites hésitations de Hugo, qu'il avait eues à plusieurs reprises ; sa personnalité tellement à part, son comportement si mystérieux, et ces malaises étranges... À présent que Lune y pense, elle réalise autre chose. Quelques minutes plus tôt, les portières de l'utilitaire avaient volé en éclat. Mais elles ne se sont pas brisées de l'extérieur vers l'intérieur. Il y avait une force dans la camionnette, une force qui a brisé les portes de l'*intérieur* vers l'*extérieur*, et cette force, c'était Orion. Bien sûr, c'est impossible, puisque *Orion n'était pas dans la camionnette*. Puis il y avait eu ce *flash*. Le même *flash* que celui qui avait éclairé le parc, l'autre nuit !

Jamais Lune n'a eu la chance de voir Hugo et Orion côte à côte.

Orion à l'intérieur de la camionnette, c'est impossible. Sauf si Orion : c'est Hugo.

* * *

Lune ne se sentirait pas plus à son aise, si elle venait de gober un glaçon tout d'un seul coup. Le sang se glace dans ses veines, ses membres se figent. La voilà réduite à avaler la vérité toute pure, toute crue ! Impossible et impensable. Hugo n'est pas le maître du tigre. *Hugo est le tigre*.

Rose-Lune Jabert-Parenti pourrait attendre pendant des heures qu'une certaine clarté vienne dissiper le brouillard que cette révélation vient de jeter dans son mental et dans ses sentiments. Premièrement, elle retire ses mains des joues du tigre, comme si elles avaient été en feu. Comment, pourquoi, et encore comment, ça, ce n'est pas élucidé, mais il n'empêche que *ces joues* sont *celles de Hugo*, et ça fait un effet... auquel Lune ne veut pas penser. Ce à quoi il faut penser pour l'instant, c'est à César, et à Ananas. Et aux trafiquants, aussi. Or, un trait de génie vient de traverser l'esprit de la jeune fille.

« Mon Dieu, pourvu qu'il soit pas trop tard... », murmure-t-elle.

Elle se plante alors face au tigre géant, qui, durant tout ce temps, n'a pas bougé une vibrisse. La jeune fille n'a pas besoin de se pencher, pour placer ses yeux à la hauteur de ceux de Orion.

« Écoute-moi, souffle-t-elle d'une voix pleine et profonde, un peu pareille à celle que prend Cadix Kirmin, le magicien de la troupe, quand il est sur le point de réaliser un tour merveilleux ; écoute-moi... Tu vas retourner dans l'eau, et tu vas aller chercher César. Et Ananas. Et les deux autres types. Tu vas les sauver, comme tu l'as fait pour moi. Et tu vas y aller, maintenant. *Hugo*. ».

SECONDE PARTIE

CLAIR COMME DE L'EAU DE ROCHE

Tout en descendant les escaliers du perron de sa maisonnette, sur lesquels il retrouve assis, côte à côte, sa petite-nièce et Hugo de Montchênaie, César Parenti égraine des détails d'une voix triomphante :

« Nos deux lascars ne veulent pas coopérer avec la Police. Ils n'ont voulu livrer aucun de leurs complices, ni révéler le lieu de leur *planque* principale ! Ils n'ont pas voulu expliquer les rouages de leur trafic ! On m'a appris que le fameux Raï a un casier judiciaire. 'Paraît qu'il a déjà été arrêté pour des affaires de menus larcins. L'autre, le donneur d'ordres, n'est pas connu des services de Police. Mais on a bon espoir de pouvoir exploiter des empreintes dans le *box* !, et de trouver, dans l'utilitaire, des indices que l'eau n'aura pas détruits. Toujours est-il que les enquêteurs ont pu faire le lien entre cette affaire et plusieurs plaintes qui ont été déposées ces mois derniers dans la région Centre, concernant des vols ou des disparitions d'animaux de compagnie ! ».

Le vieil homme a pris une douche chaude. Sur son crâne les cheveux sont piquetés en pétard, il porte une chemise à carreaux propre, et il fait une moue quand il réalise qu'en dépit de ces nouvelles, Hugo et Rose-Lune restent muet comme des statues

de marbre :

« Allez, venez les jeunes ! On va se mettre à table. Ça va nous faire drôlement du bien de manger. Et ce serait dommage que le café refroidisse ! ».

La jeune artiste et le propriétaire du Manoir se redressent comme des automates. Un soleil rouge s'est levé sur Chartres, à peine nimbé de brume blanche. Il est tout juste sept heures du matin. L'air est parfumé ; on croirait que la terre entière, pleine d'arômes et de rosée, se dispose à passer une belle journée. En revenant chez lui, après cette nuit plus que mouvementée, César a dévalisé une boulangerie. La table de jardin croule sous l'abondance du pain, des croissants, des viennoiseries. Il y a du jus d'orange, du beurre frais, de la confiture de myrtilles ; pauvre César ! Il compte bien que sa cure de barres chocolatées soit payée par ce délicieux petit-déjeuner ! Il compte surtout que sa petite-nièce et son invité soient bientôt réconfortés...

« J'avais mis au frais des juliennes de légumes, et des salades de fruits, que j'avais préparées pour ton ouistiti, en prévision de votre séjour, Lunette ! Et voici les céréales soufflées que ce coquin préfère. ».

Le petit singe vient de quitter l'épaule de sa maîtresse pour aller humer les pâtisseries. Sous son regard, dos arqué, queue dressée en simili point d'interrogation, il circule entre les corbeilles, touchant ci, respirant ça. L'adolescente avait eu si peur pour lui, durant cette terrible nuit ! Et dire que, par chance, les trafiquants avaient eu la drôle d'idée de suspendre le casque de Hugo au rétroviseur de la camionnette ! Ce point du véhicule, le plus élevé de l'habitacle, devait être le dernier à sombrer. On avait retrouvé le primate pelotonné au fond du casque, tout juste éclaboussé par les remous de son sauvetage et surtout : parfaitement endormi !

Mais rien ne peut amuser Lune pour le moment. Il a beau faire jour, il a beau faire clair, la jeune fille a le sentiment que la nuit s'attarde. La nuit telle qu'elle était quand elle a été sauvée de la noyade par Orion, la nuit telle qu'elle était quand elle a découvert... la vérité. Cette nuit la hante, éclairée par deux astres mystérieux, deux pupilles verdâtres qui luisent doucement.

« Un café, Fillette ? Ça va te faire du bien. Et toi, Hugo ? ».

En entendant ce nom, Lune tressaille. Le regard du jeune homme est braqué sur elle. Depuis qu'ils ont été emmenés, cette nuit, par l'ambulance qui les conduisait à l'hôpital, où on devait vérifier leur état de santé, Hugo la regarde de cette manière ! Il y a un feu dans ses yeux, quelque chose d'intense, de troublant, de terrible ! Et Rose-Lune ne

parvient pas à croiser un tel regard. Elle se tourne lentement vers son grand-oncle.

« Vous savez qu'on m'a donné des nouvelles des animaux, au téléphone ?, poursuit ce dernier. Ils vont avoir besoin de soins et d'attention, mais chacun d'eux s'en remettra ! Le Cirque du Saphir devrait même pouvoir retrouver ses bêtes dans la journée !

-Cool... ».

Distraitement, Lune pioche dans la corbeille, attrape un pain aux raisins, commence à le dépiauter. Ses doigts vont à la recherche des raisins gonflés, mais elle sent, autour de la table, que César veut rencontrer le regard de Hugo, et Hugo ne regarde qu'elle. Il ne touche pas à son café qui refroidit, il ne touche pas aux pâtisseries. César s'éclaircit la gorge :

« Quand je pense qu'on a failli se noyer dans un étang ! Ce détail mis à part, quel est le moment que vous avez préféré, cette nuit, *après* le sauvetage ? Moi je vous le dis tout net : le moment que j'ai préféré, c'est celui où ma petite-nièce a *ordonné* à la Bête de retourner chercher les deux zigotos dans la cabine ! Puis, j'ai pas mal apprécié le moment où le fauve a ramené les types sur le bord du lac, et qu'on a pu voir, à la faveur d'un éclair, comment il les tenait en respect.

Lune ne sait pas pourquoi, mais les propos de César lui donnent envie de pleurer. Elle baisse la tête quand elle sent les larmes chaudes qui s'accumulent sur ses paupières. Hugo ne dit toujours rien.

« Bien sûr, continue le vieil homme avec lenteur, ça n'était pas mal non plus de voir le tigre s'éloigner, un peu plus tard, et de voir revenir, *par le même endroit*, le grand Hugo vêtu de son costume d'époque, impeccable, et *même pas mouillé*.

-À ce propos, déclare enfin Hugo, qui parle d'une voix éraillée, et tourne la tête vers César comme si on l'y forçait ; il faut que je vous remercie, César. En dépit de tout ce qui s'est passé, c'est vous qui avez fait remarquer que la Police risquait de trouver suspect le fait que je ne sois pas trempé jusqu'aux os comme vous autres. Grâce à vous, j'ai pu y remédier, et ne pas risquer que *mon secret soit découvert*.

-Ça ce n'est rien, Garçon. C'est toi qui avais un plan et qui nous as sortis de là, c'est encore toi qui a retrouvé ton téléphone dans la poche du Grand. Sans toi, et ta bonne idée de l'avoir nanti d'une coque submersible, on n'aurait pas pu appeler la Police. ».

César saisit un croissant, le coupe méthodiquement en deux, le plonge dans son bol de café, et parvient à engloutir tout le morceau trempé d'une seule traite.

« Mmh ! Délicieux ! Dites-moi, les Jeunes, pour vous, ch'était quoi le moment le

plus drôle ?

Lune décoche à son grand-oncle un regard qui veut dire : *‘Arrête, César, je sais ce que tu es en train de faire.’*, et Hugo re-braque ses yeux félins sur la jeune fille.

« Ben moi je dis que le moment le plus drôle, c'est quand la Police est arrivée sur les lieux !, et que les agents ont passé les menottes aux deux gaillards. Et ce fameux Raillac qui s'est exclamé :

‘Mais j'vous jure ! ‘Y a une bête sauvage dans le coin ! ‘Faut faire gaffe, ‘faut se tirer d'ici !’, et que l'Inspecteur a demandé :

‘Une bête sauvage, vous êtes sûrs ?’,

‘Oui, oui, une Bête énorme ! Même que c'est elle qui nous a sortis de là ! C'est elle qui nous a sortis de la camionnette, elle nous a tirés sur le bord !’.

Alors là, franchement, *‘fallait rien rater, vous trouvez pas ?* Les regards furibards de l'autre Grand, qui faisait signe à son acolyte de se taire !, les coups d'œil incrédules que les policiers échangeaient avec nous, et notre Raillac qui s'acharnait de plus en plus moins on le croyait !

‘J'vous jure elle était là, elle était là ‘y a deux minutes ! Elle a disparu d'un seul coup ! Même que dans la camionnette, on avait vu un éclair !’.

Comment l'Inspecteur s'est empressé de regarder le ciel ! D'un air de dire que les éclairs, c'était pas ce qui manquait, vu que l'orage sévissait ! Et l'autre qui rajoute :

‘On a entendu un grondement !’,

‘Pour sûr que vous avez entendu un grondement ; vous avez entendu un grondement parce qu'il y a un orage qui nous monte du côté d'Orléans, et vous avez vu un éclair parce que le ciel en est tout plein, même qu'il va pas tarder à pleuvoir, c'est moi qui vous le dis. Ça n'a rien à voir avec une bête fantastique, tout ça !’. ».

Peinée de laisser son grand-oncle animer l'ambiance, Lune dessine un petit sourire, mais elle est incapable de faire mieux. Alors César vide d'un trait son bol de café, puis se lève hardiment. Une seconde plus tard, il annonce à ses hôtes sa volonté d'aller faire une sieste, histoire de rattraper son sommeil en retard.

« Faites un petit tour dans le jardin, vous deux, pendant ce temps-là ! C'est beau, ça sent bon. Et vous pourriez en profiter pour *vous dire des trucs*. ‘Y a sûrement pas mal de *trucs* que vous avez besoin de vous dire. ».

Adressant un clin d'œil à Rose-Lune, César s'éloigne à toute hâte.

« Tu te comportes comme si tu avais peur de moi, articule alors Hugo, d'une voix

grave. Il devait n'attendre que ça : l'occasion de mettre en route cette discussion. Lune se lève brusquement :

-César a raison ! On a qu'à faire un tour. ».

La jeune fille prend résolument la direction du grillage qui sépare la cour du jardin, et se faufile par la porte qui grince. Derrière la maisonnette s'étire une mer d'herbes vertes. L'oncle César, -qui ne peut rien faire comme tout le monde, cirque oblige-, a tracé dans ce parterre des cercles réguliers, dont il a soigneusement désherbé l'aire, pour y cultiver ses plantes et ses légumes ! On se croirait dans un jardin de Schtroumf !

Lune entre dans l'herbe, et les gouttes de rosée éclatent sur ses mollets nus. Hugo l'a suivie. Il marche derrière elle, elle peut sentir son souffle dans son cou. Soudain sa main s'abat sur son bras. Elle tressaille, se dégage et se retourne, pour tomber sur ce regard intense de Hugo qui voulait la forcer à lui faire face :

« Écoute, souffle-t-il comme s'ils étaient tous deux en situation de péril et que quelque chose l'obligeait à parler bas ; tu as le choix. Si tu me le demandes, là, maintenant : je disparaîs. Je sors de ta vie, tu entends ? Tu ne me reverras plus jamais, et tu n'entendras plus parler de moi. C'est aussi simple que ça. ».

Lune comprend tout de suite que Hugo ne *bluffe* pas. Sûrement parce qu'une lueur luit dans ses yeux, qu'on ne peut pas imiter ; le même genre de lueur qu'il aurait aussi s'il avait une dague plantée quelque part dans le corps et que les mots qu'il est en train de prononcer soient potentiellement les derniers. Alors l'adolescente sent une lueur de défi illuminer ses pupilles. Elle relève le menton, serre les lèvres... et ne décroche pas un mot.

« C'est ça que tu veux ?, poursuit Hugo sur le même ton ; que je m'en aille ? Que je te rende ta vie ?

Lune ne répond pas.

« O.K. Je prends ton silence pour un oui.

Le garçon n'accorde même pas un dernier regard à Rose-Lune. Sur un infime affaissement de ses épaules, il se détourne, et marche vers la sortie ! Pourtant, à quelques pas de là, il se retourne. Sa voix est éraillée :

« Il n'a jamais obéi qu'à toi. Tu avais le droit de le savoir. ».

Sur ce, Hugo fait volte-face. Sa détermination est telle, et ses pas sont si grands, que Lune a tout juste le temps de comprendre qu'il s'en va vraiment, qu'il a déjà atteint la grille qui donne sur la rue. Une foudre transperce la jeune artiste, des pieds à la tête. Elle

s'élançait, et se jette contre la grille :

« Hugo ! Attends ! ».

Une seconde passe, puis Hugo se détourne. Lune avait eu le temps de craindre qu'il ne veuille pas s'arrêter !

« Qu'est-ce que tu veux ?, lâche-t-il, comme si une colère couvait sous ses mots.

-Tu me l'aurais dit ?

-Quoi ?

-À ton avis !

Le jeune homme revient brusquement sur ses pas, et Lune s'éloigne de la grille pour l'obliger à rentrer.

-Tu me l'aurais dit, ou pas ?

-J'en sais rien. C'est pas le genre de choses qu'on annonce comme ça, quand ça nous prend.

-Mais tu me l'aurais dit, ou non ?

-J'en sais rien, je te dis ! Ça fait que neuf jours qu'on se connaît, je te signale !

-Génial !

-Génial, en effet ! C'est toi qui as passé ton temps à vouloir savoir ce qui se passait au Manoir, c'est toi qui n'as jamais rien écouté quand je t'ai dit de lâcher l'affaire, et maintenant que tu sais, c'est toi qui me fuis comme si j'avais la peste ! Alors avec le recul, tu vois, je me dis que si j'avais pris la décision de te confier mon secret, je me serais peut-être *gouré* !

-Oh, excuse-moi ! Excuse-moi de ne pas bien le prendre ! Excuse-moi d'être choquée ! Je viens juste d'apprendre que mon meilleur ami est un loup-garou, -'fin, un 'tigre-garou', mais c'est pas grave !

Lune pince les lèvres et son cœur fait un bond. Poussée à bout, elle vient de laisser échapper une vérité qu'elle n'était pas certaine de souhaiter révéler. Elle a appelé Hugo... son meilleur ami. Mais le jeune homme ne tique pas. Au contraire, à peine l'adolescente a-t-elle laissé échapper ces mots, qu'il se rue sur la porte, lui *flanque* un coup de pied pour se libérer le passage, et fonce du côté de Rose-Lune. Il ne s'arrête que lorsqu'il est parvenu assez près d'elle pour que ses vêtements la frôlent :

-Je-ne-suis-pas-un-loup-garou..., articule-t-il entre ses mâchoires serrées, hachurant ses mots exactement comme si c'était la centième fois qu'il formulait ce reproche. Un grand silence se fait dans le jardin de César, et un merle se met à chanter,

‘*Turlutuit, turlu-tulutuuuuu !*’, perché dans le bureau du fond.

-Alors, t'es quoi ?, souffle doucement Lune.

Hugo hausse les épaules et son regard devient vague. Lune et lui se mettent en marche, et à pas lents, côte à côte, commencent à faire le tour du jardin.

-J'en sais rien ; avoue Hugo au bout d'un moment, je ne sais pas ce que je suis. Je veux dire, je ne crois pas qu'il y ait un ordre, ou un classement pour ce genre de... phénomène.

-Ça fait longtemps que tu le sais ? Ce que tu es ?

-À peine plus de deux ans.

-C'est tout ?! Mais alors... C'était ça, la maladie que tu prétendais avoir découverte après tes dix-huit ans ? Cette maladie avec un nom imprononçable ?

Sous les yeux de Lune, Hugo oblique brusquement sur la droite. Il va s'appuyer sur le mur de brique, le dos contre la cloison, entre deux pieds de groseilliers.

-C'était en Mars 2013. Je venais d'avoir dix-huit ans, effectivement.

-T'es né au mois de Mars ?

-Non. Je suis un enfant de Noël.

-Un quoi ?

-Un enfant de Noël. Tu connais pas ? On appelle comme ça ceux qui naissent un vingt-quatre Décembre. C'est mon cas.

-Waouh !

-Je te le fais pas dire.

-Ça doit faire drôle, non ? De savoir que c'est son anniversaire le jour où tout le monde fête Noël sur la planète !

-Effectivement, c'est très spécial.

-Moi je suis née le dix-neuf Octobre, alors automatiquement, ça fait pas pareil.

-Bon, tu veux la savoir, mon histoire, ou pas ?!

-Oui, oui ! Désolée. Tu disais ? Mars 2013 ?

-Je venais d'avoir dix-huit ans. J'avais deux *potes*, Alex et Francis. ‘Fin, plus que ça, c'était des amis. À l'occasion de mon anniversaire, ils m'avaient offert un séjour d'une semaine dans les Alpes. On devait passer ce moment ensemble, mais seulement au mois de Mars, quand la saison serait plus avancée. On avait l'intention de tenter l'escalade d'un site génial ; le GR 54 ! Je sais pas si tu connais... Il faut que je te dise que Francis et Alex étaient de vrais passionnés, comme moi.

-Comment tu les avais connus ?

-Alex et moi, on traînait ensemble depuis la sixième. Quand mes parents sont morts, il a vraiment été... réglo. On a fait la connaissance de Francis quand on avait seize ans, sur un mur d'escalade

-Et... Ils sont morts ?

Lune, qui s'attache à suivre strictement toutes les expressions qui passent sur le visage de Hugo pendant qu'il se confie, voit ses traits qui s'étirent sous le coup de l'étonnement :

-Qui ça ?

-Alex, et Francis !

-Non, ils sont pas morts ! Pourquoi tu dis ça ?

-Parce que t'en parles comme si...

-Vu ce qui s'est passé, ça n'a rien de surprenant, grommelle Hugo. Ma vie d'avant est morte ce jour-là. Le onze Mars donc, -c'était un Lundi, on était sur site depuis trois jours-, on a cru que c'était le bon jour. Le temps était idéal. Il y avait eu un brusque redoux la semaine précédente, mais depuis, il avait gelé à nouveau, et d'après les infos météo, le manteau neigeux était stable. le ciel était bleu comme la mer, et il faisait un froid de malade, un froid sec, juste comme il faut. Notre équipement était prêt, on avait sur nous des balises de secours, et on avait informé le bureau des secouristes de l'itinéraire qu'on pensait prendre. On avait essayé de faire les choses bien, de se montrer *pros*.

-Et ça n'a pas collé, je suppose.

-Autant dire que ça n'a servi à rien. Enfin, sauf pour les balises. En bref, on était partis depuis deux bonnes heures. On venait de franchir l'espace d'une coulée de glacier bardée de crevasses, *le pied* !...

Hugo fait un geste pour illustrer la lisseur du glacier et sa forme de cuvette. À voir l'étincelle qui brille dans ses pupilles, Lune comprend qu'il a pour l'escalade cette passion qu'elle a pour le cirque.

« On était sur le point d'attaquer une montée à pic. C'était un peu le clou de la balade. Alex, Francis et moi, on s'était encordés. Alex est passé en premier, et moi je devais assurer les arrières, parce que j'avais l'œil pour identifier les bonnes prises. Je devais indiquer à Alex si ses choix d'itinéraire étaient les bons.

Brusquement, Lune sent une coulée froide glacer sa nuque, et ses mains

deviennent moites. Hugo en arrive à un point où son récit devient captivant, et son imagination le lui représente, minuscule être vivant, perdu dans la splendeur d'un désert blanc aussi ardent qu'un miroir exposé au soleil, traître comme une vitre brisée. D'ailleurs, la voix du jeune homme se métamorphose. Elle est rocailleuse, sourde, et il halète.

« J'étais en train de conseiller Alex. Francis et moi, on discutait un point de vue, quand on a entendu résonner un coup sourd au-dessus de nous. Un bruit comme un coup de feu, comme une dynamite qui explose ! Il s'est passé une seconde, et le grondement a commencé. Ça fait comme le tonnerre, tu vois ; explique Hugo qui s'agite, en plongeant son regard droit dans celui de Lune ; mais c'est plus proche et moins dissous ! On savait très bien ce que ça voulait dire : le manteau neigeux venait de lâcher. Dessous, la plaque de glace s'était brisée, et des tonnes de neige compacte devaient commencer à dévaler les pentes comme si elles étaient lancées sur une luge en furie.

Hugo déglutit. Il passe sa langue sur ses lèvres sèches, qui ont l'air de gercer à mesure qu'il parle et juste après, dans un geste rageur, il essuie sa bouche comme s'il était encore, là maintenant, en face d'une décision terrible à prendre :

« Normalement, on a un protocole à suivre dans ces cas-là. On doit prendre abri si c'est possible, -derrière un rocher, par exemple, ou dans une crevasse-, mais cette fois-ci, il n'y avait rien de disponible. On se trouvait sur un mur à la verticale ; au-dessus de nous, s'élevait une corniche qui avait quelque chance de nous abriter... Dans un cas comme celui-là, le mieux à faire, c'est de planter le piolet dans la paroi et de s'y accrocher, en se plaquant contre la roche ou la glace. Francis et moi on était d'accord là-dessus, et c'est ce qu'on a fait. Mais... Je sais pas pourquoi... Peut-être parce qu'il était le chef de cordée..

-Alex a paniqué ?

-*'On descend ! On descend !'*, il s'est mis à hurler ! Il nous aurait fallu cinq bonnes minutes pour atteindre le pied de la paroi. On n'avait pas cinq minutes ! Alors on s'est mis à crier aussi. *'Pique ! Pique !'*, on hurlait pour que Alex le plante, son fichu piolet ! Il a pas eu le temps. Brusquement, une vague géante a surgi au-dessus de la corniche, une vague qui a fait un reflux, et qui allait nous prendre en pince ! La dernière chose que je revois, c'est Alex qui essaie de piquer. Après, un *flash* blanc.

Alex n'était pas arrimé : il a décroché en moins de deux. Sa chute a entraîné Francis. Mon piolet, à moi, était bien planté, et quand la neige m'a frappé de plein fouet,

je m'écrasai contre le mur de glace en pensant que, si j'arrivais à tenir bon assez longtemps, vu qu'on était encordés, Alex et Francis ne pourraient pas disparaître dans l'avalanche ! Mais leur poids me tirait en arrière et la corde me rentrait dans la chair. J'étais aux prises avec des forces contraires ; je devais en même temps résister au déferlement de l'avalanche, en même temps résister à la pression exercée par les corps de mes amis, qui pendaient dans le vide. Alors, je me suis écarté de la paroi, rien qu'un peu... et j'ai décroché à mon tour. Ce qui a suivi, c'est... C'est indescriptible. Cette force brute, phénoménale, elle t'emporte comme si t'étais rien !, c'est comme s'il y avait des bras immenses, qui te soulevaient et qui te secouaient pour te jeter là où ils veulent. La neige me roulait. Elle me fouettait, elle me brisait. J'en avais partout, dans les yeux, dans le cou, dans la bouche et dans la gorge, -encore compacte- ; elle n'était pas froide : elle brûlait, et comme mes yeux ne pouvaient faire autrement que de rester ouverts, je la voyais, mais je la voyais verte. Pas blanche, verte. Phosphorescente. Puis, tout s'est arrêté.

Hugo s'arrête, lui aussi. Il n'a plus de souffle, plus de voix et Rose-Lune, suspendue à ses paroles, a tout oublié. César et le jardin, Ananas sur son épaule, le cirque et les incroyables événements de la nuit précédente... Il n'y a plus que la neige, qui siffle et qui chuinte et qui craque ; il n'y a plus que ce tsunami blanc qui vient d'emporter Hugo juste sous ses yeux. Mais avec le silence revient aussi le généreux soleil de ce matin de Juillet, et l'air parfumé des environs de Chartres s'engouffre dans les poumons de la jeune fille. Alors elle réalise que devant elle, appuyé au mur de briques, Hugo reste là, tétanisé, les yeux dans le vague. Son visage est livide. Lune pose sa main sur son bras, pour le faire revenir. Et ce contact la fait frissonner...

« Il y a des gens qui disent que, quand on passe près de la mort, on voit toutes les images de notre vie défiler ; reprend alors Hugo en s'éclaircissant la gorge ; je sais pas si je suis passé près de la mort, mais pour moi, ça n'a pas marché. Moi, j'ai seulement revu mes parents. Leurs visages. Leurs sourires. Et j'ai juste compris que je pouvais pas perdre *aussi* Alex et Francis ! J'étais complètement enseveli. Autour de moi, il faisait un noir verdâtre. La neige avait emprisonné une bulle d'air autour de ma tête, et je pouvais respirer, mais pas pour longtemps ! Mes poumons étaient en feu. Alors... Alors, je sais pas. Il y a eu comme une vague, un flux gigantesque, de rage, et de colère, qui est monté au creux de moi. Je me reconnaissais sans me reconnaître. Je voulais vivre ! Je voulais que mes amis vivent ! Je le *voulais*. Puis, il y a eu cette douleur. Une douleur terrible, qui venait du dedans, qui m'envahissait ! J'ai pensé que je m'étais fait un truc en dévalant la

penne. On aurait dit qu'on me labourait les côtes de l'intérieur ! C'était insoutenable ! J'avais si mal à la tête !, mes tempes étaient tellement pressées, que j'avais l'impression que mes yeux allaient sortir de leurs orbites, sous le coup de la pression !

-Et après ?

-Après ça, tout est flou.

Hugo prend une grande inspiration, et Lune ne parvient pas à trancher : est-ce que c'est parce qu'il est soulagé d'être parvenu à ce point de son récit ?, ou parce qu'il se donne du courage pour la suite...

« On avait activé nos balises quand on avait entendu que la plaque lâchait, alors les secours nous ont rapidement retrouvés. On a été héliportés jusqu'à l'hôpital le plus proche. Les journaux locaux ont parlé de nous comme de miraculés.

-Parce qu'on vous a retrouvés ?

-Parce qu'on n'a pas été retrouvés enfouis, mais allongés sur le manteau neigeux, comme si l'avalanche avait glissé sous nos corps sans les ensevelir ! Pourtant, ça n'était pas ce qui s'était passé ! Tous les trois, *on avait été ensevelis* ! Quand les secouristes sont arrivés sur zone, ils nous ont trouvés sans connaissance. Alex avait le bras droit cassé, un genou luxé et de multiples contusions ; Francis était à peu près dans le même état.

-Et... Et toi ?

-Moi, les journaux ont dit que j'avais été '*lacéré*' par la montagne. Je n'avais aucune blessure grave, mais...

Hugo pince les lèvres, et Lune voit qu'il lui jette un drôle de regard, un regard en biais, comme s'il hésitait à parler :

-Quoi ?

-Quand les secours m'ont retrouvé... Je ne portais plus aucun vêtement.

-Quoi ?!, bégaille Lune, en espérant que Hugo ne remarquera pas comme elle rougit...

-Comme je te dis, déclare Hugo, pinçant sa joue dans un sourire un peu narquois ; on a retrouvé une partie de mes habits et de mes équipements non loin de là. Ils étaient *complètement* déchiquetés. Les sauveteurs et les gens du coin ont dit qu'ils avaient jamais vu ça !, et que ça prouvait l'incroyable furie de la montagne. Pour eux, il n'y avait pas d'autre explication : l'avalanche m'avait arraché mes vêtements. La veste, je dis pas. La combinaison, passe encore ! Mais le reste...

-Et après ? Il s'est passé quoi, après ?

-Quand Francis et Alex ont repris connaissance, ils se sont mis à délirer. Choc post-traumatique, on a dit. 'Paraît que c'est courant chez les rescapés de la montagne.

-Qu'est-ce qu'ils disaient ?

-Ils disaient qu'une... une bête les avait sortis de la neige. Ils ont dit que c'était une bête géante qui les avait sauvés ! Ils n'avaient pas pu se concerter, et leurs déclarations correspondaient ! D'après leurs dires, un énorme tigre blanc les avait extraits de la neige, les avait soulevés, et les avait déposés sur le côté, en sécurité.

Les jolis yeux de Lune dessinent de gros ronds sur son visage. La stupeur et l'émotion les agrandissent, et ses prunelles brillent comme des billes noires... dans une mer de neige :

-C'est toi qui les as sauvés ?!, souffle-t-elle avec saisissement ; tes copains, c'est toi qui les as tirés de là ?

-Moi, moi, c'est vite dit, marmonne Hugo. Il se décolle de son mur, et pour la première fois depuis qu'il a commencé son récit, se met à marcher. Nerveusement. Lune lui emboîte le pas :

-Et alors ?, réclame-t-elle, excitée, qu'est-ce que t'as fait, toi ? Qu'est-ce que t'as dit ?

-Quand Alex et Francis ont commencé à aller mieux, ils m'ont raconté ce dont ils se rappelaient. Certains détails étaient devenus flous, mais ils étaient formels quant à la description de la Bête. Les analystes ont dit qu'ils avaient fait un transfert. Ils ont dit que leurs esprits, choqués par la force de l'avalanche, avaient converti cette puissance brute en l'image d'un animal charismatique qui représentait le danger qu'ils avaient encouru, et que, quand ils ont vu arriver près d'eux, -à demi conscients-, les chiens des sauveteurs, ils avaient cru voir la figure de ce que leurs esprits venaient d'imaginer. Cette explication n'a jamais convaincu ni Alex ni Francis.

-Et toi ?

-Moi, j'ai dit à tout le monde que je ne me souvenais de rien.

-C'était vrai ?

-Presque. Je ne me souvenais pas d'une bête, comme mes *potes*, et sûrement pas d'un tigre blanc. Mais je me souvenais de ma détermination, et de la douleur que j'avais ressentie ! Et je voyais des images... imprécises, étranges..., que je n'arrivais pas à analyser. Il y avait un malaise chaque fois que Francis ou Alex évoquaient le sujet, parce qu'une partie de moi était sûre d'avoir assisté à ces événements. Tout ça me paraissait si

réel ! Et tellement inaccessible. Au fond de moi, j'avais la conviction secrète que c'était moi qui avais sauvé mes amis. J'étais sûr que c'était *ma* détermination qui les avait sortis de là. Je me revoyais même suivre le fil de la corde qui nous reliait ! Je me voyais creuser, et les extraire. Je ne comprenais pas le rapport entre ce souvenir et ce dont eux, ils se rappelaient. Je ne le leur ai jamais dit. Alors, après ça... Tout a changé, encore une fois.

-C'est-à-dire ?

-Ça été comme si mes parents venaient juste de mourir. Trois ans s'étaient écoulés depuis l'accident, -pendant ce temps, j'avais tout fait pour apprendre à vivre avec le drame. J'avais refoulé ma douleur, enfoui le traumatisme. J'avais tout dépensé dans l'escalade. Mais, après l'épisode de l'avalanche, le drame s'est mis à me hanter. Je me suis mis à faire des cauchemars terribles. Je voyais des images de l'accident comme je ne les avais jamais vues, comme je m'étais toujours interdit d'y penser ! Chaque fois, je me réveillais dans un état second. Je voyais des choses, je les sentais, mais je ne pouvais pas les appréhender !, et ça me rendait fou. J'avais l'impression que je n'étais... que je n'étais plus que peur et colère. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Puis, il y a eu cette plainte des voisins.

-Tes voisins ont porté plainte ? Contre toi ?

-Ils ont failli le faire ! Ils sont venus me parler, ils ont dit que c'était plus possible, que ça devenait insupportable ! Qu'on n'avait pas le droit d'avoir un animal si gros dans les apparts, que ça faisait vraiment trop de bruit, surtout la nuit ! Que c'était dangereux et malsain, et que de toute manière, la bête ne pouvait pas être heureuse de vivre ainsi enfermée.

Rose-Lune pince les lèvres. Elle ne peut pas s'empêcher de penser que ce discours ressemble drôlement à celui qu'elle avait tenu la première fois qu'elle était allée au Manoir ! Elle commence à comprendre *pourquoi* le garçon l'avait reçue de la sorte, à ce moment-là...

-Je ne *pigeais* rien à ce qu'on me disait ; poursuit Hugo ; tu comprends, *je n'avais aucun animal chez moi* ! Ni chien ni chat ni hamster ni poisson rouge. Même pas de souris dans les murs ! Cela dit, je me sentais changer. J'avais besoin de solitude pour réfléchir ; je devenais différent. Sauvage. Alors je me suis rappelé du notaire, qui m'avait contacté à mes dix-huit ans. Je suis allé le voir, et j'ai fait les démarches pour rentrer en possession de mon héritage. Ensuite, j'ai acheté la moto. Et je me suis mis à vivre en

nomade. Je filais, je prenais la route au hasard, je visitais, je dormais où je me trouvais... C'était très enrichissant. J'avais le sentiment d'être libre, et puis, en vivant autrement, j'atténuai le sentiment de ma différence.

-Tu vivais comme un itinérant, alors !

-Si tu veux, oui. En trois, quatre mois, j'avais quasiment fait le tour de la France ! C'est comme ça que, peu à peu, j'ai brisé tous mes liens avec mes amis et mes anciennes relations. Et puis, comme malgré tout je me sentais malade, j'ai décidé de prendre connaissance d'une lettre que m'avait laissée mon père par l'intermédiaire du notaire. Au début, je ne voulais pas la lire. Je la gardais cachée. Mais j'ai fini par me dire que j'y découvrirais peut-être des réponses.

Hugo se tait. Il secoue sa main gauche comme s'il venait de se brûler à une allumette oubliée.

-Alors ? Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

-En partie. J'ai découvert que le testament de mon père avait été rédigé le jour même de ma naissance, et que la lettre que je tenais entre les mains y avait été ajoutée le jour de mon quatrième anniversaire. C'est là que j'ai appris... l'existence du tigre. J'ai appris aussi que le Manoir a un rapport avec toute cette histoire et que, sur l'ancien domaine '*de Montchênaie*', je trouverais des indices, et des explications à mes questionnements légitimes. En bref, c'est ce jour-là que j'ai compris, -si on peut dire !-, ce qui m'arrivait. C'est ce jour-là que j'ai compris que Francis et Alex ne s'étaient pas trompés le jour de l'avalanche, et moi non plus d'ailleurs, quand il me semblait me rappeler de la scène du sauvetage. J'ai fait la relation avec la plainte de mes anciens voisins, avec mes cauchemars, avec ces expériences bizarres qui hantait mes nuits : en ces moments-là, *je n'étais pas vraiment moi.* ».

Hugo fouette l'herbe du pied, et il se tait. Lune voudrait qu'il poursuive son récit ! Comment le garçon a-t-il réagi, quand il a appris cette vérité incroyable ? Qu'a-t-il fait ensuite ? Comment s'est-il convaincu que les propos de son père étaient fiables ? Cependant, Hugo souffre. Il a des cernes sous les yeux, et sur ses traits se lit cette tristesse qui avait frappé la jeune fille la première fois qu'elle avait rencontré le propriétaire du Manoir. Elle comprend qu'il faut le ménager. Sur le côté du jardin de César, il y a une vieille balancelle. Son auvent blanchi par le soleil et délavé par la pluie, sa peinture qui s'écaille, et ses ferrures qui rouillent, lui donnent tout son charme. La nacelle grince affreusement, une crêpe est plus rembourré que ses coussins, mais Lune l'aime bien. Elle

va s'y asseoir, elle campe ses mains de chaque côté de ses jambes, et croise ses pieds sous le siège pour les balancer. Elle a le soleil dans les yeux, Hugo ne lui apparaît plus que comme une silhouette gigantesque, sombre et privée de détails, mystérieuse.

« Alors... finalement, t'es pas malade ?, demande-t-elle, en fronçant les sourcils. Le garçon approche, mais il ne s'assied pas.

-Pas malade !, gronde-t-il sourdement. 'Faut le dire vite. Je suis pas recensé au registre des affections connues !

-Mais comment... Enfin, j'veux dire... Comment tu sais... Comment ça se passe, ce qui t'arrive ! Tu ressens quelque chose de spécial ? Il y a des dates ou des jours fixes ; est-ce qu'il y a un cycle, un truc comme ça ?

-Un *cycle* ?! Je te l'ai déjà dit, je suis pas un loup-garou ! Pas de cycle ; pas de dates précises, pas de jours, pas d'heures non plus. Rien que ça, c'est un casse-tête ! Le seul signe avant-coureur dont je dispose, -si on met de côté la douleur ressentie-, c'est celui-ci.

Hugo relève la manche de sa veste, et celle de sa chemise sur son bras gauche. Rose-Lune se penche avec intérêt. À l'intérieur de son bras, tout près de la pliure du coude, l'adolescente découvre la marque de ce qu'on peut raisonnablement prendre pour un tatouage. Une écriture, sombre, avec des reflets sanguins, '*décore*' le bras du jeune homme. Il est écrit un mot en caractères calligraphiés, des caractères tels qu'on en utilisait autrefois au temps des plumes d'oie, des encres et des parchemins.

- '*Animus*', déchiffre Lune ; qu'est-ce que ça veut dire ?

Un tourbillon d'interrogations terribles et délicieuses inonde le cœur de la jeune artiste. Elle trépigne comme une enfant impatiente. Toute cette affaire prend un tour trépidant !

-C'est du latin.

-Oui, ça je sais ! '*Animus*', c'est du latin, ça veut dire '*Âme*', ou '*Esprit*'. Mais c'est quoi ce truc ? Tu l'as depuis longtemps ?

Hugo a l'un de ses regards étranges, qu'on n'est jamais sûrs de bien comprendre :

-Je l'ai depuis le jour où je suis entré dans le Manoir pour la première fois. Je n'avais pas juste fait un pas à l'intérieur du château que j'ai ressenti une douleur cuisante au bras gauche ; quelque chose entre la brûlure au fer rouge, le picotement de mille aiguilles enfoncées dans la peau, et la piqûre de guêpe. -Lune fait la grimace.-. Ça s'accompagnait d'un fourmillement désagréable, comme si mon sang n'allait jamais plus

couler dans mon bras, et j'ai eu un étourdissement. Sitôt que j'aie été en état, j'ai regardé là où j'avais eu mal : il y avait ça sur mon bras.

-*La vache ! C'est dingue, ce truc ! Donc, c'est juste pas un tatouage !*

-En tous cas, pas le genre de tatouages qu'on connaît.

-Mais pourquoi tu dis que c'est un signe avant-coureur de tes... transformations ?

-Parce que juste avant que ce que tu sais ne m'arrive, le tatouage change.

-Il change ?!

-*'Animus'* devient *'Animal'*.

-*'Animal'* ? Comme... l'animal ?

-Exact. Sauf qu'il s'agit du mot latin, je pense, qui se dit pareil en français.

-Mais à quoi ça sert ? À te prévenir ?

-Je ne pense pas. Je te garantis, quand *ça* arrive, c'est assez fort et assez spécifique pour que je ne puisse pas me fier à l'état de mon tatouage ! ».

Par moments, Lune est tellement absorbée dans les détails de cette aventure extraordinaire, qu'elle ne pense plus à rien d'autre et le monde disparaît. Elle a seulement très envie de confier ces choses à ses parents ! Mais à d'autres moments, la logique et le raisonnement la rattrapent, et elle reste à se demander comment elle fait pour croire à des choses pareilles. Un homme qui se change en tigre, ça n'existe pas ! C'est impossible, logiquement, physiologiquement, humainement impossible... Franchement, si elle ne l'avait pas vu de ses propres yeux, durant la nuit précédente, Rose-Lune ne sait pas si elle aurait été assez ouverte d'esprit pour croire à tout ce que Hugo lui dit :

-Alors..., souffle-t-elle, comme le garçon rebaisse la manche de ses vêtements ; c'est pour ça que tu portes ce costume ? Pour cacher le tatouage ?

-Jusqu'à preuve du contraire, un *sweat* cacherait aussi bien mon bras, tu ne crois pas ? Ce costume, je l'ai trouvé au Manoir. Pour tout te dire, il me va. Je me sens bien dedans, et le porter, ça m'aide à assumer ma différence autant qu'à m'en rappeler. Mais si tu veux savoir, il y a aussi une raison plus prosaïque.

-Plus quoi ?

-Moins poétique. Dans les premiers temps, quand je me transformais, c'était du n'importe où et du n'importe quand. Ça m'arrivait comme ça sans crier gare !, et j'avais beau chercher les raisons, -genre, le temps qu'il faisait, la date, l'heure, l'état dans lequel je me trouvais, les événements qui avaient ponctué ma journée-, je ne découvrais aucun indice ! C'était comme ça, c'est tout. J'ai vraiment *dérouillé*. C'est un truc à devenir fou,

savoir qu'une chose pareille t'arrive, qu'elle est vraie, impensable et que surtout, surtout, tu ne peux en parler à personne ! C'est donc à cette époque que je me suis mis à vivre comme un ermite. Je me suis arrangé pour que le Manoir ait l'air abandonné, quoique j'y habitai. Il faut te dire qu'en ce temps-là, chaque fois que je me transformais, quand je revenais à moi, j'étais toujours... complètement nu. Ça ne loupait jamais ! Je finissais par retrouver mes vêtements quelque part dans le domaine, déchirés, lacérés comme des loques. Je pense que les textiles ne peuvent pas supporter l'impact de la transformation. Le nombre de *pulls* et de *jeans* que j'ai perdus comme ça, je te raconte même pas ! Ça été le premier problème concret que j'ai essayé de résoudre.

Lune sent que le jeune homme est près de lui dire quelque chose qu'il ne lui avait pas encore avoué, mais il hésite. Comme si ce détail, en plus des autres, allait risquer d'entailler la confiance qu'elle veut bien lui accorder. Il faut quand même penser que c'est la première fois que Hugo peut se confier ! Il a dû se sentir si seul, durant ces dernières années ! Tellement isolé ! Alors, parler à quelqu'un qui *peut* et qui *veut* le croire, ça doit être horrible et merveilleux à la fois. L'adolescente s'imagine que Hugo voudrait tout dire, tout raconter jusqu'au moindre détail, mais elle pense aussi qu'il doit avoir peur. Peur de dire le mot de trop. C'est pourquoi elle lui adresse un sourire plein d'amitié.

« En fait, avoue Hugo en s'éclaircissant la gorge ; quand j'étais petit... On a découvert que j'étais un enfant surdoué. Un génie, si tu veux. Je fais des rapports et des liens que les autres n'ont pas l'air de faire. C'est ça, l'origine du fouillis que tu as vu dans mon atelier, l'autre jour.

-Ton atelier... Tu veux dire, le sous-sol du Manoir ?

-Oui.

-Ben, j'ai pas vu grand'chose, en fait. Je te rappelle qu'il faisait noir, déjà ; qu'il fallait que j'échappe aux autres dégénérés ; et que je devais suivre les indications que tu m'envoyais !

-Te connaissant, ça m'étonnerait que t'aies rien remarqué.

-Oui, bon, j'ai remarqué que ça sentait un peu bizarre, et aussi qu'il avait l'air d'y avoir des choses partout. Des cartons, des boîtes, des tables, des meubles, des outils...

-Ça c'est parce que je suis inventeur.

-Quoi ?

-C'est mon passe-temps. Mon loisir. Mon métier, si tu veux ! Avant que toute cette histoire ne me tombe dessus, j'avais déjà déposé plusieurs brevets, pour des inventions

que j'avais réalisées !

-Ah bon ?!

-Comme je te dis. C'est moi qui ai conçu la coque de mon Smartphone, pour qu'elle résiste aux chocs, et pour qu'elle soit submersible.

-Waouh !

-Et donc, l'une des premières recherches que j'ai menées au Manoir, c'est d'essayer de découvrir comment ne pas me retrouver dans le plus simple appareil chaque fois que je passais... du tigre à l'homme. Aucun de mes essais n'avait été concluant, jusqu'à ce que je décide de faire des expériences sur des textiles conçus différemment. Des textiles d'une autre époque. J'ai découvert ce costume dans une des chambres du Manoir. Je m'apprêtais à le découper, quand j'ai remarqué qu'il était à ma taille. J'ai eu envie de l'essayer, tu vois, pour le *fun*... Et le hasard a fait que je me suis transformé pendant que je le portais ! Quand je suis revenu à moi, plusieurs heures plus tard, je n'ai pas découvert le costume déchiré quelque part dans un coin. Non. Il était encore sur moi ! Ce vêtement, c'est le seul que je peux porter tout le temps, si je ne veux pas que le tigre me laisse aussi pauvre que le nouveau-né chaque fois qu'il s'en va.

Dans la tête de Lune, les éléments se mettent en place, et peu à peu elle revisite, à la lueur de ces indices, les événements de ces neuf derniers jours, qui avaient concerné Hugo, le Manoir, et Orion. Elle est tellement absorbée dans ses réflexions, qu'elle ne remarque pas la façon dont Ananas s'agite. Le ouistiti se met à gigoter comme une puce ; il passe d'une épaule de Lune à l'autre épaule, de l'une, à l'autre !

-Qu'est-ce qu'il a, Ananas ?, finit par demander Hugo, que ce manège intrigue tout autant que la placidité de la jeune fille.

-Hein ? Euh... Il a faim. Le pauvre, je l'ai coupé en plein dans son petit-déjeuner !

Lune se lève un peu raide, Hugo sur les talons. Un instant plus tard, ils s'attablent tous les deux devant le plateau garni, et Ananas bondit pour retrouver son bol de céréales.

-Mais, reprend alors la jeune fille, fronçant le nez, et gardant les yeux bas, comme si elle ne parlait pas à voix haute, mais dans ses pensées ; mais, tu sais *pourquoi* ça t'arrive ?

Hugo ouvre de grands yeux, et il part d'un rire sonore, un peu amer :

-Si je sais *pourquoi* ça m'arrive ?! Alors là non, je n'ai pas cette chance ! Ni pourquoi, ni comment, ni quand... Enfin, pour le '*quand*', je pensais être fixé. Jusqu'à cette nuit. Ma conviction est que mes transformations n'arrivent pas au hasard. Je suis

certain qu'elles ont une origine précise. La preuve en est : au début, elles se déclenchaient n'importe quand, et à présent, il m'arrive de pouvoir les éviter. Je m'étais mis à croire que mes crises avaient lieu chaque fois que j'étais mis en présence de ceux qui en veulent au tigre.

-Comme l'autre nuit, dans le parc ?

-Oui. Il m'avait semblé remarquer que je me transformais chaque fois que ces chasseurs étaient dans les parages. Hier, dans le *box*, -alors que j'étais en face de ces malfrats-, j'ai réussi à me contenir. C'est pourquoi je pensais que j'avais un plan, c'est pourquoi je vous avais promis que je vous sortirais de là ! J'étais sûr que dès que les autres reviendraient, je n'aurais plus qu'à me laisser aller ! Je t'accorde que j'ignorais comment utiliser la force du tigre pour nous sortir de ce pétrin, tout en préservant mon secret. Mais là, coup de théâtre ! Les autres nous embarquent, et rien ! Pas de douleur. Pas de changement de la marque sur mon bras !

-Alors c'était ça que tu faisais !, s'exclame Lune, qui dans un *flash-back*, revoit Hugo, debout à l'arrière de l'utilitaire, exposant son bras dont il avait remonté les manches, à la faible lueur qui filtrait par les vitres grillagées.

-Finalement la crise s'est déclenchée plus tard, quand l'eau a commencé à monter. C'est pour ça que j'étais tellement contrarié. Je pensais que j'avais trouvé un moyen de prévoir mes transformations, -savoir : qu'elles avaient lieu chaque fois que les chasseurs étaient dans le coin-, mais non ! En fait c'était pas ça.

Hugo lâche un soupir. Sa contrariété est évidente, mais pourtant, une lueur s'allume dans son œil, comme s'allument les étoiles dans le ciel du crépuscule :

-Cependant, j'ai enfin obtenu un indice, il y a quelques jours. Rien de florissant, tu me diras. Ça a plutôt l'air d'une mauvaise nouvelle. Il n'empêche que c'est un indice, et c'est grâce à toi si je l'ai découvert !

-Grâce à moi ?!

Sur ce, Hugo a un geste qui fait frémir Lune jusque dans le fond de son ventre. Il soulève sa chaise, et, avec une précipitation complice, vient la caler tout juste contre la sienne ! Alors il s'assied, tout près d'elle, et quand il se met à parler, plein d'entrain, les yeux dans ses yeux, la jeune fille peut sentir son souffle lui effleurer le visage :

-Tu te rappelles, quand tu es venue au Manoir et que je t'ai rembarquée.

-Un peu, oui !

-Quand je t'ai emmenée dans la bibliothèque, tu te rappelles de ce que tu as dit ?

-Euh... J'ai dit pas mal de choses, en fait...

-Non. Tu as dit que mes ancêtres, 'soit *ils avaient un problème avec l'architecture, soit ils aimaient pas la lumière*'. Tu t'en souviens, de ça ?

Lune s'en souvient très bien. Tout est gravé dans son esprit avec la fraîcheur d'un original ! Elle regardait les fenêtres perchées de la bibliothèque du Manoir, et elle avait prononcés ces mots. Hugo les a retenus, *texto*.

-Et alors ?

-Et alors, après que tu soies partie, j'y ai repensé. Et plus tard, je suis retourné dans la bibliothèque. J'ai pris le problème en face, clairement, comme un énoncé de maths. J'ai regardé les fenêtres en prononçant la phrase que tu avais dite. Là j'ai compris que tu avais raison. Soit mes ancêtres avaient un problème avec l'architecture, -mais alors, pourquoi seulement dans la bibliothèque, je te le demande !-, soit ils avaient un problème avec l'éclairage. Et soudain, il m'est apparu logique qu'un éclairage perché comme il l'est dans la bibliothèque du Manoir n'a qu'une seule raison d'être. Il est aménagé ainsi pour que la lumière vienne d'en haut ! Et si elle vient d'en-haut, c'est pour ne pas qu'elle vienne d'en bas !

Lune fronce les sourcils :

-*Si elle vient d'en haut c'est pour pas qu'elle vienne d'en bas ?*

-Je vais t'expliquer. Ou plutôt non, mieux ! Je te montrerai. En attendant, je peux te dire que je suis tombé sur un écrit caché !

-Ah ?

Avec un coup au cœur et les mains moites, Lune se tourne à son tour vers Hugo :

-Et c'était quoi ?

-Un texte ancien. Rédigé en vieux français. Un texte qui a vocation d'expliquer ce qui m'arrive. Si on peut dire.

-Ça dit quoi ?

Hugo ferme à-demi les yeux.

-Je le te fais en version moderne, si tu veux bien ; stipule-t-il, avant de prendre une voix grave comme le tonnerre et douce comme le vent :

'De Montchênaie, de père en fils et de fils en père,

Subira, pour son affront, la malédiction.

De père en fils et de fils en père,

L'Homme et la Bête cohabiteront.

Mais celui qui pourra apprivoiser toutes les bêtes de la Terre,

Pour lui et pour les siens, brisera la porte de la prison.'.

Lune écoute résonner ce texte étrange, sonore et mystérieux. Prononcés par Hugo les mots anciens ont plus d'impact, et l'adolescente ne sait pas au final ce qu'ils évoquent le plus : la menace, ou la promesse.

-Redis-le !, demande-t-elle. Hugo semblait n'attendre que ça. '*De Montchênaie de père en fils et de fils en père...*', le jeune homme redit les mots lentement, et Lune les répète à mesure, en chuchotant.

« Mais tu crois que ça veut dire quoi ?, souffle-t-elle à la fin.

-Aucune idée. Comme le prouve assez l'histoire de la marque qui est apparue sur mon bras la première fois que je suis entré dans le domaine qui a toujours appartenu aux De Montchênaie, tout ça, c'est une affaire de famille. C'est une question d'héritage et d'hérédité, comme je te le disais l'autre jour. Il est aussi fait mention d'une sorte de clef qui pourra briser le cercle vicieux. Mais, pour le reste, je n'ai encore rien compris. Apprivoiser toutes les bêtes de la Terre... Je sais pas quel sens ça a, mais j'ai déjà assez de mal avec *lui* ! Bien sûr je sais qu'*il* peut changer, évoluer, la preuve : dans les Alpes, *il* était blanc ; par ici *il* est roux, comme *s'il* s'adaptait à l'environnement. Je sais aussi qu'*il* a une intelligence hors du commun, dont *il* sait se servir. Mais de là à dire qu'*il* est apprivoisé ! Tu parles !

Rose-Lune regardait Hugo avec une surprise croissante qui pétillait dans ses yeux noirs, et peu à peu cette surprise se transforme en amusement :

-De qui tu parles ?

-Quoi ?

-Qui ça, 'il' ? '*Il* peut changer', '*Il* était blanc', 'J'ai du mal avec *lui*'...

-De qui tu veux que je parle..., gronde Hugo, qui s'éloigne un peu de Lune parce qu'il raidit les épaules.

-Tu parles du tigre ?!

- Évidemment, que je parle du tigre !

-Mais tu dis : '*le tigre*' ? Tu dis pas : '*Je*' ?

Hugo fronce les sourcils, et son regard s'assombrit comme un ciel qui se couvre.

-C'est toi, quand même ! *Le tigre, c'est toi* !

-Ouais, c'est moi, c'est moi, si on veut ! Il a une personnalité bien à lui, tu sais. Il y a une part de lui qui est moi, mais en fait, il passe son temps à faire strictement ce qu'il veut, ce fauve ! Et que je te vais ici, et que je m'en vais là-bas ; et que je ne tiens pas en place ! C'est une vraie tête de mule, il n'écoute rien ! Il a son libre-arbitre, et je vais te dire que quand c'est lui qui est là, c'est aussi lui qui est aux commandes. Pas moi. C'est sûrement ça le problème, d'ailleurs. Si on s'entendait un peu mieux... Tiens, tu sais, la fois où j'étais venu te voir au cirque. La fois où on s'était cachés devant le camion, à côté du petit ruisseau.

-Oui ? Et ben ?

-Tu m'avais parlé des commentaires et des photos qui circulaient sur Internet. Tu te rappelles ?

-Oui, oui ! Je me rappelle !

-Figure-toi que c'est toi qui me l'as appris !

-De quoi ?

-Que je circulais ! Enfin, qu'*il* circulait, un peu partout dans Saint-Jean, et aux environs d'Orléans ! Le tigre ! C'est toi qui m'as fait comprendre qu'il prenait des risques pareils ! Grâce à toi, j'ai réalisé que je me mettais en danger, et que je pouvais être découvert.

Lune n'est pas sûre de bien comprendre. Elle se penche et pose son coude sur la table :

-Tu veux dire que t'as pas conscience de ce que tu fais quand tu es le tigre ? Tu t'en rends pas compte ?!

-Si, pendant que je suis lui, je me rends compte de tout. En général, c'est quand je redeviens moi, -Hugo-, que je ne me rappelle plus de ce qui s'est passé. C'est pour ça que depuis que tu m'as parlé, je fais des efforts. Quand je suis le tigre, j'essaie de faire un peu plus référence... à Hugo, pour contrôler un minimum les risques qu'il prend, pour tâcher de minimiser les conséquences de ses actes. C'est vraiment pas simple et c'est pour ça : je lui en veux. On n'est pas en phase lui et moi ; en tous cas pas encore. Alors je dis '*il*' et '*lui*' pour en parler.

Lune pince sa joue avec ses dents :

-Ça tombe bien !, sourit-elle malicieusement, parce que moi, je lui avais donné un nom, à ton tigre !

-Quoi ?!

-Ben, oui ! 'Faut t'imaginer que j'ai *longtemps* cru que c'était un animal tout ce qu'il y avait de plus normal, moi ! 'Y avait que deux choses qui clochaient avec lui : de un, c'est un vrai géant, -et moi aussi j'avais peur qu'il se fasse remarquer et attraper- ; de deux, il était à toi.

-Merci ! Sympa !

-Te vexes pas ! Maintenant je comprends pourquoi tu pouvais pas tout m'expliquer la première fois qu'on s'est vus, mais on peut vraiment pas dire que vous m'avez facilité la tâche, Orion et toi !

-Qui ça ?

-Orion ! C'est le tigre ! 'Fin, c'est toi quand t'es le tigre !

-'Orion'?! T'es allée *me* donner le nom d'un type de la mythologie ?!

-Mais non ! Je pensais plutôt à la constellation, si tu veux savoir. Le ciel, les étoiles, tout...

-Oui, pour aller avec la *Lune*, quoi. Alors moi, je suis le gars bizarre incapable de s'occuper de son fauve, et le tigre pendant ce temps-là, il a la cote !

-Ben oui, j'te l'ai dit !, fait Lune en décochant un coup de coude à Hugo ; lui et moi, on a un truc ensemble !

Et Lune éclate de rire en découvrant la grimace déconfite que Hugo lui destine. Pourtant, la seconde qui suit, la voilà de nouveau sérieuse. Sans s'en rendre compte, elle va piocher dans le bol de '*Miel Pops*' qui était servi pour Ananas. Le singe en profite pour escalader son bras.

-Mais alors, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire que ce texte bizarre... '*Machin-machin-machin, et de père en fils et de fils en père...*' ?

-En tous cas, ce que je peux te dire... ».

Mais quoique Hugo pensait confier à sa jeune interlocutrice, il n'en a pas le temps. César Parenti surgit à ce moment-là sur le haut de son perron, et il appelle bien haut :

« Lune !

Lune, qui avait eu tendance à oublier le monde tel qu'il est, sursaute et se lève d'un bond :

-Oui ?

-Viens voir, ma fille ! Viens voir qui arrive !

Une voiture est en train de se garer devant la maison. Le soleil rougeoie de tous ses feux sur les tuiles, et, dans l'air parfumé de cette matinée d'été, Rose-Lune se précipite

sur le portail, fait un pas sur le trottoir... et se retrouve nez à nez avec Ludovic Candeleur.

« Ludo !

Le jeune homme, qui porte ses cheveux ébouriffés et un débardeur de travail rouge vif, ouvre ses bras devant Lune :

-Eeh !, s'exclame-t-il, hilare ; voilà notre héroïne du jour, la sauveuse du Cirque du Saphir !

Ludo attrape Lune contre lui, et il la fait décoller du sol en tournant sur lui-même :

« J'en reviens pas ! J'en reviens pas de ce que t'as réussi !, déclare-t-il cependant qu'Ananas pousse des cris de protestation ; t'as sauvé le cirque ! Toute seule ! Tu le sais, ça ?

Lune s'apprête à répondre qu'elle n'était pas vraiment seule, -c'est le moins qu'on puisse dire-, mais Ludo l'a déjà posée, et il franchit le seuil du portail. La jeune fille l'entend déjà crier :

« Eeh, César ! », quand elle réalise que Ludovic ne l'a pas laissée seule. Juste à côté d'elle, arrivée pendant que Lune faisait la toupie, se tient Justine. Avec ses cheveux vaporeux auréolant sa tête, ses joues fraîches comme la rose et sa robe blanche, la jeune contorsionniste aurait l'air d'un ange, s'il n'y avait dans ses yeux bleus un éclat de tristesse évident. Lune et elle se regardent pendant quelques secondes. Il leur semble que les échos de leur mémorable dispute, sous le chapiteau, claquent encore sinistrement dans les airs, Après un moment, Justine n'y tient plus, et elle fond dans les bras de sa meilleure amie :

« Oh, Lune ! Je suis tellement désolée ! Quand je pense que moi, hier, je te traite comme une moins-que-rien, je te parle de mes inquiétudes alors que toi tu avais les tiennes pour César, et toi pendant ce temps, tu sauves ma mère et tu sauves le cirque !

-Faut rien exagérer.

-Rien exagérer ? Kendra avait disparu : c'était déjà la galère. Zoo et Zoé étaient morts : c'était affreux. Et voilà qu'on nous appelle pour nous dire que les autres oiseaux ont contracté le virus qui a tué les aras, et on nous dit qu'ils vont tous mourir et qu'on peut rien y faire ! Et toi, non seulement tu découvres que les aras ne sont pas morts du tout, non seulement tu découvres que les autres oiseaux ne sont pas malades, mais en plus tu les retrouves tous, et tu trouves que j'exagère ! Tu te rends compte que le cirque était fichu, sans toi !

Lune a un petit sourire. Elle est tellement heureuse de retrouver Justine. Sa Justine :

-Je suis trop contente que tu sois venue, avoue-t-elle.

-Tu plaisantes ! J'ai fait un foin du tonnerre pour qu'on me le permette, mais il était pas question qu'on vienne ici sans moi ! On était tellement inquiets hier soir, quand on t'a pas retrouvée ! T'aurais vu ça ! On pensait tous à toi, -(et Lune qui s'était imaginé qu'au contraire, tout son petit monde l'oublierait...)-, et on t'a tous cherchée ! On a fait une grande battue dans les champs, on est allés deux par deux dans les rues de Saint-Jean pour demander si on t'avait pas vue. Même les Curmine s'y sont mis, tu sais !

Justine se mord la lèvre du dessous :

-Est-ce que... Est-ce que tu vas pouvoir me pardonner ? Tout ce que je t'ai dit hier, c'était horrible, et après, quand on t'a pas retrouvée, je pensais que c'était de ma faute, que tu étais partie à cause de moi... C'était affreux ! -Justine retient ses larmes, et dans un souffle elle murmure :

« J'ai eu si peur !

- Écoute, c'est fini. On pense plus à tout ça, *O.K.* ? Ça a jamais eu lieu, ça a jamais existé.

-Tu veux dire que je t'ai jamais dit ces choses devant tout le monde ?

-Ouais, et moi, je me suis jamais endormie dans ma loge pendant qu'il t'arrivait des trucs graves. ».

Les jeunes filles échangent un regard complice, et elle éclatent de rire. Elles allaient partir, bras-dessus, bras-dessous, quand Justine s'immobilise, et dans ses yeux Lune peut lire : '*Regarde derrière toi.*' Elle fait rapidement volte-face... et manque de heurter du nez un certain Francesco Canello, qui se tient là, raide, de toute sa hauteur. Il y a un éclat étrange dans son œil, quelque chose de sévère mais pas seulement, et dans sa tenue générale il y a aussi quelque chose de brisé. Lune déglutit.

« Rôdeuseluune.

-Frankie...

-Tu es partie hier, après être venue me parler dans ma loge. Tu as quitté le campement.

Lune jette un bref coup d'œil en direction de César et de Ludovic, qui se sont approchés et qui s'encadrent entre les poteaux du portail.

-Oui, admet-elle honnêtement.

-Tu t'éloignes du cirque, et en l'espace de quelques heures à peine, tu retrouves César, les oiseaux, et le serpent. Tout ça, sans avoir prévenu personne !

Canelli devrait être embauché par un maître-glacier. Il n'y a pas mieux que lui pour refroidir une ambiance.

« Tout ça veut dire que tu es une imprudente, doublée d'une im-po-ssible tête de mule !, scande le Directeur ; mais une tête de mule imprudente qui a le cirque dans le sang, l'art de la mise en scène et des coups de théâtre, même dans la vie réelle ! Je ne sais pas quel tour de passe-passe tu nous as fait là, -tu as failli nous faire mourir de peur, en prime-, mais en plus d'avoir sauvé ton oncle, tu viens de sauver *ton* cirque. Bravo !

Ces derniers mots n'avaient plus rien de sec ni de brutal. Bien au contraire, ils étaient tendres et sincères, comme autrefois !, et avant d'avoir compris comment, sous les yeux humides d'une assistance ébahie, Lune se retrouve serrée entre les bras de son ancien protecteur ; serrée, ou plutôt, étouffée. Tous les gestes de Canelli sont saccadés, comme si ses nerfs devaient encore se remettre de leur épreuve. Il ne serre Lune qui brièvement, puis il la détache et prend son visage dans ses mains :

« Ton père serait fier de toi..., souffle-t-il en la regardant droit dans les yeux.

Lune n'en revient tellement pas ! Étourdie, elle cligne des paupières. Mais déjà Canelli a reculé, et d'un revers de bras il essuie son nez.

« Il n'empêche qui si tu nous refais un coup pareil, c'est simple, je te suspends par les pieds au mât du chapiteau, et je te laisse là tout le temps d'une représentation.

Compris ? ».

Rose-Lune acquiesce de la tête, et tout le monde éclate de rire. On se propose ensuite de petit-déjeuner ensemble, pour apaiser ces émotions ; on promet également de conduire Lune à la clinique, voir Cataline. Tout ce beau monde va pour entrer dans la propriété de César Parenti, quand Lune s'arrête brusquement, parce que Justine s'est arrêtée, parce que Canelli s'est arrêté, parce que César s'est arrêté ; et derrière elle, Ludo est bien obligé de s'arrêter aussi ! Et tout le monde s'arrête parce que, à trois pas du portail, en plein milieu de l'allée qui conduit aux marches du perron de César... se tient Hugo. Hugo, qui est plus grand que eux tous, -même que Canelli- ; Hugo qui a repris son air de comte mystérieux, vaguement fantomatique.

« C'est qui, ça ?, s'étonne Justine. Lune pince les lèvres ; César et elle se consultent du regard.

-Ah !, clame alors le vieil homme de sa bonne voix d'homme de cirque ; j'oubliais ! Hugo-Hugo-Hugo ! Mes amis, Justine, je vous présente Hugo de...

-Duchêne !, interrompt Lune ; voici Hugo Duchêne !

-... Hugo Duchêne, exactement ; reprend César comme si de rien n'était ; Hugo est un ami. Un grand ami, qui nous a bien aidés cette nuit. C'est le moins qu'on puisse dire. Ce garçon a un... un *cœur de lion*. Hugo, je te présente Justine et Ludovic, des artistes du cirque ; et Frankie Canelli, son Directeur.

-Son Directeur, en attendant mieux !, corrige Canelli en tendant sa main à Hugo.

Les trois nouveaux venus serrent la main de Hugo.

-Un peu bizarre, mais trop beau, ce garçon !, souffle Justine dans l'oreille droite de Lune.

-Tu m'avais pas dit qu'il s'appelait Hugo de Quelque-Chose ?, grogne Ludovic dans son oreille gauche. Le garçon semble peu apprécier de se retrouver en face de Hugo, surtout si César le qualifie d'«ami», et surtout s'il doit faire comme s'il ne le connaissait pas ! En plus de ça, il devait pas partir loin d'ici, ce type ? ».

Lune ne répond rien et César entraîne ses invités vers la table de jardin. Hugo, cependant, s'arrange pour ne pas se laisser entraîner, et il s'arrange aussi pour empêcher Lune de l'être. Il la retient par le bras.

« Dis donc, remarque alors la jeune fille ; il t'arrive pas, à toi, de faire bonne figure ? Je te dis pas la tête que t'avais pour leur dire bonjour ! Ces gens sont ma famille !

-Va falloir t'y habituer : je suis pas sociable. Et toi, qu'est-ce qui t'a pris de leur donner mon ancien nom, à tous ?

-Je sais pas. J'ai eu le sentiment qu'il fallait pas leur dire le vrai.

-Mais Ludovic et César le connaissent déjà, mon vrai nom !

-Oui, mais pas Canelli et Justine.

-Moi, je vais vous fausser compagnie, Lune. 'Faut que j'aille récupérer ma moto, et j'ai un mystère à élucider.

Hugo se tait et Lune cherche à toute vitesse ce qu'elle pourrait lui dire d'approprié. Après tout ce qui vient de se passer entre eux ! Mais soudain, elle accroche ses doigts à la manche de la veste de Hugo :

-Eh !, s'exclame-t-elle, je viens de penser à un truc !

L'air de rien Hugo se penche pour mieux entendre ce qu'elle va chuchoter :

« Alors du coup, la première fois que tu m'as vue, *tu étais le tigre* !...

Hugo met un petit moment à réagir, comme si cette remarque ouvrait des perspectives tout à fait nouvelles. Mais il finit par hocher la tête, sans décrocher un mot, et il pose sa main sur celle de Lune (qu'elle a elle-même posée sur son bras gauche) :

« Il y avait quelque chose que je voulais te dire avant que les autres n'arrivent, tout à l'heure.

-Quoi ?

-Tu sais, quand les deux types ont été arrêtés, cette nuit, il s'est passé beaucoup de choses, près de l'étang. Quand Raillac s'est mis à déblatérer au sujet de 'la Bête' devant les agents, j'ai croisé le regard de son acolyte.

-Et alors ?, souffle Lune, dont les mains deviennent moites.

-Alors j'ai lu dans son regard ce que je n'aurais pas pu lire dans celui de Raillac. Le Grand a compris, Lune. Il a compris, comme a compris ton grand-oncle. Pour moi et pour le tigre. J'en suis persuadé. *Le Grand a compris que Orion et moi, c'est la même chose.* ».

UNE LETTRE ANONYME

Assise en tailleur à l'ombre de sa caravane, occupée à mordiller la pointe de son stylo, Rose-Lune a le regard fixé sur le cahier qu'elle tient sur ses genoux. Les couleurs estivales se déclinent autour d'elle en un éventail riche et soyeux, qui lui donne l'impression de baigner dans un arc-en-ciel.

Encore quelques coups de stylo, et l'œuvre sur laquelle la jeune fille travaille avec concentration, sera achevée. Lune a décidé de recueillir dans ce carnet ses propres impressions, ses ressentis, au sujet de tout ce qui vient de se produire d'extraordinaire dans sa vie. Son exposé se nomme '*Hugo et Orion*'. Reprenant les événements jour par jour et date par date, la jeune artiste tâche d'y voir clair.

Elle met certains éléments en évidence, comme le fait que le regard de Orion, croisé la première fois dans la tourelle, était aussi celui de Hugo ; comme la raison pour laquelle les lions se sont agités lorsque Hugo était venu la visiter (quand le garçon disait '*porter constamment sur lui l'odeur du tigre*' : c'était à prendre au pied de la lettre). Elle résout également l'affaire de la bibliothèque, Hugo lui ayant expliqué l'affaire. Ayant vu

arriver les malfaiteurs ce jour-là, le garçon avait compris qu'il allait se métamorphoser. Pour mettre Lune à l'abri d'un quelconque danger, et éviter qu'elle ne découvre son secret, il l'avait enfermée dans la bibliothèque, avait écrit à la hâte sur son portable plusieurs messages à son intention, dans le but de la guider vers une issue, et avait programmé l'envoi de ces messages à des intervalles probables. Puis il était allé s'enfermer dans une des chambres du Manoir. Ce qui avait suivi explique entre autres la raison pour laquelle il ne s'était plus manifesté à partir d'un certain moment, même pour s'assurer que Rose-Lune avait bien quitté la propriété...

En relisant ses propres mots, pleins de fraîcheur et d'humour, Lune s'amuse beaucoup. Maintenant qu'elle sait ce qu'elle sait, elle apprécie de se promener dans ces souvenirs extraordinaires que seule pouvait éclairer une lumière miraculeuse, comme en ont jeté, sur tous ces événements, les aveux de Hugo dans le jardin de César. L'adolescente éprouve un bien-être étrange à voir que toutes ces choses, qui l'avaient intensément troublée, sont devenues claires ; et son plaisir n'est pas moindre à l'idée qu'elle est la *seule* à pouvoir les comprendre. Elle s'adosse à la roue de la caravane, et ramène ses genoux contre elle. Il y a deux moments qu'elle préfère dans toute cette histoire. Le premier, c'est quand elle s'était réveillée dans la forêt, aux côtés de Hugo. Et dire qu'elle avait cru que le tigre avait fait un aller-retour jusqu'au Manoir pour aller rechercher son maître, et le conduire là où il l'avait déposée ! Quelle étrange sensation de penser qu'en vérité, elle avait passé la nuit près de Orion ! Jusqu'à ce qu'il... ne redevienne Hugo.

L'autre chose qui lui donne le vertige, c'est de repenser à cette façon qu'avait eue le jeune homme de respirer sa main. Penser qu'il puisse exploiter un don si extraordinaire, et imaginer qu'il lui vient du formidable flair de la Bête, n'est-ce pas si merveilleux !

Mais un froufrou, soudain, résonne au coin de la caravane, et Lune referme son cahier d'un geste vif. C'est sur les pas de Justine qu'éclate la bulle de silence et de mystère dans laquelle la jeune fille s'était enfermée : elle réalise que les flonflons et les percussions du cirque sont déjà en train.

« Salut, toi !, sourit Justine, qu'est-ce tu fais ? Encore à penser ?

-Si on veut...

-T'es prête ?

-Plutôt deux fois qu'une ! ».

Lune se hâte d'aller enfouir le cahier orange dans un de ses placards, sous une pile de linge, et elle emboîte le pas à Justine. Les sentiments nagent dans son cœur tels de gros poissons-lunes dans une eau claire : César et Canelli se sont concertés, résultat, la jeune artiste sera du spectacle, ce soir ! Pour commencer, elle fera '*la barrière*', tradition que l'on respecte au Cirque du Saphir, et que l'on applique à la manière ancestrale. Faire la barrière, ça n'est pas bien compliqué, Lune l'a fait des dizaines de fois. Il s'agit de rester planté comme un piquet près de l'entrée des artistes, et de leur porter le matériel dont ils ont besoin, avant ou pendant l'exécution de leur numéro. Bien entendu, le numéro une fois achevé, il faut retourner chercher les ustensiles ! César dit toujours qu'un artiste qui n'aimerait pas '*faire la barrière*', (et, par conséquent, s'effacer pour mettre en valeur le numéro d'un autre), ne serait pas digne du cirque.

« Tu es excitée ?, s'informe gentiment Justine, après quelques pas.

-J'ai le trac !

-C'est trop chouette que Canelli t'autorise enfin à refaire partie de la vie du cirque. Tu peux pas savoir comme je suis contente.

-Tout ça, c'est grâce à César. Faire la barrière avec Ludo et les autres, ça fait des mois que j'en rêve !

-Et, euh... En parlant de César... Lui et toi, vous avez évoqué l'affaire de la ménagerie ?

Lune pince les joues, et son front se rembrunit. Elle enfouit sa main droite dans sa poche comme pour étouffer son embarras :

-César m'a dit que ça se pratiquait, autrefois, dans les cirques, de faire visiter l'endroit où vivaient les animaux. Il a pas dit qu'il était d'accord pour qu'on le fasse, nous, mais... Je crois qu'il essaie d'accorder sa chance à Frankie, et aux Curmine, aussi. Il veut qu'on aborde le problème dans quelques jours, à tête reposée, quand toute cette histoire se sera un peu tassée. Et puis, tu sais, tu as dit que la nuit où vous avez cru que j'avais disparu, les Curmine ont aidé à me chercher !

-La nuit où tu *avais* disparu, tu veux dire !, interrompt Justine.

-Ouais, la nuit où j'*avais* disparu, Romain et Gillian m'ont cherchée eux aussi, alors César leur doit quelque chose.

« Alo' Cézarr leurr dôaa que'que çôze !

Au bruit de cette voix aigre, -et moqueuse-, qu'elles connaissent bien, Lune et Justine se retournent vivement. Un *clown*-miniature, affublé de son chapeau-macaron et

de son nez rouge qui clignote, les suit de près, mimant leurs gestes et leurs postures :

-Félix !

-Fé-lix !, répète l'intéressé sur le même ton.

-Dis !, grommelle Rose-Lune, tu te prends pour un perroquet ou pour un singe, exactement ?

-Laisse-le, intervient Justine en tirant Lune par le bras, ce gosse, plus tu lui en donnes, plus il en réclame. On doit aller se changer. Et qu'est-ce que tu fais avec ta poche, depuis tout à l'heure ?!

-Je voulais te montrer mon nouveau Smartphone, -tu te rappelles que le mien a été légèrement noyé-, mais j'ai retrouvé quelque chose au fond de ma poche, et je sais pas ce que c'est !

-Mais z'ai retrrrrouvé quèque çoze ô fond de mô pôce, è ze sais pôs ce que c'est !

-Félix, la ferme !

Tout en parlant, les amies sont arrivées devant la loge des maquillages. Elles s'immobilisent, le temps que Lune parvienne à extraire de sa poche l'objet mystérieux, mais il se produit alors quelque chose de cocasse. Comme la chose se montre récalcitrante, Lune le pince entre ses doigts, et sort vivement sa main de sa poche. Ce geste envolé s'avère un peu rude ; la jeune fille n'a pas juste sorti ses doigts de la poche que l'objet lui échappe. Il jaillit dans les airs telle une fusée et, avec un éclat d'or, se met à tourner dans le ciel en dessinant de belles boucles. Lune et Justine suivent sa trajectoire du regard. Cependant que Félix, vif comme l'éclair, fond en avant et prétend le rattraper ! Mais l'objet doré fait une vrille, et retombe en tintinnabulant sur le marchepied du *camping-car*.

Au même moment la porte s'ouvre, et quelqu'un, qui a le temps d'appréhender la scène, pose sa main sur l'objet doré en même temps que Félix : Gillian Curmine. Vêtue du costume qu'elle doit porter pour exécuter '*Rêve de Lune*'. Flamboyante, avec ses cheveux qui luisent comme le cuivre, et ses immenses yeux presque bridés.

« Où est-ce que tu as eu ça ? », demande-t-elle à Félix, tout en se redressant, et tenant entre le pouce et l'index de sa main droite, une *petite clef dorée*. Elle a beau l'adoucir, le ton de sa voix est rude.

Lune réfléchit à toute vitesse. Cette clef, exhibée par Gillian, c'est celle avec laquelle Ananas, un de ces matins, était arrivé au petit-déjeuner !, et qu'il lui avait remise, comme ça, sans manières. Après s'être inquiétée de cette crise de cleptomanie, Lune avait

fouillé la clef dans la poche de son *short*, et les événements des jours suivants la lui avaient fait totalement oublier. Selon toute vraisemblance, le petit objet était passé à la machine à laver en même temps que le vêtement !

-Cette clef n'est pas à lui..., fait remarquer Justine à Gillian, mais Lune, discrètement, lui décoche un coup de coude dans les côtes. Justine se tait sur le champ. Alors Lune fait son plus beau sourire ; Justine, -quoique sans comprendre-, en fait tout autant, et comme Félix ne répond pas, la question de Gillian Curmine reste sans écho. Ses yeux prennent un éclat sévère, elle scrute ces visages enfantins... Puis, elle se détend. Elle fait tourner la clef entre ses doigts, avant de l'enfourer au creux de sa paume :

-En effet cette clef n'est pas à lui, dit-elle en retournant aux filles leur sourire charmant ; je le sais, parce qu'elle est à moi. Je l'avais perdue, et comme personne ne venait pour me la rendre, j'espérais qu'on ne me l'avait pas volée.

-En même temps, votre nom n'est pas écrit dessus !, fait remarquer Justine.

-Il n'y a pas de voleurs dans notre cirque..., rétorque sèchement Lune.

-Je le sais bien !, affirme Gillian en descendant les marches avec l'élégance du chat, et qui plus est, je le constate, maintenant. ».

Justine escalade la première marche, et commence à ouvrir la porte du *camping-car* :

« Elle a de la classe, cette femme, mais elle est vraiment bizarre.

-Bizarre ?! C'est tout ce qu'elle t'inspire ? T'as vu sa réaction ?!

-En même temps, elle croyait qu'on lui avait volé sa clef, et toi, tu ne lui as donné aucune explication. C'est normal qu'elle se soit posé des questions.

-Moi aussi, je m'en pose.

-Allez, viens ! 'Faut y aller, maintenant.

-Allez, viens ! 'Fô y aller, mingtenant !

-La ferme, Félix ! ».

* * *

Vêtue d'un costume rouge à boutons cuivrés et coiffée d'une calotte qui la font ressembler au *groom* d'un hôtel chic, debout devant les pendrillons (ces rideaux qui précèdent l'entrée des artistes), Rose-Lune, éblouie, regarde défiler les numéros de sa troupe avec le sentiment d'une fierté presque sauvage au ventre. Une fierté qui fait danser

des étincelles étoilées dans sa tête.

Les métaux brillent sous les feux des projecteurs, les costumes magnifiques scintillent ou cliquètent. Les copeaux sur la piste resplendissent comme de la nacre, et la banquette blanche, avec ses coussins de velours bleu, met le tout royalement en valeur. La musique remplit le chapiteau, parfois douce et enchanteresse, parfois drôle et burlesque, parfois entraînante et passionnée. Et pendant que les voltigeurs, les trapézistes et les jongleurs, les *clowns* et les bêtes entrent en piste, sur les gradins le public retient son souffle, pousse des soupirs et des exclamations qui font comme des vagues ; il éclate de rire en chœur, et les applaudissements sincères crépitent dans un bruit de tonnerre.

Soudain, entraînée par un réflexe presque inné, Lune se porte sur le côté, et Ludovic exactement en même temps qu'elle : les lamas sortent de piste, suivis par Carmen Fontana, leur dresseuse, qui effectue jusqu'au dernier moment des pirouettes acrobatiques. Le numéro qui doit suivre, c'est celui de Cadix Kirmin, le magicien.

« Ça va être à nous, t'es prête ?, souffle Ludo à l'oreille de Lune.

-Prête. », acquiesce l'intéressée.

Tous deux se faufilent dans les coulisses et en ressortent, une seconde plus tard, portant ensemble un ustensile qui ressemble à un cube, qui luit d'une lueur grise, et qui est à peine plus gros qu'un ballon de *football*. Le cube n'est pas lourd, mais il doit donner l'impression de l'être, et Lune et Ludovic le portent solennellement jusqu'en milieu de piste, avec d'évidentes... difficultés. Ils le déposent à terre, ayant des gestes qui font penser combien ce cube est précieux. Puis, se gardant de faire paraître la moindre expression sur leurs visages, ils se rangent au garde-à-vous de chaque côté de la boîte. Une musique envoûtante, un peu celte, remplit alors les airs, et des volutes de '*fumée*' passent de ci de là sur la piste. C'est alors que le cube, sous les yeux ébahis des spectateurs, se met à grossir ! Et à grandir ! Faisant un pas de côté chaque fois que le cube hoquète, Lune et Ludovic accentuent l'effet de cette magie. L'objet fantastique est désormais si large et si haut qu'il pourrait abriter un vélo !

Sachant parfaitement comment se concentrer, comme si le goût de la scène ne faisait pas fourmiller de petites aiguilles dans son cœur, Rose-Lune paraît calme et placide. L'air de rien, elle se met à fouiller le public des yeux : César ! César est là, incognito dans la foule, sur le troisième gradin en partant du bas.

Avec ses yeux, l'adolescente lui sourit, mais il lui faut se concentrer : la boîte grandit encore, et sa chorégraphie doit être parfaite. Cependant, la jeune fille sent un

frisson, soudain, lui traverser le corps. Elle ne peut pas se tromper ! Son regard, quittant César, a effleuré quelqu'un sur sa gauche. Hugo ! Hugo est là, lui aussi !

Le cube est désormais aussi haut que Ludo et, sur la voix retentissante d'une cornemuse, il s'ouvre brusquement, comme s'ouvrirait une porte !, pour révéler, dissimulée à l'intérieur, la silhouette altière de *Diamond Fingers*. Le magicien s'extirpe de la fameuse boîte sous un fracas d'applaudissements, Lune et de Ludovic retournent à leur place, remportant avec eux le cube qui est devenu une porte, mais qui n'est toujours pas plus lourd. Néanmoins, pour Rose-Lune, il y a quelque chose de gâché dans la saveur de la représentation. Une question la hante : '*qu'est-ce que Hugo vient faire ici ?*'. Elle a du mal à croire que le jeune homme, si peu friand de paraître en public, se soit décidé à s'offrir une soirée de détente, même pour assister à sa reprise. C'est pourquoi elle attend l'entracte avec une hâte croissante ; à la fin, elle trépigne, au plus grand désarroi de Ludovic.

Quand vient enfin le moment, -l'entracte ne durera qu'un quart d'heure-, la jeune fille bondit. Elle entre dans les coulisses, sort du chapiteau, passe sous les cordages, et gagne l'entrée des spectateurs. Se faufilant dans la foule, elle cherche des yeux celui qui dépassera forcément, de sa haute stature, toutes ces personnes... Elle ne tarde pas à trouver ce qu'elle cherche. Hugo est là, qui descend lentement les marches des gradins.

« Hey ! Salut !, s'exclame-t-elle, en le tirant par la manche pour l'entraîner dans un coin plus tranquille, (c'est-à-dire, dans l'espace vide et sombre qui s'étend derrière les gradins, où le public n'a pas accès) ; qu'est-ce que tu fais là ?

En dépit de la pénombre, Lune parvient à voir que Hugo a le teint cireux, et il respire fort. Mais un sourire glisse sur les lèvres du garçon :

-Ça te va très bien, ce costume. Je t'ai reconnue tout de suite, même si franchement, on pourrait te prendre pour un garçon !

Hugo hésite à poursuivre :

« Il est bien conçu, votre spectacle. C'est *cool*, tu sais.

-Merci. Dis, il faut que je te demande un truc. -Lune se rapproche de Hugo, et elle baisse sa voix au maximum-, la première fois que tu m'as vue, tu étais Orion, on est bien d'accord. Et du coup je me demandais : qu'est-ce que ça t'a fait ?

-Comment ça ?

-Tu sais bien ! Quand je t'ai croisé pour la première fois, dans le hall du Manoir, tu m'as dit : '*C'est vous qui avez vu le tigre ?*'. Drôle de phrase, non ? Je croyais que tu

t'étais trompé, que tu avais voulu dire : '*Vous avez vu le tigre ?*', mais maintenant je comprends tout ! Tu t'étais pas trompé ! Tu étais simplement surpris parce que tu venais de passer de Orion à Hugo, et que Hugo a pas reconnu celle que Orion avait vue dans la tourelle ! C'est-à-dire, moi ! J'en conclus que le tigre et toi, vous avez des modes de vue qui diffèrent ! Donc, tu m'as vue comment ? À quoi je ressemblais ? La première fois ?

Lune attend avec impatience de recevoir la réponse à cette question qui la turlupine, mais le jeune homme ne bronche pas. Il semble tellement absent que Rose-Lune en vient à se demander s'il l'a entendue !

« Hugo ? Ça va ?

- 'Va falloir que j'y aille. Tu sais, moi, rester parmi les gens, parmi tant de gens, je peux pas. C'est pas prudent.

- Je sais, oui ! C'est ce que je me suis dit aussi quand je t'ai vu tout à l'heure ! Pourquoi t'es venu, du coup ?

- Je voulais te demander quelque chose.

- T'avais qu'à m'appeler !

- Oui, mais je voulais aussi... te voir.

- T'avais qu'à venir à un autre moment, alors !, rétorque Lune du tac au tac, pour ne pas s'attarder sur le fait que l'argument avancé par Hugo lui cause bien du plaisir.

- T'es marrante, toi, grommelle le garçon, c'est *maintenant*, que je voulais te voir !

- Et ?

- Je voulais te demander si tu avais eu des nouvelles, au sujet de l'enquête. Depuis la dernière fois.

Durant les jours qui viennent de passer, Lune et les gens de la troupe ont appris certains faits concernant la bande des trafiquants qui avaient volé les oiseaux de Marie Cavanaugh-Delane. Comme on pouvait s'en douter, l'homme qui se permettait de donner des ordres au petit Raillac, était à la tête d'un trafic. Son identité a été découverte, il apparaît qu'il se nomme Marcel Cagnot, -chose qui avait déçu Rose-Lune, laquelle s'attendait à un nom plus épique-. On a appris qu'il avait déjà trempé dans des affaires louches, mais les révélations se sont arrêtées là.

Lune secoue la tête :

- Pas la moindre. D'ailleurs, je pense que la Police t'aurait prévenu avant moi, s'il y avait eu une avancée...

- O.K. Et tu n'as toujours pas d'idée pour expliquer ce qui est arrivé à vos

oiseaux ? Je veux dire, comment les membres du gang se sont arrangés pour réussir à vous les prendre ?

-Non, soupire Rose-Lune, fronçant le nez, j'ai beau réfléchir... La nuit, on établit plus ou moins des tours de garde dans le camp, mais c'est comme j'te dis : plus ou moins. Du coup, si quelqu'un a voulu entrer pour aller droguer les aras, (puisque'il paraît que c'est ce qui leur est arrivé), ça a pas dû être bien difficile. Il y a que les fauves qui sont vraiment gardés.

-Sauf que l'individu ne s'est probablement pas introduit dans le camp pendant la nuit, puisque tu dis que les oiseaux allaient bien lorsque tu as regagné la ménagerie, à l'aube !

-À moins que la drogue en question mette du temps à agir. Tout ça, ça explique pas pourquoi les chiens ont pas donné l'alerte. Mais le reste est un jeu d'enfant ! Il a suffi que les trafiquants assistent au spectacle pour savoir quel genre d'animal on détenait. Après, l'autre Grand, -qui passait son temps à donner des ordres au petit Raillac-, il a suffi qu'il se fasse passer pour le docteur Mongin. Il a déclaré le décès des aras, a ordonné la saisie des autres oiseaux, et sa prétendue équipe a eu qu'à embarquer tout le monde dans le soi-disant véhicule sanitaire... On s'est fait avoir comme des bleus. Je vais te dire : Canelli, il est pas fier. Il y a deux ans, le docteur Mongin était intervenu dans la troupe où paraissaient les Curmine. Il avait sauvé un de leurs crocodiles, qui s'était intoxiqué. (C'est pour ça que, naturellement, Romain et Gillian ont pensé à donner son nom à Canelli, quand le drame est arrivé). Mais deux ans, ça fait long, et comme ils l'avaient vu que de loin, ce docteur, quand il est arrivé ici l'autre jour, les Curmine ont pas réalisé que *c'était pas le vrai docteur* ! Et ça, Canelli s'en est pas douté ! Je te dis pas le sac de nœuds, et l'ambiance que ça nous met. Ils filent doux, les Curmine, depuis ce jour-là !

-Et tu es toute contente, hein ! Vu que tu ne les portes pas dans ton cœur.

-Contente, je dirais pas !, contredit Lune dont la bouche se fend pourtant d'un large sourire ; je leur souhaite pas de mal, tu comprends. Juste, s'ils pouvaient redescendre de leur piédestal, maintenant qu'ils sont là...

-Bon. Écoute, on va dire que tu me préviens si tu as quoique ce soit de neuf, O.K. ?

-O.K. Toi de même. Tiens, viens ! Je vais te faire sortir par là. C'est une issue de secours, et ça donne presque sur l'entrée du camp. Tu devrais pas rencontrer grand'

monde.

Lune fait longer les gradins à Hugo, jusqu'à découvrir, dans la toile du chapiteau, une ouverture qui fait office de porte. Hugo soulève la toile d'un bras et se faufile, à-demi plié, dans l'embrasure :

-Au fait, dit-il en se retournant, remercie César pour moi. C'est lui qui m'a repéré dans la foule, et qui m'a fait asseoir à côté de lui. C'est vraiment quelqu'un de bien, ton grand-oncle. Après tout ce qu'il a vu l'autre nuit, il ne pose pas de questions, et il m'aide gratuitement ! Je ne savais pas que ça existait encore, des types de son acabit.

Lune rosit de plaisir :

-C'est tout mon César, ça ! T'inquiète, je lui passe le message.

Le jour est en train de tomber, et c'est à la clarté d'une lueur phosphorescente que Lune discerne, dans les grands yeux de Hugo, une expression qu'elle ne lui connaissait pas :

-Prends soin de toi, d'accord ?, articule-t-il d'une voix éraillée.

-D'accord ! », souffle Lune. Une telle phrase la trouble plus qu'elle ne saurait le dire. Mais déjà Hugo disparaît au détour du chapiteau, et elle fait demi-tour.

« Coucou ! Alors, comment ça se passe ?

-Oh, Juju ! Tu m'as fait peur...

-Comment ça se passe, ton retour sur la piste ?

-C'est trop *cool*. Et toi, qu'est-ce que t'étais belle, tout à l'heure ! Ton numéro était parfait. Je t'ai pas lâchée des yeux, tu sais !

-Tout le monde me dit ça, ce soir ! Le Directeur dit que j'ai bien fait de suivre ses conseils, et de prendre des risques en étoffant mon numéro. C'est parce que je n'inventais plus que je n'étais plus très brillante ces derniers temps ; tandis que maintenant, je bouillonne d'inspiration ! -Trop heureuse, la jolie contorsionniste se perd dans son propre sourire, jusqu'à ce qu'elle frappe son front de sa main ; au fait ! Je te cherchais pour te montrer ça. T'as vu ?

La jeune fille tend à Lune son fameux Smartphone. Lune y découvre une page, sur laquelle apparaissent plusieurs commentaires d'internautes, réunis sous une annonce principale :

'Cette nuit dans les rues de Saint-Jean-de-Braye, venez nous rejoindre, vous qui êtes courageux, qui ne tremblez pas, et qui voulez protéger les enfants de notre ville ! Allons ensemble traquer la Bête, la Bête d'Orléans qui est de retour. Emportez des plans,

des lampes et des cordages. Ceux qui sont des nôtres le prouveront. Si on vous dit 'Le Loup', répondez 'aux Bois'. Ceux qui ont la trouille, qu'ils restent chez eux ! La nuit sera sanglante. À bas le monstre !'.

Suivent de nombreux commentaires. Beaucoup de gens se prétendent *emballés* par cette initiative !, et promettent qu'ils viendront à ce rendez-vous, témoignant, parfois, un enthousiasme plus cruel et plus débordant que celui qui se devine dans les mots de l'en-tête.

La moquette qui recouvre le sol du chapiteau pourrait se transformer en un marécage de sables mouvants : Lune ne se sentirait pas plus à son aise. L'horreur assèche sa gorge et agrandit ses pupilles ; une sueur froide se met à couler sur sa nuque, et une douleur terrible cogne dans son estomac.

« Tu crois que ça peut être vrai ? », souffle Justine.

Rose-Lune ne répond rien. Elle se débloque comme un objet animé dont on aurait actionné le remontoir. Attrapant Justine par le bras, elle se met à courir, sans crier gare, en direction des coulisses. Elle ressort du chapiteau, et se dirige vers le camp avec autant de fougue que si elle disputait un cent mètres.

« Eh ! Qu'est-ce que tu fais !, parvient à protester Justine, l'entracte est quasi terminé ! On n'a pas le temps !

-Suis-moi !

En presque moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux jeunes filles se retrouvent au pied de la caravane de Lune. L'adolescente se précipite à l'intérieur, entraînant son amie. Elle se met alors en devoir de retirer sa casquette et sa veste.

« Qu'est-ce que tu fais ?!, s'alarme Justine, stupéfaite, le spectacle va reprendre, tu vas être en retard ! C'est ta reprise, tu ne peux pas te permettre de folies !

-Je t'en prie, Jujju, si tu es ma meilleure amie, il faut que tu enfiles mon costume !

-Ça va pas la tête ?! Je suis ton amie, et c'est pourquoi je ne ferai jamais ça ! Ne compte pas sur moi pour te couvrir encore une fois, alors que Canelli t'a fait confiance !

-Il s'agit pas de me couvrir, assure Lune, qui en est à dégrafer le dernier bouton de sa veste, de toute façon Canelli et les autres vont bien se rendre compte que c'est plus moi qui *fais la barrière* ! Si je te demande ça, c'est pour le spectacle, pour pas qu'il soit gâché, et pour pas que Ludo se retrouve dans la *mouise* à cause de moi.

-Et la revue finale ? Comment je ferai pour y paraître ?

-Tu retires mon costume, voilà tout ! Écoute, essaie de croiser César, d'accord ? Il

va remarquer que tu as pris ma place, il va chercher à te parler : fais rien pour l'éviter. Montre-lui ce que tu m'as fait voir sur ton Smartphone, il comprendra. Et, tiens, poursuit-elle en enlevant la seconde jambe de son pantalon, et se hâtant à cloche-pied vers son lit, où elle ramasse son téléphone avant de le tendre à Justine ; retrouve-moi cette page, *st'eup*.

Pendant que Justine s'affaire à boutonner la veste d'une main, et de l'autre à retrouver la page en question, Lune, brusquement, s'immobilise en petite tenue au milieu de sa caravane. Il y a un creux dans son élan. Puis, elle ouvre la porte d'un certain placard, pour y retrouver une pelote de vêtements satinés : le costume de Pierrot ! Le costume de Pierrot qu'elle n'a pas osé rendre à Élodie, parce qu'il y reste des taches d'herbes, des marques de griffes et de crocs, et que, cerise sur le gâteau, il y manque un pompon. Le costume n'en reste pas moins mettable, et Lune l'enfile à toute hâte.

-Pourquoi tu remets ça ?!, s'étonne Justine, qui se rappelle une certaine photographie prise aux dernières lueurs du jour...

-Pour pas impliquer le cirque *au cas où*.

-Parce que tu trouves qu'un Pierrot, ça fait pas cirque ?!

-Sûr que si, mais c'est *moi* qu'on reconnaîtra pas. Bon. Ça va me faire bizarre d'y aller sans Ananas, mais j'ai pas le temps d'aller le chercher. D'ailleurs, c'est pas assez *sécur'* de l'emmener. T'as trouvé l'info ?

-Ton portable est là, souffle Justine. Cette petite voix triste déchire le cœur de Lune, mais comment faire autrement ? Il n'y a que les amis qui savent agir dans l'urgence, et garder pour plus tard leurs questions brûlantes. Tendrement, la fille de Christophe et de Cataline ajuste les épaulettes, lisse la rangée de boutons, et assujettit la casquette dont Justine vient de s'affubler :

-Ça te va super bien. Tu sais que tu me sauves ?

-Si tu me le demandes, je me doute que oui.

-Je fais pas tout ça pour rien, tu sais. Tu te rappelles Hugo ?

Une lueur de gentille moquerie glisse dans les yeux de Justine :

-Le beau garçon de Chartres ? Celui que ton oncle nous a présentés comme '*un ami à lui*' ?

-C'est ça, acquiesce Lune en feignant d'ignorer les sous-entendus, et, plantant son Smartphone sous le nez de son amie ; et ben à cause de ça, il est en danger. Je dois aller le prévenir, à tout prix !

-À Chartres ?!

-Il habite pas à Chartres. T'inquiète, César est au courant. Tu dois lui montrer cette annonce, *O.K.* ? Quand Hugo saura ce que tu viens de faire pour lui, il te vouera une reconnaissance éternelle !

-Tu préfères pas que je vienne avec toi ?

-On peut pas, pense au spectacle. Je sais pas ce que dira Canelli du fait que je lui aie faussé compagnie le soir de ma reprise, alors si en plus j'ai pas prévu de plan de secours, je vais me faire déchirer. Et tu vois ma Puce : mon plan de secours, c'est toi.

-Trop *top*.

Lune a sauté hors de la caravane. Elle claque la porte et prend son élan, mais Justine la retient :

-Dis ! Pourquoi ce Hugo est-il en danger à cause de cette histoire ? Tu crois qu'il va participer à cette histoire de chasse ?

Rose-Lune sent un nœud serrer son ventre. Un nœud à cause de Hugo, et un nœud à cause de Justine, à qui elle va devoir masquer la vérité :

-Il va y participer, oui ! Je vais te dire : Hugo *connaît* la Bête d'Orléans. Et cette nuit, il va tout faire pour la protéger de ses chasseurs.

Justine arrondit ses yeux, mais Rose-Lune ne reste pas pour les regarder. Elle s'enfuit en courant.

« Attends, Lune !, crie Justine dans son dos ; c'est trop dangereux ! De toute manière, ce que tu dis, c'est pas possible ! Pour ça il faudrait que la Bête existe vraiment ! ».

Mais rien à faire ! Plus rien n'empêchera le Pierrot de retour de se faufiler hors du camp, souple comme le caoutchouc, rapide comme le vent, discret comme la souris.

* * *

Sortie des murs, Lune prend un instant pour souffler. Les premières étoiles piquent le velours du firmament et l'horizon seul, du côté d'Orléans, reste décoré d'une bande bleue qui tressaille encore de soleil. Dans sa hâte, la jeune fille n'a pas même pensé aux moyens dont elle userait pour défendre sa cause. Elle reste là, en plein milieu de la route, à mordre l'ongle de son pouce, quand elle aperçoit quelque chose qui la fait sursauter. Plus loin sur la droite, au-delà du *parking* et des semi-remorques, on entrevoit

la silhouette massive d'une belle moto, de respectable taille ! Plissant les yeux, Lune croit voir une ombre élancée à son côté. Elle se met à courir.

« Hugo ?, souffle-t-elle en bondissant près du garçon ; t'es encore là ?

-Ben et toi, qu'est-ce que tu fiches ici ?

-Non, toi d'abord !

-Qu'est-ce que tu fais habillée en Pierrot ?

-Tu vas me répondre ! Tu étais venu juste comme ça ! Tu passais, quoi ! T'avais rien à me dire, peut-être !

Lune campe ses mains sur ses hanches et penche la tête pour attendre, avec un air sévère, les justifications de Hugo. Qui ne viennent pas.

-J'écoutais les gargouillis du ruisseau avant de m'en aller. J'aime bien ce bruit. Ça me détend.

-Fais-moi croire ça !

-Je te jure que je suis là pour ça.

-Et ça ! Tu pensais m'en parler quand ?

Alors Lune exhibe son Smartphone. Le jeune homme s'en saisit et, fronçant les sourcils, se met au courant du contenu de la page *Web*. À la lueur de la clarté crue qui s'échappe de l'écran, Lune le voit qui blêmit ! Ses épaules retombent.

-Tu vas me dire que t'étais pas au courant ?

-Alors, c'est cette nuit que *ça* doit se passer..., gargouille Hugo, dont les traits transcrivent un sentiment indéfinissable.

-C'est '*cette nuit que ça doit se passer*' ?! Tu vois, tu étais au courant ! Sous-entendu, tu sais ce qui se passe, et tu restes là tranquille, pépère, à écouter gargouiller le ruisseau ! Je te signale que je suis plus ou moins la seule personne au monde qui partage ton secret, conséquence : si c'est pas à moi que tu confies tes problèmes, à qui d'autre tu veux le faire ?!

-Justement ! C'est ça le souci !

-Quoi ? Que je sois la seule à connaître la vérité ?

-Ça te place dans une condition délicate ; tu danses la valse avec le danger constamment, et ça c'est de ma faute. Excuse-moi de ne pas apprécier ! Je me figure la façon dont ta mère s'y prendrait pour m'étrangler si elle apprenait !

-Elle est un peu au courant. J'ai pas pu tout lui dire, mais je sais qu'elle a compris *qu'il se passe quelque chose*. Et puis, jamais ma mère t'étranglerait, elle est trop raffinée.

-Merci du soulagement.

-Et je t'ai déjà dit que la vie de banquiste, c'est justement ça : *flirter* avec le danger !, et même avec la mort ! Et chaque fois qu'on survit, on est victorieux !

-Sauf quand on ne survit pas, claque Hugo d'un air sombre. Il lâche un grand soupir, et se décide à faire quelque chose qui lui arrache visiblement le cœur. Soulevant le pan de sa veste, il va chercher une chose qui se trouve dans une poche intérieure :

-Je n'étais pas au courant que la traque devait avoir lieu cette nuit, je te le promets ; annonce-t-il avec une solennité un peu tremblante ; et je te promets aussi qu'au départ, j'étais venu ici dans l'intention de te montrer ça. Justement du fait que tu es la seule sur qui je puisse compter pour me comprendre. Mais en te voyant ici, dans ton élément ; et brillante sur la piste, j'ai eu des remords. Ta vie, c'est ici ! Toi et moi on ne se connaît que depuis quinze jours. Je n'ai pas le droit de t'embarquer dans mon histoire.

-Ça fait *seize* jours qu'on se connaît, et cette histoire, je m'y suis embarquée toute seule, je te ferais remarquer. ». Lune saisit par le coin la feuille pliée que le jeune homme lui tend. Hugo braque le Smartphone dans sa direction, pour l'éclairer, cependant que l'adolescente déplie le papier :

'De Montchênaie, cette fois ta fuite est achevée. Ce que tu nous as fait perdre, on te le fera payer, et tu le paieras cher. Viendra le jour où tu sauras ce que ça fait d'être rendu captif. On connaît ton secret ; à présent : on va te traquer.'

Lune se sent défaillir. Elle relit les quelques phrases, soigneusement écrites sur une page blanche, une fois, deux fois, puis elle retourne la feuille et la fait virer plusieurs fois comme s'il se pouvait qu'elle ait une face cachée :

-C'est quoi ? Une lettre anonyme ?, balbutie-t-elle à la fin.

-Trouvée sur le perron du Manoir hier matin.

-Mais, qui ?...

-Ça, c'est la grande question, mais toi et moi, nous avons notre réponse ! J'avais raison : l'autre nuit, au bord de l'étang, Cagnot a compris ce qu'est mon secret.

-Mais comment il a fait pour t'envoyer cette feuille ?!

-J'ai eu la Police aujourd'hui, et j'ai appris que Marcel Cagnot a reçu sa première visite avant-hier. Une femme est venue le voir, sa sœur, à ce qu'il paraît. Je suppose qu'il lui aura confié cette prophétie de malheur, et que c'est elle qui sera venue déposer la lettre au Manoir... Mais je ne peux rien affirmer.

-Qu'est-ce que tu crois qu'elle pourrait faire contre toi, sa sœur ?

-Je n'en sais rien. Mais que cette femme soit impliquée ou non, quelqueun est parvenu à monter un plan contre moi. Et j'ignorais que ce plan d'attaque consisterait à rameuter tous les excités d'Orléans et des environs pour les lancer à la poursuite du tigre !

Un frisson fait blêmir Lune :

-À TA poursuite !, corrige-t-elle, leur attaque consiste à lancer les excités des environs d'Orléans à TA poursuite ! Tant qu'on pouvait se dire que les gens allaient seulement chercher Orion, tout allait bien ! (Enfin, tout allait bien tant que tu te transformais pas). Mais avec ce qu'a compris ce Cagnot...

-Tu veux dire qu'ils pourraient profiter de la cohue pour chercher à m'attraper moi ? Moi, Homme, je veux dire ?

-Toi-Homme ou Toi-Tigre, ça m'est égal ! Parce que maintenant, ça leur est égal à eux aussi ! Ils vont chercher à t'attraper, c'est tout ! Et franchement, tu dois être beaucoup plus facile à attraper que ton tigre !

-Je ne parierais pas là-dessus.

-Alors qu'est-ce qu'on fait ? Tu vas t'en aller, hein ? C'est la meilleure chose à faire. Tu *dégages* et comme ça, eux, ils pourront pas t'avoir !

-Tu es gentille de proposer ça, déclare le garçon d'une voix attendrie ; mais je ne m'en tirerais pas de cette manière.

-Pourquoi ?! Tu vois une autre solution, toi ? Tu vas pas me dire que tu pense à l'honneur, au courage et à des trucs de ce genre ! T'as vu combien de commentaires il y avait sous l'annonce ? T'as vu combien de gens ont décidé de venir te chasser et Dieu sait quoi d'autre ?

-Je te garantis que si je pouvais partir, je le ferais. Les chasses au loup moyenâgeuses, c'est pas mon truc. Mais il y a un sous-entendu dans la lettre de menace que ces gars m'ont fait parvenir, Lune.

-Un sous-entendu ?! Où ça ! C'est rien que quatre lignes parfaitement claires, si tu veux mon avis !

-Moi, je le sens. Les trafiquants savaient que je pourrais m'éloigner d'Orléans sitôt que j'aurais pris connaissance de leurs intentions !, et ça, ça n'était pas dans leur intérêt. Si je m'en vais, par où Cagnot sera-t-il vengé ? Donc, si ma fuite n'arrangeait Cagnot en rien, pourquoi aurait-il pris la peine de me faire avertir des intentions de son groupe ?

-Alors ?

-Alors je crois qu'ils veulent me faire comprendre un truc. Si je ne me laisse pas

prendre, -si je me sauve, ou si je résiste-, ils dévoileront mon secret à tout le monde. Ils diront aux gens qui je suis moi, Hugo de Montchênaie, et ils leur diront qu'elle existe, la Bête d'Orléans ! J'ignore quels moyens ils utiliseront ; est-ce qu'ils avertiront les médias, est-ce qu'ils feront enfler la polémique sur les réseaux sociaux... Je n'en sais rien. Mais ce qui est évident, c'est que ma fuite ne servira à rien. On me retrouvera toujours. S'ils ne peuvent pas venger Cagnot pour avoir été arrêté par ma faute, les membres de sa bande *révéleront le secret de Orion.* ».

LA TRAQUE

« Quoi !? »

Rose-Lune bondit sur ses pieds, exactement comme si elle n'était pas déjà debout :

« Tu crois vraiment qu'ils feraient ça ?! »

-J'en suis certain.

-Faut que tu t'en ailles, le plus vite possible, et que tu ailles très loin ! Il faut pas qu'ils t'attrapent ! À aucun prix !

Hugo tourne lentement la tête vers Lune :

-Je ne peux pas prendre le risque que mon secret soit divulgué.

-On s'en *fout*, de ça ! Toi, tu seras loin de toute manière !

-Mais ma réputation me suivra à la trace, Lune.

-Parce que tu crois que quelqu'un va les croire de toute manière ?! Je te signale qu'un homme qui se métamorphose en tigre : *ça existe pas* !

-Regarde un peu tout ce qu'il y a comme monde qui est prêt à se lancer à la poursuite de la prétendue Bête d'Orléans ! Ce genre de légendes, -comme le mythe du

loup-garou, ou tout ce qui s'y rapporte-, ça fascine les Hommes !

-Du *bluff* ! Peut-être que la moitié de ceux qui ont répondu sur les réseaux ne viendront pas !

-Cagnot est intelligent. Un homme pareil ne devrait tout simplement pas détenir un secret comme le mien. C'est de ma faute, je n'ai pas été assez vigilant.

-C'était ça ou on mourrait tous noyés, -ce Cagnot y compris- alors question vigilance !

-Je ne parle pas de ce moment-là. Je parle de quand je suis entré dans le *box*. Jamais je n'aurais dû m'y prendre comme ça. C'était à ce moment-là qu'il fallait prévenir les autorités, c'est tout.

-Tu veux dire que c'est de ma faute ? -Lune avait tellement insisté pour qu'on s'occupe des brigands sans attendre...-

-Je veux dire que c'est de *ma* faute. Je savais ce que je risquais, je savais qu'entrer dans ce *box*, c'était compromettre mon secret, et je savais que je ne pouvais pas me le permettre. Cette affaire, ce n'est pas seulement la mienne. C'est celle de ma famille, et je n'ai pas encore compris ni comment, ni pourquoi ! Ce jour-là devant le *box*, j'ai compté sur ma force. (Sur celle du tigre, je veux dire). C'est ça mon principal problème depuis que je sais qu'*il* est là ; je passe mon temps à le fuir, mais j'ai conscience qu'en cas de coup dur, je pourrais compter sur son intervention... Si je n'y prends pas garde, ça me perdra. Et ça mettra en danger ceux qui m'entourent et qui sont de mon côté.

Derrière les jeunes gens, résonnent, assourdis dans la nuit, les bourdonnements de la musique du cirque, les rires qui fusent sous le chapiteau, les cris, et les applaudissements qui crépitent. Rose-Lune ne répond rien. Elle n'est pas sûre d'être d'accord avec ce que le jeune homme vient de déclarer, mais elle ne saurait expliquer la raison de son désaccord. Cette nuit est si belle, si tranquille ; il fait si bon se trouver là avec Hugo, quel dommage de gâcher un moment pareil à considérer les spectres de tant de problèmes à venir...

Comme s'il ressentait son attendrissement, Hugo se tourne vers Lune, et il reprend d'une voix plus basse, plus douce :

« Et puis, il y a le Manoir. N'oublie pas que je ne suis pas seulement un mystère pour ceux qui me côtoient. J'en suis un à mes propres yeux ; je suis un mystère que je dois élucider. J'ignore pourquoi ces choses m'arrivent, pourquoi cette malédiction a touché ma famille, combien de temps je dépendrai d'elle, et je ne sais pas non plus s'il est

possible que toute cette affaire se termine bien, ou s'il est possible que la malédiction soit vaincue. Les seuls indices dont je dispose se trouvent au Manoir ! Si je m'éloigne d'ici, non seulement je me prive de ces indices, mais je risque de les léguer à ces malfrats. Ils savent que c'est là-bas, mon Q.G. Si jamais l'un de ces hommes se décide à fouiller le Manoir, s'il découvre des choses comme, -par exemple-, le texte de la malédiction dans la bibliothèque, ils accumuleront tous contre moi des preuves accablantes. Tu vois, c'est à tout cela que je dois penser.

Alors, Lune sent une conviction traverser son esprit. Cette conviction, c'est comme une colonne de feu qui l'habiterait. Elle se tourne vers le jeune homme et serre les poings :

-Dans ce cas, tu dois les avoir à leur propre jeu. Puisque Cagnot et sa bande ont résolu de te piéger, 'faut les avoir à ton tour ! On a qu'à profiter de cette nuit. 'Faut retourner au Manoir, et essayer de découvrir s'il y a dans les parages un des trafiquants qui rôde ; alors, ce sera nous qui le prendrons en chasse, ni vu ni connu. Avec un peu de chance, il finira par nous conduire au repère de sa bande, et on pourra tous les dénoncer. Ça sera toujours ça de pris !

Rose-Lune sent que Hugo redresse les épaules, et elle sent l'admiration vibrer dans son silence :

-C'est exactement ce que j'avais pensé faire, finit-il par décrocher.

-C'était ça ton plan ?

-C'était plus une idée.

-Cool ! Au fait, t'as toujours pas découvert à quoi sont dues tes transformations ? Je veux dire, t'as rien trouvé qui explique pourquoi Orion arrive quand il arrive, ce qui provoque sa venue ? -Hugo balance la tête pour dire 'non'-. Et les odeurs ? T'as rien senti sur la lettre anonyme ?

-Rien à faire ! Le papier, c'est neutre. Ça boit tous les parfums, ça les mélange, ça les rend... Je n'ai repéré qu'une vague mais tenace fragrance de violette.

-Bon, tant pis. On a qu'à y aller.

Lune se dirige vers la moto, dont elle ouvre un des coffres. Elle en sort un casque et des gants ; le casque, elle le passe sur sa tête, les gants, elle les tend à Hugo :

-Tiens ! Et arrête de faire cette tête. Je sais à quoi tu penses ! Tu préférerais que je reste ici ! Il va falloir t'y faire, pourtant : maintenant, je fais partie du jeu, que tu le veuilles ou non. On sera pas trop de deux.

Avec des gestes posés, Hugo referme le coffre, récupère la clef qu'il avait laissée dessus, la passe autour de son cou (elle pend au bout d'une chaîne à maillons-boules), et enfle les gants :

-C'est *O.K.*, annonce-t-il, en enfourchant l'engin, cette fois privé du *side-car*, assieds-toi, et accroche-toi à moi.

Lune s'exécute et, tandis que Hugo met en marche le moteur, elle lance :

-Et puis, tu peux être rassuré ! Cette fois, il y a vraiment quelqu'un qui est au courant de mon escapade !

-C'est bon, tu es prête ?

-*Ready, man !* Vas-y, je suis prête !

-Attends, Lune ! Ça veut dire quoi, ça, '*cette fois*, quelqu'un est au courant' ?!

-Roule, roule ! », s'exclame Lune en étouffant un rire. L'énorme cylindrée ronfle et elle se met en route, glissant comme de l'eau sur de l'huile. Lune se blottit contre Hugo, les mains serrées sur son blouson de cuir.

* * *

« *La vache*, c'est pas vrai ! ».

Hugo, un pied à terre, lâche ce semblant de juron sous le coup de la stupeur. Les yeux agrandis par l'horreur, Lune a le sentiment que ses articulations sont rouillées.

Dans les rues limitrophes de Saint-Jean-de-Braye par lesquelles ils viennent de passer, (des rues isolées), Hugo et Rose-Lune ont croisé des groupes de gens qui marchaient dans la nuit, éclairés par des lampes-torches. Certains portaient des rouleaux de corde passés sur l'épaule, et avec des frissons, Lune avait compris que la propagande sur Internet avait *vraiment* marché ! Excités par les incidents constatés dans les environs ces dernières semaines, -marques de griffes géantes retrouvées à divers endroits, énorme silhouette aperçue dans la nuit, hurlements terribles entendus par de nombreux témoins-, les gens sont sortis de chez eux avec l'intention de traquer et d'attraper la Bête. Pour beaucoup, ce doit être un jeu, un jeu de peur et de curiosité, dans l'attente du frisson et la nuque froide... Ce doit être comme choisir d'emprunter le train-fantôme dans une foire.

En revanche, ici, juste à côté du Manoir, les choses sont différentes. À peine Hugo et Lune se sont-ils engagés dans la ruelle, qu'ils ont été forcés de repérer ces torches, -de vraies torches !-, qu'on a plantées devant la propriété et qui, toussant une fumée épaisse,

éclairaient d'une lueur fauve les murs du parc.

Auprès de ces lumières, des dizaines de personnes sont rassemblées. Devant les grilles de la propriété ! Toutes, groupées en rangs serrés, elles portent une lampe électrique ou un flambeau. Sur des tables de fortune, on peut deviner que les forbans ont réuni du matériel qu'ils comptent distribuer, des cordes ?, des plans ?, peut-être aussi des armes... La vision est cauchemardesque.

Hugo enlève son casque, et le passe sur la poignée de son guidon :

« Je t'avais dit qu'ils savaient que c'est ici mon Q.G. Lune hoche la tête.

« On va descendre la moto un peu plus loin ; poursuit le jeune homme ; on la laissera dans le bois, et on remontera se mêler à la foule. Je voudrais bien savoir si quelqu'un s'est permis d'entrer dans le Manoir. Mais avant ça, on va se renseigner un peu sur ce qui se passe ici. ».

Hugo donne un coup d'accélérateur, et la moto bondit en rugissant jusqu'au point où se trouve le gros du groupement. Hugo ralentit alors et, mettant un pied à terre, il lève la tête d'une façon de dire : *'Je veux parler à un responsable.'*

La foule s'étale sur les côtés. Il sont une cinquantaine d'hommes, portant sur leurs visages des expressions froides et butées, cruelles parfois, qui ne sont pas de bon augure. Un mouvement se fait alors dans le groupe, et un des hommes s'avance. Comme par un fait exprès, celui-là n'a rien à voir avec le type *'guerrier'* ou *'gros dur'*, prétendu par les autres. C'est quelqu'un d'assez jeune et de vif, qui aurait presque un air avenant. Chose qui n'empêche pas Lune de se demander si c'est bien vrai que plusieurs siècles ont passé depuis le Moyen-âge. Elle n'aime pas le sourire que leur adresse ce gringalet, ni l'allure brute que lui donne la torche enflammée qu'il tient à la main.

« Bonsoir, l'ami ; commence le gringalet d'une voix mielleuse, s'adressant à Hugo ; veux-tu te joindre à nous ? *'Le Loup'*...

L'autre se tait et, scrutant de ses yeux luisants et fouineurs le visage de son interlocuteur, il semble attendre quelque chose. Hugo ne bronche pas et Lune, soudain, comprend ce qui se passe :

- *'Aux Bois' !'*, s'exclame-elle. *'Le Loup aux Bois'*, c'était le mot de passe qui, d'après les termes de l'annonce lancée sur Internet, devait permettre aux différents chasseurs de se reconnaître entre eux ! Le gringalet hoche la tête d'un air satisfait.

-Encore des volontaires ! C'est très bien. De nos jours il faut que les hommes, -les vrais hommes-, reprennent les choses en main. Si on attend après la Police ou l'Armée

pour nous protéger ! Il faut s'emparer de cette Bête avant qu'elle fasse du dégât, régler les choses comme on les réglait autrefois ! Quand elle aura enlevé une de nos femmes, ou dévoré un de nos enfants, ce sera trop tard ! Par contre, la moto, pour le style c'est correct, mais cette nuit ça le fait pas. On tient pas à être repérés par les bourgeois du quartier d'à-côté. Les mots d'ordre sont '*discretion*', '*rage*' et '*célérité*'. Descendez la route qui est là, allez vous garer, et remontez. On vous donnera ce qu'il faut. Départ dans dix minutes !

L'homme va pour s'éloigner de la moto, quand il approche sa torche du visage de Rose-Lune :

« Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-ci ? Il est pas un peu trop jeune pour participer à une traque ? Tu devrais pas être au lit, toi ?

Ce ton méprisant électrise Lune :

-Et pourquoi pas avec un biberon, tant que vous y êtes ?!, rétorque-t-elle du tac-au-tac ; si vous avez le droit d'être ici, j'en ai le droit aussi ! ».

L'individu éclate de rire et fait un pas en arrière. Lune lui décoche un regard sombre, signe qu'il est désormais dans son collimateur, et Hugo démarre. La moto file sur la pente, quand Hugo lève son pouce sur le côté. Façon de féliciter Lune pour sa conduite appropriée, pour le mot de passe et pour sa répartie. Bientôt la moto entre sous les branchages du bois qui encercle la route. Quelques voitures et quelques *scooters* sont garés là, preuve que tous ces gens ne sont pas venus jusqu'ici à pied. Hugo ralentit, à la recherche d'une place pour garer sa moto quand soudain, une lumière aveuglante jaillit sur son côté droit. Une voiture, rangée perpendiculairement à la route, n'est pas vide, apparemment. Quelqu'un vient de mettre le contact, et d'allumer les phares, plein-feux, braqués sur la moto.

« Qu'est-ce qu'il veut, celui-là..., grommelle Hugo. Un pressentiment oppresse la poitrine de Lune. Hugo avance, quand brusquement, un autre phare jaillit dans la nuit, sur la gauche cette fois. Un deux-roues. Celui-là ne s'est pas juste allumé qu'un autre flamboie à son tour, et brusquement, deux autres sur la droite ! Moteurs grondant et phares braqués font penser à des bêtes sauvages, le souffle rauque, les yeux luisants, qui se seraient rassemblées pour donner la chasse à un ennemi commun. Le garçon baisse les gaz et se penche vers Lune :

« L'opération était mieux préparée qu'on ne l'a compris !, crie-t-il pour couvrir le ronflement des moteurs ; ils nous ont repérés ! On s'est fait avoir ! Ils savent que j'ai un rapport avec le tigre. Prions qu'ils ne sachent pas *lequel*. Accroche-toi, Lune ! 'Va y avoir

du sport ! Surtout, ne me lâche pas ! ».

Rose-Lune hoche la tête. L'adrénaline rend son sang plus fluide et l'air qu'elle respire plus léger ; de petites bulles éclatent dans sa tête.

Pendant quelques instants, sous les feuillages, les engins tressautent, et progressent par à-coups, centimètre par centimètre ; on ignore si leurs conducteurs font monter la pression, ou s'ils craignent d'ouvrir les hostilités.

Hugo au contraire ne bouge pas. La voiture est presque totalement engagée sur la route, derrière la moto, quand Lune crie :

« Fonce !!! », et Hugo, qui devait sentir les choses comme ça, met les gaz. Son moteur à lui ne gronde pas, il rugit ; la moto se cabre, et moins d'une seconde plus tard elle file à toute allure sur l'asphalte qui défile.

La petite route est heureusement déserte à cette heure-ci, et Hugo commence par mettre autant de distance qu'il peut entre ses poursuivants et lui. Dans les premières centaines de mètres, les autres sont tellement *largués* que Lune, tournant la tête, ne peut même pas les apercevoir. Pour l'instant, pas d'itinéraire à choisir, la route file droit et ne croise aucune intersection, mais bientôt les choses se compliquent. On arrive en vue d'un bourg et Hugo est matériellement obligé de ralentir. Alors la voiture le rattrape. En revanche, plus de trace des deux-roues.

Aux lumières orangées des réverbères, Lune, le cœur battant, remarque que cette voiture est bleue. Elle pourrait jurer qu'il s'agit du véhicule qu'elle avait vu quitter le Manoir en trombe, la toute première fois. D'ailleurs, ce serait logique. Pendant que la jeune fille se fait ces réflexions, Hugo conduit d'une main de maître. Brusquement, il se décide à emprunter une ruelle qui oblique sur la droite ! La voiture crisse des pneus, le temps qu'elle manœuvre pour s'engager dans une rue comme celle-ci ! Mais le répit est de courte durée. Devant la moto, un phare jaillit de nulle part. Un deux-roues barre le passage...

Heureusement pour les jeunes gens, une autre ruelle se profile, que Hugo a le temps d'emprunter. La moto file entre des murs si rapprochés que Lune sent un air compact lui fouetter les épaules, et son costume de Pierrot virevolte. Quand Hugo débouche à l'autre extrémité, ça lui fait l'effet d'un saut dans le vide. Instinctivement, Hugo oblique sur la droite mais un autre deux-roues l'attend à ce tournant. Le jeune homme fait virevolter sa lourde moto sur un quart de tour et les pneus patinent... Encore un guetteur dans cette autre ruelle !

La tactique devient évidente. Hugo et Lune parviennent à la même conclusion : ils ne trouveront d'échappatoire que s'ils regagnent la grand' rue. C'est justement ce que semble attendre la fameuse voiture, qui patiente à l'angle. Hugo se met à l'arrêt. Il se penche vers Lune :

« C'est ce que je craignais ! Les deux-roues sont des rabatteurs ! On nous oblige à aller là où le veut le conducteur de la voiture. Chaque fois qu'on dévient du trajet, les autres surgiront pour nous barrer la route. On nous conduit direction Chartres.

-Je savais qu'il me revenaient pas, ce type et ses yeux de fouine ! Ce qu'il y a, c'est qu'ils savent pas à qui ils ont affaire !

Hugo plisse les yeux d'étrange manière, et Lune frissonne de plaisir quand elle comprend à *qui* ces yeux redoutables lui font penser. À Orion, bien sûr. La ressemblance est flagrante !

-En effet, ils ne savent pas à qui ils ont affaire. Ils veulent savoir si j'ai l'instinct félin ? Ils vont être servis ! Prie pour que leur itinéraire incluse une voix droite !

-O.K. ! ».

Au moment même où l'on commence à se demander, dans le village de Marigny-les-Usages, ce qui peut bien se passer à pareille heure de la nuit, (des lumières s'allument aux fenêtres de la placette), Hugo fait mine de capituler, et conduit sa moto sous le nez de la voiture bleue.

Commence une équipée extraordinaire. On traverse d'autres bourgs et d'autres villages. Les motos de *cross* s'entêtent à choisir les rues transversales. Bien des fois cependant, elles sont en sous nombre, et Hugo pourrait opter pour un chemin de traverse. Mais voulant éviter de provoquer un incident, -qui pourrait être un accident-, le jeune homme file droit.

À l'issue de ce jeu de piste, la voiture assaillante fait comprendre à Hugo qu'il doit rejoindre la départementale 2020, à la sortie de Saran. La moto s'engage sur la large voie avec un tressaillement, et Lune remarque que tous les engins de *cross* ont suivi le mouvement. Rangés comme les membres d'un essaim meurtrier, ils suivent la reine : la voiture bleue. La jeune fille en dénombre dix.

Hugo commence par se montrer très sage. Presque trop sage, il roule à une allure telle que Lune entend les moteurs des poursuivants piaffer comme les chevaux du cirque quand ils réclament après la piste ! Elle se mord la lèvre : Hugo est en train de faire enrager ses chasseurs ! Le manège dure pendant quelques minutes mais bientôt, la

départementale 2020 se trouve bordée par les derniers sursauts de la forêt d'Orléans. Sur les côtés se dressent de petites collines plantées d'arbres. Soudain, sur la voie de gauche, apparaissent des lueurs. Une voiture ! Le groupe va croiser une voiture ! Instinctivement Lune tourne la tête : derrière elle, la voiture et les motos, -si elles ne veulent pas être repérées par l'autre véhicule-, sont obligées de prendre des distances, non seulement entre elles, mais également entre leur proie et elles ! C'est magique à voir ! Les deux-roues s'égrainent comme des étoiles parsemées. Alors, Lune sent quelque chose qui la fait frémir : Hugo qui vient de saisir sa main. Il l'a serrée très fort, et l'a tirée en avant, obligeant la jeune fille à se plaquer contre lui. C'est aux poches de sa veste de cuir que Rose-Lune peut se tenir à partir de maintenant. Alors Hugo accélère.

'T'es trop génial !', voudrait crier Lune en sentant dans son ventre le creux vertigineux que provoque l'accélération. C'était l'occasion que Hugo attendait ! En prenant de la vitesse si brusquement, il joue de l'effet de surprise. Par ailleurs, tant que la voiture d'en face ne sera pas passée, et n'aura pas disparu dans la nuit, les assaillants n'oseront pas riposter ! Voilà qui donnera aux traqués une avance considérable.

En trois secondes, Hugo a croisé le véhicule providentiel. Il fait filer la moto, et un goût de liberté prend Lune à la gorge. Par chance la départementale dessine à cette hauteur une butte ; cette butte une fois dépassée, Hugo et Lune seront passés hors du champ de vision de leurs poursuivants ! Hugo l'a bien compris. Il franchit ce relief, roule pendant un peu de temps et enfin, sans crier gare, -à la stupeur de sa passagère-, il oblique !, oblige adroitement sa moto à franchir l'ornière qui sépare la route du rebond de la forêt et, dans un rugissement terrible de son moteur, conduit la grosse cylindrée à l'assaut de la colline boisée ! Une sueur froide coule dans le dos de Lune. À la lueur du phare elle voit apparaître les reliefs du tapis de feuilles mortes que la moto est en train de fouler ; fournissant tous ses efforts pour ne pas basculer en arrière, elle remarque les arbres qui défilent au dernier moment, et même elle, une artiste habituée aux prises de risque les plus époustouflantes, se demande comment s'y prend Hugo pour manœuvrer ce lourd engin sur cette pente rude et glissante sans déraiper, sans foncer dans un arbre, sans décrocher, chaque fois qu'il en évite un.

Bientôt le sol s'aplanit devant les fugitifs, il se remplit des creux et des bosses qui caractérisent les forêts sous un tel climat. Hugo zigzague, et finit par immobiliser la moto derrière trois arbres groupés. Il se met tout juste à l'arrêt que Lune bondit de son siège et enlève son casque. Hugo descend à son tour, et la moto s'affaisse dans les feuilles mortes

comme un gros animal blessé :

« T'es pas fou, qu'est-ce que t'as fait ?!, s'exclame la jeune fille ; on avait une occasion de prendre une avance suffisante pour les *semer* ! Pourquoi t'es entré dans la forêt ?!

-Ici, nous sommes cachés, répond Hugo avec quelque difficulté ; ils ne nous verront pas. Mais ils auront vite fait de repérer qu'on a quitté la départementale.

-C'est ce que je disais, oui !

-Ça signifie qu'on n'a pas beaucoup de temps, et on va avoir un problème.

Hugo prononce ces derniers mots en haletant et soudain, il se courbe, comme s'il était pris d'une violente crampe d'estomac.

-Hugo ? Ça va ?

Sincèrement inquiète, Lune pose sa main sur le bras du garçon, mais il se dégage, et avec des gestes saccadés, presque rageurs, il ôte sa veste en cuir. Puis, courant et se traînant à la fois, il gagne l'avant de la moto, dont il a laissé le phare allumé. Lune le suit à la trace... Le jeune homme relève la manche de sa fameuse veste d'époque, et celle de sa chemise, sur son bras gauche. Il devient évident qu'une violente douleur le tenaille. Il glisse son bras dans la lueur dorée. Sourcils froncés, Lune se penche.

Elle peut voir, sur son bras, la marque mystérieuse. '*Animus*'. Brusquement elle tressaille. Sous ses yeux, fantastiques et irréelles, les lettres se mettent à bouger ! Non pas la majuscule ornée, non pas les premiers caractères, qui restent figés. Mais le '*m*' est agité d'un frisson et le '*a*' se métamorphose totalement ! Subtilement, comme si les traits étaient des racines animées qui se mouvaient lentement et que, remplis de vie, ils aient décidé de créer un autre dessin... Tout autour de la marque, il y a une rougeur étrange, constellée de minuscules paillettes brillantes qui s'agitent.

Saisie par l'émotion, Lune ne quitte pas le phénomène des yeux. Il a dû se passer trente secondes, et '*Animus*' est devenu '*Animal*'. Alors soudain, dans la forêt, l'air se fait plus froid, et le silence s'entrecoupe de bruits bizarres et inquiétants. Les feuilles mortes crépitent sur le sol. Les branches tombées claquent ; les fourrés et les taillis froufroutent. Les arbres frémissent et les feuilles cliquètent comme des losanges de métal agités par le vent. C'est comme si le bois était un être doué de mouvement et qu'il s'ébrouait ; comme si les animaux qui le peuplent bougeaient tous en même temps, et dans un but commun. Sur la peau de Lune les poils se hérissent ; l'atmosphère est soudain si mystérieuse, tellement mystique, qu'elle n'ose plus bouger ni respirer. Stupéfaite, émerveillée et

inquiète en même temps, elle lève les yeux vers la cime des arbres, silhouettes sombres et crochues dressées fantomatiques dans la lueur poudreuse du phare, et elle tend l'oreille.

Au bout de quelques instants cet immense murmure de la forêt s'apaise, et la colline, comme si elle avait frissonné avant de se rendormir, rentre à nouveau dans le silence. Un silence plus profond, plus compact que celui qui précédait. Alors la jeune fille baisse les yeux, et elle découvre que Hugo s'est affaissé à ses pieds.

« Hugo ! Le garçon relève la tête. Il halète comme un chien essoufflé. Sa respiration est devenue rauque et, Rose-Lune croit voir ses prunelles luire comme celles d'un félin.

« Hugo, ça va ? Ton bras ?

-Ni le bras ni le reste !, articule Hugo dans un drôle de gargouillis. Mais ses yeux sourient à Lune, pour l'encourager. Pourtant s'annonce une mauvaise nouvelle. Du côté de la route, on entend rugir des moteurs.

« Ils ont dû faire demi-tour, souffle Hugo, quand ils ont réalisé qu'on ne pouvait pas avoir pris tant d'avance. Écoute ! Ils ralentissent. Le temps nous est compté. Si j'ai pu monter ici avec ma bécane, imagine ce qu'ils pourront faire avec leurs engins !

-Vite ! Il faut éteindre le phare !

Mais la main de Hugo, moite et brûlante, s'abat sur le bras de Lune :

-Non ! Attends.

Le jeune homme se redresse au prix d'un terrible effort. Il gagne l'arrière de la moto, défait la clef qui pendait à son cou, et ouvre un des coffres à bagages. Intriguée, Lune le suit d'autant que le garçon lâche un mot de temps en temps :

« Attends... Je crois avoir... découvert... Sinon toutes les raisons... du moins... une de celles... qui me conduisent... à passer de Hugo à Orion.

-Ah ?!

Hugo s'est baissé, il trafique quelque chose près de la roue arrière de son engin.

-Oui. Passe-moi ton téléphone.

Lune s'exécute.

-C'est quoi, alors ? Qu'est-ce qui fait venir Orion ? L'adrénaline ?

-Pas seulement... Tiens, assieds-toi là.

Obnubilée par l'idée de ne pas perdre une bricole des révélations que Hugo fait à demi, Lune ne pense pas à s'interroger sur le motif de ses actions. Elle commence à s'accoutumer aux situations qui la contraignent à écouter dans l'urgence ce que lui

demande le propriétaire du Manoir ! Elle s'assied :

-Quoi, alors ?! Tu parles, oui ? C'est pas le moment de faire durer le suspense !

Hugo fait mine de s'asseoir, lui aussi. Plus exactement, il plante un genou en terre :

-L'une des raisons qui font que je me métamorphose... Celle que je viens de comprendre, et qui m'apparaît... comme la plus valable de toutes, -si je devais toutefois en découvrir d'autres-... C'est que le tigre arrive quand quelqu'un... à qui je tiens, quand une personne qui compte pour moi... court un grave danger.

Lune prend sa respiration pour faire un commentaire, -alors la voilà, cette explication !, si simple en somme, tragique et romantique...-, quand son souffle se change en cri d'angoisse :

-Eh ! Qu'est-ce que tu fais ?!

Ce que fait Hugo, c'est qu'il referme sur Rose-Lune, enserrant son torse et ses bras, l'énorme chaîne antivol qu'il avait sortie quelques instants plus tôt du coffre de sa moto ! Tout en parlant, cette chaîne, il l'a passée dans la roue, puis il a fait s'asseoir Lune, et tout en lui parlant encore, il vient de refermer le cadenas, enchaînant la jeune fille à sa moto ! Un frisson d'effroi secoue la colonne vertébrale de Lune de bas en haut :

« Ça va pas, t'es malade ! Pourquoi tu fais ça ?!

Occupé à vérifier que le cadenas est bien arrimé, Hugo ne répond pas. Lune se met à battre des pieds :

« Hugo, détache-moi ! T'as intérêt à me détacher, t'entends ? Tu m'as déjà enfermée dans la bibliothèque, tu vas pas recommencer ! Je te jure que ça va mal aller pour toi si tu me joues un tour pareil !

-Je ne te joue pas de tour, rétorque Hugo, -pâle, cerné, les tempes en sueur mais l'œil farouchement décidé-, je réponds à ma vocation ! Je viens enfin de comprendre que la venue du tigre peut tourner en bénédiction ! Si je me transforme chaque fois que quelqu'un à qui je tiens est en danger, ça signifie que la malédiction peut produire de bonnes choses ! Je ne fais que te protéger, et mettre un terme à toute cette histoire.

-Quelle *histoire* ?! Qu'est-ce que tu vas faire ?!

-Regarde, je passe la clef du cadenas autour de ton cou. C'est la même que celle des coffres de la moto. Et je pose ton Smartphone ici, à cinq centimètres de ta main. Souple comme tu l'es, je suis sûr que tu parviendras à l'attraper. Sitôt que tu seras seule, appelle César, et dis-lui où tu es. Tu as compris ?

Sur ce, Hugo se relève. Lune sent un vent de panique lever un ouragan dans son cœur :

-Attends ! Hugo, t'en va pas ! Me laisse pas, s'te plaît ! Je veux venir avec toi ! Je veux t'aider !

Mais Hugo a l'air d'un robot ; insensible à ces cris, il s'assure que tout est en ordre, et il s'éloigne. Et voilà les engins de *cross* qui se lancent à l'assaut de la colline. La traque reprend. Décidément, ces trafiquants sont des gens déterminés ! Quelle haine peut les animer, pour les décider à faire des choses pareilles ? Hugo entend ces ronflements hargneux, lui aussi. Il tourne la tête. Un fol espoir gonfle le cœur de Lune comme le vent la voile d'un voilier ; si Hugo s'en allait éteindre le phare, et revenait auprès d'elle ?

Mais à la stupéfaction de la jeune fille, le garçon s'éloigne dans le faisceau lumineux. Déjà il escalade la pente d'une butte derrière laquelle il disparaîtra dans un instant ; il y va au pas de course.

« Hugo ! Reviens !, crie Lune d'une voix changée par l'angoisse ; la lumière va nous faire repérer ! Il est pourri, ton plan ! ».

Les assaillants se rapprochent et, avec l'énergie du désespoir, Lune se démène pour se dégager. Elle se fait penser à Ananas la première fois qu'elle avait voulu lui passer son boléro doré. Soudain pourtant, elle se calme. Un trait d'horreur vient de glisser dans son esprit : elle y voit brusquement où tout était opaque. D'abord elle avait cru que Hugo souhaitait faire d'une pierre deux coups. En enchaînant Lune à la moto, il voulait la protéger, et en s'éloignant d'elle, il évitait peut-être de se transformer. Mais ça ne tient pas debout : plus Hugo s'éloigne, *plus elle est en danger* dans cette vaste forêt, prisonnière, en pleine nuit ! Surtout si le phare de la moto reste allumé, semblant briller pour que ses poursuivants la repèrent !

En immobilisant Lune, certes Hugo évite qu'elle ne prenne plus de risques. Mais il compte bien s'assurer, l'espace d'un court instant, qu'elle soit mise en danger, par la faute des trafiquants, qui ne manqueront pas de la découvrir. Alors, si Orion est vraiment le protecteur des amis de Hugo, ce dernier sera obligé de se métamorphoser. Pétrifiée, la jeune fille reste le souffle coupé. Que voulait dire Hugo ? Pourquoi veut-il faire surgir Orion, au nez et à la barbe de ses poursuivants ?!

Le garçon a disparu derrière la butte depuis près d'une minute quand le bruit rageur des motos de *cross* devient insupportable ; les engins surgissent telles des furies au détour du bosquet et, dans un bruit d'enfer, s'immobilisent autour de Lune en pétaradant.

Enchaînée à la moto de Hugo, ébranlée, Lune voit les regards des assaillants qui scrutent les alentours, et qui se posent sur elle, avec une moquerie dubitative. Deux des engins comptent un conducteur et un passager ; elle en déduit que les deux personnes qui occupaient la voiture bleue ont été prises en croupe au pied de la colline boisée, à moins qu'elles n'aient réquisitionné deux des motos, obligeant leurs conducteurs à s'installer derrière quelqu'un d'autre.

Aucun des individus ne retire son casque, mais plusieurs d'entre eux, couvrant de la voix le hoquet des moteurs, se mettent à railler la captive, insinuant tout particulièrement que Hugo avait dû en avoir assez de *le* traîner dans tous les coins.

« Vous vous prenez pour des dieux qui décident, et vous êtes rien que des moustiques attirés par une lampe en pleine nuit ! Je vous signale que rire du malheur des autres, c'est attirer le malheur sur sa propre tête !

-Écoutez-*le* c'te gosse qui se prend pour un donneur de leçons !

-*Le gosse* se fiche de votre avis ; cette phrase, je la tiens de ma mère, et vous êtes mal tombés parce que ma mère, elle a toujours raison ! ».

Les rires roublards ne font que redoubler sur cette affirmation, quand un brusque silence éteint les bavardages. C'est comme si les regards des motards avaient été aimantés d'un certain côté. Enchaînée comme elle l'est, Lune est obligée de se contorsionner pour prétendre voir ce qui se produit. Elle y parvient, et de petites billes glissent le long de son échine : formidable, plus gigantesque que jamais, campé sur le sommet de la butte, se tient Orion.

L'adolescente se mord la lèvre inférieure jusqu'au sang. Alors, elle avait raison. Ce que voulait Hugo, c'était se transformer : pour conduire les assaillants loin d'elle ! Et cette ruse ne pourra que fonctionner. Les chasseurs poussent un cri de stupeur où se mêlent la crainte et l'admiration ; et tous, ils braquent leurs phares vers le félin géant. Orion est magnifique. Ses yeux luisent comme deux *lunes* vertes ; ils ont l'air de dire : '*Rien ne peut m'atteindre, je suis un Protecteur*'. Mais le cœur de Lune se serre quand il découvre ses crocs d'un air de défi. Il siffle sa colère, et semble en vouloir tout particulièrement à l'individu qui s'est mêlé de se gausser de Rose-Lune. Alors il se retourne, et dans un mouvement d'échine, disparaît derrière le relief. C'est le signal.

Les motards mettent les gaz, et semblant oublier la jeune captive, s'enfuient dans le noir. Affolée, Lune suit aussi longtemps qu'elle le peut la lueur de leurs phares qui tressautent dans la forêt ; le bruit de leurs moteurs qui pétaradent. Quand c'est fini, quand

elle ne voit plus rien, faisant montre d'une détermination et d'une précision parfaites, elle s'étire pour saisir son Smartphone. Glissant l'objet vers elle et le bloquant contre sa jambe, d'un doigt, elle active le menu, puis la fonction haut-parleur. Elle trouve César dans ses contacts.

« César, César !, crie-t-elle dès le fameux dé clic ; je suis dans la forêt ! Hugo s'est transformé pour me protéger et il m'a enchaînée à sa moto, mais ils vont l'attraper ! Ils lui courent après et s'ils le coincent : ils vont lui faire du mal ! ».

FACE À FACE

Lune a beau tendre l'oreille, retenir sa respiration, il n'y a plus moyen d'entendre quoique ce soit dans la forêt. Pendant une vingtaine de minutes, Orion avait déjoué les assauts de la traque ; l'adolescente ne l'avait pas vu, mais elle n'avait cessé d'entendre pétarader les moteurs qui filaient à sa poursuite. Le fait qu'il fasse nuit est à la faveur de la Bête, pas à celle de ses chasseurs. Depuis un quart d'heure pourtant : plus rien. La hantise de Lune, c'est que les trafiquants soient parvenus à encercler le tigre pour le forcer à fuir dans une direction précise. Son espoir, c'est que ce soit le félin qui ait mené la barque, et obligé ses chasseurs à le suivre. Qui sait s'il ne leur a pas faussé compagnie ?

Et cet antivol qui ne bouge pas d'un pouce ! La faute aux contorsions que Lune a additionnées dans le but de se libérer, les maillons lui rentrent dans la chair, et elle n'en peut plus de s'impatienter.

« Allez, César, dépêche ! Un pneu rugueux dans le dos et des fourmis dans les jambes, j'en ai assez. 'Y avait plus de confort dans le *box* ! ».

Pour ne pas accroître sa nervosité, Lune utilise une bonne vieille technique de

cirque. Elle focalise son attention sur un point précis. En l'occurrence, ce point précis, c'est celui du texte mystérieux que Hugo dit avoir découvert dans la bibliothèque de son Manoir.

*‘De Montchênaie, de père en fils et de fils en père,
Subira, pour son affront, la malédiction.
De père en fils et de fils en père,
L'Homme et la Bête cohabiteront.
Mais celui qui pourra apprivoiser toutes les bêtes de la Terre,
Pour lui et pour les siens, brisera la porte de la prison.’.*

Ces vers, Lune les connaît par cœur. Depuis qu'elle a appris la vérité, bien des fois elle les a médités ! Ils lui font l'effet d'une ritournelle, d'une musique étrange dont le refrain tournerait à l'infini. Quand elle y pense, des impressions contraires se heurtent comme pendant un orage, il y a dans sa gorge une odeur de vieux château : de la pierre froide, des braises rouges, de la cire, des boiseries huilées, des tapis poussiéreux.

« *‘De Montchênaie, de père en fils et de fils en père’*, ça c'est plutôt clair. *‘Subira, pour son affront, la malédiction.’*. Pas trop difficile de savoir ce que c'est, la Malédiction ! Mais, l'affront ? Qu'est-ce que c'est ? C'est ça, qu'il faudrait savoir... ».

Soudain, la jeune artiste tressaille. Elle s'est tellement habituée au calme surnaturel qui règne dans cette forêt depuis que Hugo y est entré, qu'elle avait oublié qu'il pourrait s'y faire du bruit ; et pourtant ! Un bruissement, comme un frottement des feuilles sur la terre, comme... des pas sur les branches tombées, résonnent dans les airs ! Pas de doute. Quelque chose approche, dans l'ombre de la forêt, et vient vers Lune ! L'adolescente raidit ses muscles. Instinctivement, elle regarde en arrière, vers le phare qui jette un grand faisceau doré. Elle se surprend à espérer voir Orion surgir au sommet de la butte, et se houspille :

« Eh, ma fille ! *‘Faudrait pas oublier d'où tu viens ! Sous prétexte que ce tigre t'a sauvé deux fois la vie, tu vas pas te mettre à attendre qu'il vienne te chercher chaque fois qu'il y a un os ! Réfléchis. Quels animaux peut-il y avoir dans une forêt de ce genre, -à part des tigres géants qui sont en fait des hommes pris sous le coup d'une Malédiction ancestrale-. Des lapins. Des hérissons. Des renards, sûr. Des écureuils. Des sangliers ? ».*

Le chuchotis des feuilles se rapproche. Alors brusquement, une idée se fait jour dans la tête de la prisonnière : elle écoute bien, elle écoute mieux ces bruissements dans

le silence, et elle commence à percevoir des gémissements répétitifs ! Saisie par une inspiration subite, elle lance dans les airs un sifflement typique. Aussitôt, les bruits de pas s'intensifient et moins de quinze secondes plus tard, Lune voit surgir une silhouette qu'elle connaît bien :

« Pacha ! ».

Le berger-allemand se précipite sur Lune, et il lui fait la fête, sautant d'un côté et de l'autre de ses jambes. Cinq secondes passent, et une autre silhouette se faufile aux côtés de la jeune fille. Mandarine, la petite *cocker* ! C'est elle qui gémissait, à la recherche de l'adolescente perdue. quelque chose se faufile alors dans le cou de Lune :

« Ananas ! T'es là, toi aussi ?! ». Arrivé perché sur le dos de la chienne, le ouistiti est fou de joie de retrouver sa maîtresse. Il pousse une chansonnette de piaillements aigus, et a vite fait de repérer la chaîne, qui ne lui plaît pas du tout.

Quelle douceur de n'être enfin plus seule dans cette forêt trop calme !

« César ! César, je suis là !

Il ne se passe pas une minute avant que la silhouette de César ne se profile dans le halo brun que le phare dessine tout autour de Lune :

-Lune ! Rose-Lune, ma fillette !

Le vieil homme est essoufflé, et il parle d'une voix que Lune ne lui connaissait pas. Il semble ne pas croire que Lune soit saine et sauve :

« Comment tu vas ? Comment tu vas, dis ?

-Ça va, ça va César, je te jure, mais détache-moi, j'en peux plus !

-Quand j'ai lu cette vilaine annonce qu'elle m'a montrée, la p'tite Justine, et quand j'ai su que tu avais quitté le camp, mon sang n'a fait qu'un tour. Et voilà que tu m'appelles pour me dire que tu es prisonnière, dans la forêt ! Au début, je comprenais rien à ton charabia ! Alors je me suis dit que les chiens et ton singe pourraient aider à te retrouver.

De soulagement César se rejette en arrière, et ses épaules s'affaissent. Il passe sa grande main sur son visage.

« Tu t'imagines, un peu, la frayeur que tu m'as faite, Fillette ?, chevrote-t-il.

César est bouleversé et Lune est désolée. Des larmes qui commencent à lui brûler les paupières :

-Pardon, César, excuse-moi ! Excuse-moi, je voulais pas te faire peur, mais je pouvais vraiment pas faire autrement ! J'étais persuadée que Hugo tenterait quelque chose et je m'étais pas trompée !

-Si au moins tu pouvais me promettre que c'est la dernière fois que tu prendras des risques pareils, grommelle César en fixant des yeux perçants sur sa petite-nièce, mais autant demander à un cheval de ne plus manger de foin ! 'Va falloir qu'on aie une discussion sérieuse, toi et moi !

-César, je t'écouterai et je ferai tout ce que tu me demandes, je te jure, mais par pitié, détache-moi ! La clef est autour de mon cou. J'ai réussi à attraper le cordon avec les dents, tout à l'heure ; j'aurais pu le faire glisser autour de ma tête et le lancer dans mes mains mais ça aurait servi à rien : le cadenas est dans mon dos !

-En somme ce serait des cours d'escapologie, que tu devrais prendre !

-Trois fois prisonnière en à peine quinze jours ! J'en ai ras-le-bol !

César hoche la tête, mais son œil dit : '*à qui la faute ?...*'

« César, allez ! On a pas le temps ! *Grouille*, s'te plaît !

-Très jolie idée qu'il a eue là, ce Hugo, de t'attacher !

-Tu l'approuves ?!

-Au moins il ne t'est rien arrivé de grave ! Et comme ce garçon t'a déjà sauvé la vie, -et à moi aussi par la même occasion-, je vais pas tarder à me fier à son jugement !

-Le vieil homme fait tourner la clef entre ses doigts, avec le geste précis d'un magicien, devant les yeux de sa petite-nièce-. Je pourrais te garder là le temps qu'on l'ait, cette discussion ! Sans quoi, quand est-ce que je vais retrouver l'occasion de prendre entre quatre-z-yeux une fille comme toi, qui nous file entre les doigts comme l'anguille, et qui a le chic pour se fourrer dans les meilleures situations ?

-Tu plaisantes ?! Tu peux pas me laisser là !

-Et comment je vais m'y prendre pour te faire comprendre que tu es précieuse aux yeux des tiens, dis ! Tu sais bien ce qu'on dit ! '*Objet cassé : remplacé ; roulotte brisée : va à pieds ; costume troué : rapiécé ; enfant perdu, vie brisée.*'

-C'est pas ça la phrase que tu m'as toujours dite !, proteste Lune ; la vraie phrase, elle dit qu'il faut jamais abandonner la vie de cirque qu'on a choisie !

-Oui, mais c'est moi qui l'ai inventée, cette phrase, alors je fais ce que je veux. S'il t'arrive quelque chose, Rose-Lune ; Cataline, Christophe, et moi, on pourra jamais te remplacer ! Tu es ce qu'il y a de plus précieux pour nous, tu n'y peux rien et ce sera toujours comme ça.

-Je le sais, et vous m'avez aussi élevée à être honnête et courageuse, et à jamais refuser de l'aide à quelqu'un qui en a besoin ! César, ça fait trop longtemps qu'ils sont

partis ! Ils sont dix motards à *courir* après Orion. Imagine ce qui va se passer s'ils l'encerclent !

-Ils sont dix motards à courir après *qui* ?!

Lune ouvre de gros yeux ronds : dans la panique, elle avait oublié que son grand-oncle ne sait pas tout de cette histoire !

-Orion, c'est le tigre !

-Tu as donné un nom à la Bête ?

-C'est compliqué. Je t'expliquerai !

-J'aimerais bien, oui. J'avoue que je me pose pas mal de questions depuis la nuit où on a failli se noyer. ».

Enfin la chaîne glisse autour du corps de Lune. Elle se redresse dans un bond. Dansant d'un pied sur l'autre pour activer la circulation de son sang, elle se met à frotter ses bras endoloris, mais son attention est fixée sur le haut de la butte. Hugo et les chasseurs ont disparu par là, il y a presque une heure !

« Si jamais Hugo devait blesser quelqu'un, ou pire, même si c'est pour se défendre, il s'en remettra jamais !

-C'est *Hugo*, maintenant ?! ».

Lune se tourne vers César et pose gentiment sa main sur son bras. Elle se met à lui donner des détails sur la traque, et lui décrit l'attitude des poursuivants. Mis au courant de l'affaire, César comprend l'urgence qui se présente. Fixant d'un œil plissé les chiens, qui ont écarté les parfums des petits gibiers et l'odeur acide des gaz d'échappement pour flairer celle du félin géant, (plus sauvage et plus corsée que celle des fauves du cirque), l'ancien acrobate prend une décision.

« Par où ils sont partis, tu me dis ?

-Par là. Regarde les chiens !

-On a de la chance, je connais le coin. Il faut retourner à la voiture ! Par là-bas, il y a un chemin qui s'enfonce dans la forêt. Il faut le suivre, on pourrait les croiser. En route ! ».

César fait demi-tour, et Lune, rassérénée par ce sentiment d'action, se met à courir, Ananas sur l'épaule, Mandarine et Pacha sur les talons.

Deux minutes plus tard, César fait voler la poussière de la piste forestière autour de sa voiture, sous le ciel qui blanchit.

« Ouvre le carreau, Lunette ! Écoute ce qui se passe dehors, commande-t-il.

Lune fait mieux que ça. Elle baisse la vitre et se hisse pour s'asseoir sur le rebord du carreau, pieds et jambes dans l'habitacle ; tête, torse et bras dehors. L'air est vif et piquant. Il y a un contraste étrange entre les cimes des arbres qui baignent dans une phosphorescence bleutée ; et la base de leurs troncs, noyée dans une obscurité épaisse, que seule déchire la lueur des phares jaunes de la vieille Peugeot.

Le véhicule cahote, et pendant dix bonnes minutes, Lune ne voit ni n'entend rien. Elle commence à désespérer de retrouver Hugo cette nuit, quand brusquement, Pacha et Mandarine s'agitent.

-Holà, holà ! Du calme, là-dedans !, crie César. Mais le sang de Lune ne fait qu'un tour.

-César, arrête-toi ! Arrête-toi !

César freine et éteint le moteur. Alors, du fond de la forêt, montent aux oreilles de la jeune fille des bruits sinistres.

-Des chiens ! J'entends des chiens qui aboient ! Ils sont nombreux ! -Rose-Lune se sent pâlir-. Est-ce que tu crois que...

-Ce ne sont peut-être que des bêtes excitées par la présence du félin dans les parages, et qui le mettent en garde !, tranche César en sortant de la voiture.

Les aboiements qu'on entend sont furieux et jaillissent sans interruption.

-Nom du p'tit *clown* en or, c'est pas vrai ! Ce sont des chiens de chasse ! Ces bandits ont lâché des chiens à la poursuite du tigre, et ils l'ont acculé quelque part. Quelle bande de lâches ! Esclavagistes !

Lune se sent frémir des pieds à la tête :

-Quoi !? Ils ont lâché des chiens après Orion ? Combien ? Ils sont combien, à ton avis ?

-Une quinzaine au bas mot.

-Et comment tu sais qu'ils l'ont acculé, dis, comment tu le sais ?!

-Les chiens n'aboient pas de la même manière quand ils sont en traque et quand ils pensent tenir leur gibier. Écoute-bien : le bruit des aboiements ne se déplace pas, il est local. Les bêtes ont cessé la course.

-Mais qu'est-ce qu'on va faire ?

-Quant à ça ! Grimpe, ma fille ! Grimpe, grimpe, grimpe, grimpe !, exige César en se courbant pour remonter dans la Peugeot ; attache-toi ! On va voir ce que Christine a dans le ventre.

L'artiste met le contact, passe sa vitesse, et fait démarrer la voiture qui bondit en avant. Accrochée des deux mains au tableau de bord, Lune garde les dents crispées et elle regarde, dans le rétroviseur, fuir la poussière roulante que soulève la course de la voiture furieuse. L'adolescente n'aurait pas pensé que son grand-oncle soit capable de conduire de la sorte ! Enfin, après un dernier détour, on arrive sur site. Si le chemin poursuit sa route à travers la forêt, sur la droite, on distingue des palissades précédées de grillages barbelés, clôturant une propriété dont ne dépasse qu'un bout de toit incliné. Lorsque César immobilise *Christine*, on peut sentir comme, dans ces environs, l'air est lourdement chargé d'un parfum de *violettes*...

C'est dans ce cadre enchanteur que s'inscrit une scène dramatique, et le mot '*horreur*' se peint en lettres dégoulinantes dans la tête de Lune.

Huit motos sont rangées non loin du mur de la propriété ; leurs conducteurs sont dressés sur leurs étriers, ils les maintiennent debout et braquent les lueurs de leurs phares sur un point bien précis. À l'intérieur de ce vaste arc de cercle s'agitent au moins vingt-cinq chiens. Ce sont des *pointers*, courts, trapus, qui jappent furieusement et se tendent sur leurs pattes, agitant queues et découvrant crocs. Ils mènent une danse folle devant une proie qu'ils n'abandonneront jamais, mais qu'ils préfèrent ne pas approcher de trop près : Orion.

Orion, qui les dépasse tous en hauteur, -chiens et motos-, malgré qu'il soit ramassé contre le mur, et qui siffle en laissant voir ses redoutables canines, affûtées comme des poignards. Chose certaine, d'un revers de patte, il pourrait éliminer plusieurs de ses assaillants ! Mais ce serait déchaîner la meute. Excités comme ils le sont, les *pointers* s'accrocheraient au tigre, escaladeraient ses flancs, se jetteraient dans ses pattes et mordraient sa queue plutôt que de le laisser fuir ; pour l'affaiblir et pour le ralentir ils feraient tout, quitte à risquer la mort. Puis, il y a les motards ! Comment franchir leur ligne ?

« César ! Comment tu crois qu'il réfléchit, là, maintenant ?! Pour s'en sortir, Orion, il pense comme Hugo, ou comme un tigre ? À ton avis ?

Le vieil homme ouvre des yeux ronds :

-C'est à moi que tu demandes ça ?!, s'étrangle-t-il, mais en voyant le désarroi

dans les yeux de sa petite-nièce, il ajoute : je ne peux pas répondre à ta question, Fillette, parce qu'on fait face toi et moi à un phénomène qui n'est pas connu ! Je fais tout mon possible pour m'imaginer que cette Bête-là, c'est Hugo, et c'est presque tout ce que je peux faire pour le moment. En revanche, une chose que je sais, c'est que des chiens de ce genre n'ont aucune chance de fatiguer un fauve comme celui-ci. Ils pourraient le faire courir pendant deux jours d'affilée qu'il aurait encore la force de les affronter et de les vaincre. Et puis, c'est très intelligent, un tigre. Tu sais ce qu'on dit chez nous : '*Le lion, c'est le Roi mais le tigre, c'est son conseiller !*'. ».

César pose une main réconfortante sur le genou de Lune, puis il fait partir la vieille 205 en marche arrière.

-Qu'est-ce que tu fais ?!

-Ils peuvent pas nous entendre, mais c'est pas une raison pour se laisser voir, Fillette. J'ai pas la moindre envie de *te* jeter dans la gueule du loup. Rien ne nous empêche de revenir à pied nous coincer dans un fourré. ».

Aussitôt dit, aussitôt fait. César recule pour retrouver un dégagement sur le côté gauche du chemin, -qu'il avait dû remarquer en passant-, il gare la voiture, et après avoir pris des précautions pour que les chiens restent enfermés sans pour autant manquer d'air, Lune et le vieil homme partent à pied, rebroussement chemin, et finissent par découvrir l'endroit idéal où se tapir pour observer le déroulement des événements.

Le tigre s'est déployé, obligeant les chiens à reculer. Échine haute, tête basse, crocs découverts et prunelles luisantes, il menace. À la torture, Lune réalise à quel point il a l'air terrible. Terrifiant, même ! Pour sûr il est majestueux, magnifique à regarder, mais il vaut vraiment mieux l'avoir du côté de ses amis, il n'y a rien à dire ! Qu'arriverait-il si une bête pareille se déchaînait ? Elle pourrait tuer les chiens en quelques minutes, et non seulement les chiens, mais les hommes, aussi ! Elle n'aurait même pas à fournir d'effort. Ce serait une horrible tragédie et, réprimant un frisson, Lune pense à ce qui se dirait dans la région. Pour sûr tout le monde croirait que la Bête d'Orléans, la fameuse, qui se montra si cruelle et si meurtrière au temps du roi Louis XIV, est vraiment de retour. Les vieilles superstitions resurgiraient, et la traque prendrait une toute autre allure. Plus de chasses clandestines menées à la corde et au flambeau. Les forces armées seraient déployées, tout ça parce qu'une bête acculée se serait défendue contre ses assaillants...

« Oh, Hugo ! Où est-tu, dans tout ça ? », songe l'adolescente avec désarroi. Mais César lui donne un coup de coude. Tournant au coin de la palissade, tous feux braqués,

surgit un tracteur, qui fait route vers la scène du drame. Ce tracteur remorque un étrange attelage :

-Une cage !, s'étouffe Lune ; ils sont en train de ramener une cage ! T'as vu la taille de ce machin, César ?! Les barbares !

Orion n'aurait pas même le loisir de faire un tête-à-queue dans cette sordide prison blindée. Autre chose étreint la gorge de Rose-Lune, lorsqu'elle constate la façon dont ces barreaux sont resserrés. Elle se demande si elle n'avait pas raison. Si les malfaiteurs n'avaient pas dans l'idée de s'emparer, non seulement du tigre, mais également... du secret. Pourquoi prévoir une geôle au maillage si étroit ? Si ce n'est pour y enfermer soit le tigre... soit Hugo ?

-Plus j'y pense, chuchote alors César, plus je me dis qu'on se trouve ici devant le Q.G des opérations. Ça doit être là que les trafiquants gardent les animaux avant de les revendre, Lune, après leur avoir fait faire un détour par le *box* de stockage.

Mais Lune n'écoute pas. Obnubilée, elle vient de remarquer que, de chaque côté de la cabine du tracteur, un homme se tient debout. Chacun de ces hommes porte un fusil.

-César ! Regarde !

-Pas de panique, ma fille. S'ils ont amené une cage, c'est pas pour tuer le tigre. Ces fusils doivent être chargés de capsules anesthésiantes.

Lune veut bien le croire, mais que dire de cet individu perché *sur* le tracteur, derrière la cabine, et qui appuie ses bras sur le toit de tôle ? Celui-là aussi porte un fusil, un fusil plus gros que les autres ! Il a l'air embusqué, comme un tireur d'élite... Sûrement les trafiquants ont pris leurs précautions. S'ils ne parviennent pas à faire coopérer le tigre, ou s'ils n'arrivent pas à l'endormir ; s'il les met en danger... ils le tueront ! Tout du moins, ils essaieront ! Lune en a brusquement la conviction.

Orion aussi a repéré le tracteur et la cage, qui avancent lentement vers lui. Il a fait volte-face. Sa longue queue coiffée de blanc a fouetté l'air, et il lâche un grondement rauque.

'N'approchez pas ; veut dire ce grognement ; restez où vous êtes. J'ai les moyens de vous faire regretter d'avoir jamais avancé.'

Alors Lune se rappelle des paroles de Hugo : *'Je me métamorphose quand quelqu'un qui compte véritablement pour moi court un grand danger.'* Ni une ni deux, elle prend sa décision. Elle se redresse, et sort du fourré. César a un frisson ; il la rattrape au dernier moment :

-Lune !

-'Faut faire quelque chose ! On peut pas les laisser l'attraper : s'ils le font, ils apprendront son secret pour de bon, et Hugo aura plus droit à une vie normale ! Et si Orion se laisse pas faire, ça sera le carnage. Rappelle-toi qu'il a brisé les portes du van comme si c'était de la gaufrette ! La vie de Hugo sera encore plus gâchée. Je peux pas les laisser faire ça !

-Pour l'instant on ne peut pas intervenir ! Si ce n'est en allant chercher du renfort. Allez, viens !

-Non ! Il nous a sauvés la vie, l'autre fois, et il a choisi de le faire même si, pour ça, il devait trahir son secret ! C'est à mon tour de le sauver !

-Lune ! ».

Rien à faire : Lune est décidée, elle échappe à César. Le tissu soyeux du costume de Pierrot y est pour quelque chose ; il glisse entre les doigts du vieil homme.

« Accroche-toi, Ananas, et surtout : reste là, sur mon épaule. ».

Le ouistiti, à qui un peu d'action n'est pas pour déplaire, (même s'il n'aime pas ces chiens qui s'agitent comme des démons), répond par un gloussement. Lune progresse prudemment. Elle se met à couvert, et elle ne fait pas de bruit. Mais soudain, aux abords de la propriété, surgit le jour, qui blanchit reliefs et silhouettes. Alors, comme si c'était le signal, tout accélère, et tout bascule

« Faites ronfler les moteurs !, crie le conducteur du tracteur à l'intention de ses complices ; ça lui fait perdre la tête ! ».

Lune reconnaît la voix aigre du fameux Gilles, qui se trouvait dans le parc du Manoir l'autre nuit :

« T'aurais pas mieux fait de rester chez toi faire tes devoirs de vacances, toi ? », grommelle-t-elle, houspillant mentalement le garçon. Mais les autres ne se le font pas dire deux fois ! Les motos se mettent à ronronner comme des bêtes sauvages. La manœuvre ne plaît pas à Orion, qui s'agite, siffle, et dessine des pas indécis

« Allez, tirez, vous deux !, reprend Gilles, haranguant les gars qui sont plantés de chaque côté de lui ; visez, et ne le ratez pas !

-T'inquiète ! Il y a là-dedans de quoi en assommer deux comme lui ! ».

« Non ! Ne tirez pas !, s'exclame Lune en sortant alors de son coin d'ombre. Mais dans le feu de l'action, personne ne prend garde à elle !

« Allez ! Lâchez les fléchettes !, crie l'homme au sommet du tracteur, la dernière

fois qu'il s'est mis dans cet état, il nous a échappé ! Pas question que ça recommence !

-Ça y est, j'ai tiré !

-Tu l'as raté ! ».

C'est alors que les cris du félin changent de ton. Ils passent du menaçant au redoutable. Soudain, dans une détente formidable, il bondit. Il s'envole au-dessus de la meute, et atterrit juste devant les deux-roues. Il a compris que les plus redoutables ici, ce ne sont pas les chiens. Ses véritables assaillants, ce sont les Hommes, même s'ils n'aboient pas, même si leurs babines retroussées ne découvrent pas des dents prêtes à mordre.

Comme il fallait s'en douter, les motards paniquent. Ils perdent le contrôle de leur engins, qui dérapent et chutent en toussant, brisant les verres de leurs phares, ou jaillissant dans d'improbables hoquets. Les chiens, qui sentent le danger, se ruent sur le fauve. Ils aboient comme des furies et s'accrochent à ses pattes ; c'est à qui parviendra à monter sur son échine. Lune les voit passer dans les halos des phares, silhouettes hargneuses ridiculement petites à côté de Orion ! Mais le tigre en a assez.

'Je vais mettre un terme à toute cette histoire'.

C'étaient les mots de Hugo. D'un revers de patte, le fauve envoie rouler les chiens à plusieurs mètres de là. Il se met à tourner comme une toupie, décochant ses griffes chaque fois qu'un chien entre dans sa ligne de mire. En deux temps trois mouvements, le problème des pointers est réglé. Ceux qu'il a repoussés et qui restent valides n'oseront plus jamais l'approcher, et trois ou quatre d'entre eux seulement, indemnes, persistent à aboyer, mais ne tentent plus rien.

Tétanisés, les assaillants ont assisté à cette scène sans broncher, et c'est seulement maintenant qu'ils comprennent leur erreur.

Orion ignore les motards, qui ont lâchement fui devant lui ; il semble les mépriser, et passe auprès d'eux en lâchant un feulement aigu. Sa véritable cible, c'est le tracteur, ce sont ces hommes qui font fuser les flèches, c'est cette cage auquel on le destine.

'Vous tous, vous avez résolu de me perdre !, semblent dire ses pupilles enflammées, mais moi, je ne vous laisserai pas faire...'

Un frisson court le long de la colonne vertébrale de Lune. La jeune fille a tout observé, le souffle coupé. Maintenant, Orion roule des épaules en direction du tracteur ! La panique est semée dans les rangs des hommes, qui hurlent des ordres contradictoires, et font voler des fléchettes.

« Tire encore ! Tire encore !, crie Gilles.

-J'lai touché ! », annonce un des assaillants. C'est vrai. Une fléchette a fusé, qui est allée se planter dans la fourrure du fauve. Le tigre pousse un cri de rage, mais il ne s'arrête pas.

« Tirez encore ! Ça ne lui a rien fait ! Tirez encore ! ».

Trop tard ! On entend un cri déchirant résonner dans les airs, et la seconde même le tigre géant, -qui s'est soulevé dans les airs-, atterrit sur le capot du tracteur ! La plateforme est trop étroite pour lui, (c'est comme demander à un chat de se tenir à l'aise sur une boîte d'allumettes), il glisse et ses griffes rayent la tôle. Un des tireurs s'enfuit, l'autre se fige, Gilles hurle et seul, au sommet de l'engin, le troisième tireur embusqué garde son sang-froid. Lune reconnaît en lui le troisième homme de la bande, auquel elle avait fait face cette nuit dans le parc du Manoir. Celui dont elle avait joué l'ombre muette.

Orion ne tarde pas à trouver son équilibre. Il commence par jeter sa terrible patte en direction de l'homme figé. L'autre lâche son fusil, recule, et tombe à bas du tracteur en poussant un cri lamentable. Débarrassé de lui, le fauve en veut à Gilles. Il aplatit son crâne et découvre ses dents, il assène plusieurs coups de patte sur la vitre qui frémit. Gilles est terrorisé. Il se pelotonne tout au fond de la cabine, incapable d'une autre réaction. Orion est alors satisfait. Sa cible, c'est l'homme qui se tient debout derrière la cabine. C'est lui le chef des opérations, cette nuit, lui qui donne des ordres, lui qui tient une véritable arme entre les mains. Lentement d'ailleurs, très lentement, l'autre bouge son fusil. Il a l'intention de l'épauler !

* * *

Lune se met à courir. Elle ne pense à rien. Qu'à Orion. Qu'à Hugo.

« Arrêtez ! Arrêtez ! ».

Elle passe entre les motos tombées et les chiens blessés, ne se préoccupant pas le moins du monde des réactions que cela produit. Les autres doivent se croire dans un rêve ! Mis à part Gilles et le commandeur, qui pouvait s'attendre à voir jaillir un Pierrot sur le théâtre du drame, un annonceur de jour couleur de lune, qui avait été vu pour la dernière fois enchaîné dans la forêt ?

L'adolescente n'arrête de courir que lorsqu'elle est parvenue devant le nez du tracteur. Calme en apparence, elle élève une voix claire dans la forêt :

« Hey, vous tous ! Vous vous demandez qui je suis ? Ce matin, je serai votre sauveur ! Mettez-vous bien ça dans la tête !

Au bruit de cette voix, le tigre géant pousse un cri emprunt d'horreur et de consternation. perché sur sa plateforme, il fait un tête à queue pour observer la nouvelle venue.

« Je vous explique comment ça va se passer ! Vous avez mis cette Bête en colère ! Autant dire que vous avez signé votre arrêt de mort ! Hâtez-vous de montrer des signes de repentance ! Abaissez-vous, lâchez vos armes ! Et peut-être que vous en sortirez.

Rose-Lune laisse planer le silence sur cette déclaration. Ça ne se voit pas, dans ces circonstances tragiques, mais elle est en train de mettre en scène son affaire, elle est en train de captiver son public.

« Aucun de vous ne sortira de là indemnes sans quoi, prédit-elle, dix secondes plus tard. Mais moi, je peux tout arrêter. Cette Bête m'obéit. Si vous renoncez à tirer, je lui parle, et pour vous le cauchemar sera fini !

En dépit de l'aplomb qu'elle manifeste, Lune s'interroge sérieusement sur sa santé mentale. Quelle idée de compter sur le fait qu'Orion lui obéira ! D'ailleurs, le tigre est rancunier. Il vire et se met en tête d'escalader le toit du tracteur. Y perchait ses pattes avant, il domine le fusilleur, se penche au-dessus de lui, les yeux luisants, la gueule entrouverte. L'autre sait que la vengeance du tigre lui serait fatale. Qu'il bouge, et c'en sera fini de lui.

Mais ce n'est pas là le destin du tigre.

« Orion ! Demi-tour !

Le cœur de Lune bat si fort qu'elle a l'impression qu'il heurte contre les os de sa cage thoracique. Se trouvant dans un état de surexcitation intense, elle doit fournir tous les efforts du monde pour rester maîtresse d'elle-même.

« Orion ! Descends de là !, exige-t-elle. Les bandits ne bronchent pas.

« Orion ! ».

Le tigre voudrait rester penché sur sa proie. L'obliger à se sentir dépendante de son bon-vouloir. Mais sur ce dernier cri de Lune, il fait volte-face. Ramassé sur lui-même, le poil hérissé, on le sent furieux. Furieux que Lune l'oblige à faire demi-tour ! Furieux qu'elle veuille lui faire renoncer à sa vengeance. De chaque côté de sa gueule béante où brillent ses crocs comme des étoiles, ses vibrisses sont tendues comme des cordes d'arc ; et ses yeux brillent telles des ampoules.

Sa tête se trouve à quelques centimètres seulement de celle de Rose-Lune, pour un peu il la toucherait ; elle sent son souffle brûlant qui fait voler une mèche de ses cheveux échappés du bonnet de Pierrot.

« Orion, il faut que tu m'écoutes. On doit partir d'ici ! Je sais que tu en veux à ces types, mais ils ont le pouvoir de te faire du mal, *beaucoup plus de mal*. Si tu te venges, c'en sera fini de toi. Qu'est-ce que je deviendrais, moi, si tu disparaissais ? ».

Le tigre secoue son énorme tête. Lune tremble comme une feuille, mais ça ne se voit pas. Elle perdrait le respect du félin si elle reculait, alors elle ne bouge pas.

« Rappelle-toi comme on a fait de bonnes choses tous les deux, l'autre fois ! Tu as sauvé la vie de quatre personnes, et celle de mon ouistiti. Maintenant, toi et moi, on est liés ! Je te laisserai pas tomber, je te le promets. Viens !

Les yeux du tigre vont scruter le fin-fond de l'âme de Lune, et soudain, alors que personne ne s'y attendait, il fait un bond de côté. Il atterrit par terre, en douceur, à deux pas de Lune.

« C'est bien..., souffle la jeune fille en approchant la main de son pelage ; c'est bien ! ».

Le tigre et elle se regardent les yeux dans les yeux, et l'adolescente sent un tambour de joie mener la danse dans son cœur ! Puis Orion s'accroupit. Retenant son souffle Lune approche, attrape la fourrure du fauve qui saille sur son garrot. Elle s'y accroche, prend son élan, et parvient à bondir sur la croupe du félin. Le tigre est chaud, et son pelage est incroyablement doux, épais et abondant ! Quand il se soulève et se redresse, quand elle sent ce vertige étrange dans son ventre et qu'elle se voit perchée aussi haut qu'elle le serait sur le dos d'un cheval de compétition, il est impossible de décrire ce que Lune ressent, mais elle a envie de chanter !, de chanter aux étoiles et à la *lune*, de chanter à l'aurore et aux ciels roses.

C'est alors que l'autre homme, tout juste sauvé, a un geste impensable. En un éclair il saute à bas du tracteur, ramasse son fusil, l'épaule, et le braque en direction du félin ! Ou de la jeune fille.

« Allez !, crie-t-il, puisque tu sais te faire obéir de cette Bête, toi, je te conseille de trouver le moyen de la faire entrer dans cette cage de son plein gré !

-Mais c'est pas vrai, vous êtes stupide !!! », s'exclame Lune.

Cependant, il se produit quelque chose à quoi ni les hommes, ni Rose-Lune, ni le tigre, ne s'attendaient. On entend soudain un vrombissement étrange suivi du bruit de

plusieurs cahots. Les têtes se tournent, et c'est pour voir surgir, lancée à toute allure sur les bosses du sol de la forêt, secouée comme de la salade dans un panier, une vieille 205 tous feux allumés !

« César ! ». La voiture fait voler des gerbes de feuilles sèches, et elle fonce avec assurance du côté des chasseurs. César fait rugir le moteur ; plus il approche de la scène des événements plus il accélère, et Lune ne retient pas un éclat de rire. Le vieil artiste vise l'homme-au-fusil, il fonce, fonce, jusqu'à ce que l'autre soit obligé de se jeter de côté, et qu'un tel réflexe lui fasse lâcher son arme.

« *Go !* », crie alors Lune. Orion, dans une détente formidable, s'élance dans les airs, s'élève, s'élève encore, passe au-dessus de la Peugeot, et retombe sur ses pattes, à plusieurs mètres de là.

Rose-Lune a intérêt à se mettre d'aplomb. Parce que le tigre géant s'enfuit au galop dans la forêt, l'emportant avec lui.

UNE PROMESSE ET DES RÉVÉLATIONS

C'est comme s'il n'existait plus que le vent. Le vent qui chuinte aux oreilles de Rose-Lune. Au début, le jeune fille se retournait sans cesse ; qu'allait-il advenir de César, à présent qu'il a foncé avec Christine-la-voiture dans le camp des trafiquants ? Mais Orion allait trop vite. Lancé à pleine puissance, débordant d'une rage dont la jeune fille sentait le frémissement, le félin géant allongeait des foulées immenses. Il n'avait pas tardé à atteindre une vitesse de croisière à faire piaffer de jalousie un pur-sang. Lune avait renoncé à observer ce qui se passait derrière son épaule. Elle avait baissé le buste, et s'était blottie contre le dos du fauve, enveloppant Ananas entre ses mains.

À présent, la jeune fille apprécie le contraste qui existe entre le contact rassurant de cette toison épaisse, qui sent bon et qui ondule dans le vent et dont les brins font figure de savane dorée, et le paysage qui défile à tout allure derrière ses paupières mi-closes. Orion fait preuve d'une adresse extraordinaire. La même qu'avait démontrée Hugo en menant sa moto en plein bois. Il *slalome* entre les arbres, les évite, les frôle, sans jamais les heurter. Des gerbes de feuilles sèches jaillissent avec des bruits de cascade et des

couleurs de confettis à chacune de ses foulées.

C'est comme s'il n'existait plus que le vent. Le vent, Lune, et la respiration du tigre. On en oublierait le mystère.

Après un certain temps, la Bête ralentit. Elle finit par s'immobiliser, quelque part dans la forêt d'Orléans. C'est le souffle de sa respiration, puissant comme le jet des locomotives, qui sort Lune de sa torpeur. Elle cligne des yeux, se redresse un peu raide, et fronce le nez :

« Où est-ce que tu nous as conduits, Orion ?

Depuis sa position privilégiée, la jeune fille peut voir les oreilles du tigre, couronnées d'un liseré noir, qui frémissent quand elle parle. Elle passe ses deux jambes du même côté et saute à terre. Autour la forêt, dense, dessine ses creux et ses bosses. Il y a des arbres, des rochers, de la mousse ; des branches mortes et des feuilles sèches, quelques buissons touffus et pas de chants d'oiseaux. Rien ne distingue ce coin de forêt d'un autre encore que, grimpée au sommet d'une butte, la jeune artiste aperçoit un chemin de traverse perdu au milieu de nulle part.

« Eh, Orion !, s'exclame-t-elle, pourquoi tu t'es arrêté ici ? Tu sais que c'est pas...

Mais dans le creux, le tigre s'affaisse lentement comme le font les bêtes traquées lorsqu'elles ont été blessées ; il se couche sur le flanc et Lune peut entendre, à plusieurs mètres de là, comme sa respiration est forte et rapide.

« Orion ! Orion !

Lune dévale la pente et achève sa course dans un dérapage contrôlé qui la mène tout droit contre le fauve. La bête est couchée sur le côté. Comme si elle était vaincue... Lune se sent soudain terriblement inquiète, et terriblement seule.

« Orion, qu'est-ce qui va pas ?, murmure-t-elle ; qu'est-ce que t'as ?...

Un frisson l'ébranle alors de la tête aux pieds, elle s'ébroue pour s'assurer qu'elle n'a pas la berlue. Ananas pousse un cri. Devant leurs yeux écarquillés, Orion est en train... de rétrécir ! Sa tête, son corps, ses pattes, changent d'ampleur. Mais ce n'est pas tout. À mesure que ses extrémités raccourcissent, le tigre se transforme. Au début ça n'est rien, ça ne se remarque même pas, mais la transition devient évidente et Lune, au comble de l'ébahissement, la gorge sèche, est obligée de se redire cette phrase, encore et encore : devant elle, Orion se métamorphose ! Devant elle, Orion est en train de devenir Hugo.

Si le passage de Hugo à Orion se fait plutôt brusquement, -un éclair aveuglant et la Bête semble jaillir sans qu'on sache comment-, le passage de Orion à Hugo se fait tout

à l'inverse. Avec une grande douceur. C'est comme voir dans un champ la lumière du matin qui grandit. Comme visionner en accéléré la croissance d'une fleur. Ça semble tout naturel. Progressivement, avec une beauté touchante et miraculeuse, la Bête repasse à l'Homme. Une minute s'écoule et c'est Hugo, couché dans les feuilles mortes, sur qui Lune pose les yeux.

La jeune fille reste immobile. Incapable de penser, ou de faire un mouvement. C'est le calme suspect d'Ananas qui la fait revenir à elle, alors, elle se rapproche de Hugo. Le jeune homme gît, les yeux fermés, comme s'il était sans connaissance. Ainsi qu'il l'avait dit, il est vêtu de son costume. Certes, la veste est mal boutonnée et la chemise est débraillée, certes il est pieds-nus, mais c'est déjà mieux que *rien* ! Fortement impressionnée, Lune ose à peine le toucher. Jamais comme maintenant la réalité de ces transformations ne lui était apparue. Pourtant, son attirance est plus forte : elle finit par effleurer du doigt la tempe de Hugo. Le jeune homme est brûlant. N'y tenant plus, elle bondit, pivote, et se place de façon à pouvoir prendre la tête de Hugo sur ses genoux. Elle se met à caresser son front :

« Hugo ! Hugo ! C'est fini ! Tu peux revenir !

Comme Lune prononce ces mots, une main vient saisir la sienne. Elle rebaisse les yeux, et c'est pour plonger dans ceux de Hugo. Il a soulevé ses paupières, son regard est braqué sur elle.

-Lune...

-Hugo ! J'avais peur que tu reviennes pas à toi ! Hugo a un léger sourire :

-Et te laisser toute seule dans la forêt...

Pendant une minute le garçon ne dit plus rien. Lorsqu'il a rassemblé assez de forces pour se redresser, il se hisse sur son coude :

-Lune, il faut que je te remercie. Sans toi, cette nuit, j'étais *foutu*.

-Tu vas un peu vite. Tu t'en serais tiré, tu sais. C'est que Orion, il a une sacrée puissance !

-C'est justement de ça que je parle.

-Tu... Tu veux dire que tu te rappelles ce qui s'est passé ?, hésite Lune. Hugo hésite à son tour. Il plisse le front comme s'il devait fournir un intense effort de mémoire.

-C'est flou, admet-il, les images sont floues, du moins. Je me rappelle de... Je t'aurais pas attachée à ma moto, des fois ?

-Si, convient Lune avec un demi-sourire.

-Ah, c'est bien ce qu'il me semblait. Désolé. Quand je gère les trucs dans l'urgence... Après, je me rappelle les motos de *cross*. C'est à ce moment que ça a dû arriver. J'ai l'impression d'avoir été écorché à vif. Ma poitrine est déchirée.

-La course ?

-Non. La colère. Ils m'ont mis dans une rage folle ! Leurs intentions sont tellement... Et leurs actes si violents ! *Hugo* ne pense pas beaucoup de bien de ces gens-là, mais il peut prendre de la distance. *Orion*, en revanche...

-Orion, quoi ?

-Si t'avais pas été là... Si t'étais pas intervenue ! Ces hommes, le tigre les aurait tous...

Hugo se tait, la gorge serrée. Lune voit une lueur de panique glisser dans ses yeux :

« *C'est un tueur*, Lune ! C'est dans son instinct, c'est comme ça ! Et je ne parviens pas à le maîtriser. Je suis loin de l'avoir apprivoisé. Orion n'obéit pas au cœur de Hugo !

-Qu'est-ce que tu racontes !

-C'est une Bête ! Un fauve ! Et il devient féroce, surtout quand il est furieux. Je le sens dans ma poitrine, je te dis ! Et si finalement c'était vrai ? Si finalement *j'étais* la Bête d'Orléans ?!

-Souviens-toi de ce que tu m'as dit tout à l'heure. Tu m'as dit que t'avais compris *pourquoi* tu te transformes. T'as dit que tu te transformes quand quelqu'un à qui tu tiens est en danger. Tu vois, Orion c'est pas un tueur ! C'est un protecteur.

-Un protecteur pour les uns, oui. Mais j'ai peur qu'il se prenne pour le *destructeur* des autres ! Je commence à réaliser que la Malédiction qui m'est tombée dessus pourrait se retourner en bien. Le tigre pourrait être un justicier. Il pourrait être là pour ça !, pour protéger les faibles, pour défendre ceux à qui on veut faire du mal.

-Pourquoi tu t'en fais, alors ?, sourit Lune, étouffée par une bouffée de fierté.

-Parce qu'il y a un hic ! C'est peut-être ça, la vraie Malédiction ! Je suis incapable de retenir Orion ! Ce qui le pousse à protéger les gens d'un côté, le pousse à se venger des autres d'un autre côté. Il veut détruire tous ceux qui n'ont pas fait les bons choix, Lune ! Il n'y a qu'un pas entre le justicier et le vengeur, et cette nuit, si tu n'avais pas été là, Orion franchissait cette marge. Je n'ose pas te conseiller d'imaginer le carnage que ça aurait pu être. Jamais je n'aurais pu me pardonner un massacre. Jamais je n'aurais pu m'en remettre.

Hugo a parlé d'une voix de prophète, un peu caverneuse, et Lune se rend compte qu'il a raison. Elle réalise également qu'elle n'a rien à dire à son ami pour le consoler ou pour le rassurer. Si vraiment Orion se prenait pour une machine à tuer, un jour ou l'autre, il serait si redoutable !, que les conséquences seraient catastrophiques. Hugo n'aurait aucune chance d'en réchapper.

-‘Y a forcément une solution, finit par marmonner la jeune fille, triste et confuse à la fois ; tu peux pas être tout bonnement prisonnier de ton propre sort sans rien pouvoir y faire. Ça peut pas exister. ‘Y a forcément une solution.

À la grande surprise de Rose-Lune, -qui ne s'y attendait pas, parce que l'instant est tragique-, Hugo s'éclaire alors d'un de ses fameux sourires, doux et narquois à la fois.

-Quoi ?, souffle Lune.

-Je ne connais qu'une solution, pour le moment. -Un frisson court sur l'échine de Lune-.

-C'est quoi, ta solution ?

-C'est toi. Réfléchis ! Moi je ne suis pas encore parvenu à apprivoiser le tigre, mais toi : oui. Tu avais raison depuis le début. Il y a un truc entre vous, c'est indéniable. Il t'a à la bonne ! Il t'écoute. Il te respecte. J'irais même jusqu'à dire qu'il peut t'obéir. Ce que je suis incapable de faire, toi, tu le fais.

Lune ne peut mesurer l'ampleur de l'onde de choc que ces déclarations provoquent dans son cœur. Elle sait juste que c'est comparable à un raz-de-marée ; elle sait juste que tout redémarre à partir de maintenant. Plus rien dans sa vie ne sera jamais comme avant et ça, c'est à cause des mots de Hugo.

-Ça va ?, finit par demander l'intéressé.

-Oui, ça va. Je pensais à ce que tu disais.

-Et ? Ça te paraît complètement dingue ?

-Je te signale que grâce à toi, le curseur qui m'indique si les choses sont dingues ou pas a bougé grave ! Seulement...

-Promets-moi que tu vas m'aider ; interrompt Hugo, d'une voix pressante, -il serre ses doigts sur la main de Lune et il y a une supplication dans ses yeux-, promets moi que tu vas faire comme tu avais dit l'autre fois, devant le camion. Que tu vas m'aider à apprivoiser le tigre ! Jure-le ! ».

Un bruit résonne alors dans la forêt, non loin de là. D'abord un ronronnement, ensuite un claquement, puis un cri bientôt :

« Hé ho ! Héééé hôôôô !

Lune reconnaît cette voix :

-Hé, ho ! César ! On est là ! Par ici !

La jeune fille rebaisse les yeux, parce qu'elle sait que Hugo la regarde encore, et elle sait que tant qu'elle ne lui aura pas donné sa réponse, il restera comme ça, à la dévisager. Il avait déjà fait ça à Chartres, dans le jardin de son grand-oncle. Alors elle serre à son tour la main de Hugo :

-Jurer, je peux pas. Mais promettre, oui ! Je te promets que je vais t'aider à comprendre, et ce qui t'arrive, et comment on peut régler tout ça.

Au moment où Hugo sourit avec apaisement sur la foi de cette promesse solennelle, César parvient au bord du creux où sont réfugiés les jeunes gens. Il dégringole la pente au pas de course, et se précipite vers Lune :

« Vous voilà, enfin ! Après mon coup d'éclat, j'ai pu forcer Christine à faire demi-tour, et mon unique objectif a été de vous suivre. J'ai dû regagner la route et j'ai cru que je vous avais perdus, mais par chance le tigre a suivi plus ou moins la ligne de la départementale, et je vous voyais par intermittence à travers les arbres. Je comprends, à ce propos, pourquoi les gens ont prétendu que la Bête d'Orléans était revenue ! Ça fiche la frousse de voir cavalier cette forme sombre entre les troncs de la forêt ! Sans offense, Hugo. Enfin, vous avez disparu et quand j'ai aperçu ce chemin, j'ai bifurqué, espérant que je vous trouverais par là.

César prend un moment pour soupirer. Mi-figue mi-raisin, il observe tour à tour et Lune et Hugo :

« Ah, vous, les jeunes ! Vous savez comment combler l'ennui. Avez-vous donc juré, tous les deux, de me faire réviser mon jugement sur mon existence de Directeur de cirque ? Vous mettez une telle ambiance, que j'ai le sentiment d'être un pépère pantouflard, pas assez dégourdi pour suivre votre rythme !

Lune sourit, et Ananas choisit ce moment pour se faufiler jusqu'à l'épaule du vieil homme.

« Bon, reprend César, comment il va, le p'tit gars ? Lune hausse les épaules :

-Pas trop mal, j'crois. Il a du mal à se relever.

-Non, ça va !, proteste Hugo.

-Attends, Garçon. Tu permets ?

César écarte les pans de la veste que porte Hugo. Sur la chemise blanche

apparaissent des taches de sang. César se déplace, et va relever les jambes du pantalon. Sur les mollets du jeune homme, on voit des traces violacées et sanguinolentes.

-Qu'est-ce qui se passe ?, murmure Lune, alarmée.

-Les chiens, je suppose.

-Pas grave, interrompt Hugo ; ça m'est déjà arrivé. Ça cicatrise très vite.

Le jeune homme se met sur ses pieds, et commence à boutonner sa chemise.

César, de son côté, tourne en rond sur le tapis de feuilles sèches, gardant les yeux rivés sur le sol.

-Qu'est-ce qu'on va faire maintenant, César ? Il faut conduire Hugo chez nous. On le soignera dans ma loge !

-C'est ce que je compte faire, Fillette. Après ça, on file à la Police. Ah ! Et on ira avec ça !

Hugo et Rose-Lune dévisagent le vieil homme triomphant, et découvrent que César tient entre ses doigts une petite capsule lestée de plumes et terminée par une aiguille. La fléchette d'anesthésiant lancée plus tôt par les malfrats ! Elle s'est fichée dans le corps de Orion, lequel a dû la perdre au moment de sa métamorphose.

« Avec un peu de chance il y aura des empreintes là-dessus, remarque César, et ce serait bon pour nous. C'est une preuve.

-Oui, mais une preuve *de quoi* ?, intervient Hugo.

-Disons qu'il va falloir qu'on bidouille une histoire pour expliquer ce qui nous a conduits ici, de façon à pouvoir dénoncer ces odieux personnages sans impliquer... ton tigre. Il va falloir la jouer serré.

-On pourrait dire qu'on a pas lâché l'enquête depuis l'autre fois !, s'enthousiasme Lune, et que, quand on a vu le message sur le *Net*, on s'est doutés que cette histoire impliquait la bande des trafiquants d'animaux !

-C'est un bon début, admet César. Allons, les chiens sont dans la voiture, ils vont s'impatienter. Puis, si on veut que la Police ait quelque chance de coincer ces gugus, il vaut mieux se présenter au poste avant que les autres n'aient fait disparaître toutes les preuves.

Hugo en tête, la troupe se met en route. L'air de l'aurore est vivifiant... Lune frictionne ses bras, et réprime un bâillement :

-César ? Tu crois que Frankie va se mettre en pétard ?

L'expression imagée fait sourire César :

-Tu crains qu'il ne te suspende par les pieds au mât du chapiteau ? Pas de souci, ma Puce. Je suis là. De toute manière, Frankie était bien trop en boule hier soir pour se préoccuper de ta nouvelle disparition !

-Qu'est-ce qu'il avait ?

-Les Curmine se sont éclipsés pendant le spectacle, figure-toi !

-Ils se sont éclipsés ?! Comment ça ?

-Ils ont laissé un message à Canelli pour lui dire qu'ils avaient une affaire urgente à régler. Résultat, '*Rêve de Lune*' était programmé, et il n'a pas pu être joué ! Ça a désorganisé toute la représentation, -même si le public ne s'en est pas aperçu-, et ce brave Canelli a failli nous faire une attaque.

-Pour une fois, je le comprends !

-Ils ont intérêt à s'accrocher, les artistes, s'ils veulent se faire pardonner ça ! Ça va pas coller entre eux et le Cirque du Saphir s'ils ne se montrent pas plus professionnels.

-Moi, ce que je trouve qui colle pas, c'est que j'ai croisé Gillian hier soir, et elle était déjà en costume de piste. Alors leur affaire urgente, elle a vraiment dû tomber au dernier moment, et ça devait être grave...

On parvient aux abords de la voiture et dans la minute qui suit, le vieux César, le grand Hugo, Rose-Lune, les deux chiens et le ouistiti s'entassent dans la 205. César mène adroitement la Peugeot sur le chemin forestier, et on débouche enfin sur la départementale. Lune caresse la petite tête d'Ananas, elle regarde pensivement défiler le paysage par la vitre. Elle aimerait se reposer, mais une pensée la turlupine.

« César !, finit-elle par dire, au bout d'un moment.

-Fillette ?

-Est-ce que les Curmine avaient déjà loupé une représentation, avant ça ?

-Une seule fois, me semble-t-il. Mais c'était différent ! Il y avait très peu de temps qu'ils avaient débarqué, et il leur restait une affaire à régler d'où ils venaient, apparemment. Et puis, ils s'y étaient pris très tôt pour avertir Canelli.

-Mais pourquoi je l'ai pas su, ça, moi ?

-Je ne sais pas ! Sûrement parce que ça s'est passé un moment où tu n'étais pas là non plus ! C'est arrivé deux ou trois fois ces jour-ci, si tu vois ce que je veux dire...

Lune sourit, puis brusquement, elle tressaille comme si elle venait de se rendre compte qu'elle était assise sur une poignée de punaises retournées :

-Oh ! C'est pas vrai ! Quelle cloche, mais quelle cloche !

-Quoi ?

-Qu'est-ce que tu as ?, s'étonne Hugo, en se retournant depuis le siège passager où il est assis.

-César ! Je sais tout ! J'ai tout compris ! Arrête-toi, arrête-toi !

-Quoi ?

-Arrête la voiture ! Gare-toi sur le bas-côté !

-C'est qu'on est un peu pressés, ma fille !

-Vas-y, s'te plaît ! Tiens, là, là ! 'Y a la place, vas-y !

César s'incline. Il freine brutalement, et la voiture glisse en hoquetant sur le bas-côté. Il éteint le moteur, puis, à l'instar de Hugo, se retourne :

-Bon ! Qu'est-ce qui se passe ?

-Il se passe que je suis une cloche !

-Pourquoi donc ?

-Combien de fois Papa me l'a dit, de suivre mon instinct ! C'était pourtant clair, juste sous mon nez ! Évidemment, c'était simple de *piquer* la clef et de laisser la caisse ouverte pour faire croire que Kendra s'était échappée. Et la voiture bleue ! Je la voyais tous les jours, la voiture bleue qui perd de l'huile ! Et les oiseaux ! C'était trop facile d'intoxiquer les aras et de faire comme si tout venait du faux docteur Mongin ! Et la clef ! La clef ! Pourquoi j'y ai pas pensé plus tôt ! Hugo, c'était quoi le numéro du *box* ?

-Euh... Je ne sais pas.

-Mais si ! Ça marchait par paire !

-Attends ! Je me rappelle. Le *box* d'à-côté portait le numéro 12.

-Donc, le nôtre, c'était le 14 ! Comme sur la clef dorée ! Ananas leur avait chipé ! Quand je pense à ce qu'ils voulaient faire de la ménagerie, c'est dég...

-Lune, qu'est-ce que tu racontes, à la fin ?, s'impatiente César, qui, -à raison !-, ne comprend rien à ce discours, qui tient bien de l'embrouillamini que de la démonstration.

-J'ai toujours su juger les gens du premier coup ! Je sais *dès le début* si quelqu'un est menteur ou honnête ! Mais cette fois-ci, quelque chose a brouillé la piste et ce quelque chose c'est '*Rêve de Lune*' ! Moi je pensais que j'avais des préjugés parce que ces individus se mêlaient de rejouer le numéro de mes parents. Et comme j'étais pas très fière de ma jalousie, j'ai essayé de *leur* donner une chance ! Si '*Rêve de Lune*' était pas intervenu dans l'histoire, j'aurais su à quoi m'en tenir depuis le début !

Lune a l'air de triompher mais en vérité, il y a quelque chose d'amer et de triste

dans son accent. Et si les propos qu'elle tient ne sont toujours pas plus cohérents, elle a désormais fourni assez de détails pour faire comprendre à Hugo et à son grand-oncle la nature de ses soupçons. Un grand silence se fait dans la petite voiture. Même les chiens, avec leurs yeux brillants, ont l'air suspendus au dénouement de toute l'affaire.

-Tu veux dire que les Curmine seraient coupables de quelque chose ?, finit par demander Hugo, sans enthousiasme.

-Je veux dire qu'ils sont coupables *de tout* ! Ou presque...

-C'est très grave ce que tu dis là, Fillette. Porter une accusation pareille, ça ne se fait pas sans raison.

-Oh, mais des raisons, j'en ai ! J'en ai même plein, j'te jure ! Je vois clair, maintenant ! Écoutez, c'est pas compliqué. Dès qu'ils sont arrivés, Romain et Gillian ont manifesté de l'intérêt pour les animaux, et alors que ça aurait dû me plaire, ça m'a dégoûtée. Plein de fois j'ai surpris Romain qui tournait autour de la ménagerie quand il y avait personne d'autre ; il racontait à tout le monde qu'il voulait prendre ses marques au Cirque du Saphir. Tu parles ! Puis, la première fois que je suis passée devant le Manoir, j'ai vu une voiture qui en sortait en trombe, mais j'ai pas pu distinguer le conducteur ou les éventuels passagers, à cause de la poussière du chemin. Mais c'est la même voiture qui nous a poursuivis cette nuit, Hugo, ça j'en suis sûr ; or, les Curmine ont exactement ce modèle ! Mais 'y a pas que ça !

Lune se penche en avant. Dans un réflexe, César et Hugo se rapprochent, eux aussi. À présent, ils sont suspendus aux révélations de l'adolescente.

« Le premier après-midi que j'ai passé avec toi ; reprend cette dernière en regardant Hugo ; c'est quand tu m'as enfermée dans la bibliothèque. Bon. Les trois autres sont arrivés avec la camionnette, et ils étaient cagoulés : pas moyen de les identifier. Quand j'ai récupéré mon vélo et que j'ai filé jusqu'au cirque, ça a été pour découvrir que Kendra avait disparu. À ce moment-là, je savais que j'avais laissé les bandits dans le parc du Manoir. Mais je les y avais pas *tous* laissés ! Sur les trois, il y en avait un qui était ressorti, et qui m'avait filé le train au sortir du parc ! Quand je suis arrivée au camp, Romain Curmine était là. Insoupçonné, donc ! Sauf... qu'il n'y avait que lui ! D'habitude, Gillian et lui sont toujours ensemble. Là, alors qu'il se passait un truc si grave, elle était pas là !

-Et tu penses que le gars qui est passé devant toi dans la camionnette, c'était ce Curmine ? Et que Gillian, quand il a quitté la propriété, était restée dans le parc ?!

-Romain avait largement le temps de filer garer la camionnette quelque part, de récupérer sa voiture et de retourner au camp le temps que moi, j'arrive en vélo. Et vous voulez que je vous dise ? Je crois qu'à ce moment-là, la bande avait déjà *enlevé* Kendra ! Je mettrais ma main à couper qu'elle était dans la camionnette, et qu'ils l'avaient volée avant de se rendre au Manoir. Ils se sont organisés pour faire croire qu'elle s'était échappée, et ils sont venus la déposer dans le parc, où personne risquait d'aller fouiller. Je les avais vus débarquer des caisses ! Notre python devait être dans l'une d'elles. Puis, comme ils savaient que sa disparition tarderait pas à être découverte et que, pour pas être soupçonnés, 'fallait qu'ils fassent acte de présence au cirque, Romain s'est *grouillé* de retourner au camp et résultat, il était là quand les gendarmes sont arrivés.

Rose-Lune prend un moment pour calmer sa respiration et pour remettre de l'ordre dans ses déductions. Difficile de tenir le fil, avec tous ces indices disparates entre lesquels elle est la seule à faire le lien.

« Le soir même, je suis retournée au Manoir pour aider Orion, parce que j'étais sûre que la bande lui voulait du mal.

-Bande dont j'étais censé faire partie, glisse Hugo avec un petit sourire.

-Oui. Quand je suis arrivée, 'y avait toujours les trois autres. Pour moi les Curmine étaient insoupçonnables : ils devaient jouer '*Rêve de Lune*' ! Sauf que je savais pas qu'ils avaient manqué le spectacle ce soir-là, et qu'ils avaient même pris la précaution de prévenir Canelli !

-Comment sais-tu que c'était justement ce soir-là ?, s'enquiert César.

-Tout simplement parce que ça peut pas être un autre ! Tous les autres soirs j'étais là, au cirque, et je l'aurais forcément su si les Curmine avaient loupé une représentation, tu penses ! Le seul autre soir où j'étais absente, c'est quand on était enfermés dans le *box* mais là, je sais que Romain et Gillian étaient au camp puisqu'ils ont eu la bonne idée d'aider tout le monde à me chercher. Donc, tous les deux, ils faisaient pas partie de la représentation le soir où on a cherché à capturer Orion dans le parc du Manoir. Alors, ça colle ! Ça colle d'autant plus que je me posais des questions depuis un moment au sujet du fameux petit Gilles. Un gars comme ça, nerveux, avec une drôle de voix aigrette, je me demandais à quoi il pouvait bien ressembler en plein jour.

-En tous cas c'est lui qui conduisait le tracteur cette nuit, et il en voulait, témoigne César.

-Et *elle* en voulait, corrige Lune.

César ouvre de gros yeux ronds :

-Elle ?!

-Ben oui ! Gillian Curmine ! En fait, les autres l'appelaient pas '*Gilles*', mais '*Gil*' : un diminutif de son prénom ! Et si Gilles était plus petit que les autres gugus, et s'il avait cette drôle de voix, c'est parce que c'était une femme.

À ce point du récit Hugo lâche un sifflement sonore :

-Alors là, pour le coup du surnom, chapeau, déclare-t-il en fixant Lune droit dans les yeux.

-Me *charrie* pas, grommelle celle-ci ; c'est pitoyable. 'Y a longtemps que j'aurais dû comprendre. Quand je pense que je suis la première à pas supporter les types qui disent que les filles savent rien faire de bon, et voilà que j'arrive même pas à penser qu'il pourrait y avoir une femme parmi nos adversaires ! Si j'avais réalisé ça plus tôt...

-Et le reste ?, questionne César ; où vois-tu de la logique dans tout ce qui s'est passé d'autre ?

-Le reste, c'est pas compliqué. La clef, déjà. Ananas est arrivé avec un matin. Je comprends maintenant pourquoi il l'avait chipé aux Curmine : c'est parce qu'il savait que ces deux-là me déplaisaient, et il a voulu leur jouer un tour. Hein, Bonhomme ?, dit Lune, en gratouillant la tête du ouistiti qui, les yeux brillants, la mine gaie, semble comprendre quel rôle il a joué dans le dénouement de l'enquête.

-D'après toi, cette clef était celle du *box* ?

-Jusqu'à maintenant j'y avais pas pensé. Pourquoi ? Parce que nous, on a pas eu d'ouvrir le *box*. C'était une petit clef dorée, avec le numéro '*14*' gravé sur une des faces. '*14*', ça correspond justement au numéro du *box*. Je pense que Gillian et Romain se sont pas vantés de l'avoir perdue, parce que s'ils avaient dit aux gens de la troupe qu'ils avaient perdu une clef, on leur aurait sûrement demandé : '*une clef de quoi*', ou bien alors quelqu'un aurait pu reconnaître ce type de clef. N'empêche qu'hier soir, j'ai fait tomber la clef de ma poche, et Gillian est arrivée. Elle a pas su que c'est moi qui l'avais tout ce temps, mais elle a ramassé la clef. Elle a dit qu'elle lui appartenait, et on a tous bien vu comme elle était soulagée de la récupérer.

-*On* ?

-Justine et le petit Fontana étaient avec moi. Et puis, le jour où on a été faits prisonniers, vous vous rappelez comme je me suis demandé comment Cagnot et Raillac avaient fait pour avoir de tels renseignements sur moi ? Ils ont dit qu'ils me connaissaient.

Et surtout, ils avaient l'adresse de la clinique de Maman, et le numéro de sa chambre ! Ça, les Curmine ont facilement pu le savoir ! N'importe qui chez nous le leur aura dit. Quant aux oiseaux, c'est le moins compliqué de tout. Il était plus que facile à Romain de faire ingurgiter ce qu'il fallait à Zoo et Zoé pour qu'ils aient l'air morts quelques heures plus tard...

-Ce qui voudrait dire que, finalement, les Curmine savaient très bien *qui* ils faisaient appeler quand ils ont proposé le nom du docteur Mongin. Ils savaient très bien que le docteur en question ne serait pas le vrai docteur Mongin, mais en fait un de leurs acolytes, -et quel acolyte !, rien moins que Cagnot, le chef de toute la bande à ce qu'il semble !-, et que ce faux docteur très convainquant expliquerait comment et pourquoi il fallait emmener tous les oiseaux du cirque en laboratoire !

-Oui, dans une prétendue '*clinique vétérinaire*' ! Et attends un peu, tu sais ce que m'a dit Justine ? Ses parents voulaient accompagner les oiseaux jusqu'à la clinique, pour pas les laisser seuls et pour avoir rapidement de leurs nouvelles. Et c'est là que le faux Mongin s'est mis à leur sortir son *baratin* sur les infections contagieuses, et tout. Tu parles ! Ils auraient été sacrément embêtés si Marie et Antoine avaient insisté : pas de clinique vétérinaire à l'autre bout du trajet ! Rien que le *box*.

-Attends un peu, ma fille, attends un peu, interrompt alors César, (que l'enthousiasme croissant de sa petite-nièce et de Hugo semble inquiéter) ; tout ça est bien beau, mais comment expliques-tu que ce soit justement moi que ces malfaiteurs aient enlevé ? Moi, qui suis de ta famille ? Alors ces Curmine '*atterrissent*' dans ton cirque, ils passent toutes leurs journées avec toi cependant qu'ils commettent leurs méfaits, et justement en passant dans Chartres, c'est moi qu'ils enlèvent ?! Ça fait trop de coïncidences.

-Peut-être que tu avais raison, Lune, quand tu disais que ces gens avaient enlevé ton oncle pour le forcer à prendre soin des animaux qu'ils avaient volé, déclare Hugo, après tout, les Curmine évoluent dans l'univers du cirque, et le moins qu'on puisse dire, c'est que vous y êtes connu, César ! Votre réputation a dû vous précéder, et la bande à Cagnot aura décidé que ce serait *tout bénéf* pour elle de vous avoir à disposition.

-Ils se sont bien fourré le doigt dans l'œil, grommelle le vieil homme ; de une, parce que je suis un dur à cuire. Jamais je n'aurais accepté de collaborer avec des criminels qui traitent les bêtes comme de la marchandise. Ensuite, parce qu'ils ont pris un risque énorme en acceptant de *kidnapper* quelqu'un. Je ne vois pas comment, -à moins

qu'ils ne soient complètement stupides-, ils ont pu croire que ça allait leur rapporter quoique ce soit. On aurait forcément fini par me rechercher !

Lune ne dit rien. Sourcils froissés, nez froncé, elle réfléchit. Au bout d'une minute, elle claque dans les doigts :

-Oh, ça oui ! Ils ont pris un grand risque, en effet ! Et c'est à cause de moi !

Les grands yeux de la jeune fille se mettent à briller :

« Je crois que je viens de comprendre ce qui s'est passé. Quand Romain et Gillian ont proposé à Frankie que la ménagerie devienne une attraction, ils avaient forcément une idée derrière la tête. D'après moi, si Canelli avait accepté, cette combine devait faciliter leur trafic, d'une façon ou d'une autre. Soit en leur donnant un accès plus libre et moins suspect à nos animaux, soit tout simplement en les faisant accepter au Cirque du Saphir. Si leur idée avait plu et que le public ait bien réagi, le cirque aurait gagné en notoriété et on aurait traité les Curmine en héros ! Seulement voilà, je suis arrivée, et moi, j'ai pas laissé faire. Je me rappelle que, quand Canelli m'a fait sortir du réfectoire ce matin-là, j'étais tellement en colère!, je l'ai menacé d'avoir recours à toi, César, pour le faire changer d'avis, s'il se mettait en tête de faire visiter la ménagerie. Or, les Curmine étaient là ! Et comme effectivement, César, ta réputation te précède chez tous les banquistes, ce Romain et sa Gillian ont dû prendre peur. Ils se sont dit que si tu venais mettre ton nez dans leurs affaires, tu risquais de découvrir la vérité, malin comme tu es... Alors ils ont choisi la solution radicale, et ils t'ont enlevé.

-Et tu crois qu'ils pensaient que ni toi ni ta mère n'alliez signaler ma disparition ?

-Ils connaissaient pas la fréquence de nos rapports, et ils pouvaient pas savoir que j'attendais ta visite pour les prochains jours ! Je suis sûre qu'ils pensaient avoir un peu plus de temps devant eux, avant qu'on comprenne que t'avais disparu. Et je suis presque sûre qu'ils avaient dans l'idée de me faire du chantage. Mon silence contre ton retour sain et sauf, tu comprends ? Ce qui signifie qu'ils devaient espérer faire un très gros coup. Est-ce que ça concernait Orion, ou seulement les animaux du cirque, j'en sais rien, mais...

Soudain, César se met à taquiner le levier de vitesse.

-Qu'est-ce que tu fais ?

-Direction la gendarmerie. Si tout ce que tu viens de raconter est vrai, Lune, j'ai peur que les Curmine ne prennent la poudre d'escampette ! On leur a échappé, cette nuit. Ils auront peur qu'on puisse les dénoncer.

-Oh, non ! Attends, César !, supplie Rose-Lune, qui bondit sur son siège et fait

sursauter Ananas ; s'te plaît ! Nous enlève pas l'occasion de les coincer, j't'en prie !

-Qu'est-ce que tu veux dire ?, s'étonne César.

-Oui, qu'est-ce que tu veux dire, répète Hugo, tu as un plan ?

-Ben... peut-être bien !, reconnaît Lune avec un brin de malice.

Mais César hésite :

-On n'accuse pas les gens à la légère.

-César ! Si vraiment ce sont eux qui sont dans le coup, reconnais qu'ils nous ont fait subir des choses horribles ! Et si on les avait pas empêchés, ça aurait été pire !

-Je ne dis pas le contraire. Rien que de penser à ce qu'ils t'ont fait subir, je m'arrangerais bien pour suggérer au tigre de les effleurer du bout de la dent...

Après avoir dit ces mots, César fait cliqueter le trousseau qui pend au bout de la clef déjà engagée dans le contact. Hugo peut voir changer l'expression de ses traits. Il se retourne, et fait un clin d'œil à Lune.

« Bon!, dit le vieil homme en se tournant vers sa petite-nièce ; je marche dans la combine, mais il y a une condition, Lune. Si on peut trouver un moyen d'être certains que les Curmine sont impliqués : je renonce à aller trouver la Police tout de suite. Mais, pas question de tarder !

Maintenant les deux hommes attendent. Lune saura-t-elle comment obtenir des preuves ? La jeune fille mord sa lèvre et ouvre tout grand ses narines. Soudain, son regard s'éclaire : elle éclate de rire et tape dans ses mains.

-César ! Est-ce que tu as encore des boîtes de *'poudre à éternuer'*, ici, dans la voiture ?

-Pendant un temps le Cirque du Saphir proposait des articles de farces et attrapes dans sa boutique, explique César à l'attention de Hugo ; c'est moi qui me chargeais du transport des marchandises. Ça n'a pas très bien pris et j'ai conservé quelques bidules dans ma voiture.

-Alors ? Tu as encore ces boîtes ?

-Il en reste cinq ou six dans le coffre, oui.

-Ouais ! Alors, je sais comment on peut s'assurer que les Curmine sont impliqués. Même si, franchement, moi j'en suis déjà sûre.

-Et comment tu comptes t'y prendre avec de la poudre à éternuer ?, s'enquiert Hugo.

-La nuit où je suis venue sauver Orion au Manoir, à un moment, je me suis

retrouvée prise au piège. J'étais exposée, et le grand type arrivait pile vers moi. Je savais pas à ce moment-là qu'il s'agissait de Romain, mais je te jure que je me rappelle de l'impression que j'ai ressentie quand il est passé près de moi.

-Et le rapport avec la poudre ?

-Le rapport c'est que le type a éternué peu de temps après. Il a lâché un éternuement, une sorte de cri sauvage qu'on aurait cru sorti de je sais pas quel film d'horreur. Un truc dont je suis sûre : je saurais reconnaître un éternuement comme celui-là. Aussi sûr qu'on sait reconnaître une voix qu'on a déjà entendue !

César hoche la tête et Hugo ne dit rien, mais il semble à Lune qu'elle voit passer un éclat dubitatif dans ses yeux :

-Tu doutes de moi ?

Le visage du jeune homme s'éclaire d'un large sourire :

-Avec tout ce que j'ai déjà vu venant de toi ? Non, je ne doute pas une seconde. Il y a juste qu'une telle idée ne me serait jamais venue à l'esprit, et je ne suis pas certain que je saurais reconnaître quelqu'un par ce biais !

-Moi, oui. Et d'ailleurs, si tu avais entendu Romain Curmine ce soir-là, tu saurais de quoi je parle.

-Je l'ai sûrement entendu ! J'étais dans la camionnette !

-Raison de plus !

Rose-Lune se tourne vers César. Elle n'attend qu'une chose, à présent : que son grand-oncle se prononce. César met le moteur en marche, et les chiens jappent :

-D'accord. Si on parvient à faire éternuer ton gars, et si tu peux affirmer qu'il s'agit du même éternuement que celui que tu avais entendu l'autre soir : on organisera la petite vengeance du Cirque du Saphir. ».

* * *

Rose-Lune et Hugo, cachés au coin d'un *camping-car*, serrés l'un contre l'autre sans y penser, observent, cou et muscles tendus, César qui passe non loin de là. Il a été décidé que l'ancien Directeur du Cirque du Saphir se chargerait de tendre le piège à Romain Curmine.

« Bonne idée, le coup de la poudre à éternuer sur les gants !, murmure Hugo dans un sourire.

-J'ai trop hâte de savoir... », répond Lune sur le même ton.

L'air de rien, César se porte au-devant de Romain. Caché au coin, lui aussi, il avait attendu que l'intéressé sorte de sa loge, pour se jeter dans l'allée avec l'air de qui ne fait que passer. Il porte une combinaison et des gants, comme s'il venait d'assumer quelque gros travail à la ménagerie.

« Oh, tiens !, s'exclame-t-il d'une voix bien claire, feignant de ne reconnaître le trapéziste qu'une fois parvenu à deux pas de lui ; mais c'est notre nouvelle recrue ! Passé une bonne nuit ?

Lune sourit en coin : César n'a pas pu s'empêcher de faire cette allusion. S'il est vrai que c'était bien Romain Curmine qui était dans la forêt cette nuit, si c'était bien lui perché à l'arrière du tracteur comme un tireur d'élite en embuscade, alors l'homme a dû se hâter de regagner le cirque, lui aussi, et il doit composer avec la fatigue et la déception d'avoir manqué la proie qu'il était sorti pour traquer. Sitôt qu'il voit Romain, Hugo serre les poings.

César tend sa main à Romain. Il se passe alors quelque chose d'inattendu : l'artiste hésite à répondre à ce geste ! Une seconde d'angoisse s'écoule, et Lune mord sa lèvre avec anxiété :

« Allez, allez ! », souffle-t-elle.

« Ah, c'est le gant qui vous gêne !, s'exclame César, excusez-moi, j'avais oublié que je le portais !, et sur ce, le vieil homme fait mine de retirer son gant. Romain esquisse un sourire entendu, -il semblerait que César ait vu juste-, mais il a trop d'amour-propre pour se laisser juger pour coquet par l'éminent César Parenti ! Alors, avant que l'ancien Directeur n'ait eu le temps de retirer son gant, Romain saisit ces doigts tendus à pleine main, et les deux hommes échangent une poignée que César fait durer. Cordialement, bien entendu !

-Assez mauvaise nuit, si vous voulez savoir, répond alors Romain, Gillian et moi, nous avons des soucis de famille en ce moment. Un parent de ma femme est très malade. Nous ne sommes rentrés au camp que très tard dans la nuit, et en plus de nous faire du souci, nous sommes désolés d'avoir dû manquer la représentation hier soir...

« Il ne doute de rien ! », grommelle Lune.

-Ah, oui, vous nous avez manqué. La représentation perd tout son panache sans '*Rêve de Lune*', n'est-ce pas ? Vous auriez connu le numéro du temps de Christophe et de Cataline !

Romain a un de ses petits sourires biaux. On voit qu'il n'est pas très à l'aise.

« Bon !, ajoute César, je vais vous laisser ! J'ai du travail qui m'attend, et je ne voudrais pas vous retarder.

César fait un pas, puis il revient en arrière, et, -en parfait comédien-, il se penche vers Romain en plissant les yeux. Surpris, l'autre recule imperceptiblement.

« Je ne sais pas ce que vous avez sur le nez, là, dit César en montrant son propre nez ; une grosse trace noire... On dirait de l'huile, ou du cambouis...

Puis le vieil homme s'éloigne en sifflant. On dirait qu'il a déjà oublié la rencontre qu'il vient de faire.

Cachés dans leur coin, Hugo et Rose-Lune se sentent sourire. César n'est pas plutôt parti que Romain, qui ne se sait pas observé, (et qui, décidément, doit être un peu coquet), se met à frotter son nez avec une ardeur remarquable. Évidemment il n'y a aucune tâche sur le nez de l'artiste !, César a rusé, c'était le meilleur moyen pour que Romain Curmine hume la poudre à éternuer qu'à son insu, il vient de ramasser en serrant sa main gantée !

Le piège habile se referme sur le grand Romain Curmine. Il se passe deux ou trois secondes puis brusquement, on le voit secouer son torse dans tous les sens. Il gonfle sa poitrine, et lâche dans les airs un gigantesque éternuement sauvage, qui résonne entre les caravanes, et qui déclenche les aboiements des chiens du campement.

« Yes !, souffle Lune avec un signe de victoire, c'est gagné ! C'est bien ça, j'en suis sûre ! Romain et Gillian font partie de la bande à Cagnot !

-Je ratifie, annonce Hugo, l'air sombre ; je viens de reconnaître cette odeur ! Je te garantis qu'elle était dans la forêt cette nuit ! J'en ai encore les poumons remplis ! Ce type-là a mis le tigre dans une rage ! Cette colère dans ma gorge...

-Et... Ça sent quoi ?, s'informe Lune.

-Le traître ! Une odeur forte comme celle d'une bouse de vache, et rance comme celle d'un lait périmé. Pas très agréable.

-Je veux bien te croire... », affirme Lune, partagée entre le sourire amusé et la grimace de dégoût. À ce moment, la jeune fille sursaute ; on vient de la frôler. Elle se retourne, pour découvrir César, qui a fait un large détour, et qui vient retrouver les jeunes gens à son point de départ.

-Alors ?, souffle-t-il en retirant précautionneusement ses gants ; ça a marché ?

-À la perfection !, jubile Lune ; j'ai reconnu l'éternuement de Romain !

-Tu en es sûre ?

-À deux cent pour cent ! C'est lui, j'en suis certaine. Quelle gourde ! Si seulement j'avais compris ça plus tôt ! J'en reviens pas de tout ce qu'ils ont osé faire juste sous notre nez. Et en plus, ils ont volé le numéro de mes parents !

-Bon, dit César, puisque les choses sont comme ça, il faut qu'on passe à l'action. Je vais commencer par aller voir Canelli pour le mettre au courant de nos découvertes. Il faut que j'aie le temps de l'avertir avant que ce Curmine et sa rouquine n'aient l'occasion d'aller s'excuser. Je vais lui demander de jouer le jeu, et quand il connaîtra la vérité, il ne demandera rien de mieux ! Il feindra d'être mécontent de l'impolitesse des Curmine, puis fera comme s'il acceptait de leur pardonner, à cause de cette '*épreuve familiale*' qu'ils sont en train de traverser, et aussi à cause de leur talent. Frankie les flattera un peu à la fin ; ça les persuadera qu'ils ne sont pas découverts.

-Moi, il y a quand-même quelque chose qui me chiffonne, intervient Hugo ; si les Curmine avaient prévu de participer à la traque de la Bête d'Orléans cette nuit ; plus que ça : s'ils ont vraiment *organisé* cette traque, comment se fait-il qu'ils n'aient pas pris leurs dispositions ? De façon à pouvoir s'absenter avec une bonne excuse, comme la fois précédente ? Tandis que là, ils se sont fait remarquer par l'ensemble de la troupe ! C'est louche, non ?

-Pas tant que ça, si on se place de leur point de vue, rétorque Lune du tac-au-tac. Après tout, le plus important pour eux, c'est pas le Cirque du Saphir et sa troupe, c'est leur petit trafic, et ce qu'ils comptent en tirer ! S'ils avaient donné une excuse à Canelli pour leur absence, quelqu'un aurait pu les relier facilement à l'histoire de la traque. En prétendant qu'ils ont dû partir à la dernière minute à cause de l'état de santé d'un de leurs proches, comment tu veux qu'on les soupçonne ? Et de quoi ? *Les pauvres...*

Hugo sourit comme le visage de Lune s'anime, moqueur.

« Allez !, dit la jeune fille, viens, Hugo ! Nous, on va aller chercher Justine, Ludo, Émilie, Thomas, et les autres. Et *Tarzan*, aussi. On ira s'installer sous le chapiteau, derrière les gradins, on sera tranquilles. Je te présenterai à tous ceux qui te connaissent pas. Tout ira bien, tu verras.

-Je ne me fais pas vraiment de souci à l'idée de rencontrer tes copains-copines, tu sais !, rétorque Hugo, amusé ; cela dit, y a-t-il des chances pour que chemin faisant, tu m'expliques en quoi consiste ton plan ?

Lune fait signe à César qui s'éloigne, direction le *camping-car* de Frankie Canelli.

Alors elle prend Hugo par le bras, et l'attire du côté de la ménagerie. Ses yeux se plissent avec une expression presque féroce :

-Ils voulaient des animaux ?, et bien *ils vont en avoir !* ».

LA VENGEANCE DU CIRQUE DU SAPHIR

On est le 26 Juillet et, au Cirque du Saphir, il règne une grande agitation. Ce soir, on donne une représentation. Il fait chaud, tous les auvents des *camping-cars* sont tendus ; on a sorti les parasols et les jets d'eau et, là-bas sous la vaste tonnelle, on arrose Whisky et Cornaline.

Dans la torpeur de l'été les bruits résonnent plus fort et le temps passe plus lentement ; les odeurs flottent lourdes et sucrées au-dessus du camp, et toute la terre ronronne, comme si elle faisait la sieste.

La grande Élodie, les cheveux remontés en chignon, supporte mal la chaleur. Ses joues, habituellement d'une blancheur de lait, portent deux plaques rouges, et ses yeux bruns sont maussades. Accompagnée du jeune Thibault, elle a résolu de faire le tour du campement à la recherche des meilleures places d'ombre. Au hasard d'un détour, l'apprentie costumière s'engage dans une allée relativement ombragée, qui ouvre notamment sur le *camping-car* des Curmine. Le couple est là, Gillian assise sur le

marchepied, Romain debout, adossé à la loge, un pied remonté. Sitôt qu'elle les aperçoit, Élodie hésite. Elle s'arrête, et pense à faire demi-tour.

« Et ben ? Qu'est-ce que tu fais ?, s'étonne Thibault.

-Je n'ai aucune envie de passer devant eux.

-Je te signale qu'on est censés faire comme si de rien n'était ! Si tu rebrousses chemin juste devant leur nez, tu vas leur mettre la puce à l'oreille !

-Je ne saurais pas passer devant eux en faisant comme si de rien n'était, rétorque nerveusement Élodie, je ne sais pas mentir !

-Décide-toi, *grouille* ! Ils nous regardent, maintenant !

-Oui, mais figure-toi que le problème, pour moi, ce n'est pas de rebrousser chemin ! Le problème, c'est que...

-Quoi ?

-Le problème c'est que je ne suis pas persuadée de devoir me taire !

-Quoi ?!

Thibault ouvre de grands yeux ronds, et son cœur s'affole. Il jette un bref coup d'œil sur les Curmine, et tire Élodie par la manche de son chemisier :

« Qu'est-ce que tu racontes, ça va pas ?, gronde-t-il, en aparté ; je te signale que Lune est déjà partie ! Tu ne vas quand même pas lui faire ça ?

-Tu as pensé aux risques qu'elle va prendre ? Et aux risques qu'elle va faire prendre aux autres, tu y as pensé ?

-Tu ne pouvais pas dire ça plus tôt ?!

-Dites, les jeunes, 'y a un problème ?

Thibault et Élodie se retournent dans un sursaut. Romain Curmine s'est détaché de son *camping-car* : c'est lui qui vient de les interpeller, et il fait un pas vers eux. Évidemment, à force que les apprentis murmurent et chuchotent au coin de leur allée, les deux artistes devaient finir par se demander ce qui se passe ! Thibault décoche un regard furieux à sa compagne.

-Non !, grogne-t-il en l'attrapant par le bras, il n'y a rien ! Aucun problème !

Mais Élodie marque une résistance. Elle dégage son bras.

-Laisse-moi !

-Quelque chose ne va pas ?, lance Gillian, de sa voix mielleuse.

-Oui, j'ai un petit problème, reconnaît Élodie. Elle marche à grands pas vers le couple, sans se préoccuper de Thibault. Gillian se lève.

-De quoi s'agit-il ?, demande-t-elle, éclairant son visage d'un large sourire, comme si elle était une reine et qu'Élodie fut un de ses sujets.

-Et bien...

-Vas-y, parle-nous ! Si Romain et moi, on peut t'aider...

-Je ne sais pas si je dois, balbutie Élodie, brusquement gênée.

-Non, tu ne dois pas, en effet !, gronde Thibault. Allez viens, on s'en va. Excusez-nous !

Les deux jeunes gens s'éloignent quand Élodie, soudain, fait demi-tour.

-Non, attendez ! Il faut que je vous dise quelque chose.

-Élodie, qu'est-ce que tu fais !

-Laisse-moi, j'ai pas envie de me taire ! Il s'agit de Rose-Lune.

-La fille du Directeur ?, feint de s'étonner Romain Curmine, comme si son histoire ne l'avait pas souvent amené à se confronter à Lune, durant ces derniers jours.

-Oui. Elle nous a dit quelque chose...

-Élodie !, s'indigne Thibault, la ferme ! T'avais promis de te taire !

-Je n'ai rien promis du tout ! Je faisais partie de l'auditoire, c'est tout ! Romain, Gillian et nous, on est arrivés en même temps au cirque. J'estime qu'ils ont le droit de savoir !

-C'est vraiment pas *cool* !

-Réfléchis un peu ! Cette Rose-Lune, c'est une vraie peste ! Elle prend tout le monde de haut sous prétexte qu'elle est de la famille du Directeur, mais ses parents, ils ne sont même pas là ! Regarde comment elle a réagi l'autre jour quand Monsieur Canello a proposé de faire visiter la ménagerie ! C'était une très bonne idée, et il a fallu que *Mademoiselle* s'y oppose. C'est comme s'il n'y avait qu'elle qui avait le droit de décider, ici !

-Et pourquoi je t'ai vue lui parler, alors, ces jours-ci ?, s'énerve Thibault, quand tu mangeais avec elle et que tu riais à ses blagues, t'avais pas l'air si fâchée !

-Parce que j'essayais de m'intégrer et de lui faire sentir que d'autres personnes sur Terre peuvent être intéressantes, mise à part elle ! Mais cette histoire de secret, elle nous l'a imposée, et je n'ai pas envie de faire ce qu'elle veut.

-N'empêche que c'est à *elle* que t'aurais dû dire ça, pas à *eux* !

Thibault lance un regard empoisonné au couple des Curmine, qui n'a pas bronché. Romain et Gillian regardent Thibault, puis Élodie, puis Thibault...

-On ne voudrait pas semer la discorde entre vous, finit par trancher Gillian, si la jeune Rose-Lune vous a confié un secret, gardez-le ! Entre ados, c'est normal !

-Mais ça vous concerne !, proteste Élodie.

-Écoute, si t'as l'intention de parler, je veux pas être complice, grommelle Thibault. Alors je te laisse. Salut !

Élodie mord sa lèvre inférieure. Le garçon se retourne mais elle ne bouge pas, alors il hausse les épaules et bientôt, il disparaît au coin du *camping-car* d'Armand Lacasa.

-Alors, que se passe-t-il de si grave ?, questionne Romain, campant ses mains dans ses poches à la façon d'un *cow-boy*.

-C'est une affaire ridicule, maugrée Élodie, je crois que si Rose-Lune ne racontait pas de telles histoires, je ne serais jamais venue vous parler.

-Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette petite est très dégourdie !, note Gillian. Élodie lève les yeux. Elle se demande si cette remarque acerbe est censée constituer un compliment.

-Elle s'est mise à raconter des trucs au sujet d'une prétendue Bête, la *Bête d'Orléans* !, poursuit-elle alors, parlant vite et bien pour jeter à bas tout remord ; elle en parlait à ses amis mais Thibault et moi, nous sommes arrivés, et elle a accepté de nous mettre dans la confiance. Soi-disant que cette Bête existe et soi-disant que les rumeurs qui courent dans les environs d'Orléans sont vraies ; d'après Rose-Lune la Bête est vivante et d'après elle encore, elle la connaît ! '*Elle et moi, on a un truc ensemble !*', elle a dit.

Élodie éclate d'un rire moqueur et haut-perché, qui retombe en une moue déçue. Parce que si Gillian a vaguement souri, Romain, lui, ne paraît pas goûter la plaisanterie.

-Cette Bête ?, demande-t-il ; est-ce que Lune a dit à quoi elle ressemblait ?

-Vous... Vous la croyez ?, s'étrangle Élodie. On voit que la jeune fille se demande si elle a bien choisi ses interlocuteurs dans cette affaire ; je veux dire, une Bête comme ça... ça n'existe pas !

-Assurément non, convient Gillian en faisant cliqueter ses bracelets d'argent ; l'histoire de la Bête d'Orléans, c'est une légende. Comme tant d'autres...

-Mais il n'empêche qu'un tigre royal s'est échappé du *Zoo* de Beauval récemment, et il court en liberté dans la région, explique Romain ; nous en avons entendu parler, tout du moins c'est ce qui se dit dans le milieu. Paraît-il que pour ne pas affoler la population,

les autorités patrouillent en secret dans la forêt à sa recherche. De fait, c'est assez dangereux d'aller courir les bois en ce moment, alors, si la petite-nièce de César Parenti s'apprête à prendre des risques, tu dois nous le dire.

-Et bien..., souffle Élodie, décontenancée, oui, Rose-Lune a décrit une Bête qui ressemblait à un tigre ! Mais je crois qu'elle s'est amusée à faire frissonner les autres, en parlant de crocs immenses et pointus comme des poignards, et de griffes d'acier... En tous cas, d'après elle, il y a des gens qui se sont mis à la poursuite de cette créature. Et Rose-Lune a dit qu'elle avait rendez-vous avec elle ! Cet après-midi ! Elle veut faire en sorte de la mettre à l'abri, je crois, un truc comme ça.

Élodie croise les bras en secouant la tête. Encore occupée à penser à ces âneries, elle ne semble pas remarquer l'agitation croissante qui s'est emparée de Romain et de sa femme. Tous les deux se tiennent désormais côte à côte, et ils se jettent des coups d'œil éloquents.

-Mais..., commence alors Gillian, de sa voix trop douce, Rose-Lune t'a-t-elle dit où est censé avoir lieu ce rendez-vous ?

-Non, et c'est bien ça qui m'a énervée le plus ! Après nous avoir vendu son histoire de conte de fées, après nous avoir fait miroiter ces choses, elle a refusé de nous dire où elle devait retrouver '*la Bête*' ! Elle a seulement parlé d'un Manoir... Évidemment, c'est plus commode. Si elle refuse d'ébruiter son secret, personne ne pourra prouver qu'elle n'a fait que raconter des mensonges. À moins qu'elle ne se soit tue que parce que j'étais là. Je crois qu'elle a remarqué que ses fables me mettent hors de moi !

-Et le rapport avec nous ? Où est-il ?, questionne Romain un peu sèchement ; est-ce que tu ne disais pas que toute cette histoire nous concernait ?

-Si ! Quand Rose-Lune a sorti cette histoire, certains de ses amis se sont mis à lui dire : '*Emmène-nous avec toi, s'il te plaît !*', '*Laisse-nous venir, on se tiendra à l'écart !*', et tout. Elle, elle riait, tout en continuant de refuser de révéler le lieu où elle devait retrouver la Bête. Alors Gildas lui a dit qu'elle pourrait peut-être vous prévenir, tous les deux, et vous demander de l'aide ! Paraît-il que Gildas a eu une conversation passionnante avec vous ce matin, où vous lui avez confié à quel point les espèces animales exotiques vous fascinent...

-En effet, Gildas et moi avons abordé ce sujet, reconnaît Romain ; pour nous, faire partie d'un cirque c'est aussi côtoyer des bêtes superbes, et même si nous ne sommes ni dresseurs ni montreurs, le choix que nous avons fait d'appartenir à l'une des dernières

troupes itinérantes de notre époque tient en grande partie à notre amour pour les animaux. N'est-ce pas, Chérie ?, termine l'artiste en passant son bras sur les épaules de Gillian.

-Effectivement !, reconnaît cette dernière ; c'est pourquoi nous avons proposé de faire visiter la ménagerie pour faire partager cette passion au public, mais apparemment, la jeune Rose-Lune et nous, nous n'avons pas la même idée de la façon dont il convient de prendre soin des animaux. Quoique nous fassions, elle semble toujours croire que nous agissons pour le malheur des bêtes.

-Aussi, quand Gildas vous a mentionnés, elle a répondu qu'elle préfèrerait encore se faire dévorer par la Bête en question que de vous la montrer. Et c'est injuste ! Bien sûr je ne crois pas qu'une telle créature existe, mais si ce que dit Rose-Lune avait été vrai, de quel droit vous aurait-elle privés de la chance de le voir ? Mademoiselle va jusqu'à croire que la Bête d'Orléans lui appartient !, ça m'horripile de voir ça. Il fallait que je vous prévienne que Rose-Lune ne vous aime vraiment pas et que tant qu'elle n'aura pas changé de point de vue, vous aurez du mal à vous intégrer au Cirque du Saphir. À cause d'elle.

Les Curmine se contentent de hocher la tête. Satisfaite d'avoir délivré son message, Élodie lève le menton et redresse les épaules.

-C'est *fair-play* de ta part, reconnaît Romain, adressant à la jeune fille un sourire enjôleur ; Gillian et moi, on ne l'oubliera pas. Après tout, tu as raison ! Nous sommes arrivés au cirque le même jour, il faut qu'on se serre les coudes ! Et le moment est venu pour nous d'avoir une petite conversation avec Lune. Qu'en penses-tu, *Gil* ?

-Je suis d'accord. Dans une troupe comme la *nôtre*, s'il règne des tensions, c'est mauvais pour tout le monde. Élodie, est-ce que tu sais où nous pourrions trouver Rose-Lune ?

Élodie pince les lèvres, et elle pâlit légèrement :

-Je ne vous l'ai pas dit ? Elle est déjà partie !

-Où ça ?, s'exclame Romain, alarmé.

-Mais, distribuer des affiches ! Le Directeur Canello l'a punie pour s'être absentée une nouvelle fois hier, pendant la représentation ; elle en est quitte pour aller distribuer des affiches tout le long du canal ! Mais elle a qu'il était hors de question qu'elle joue au '*distributeur de billets*' tout l'après-midi, et que sur les coups de cinq heures, elle serait déjà au fameux Manoir !

-Tu dis qu'elle est déjà partie ?!, rugit Romain, ignorant la main que Gillian pose sur son bras.

-Oui, et alors ?, souffle Élodie, impressionnée, ce n'est pas grave ! Vous pourrez lui parler plus tard !

Mais Romain Curmine se met en colère. En tournant sur ses talons, il jette la casquette italienne qui lui couvrait la tête. Interdite, Élodie sent les larmes lui monter aux yeux. Elle dévisage Gillian, interdite.

-Romain s'inquiète pour Lune !, explique cette dernière ; si cette fille est vraiment mythomane, elle est bonne pour passer l'après-midi toute seule, à fantasmer sur le récit qu'elle vous fera de ses aventures imaginaires. Mais imagine un instant qu'elle ait *vraiment* rencontré le tigre échappé du zoo ! Elle courrait un grave danger !

Élodie frémit :

-Alors Rose-Lune pourrait être en danger, souffle-t-elle, je ne le savais pas... Je ne me doutais pas...

-Évidemment. Romain ! Il faut aller prévenir le Directeur, ainsi que César Parenti. Ensuite, nous partirons à la recherche de Lune, encore une fois.

-Est-ce que... Est-ce que je dois avertir quelqu'un ?, interroge Élodie.

-Ce ne sera pas la peine, coupe Gillian, nous allons prendre cette affaire en charge. Mieux vaut qu'on ne sache pas que tu étais au courant. On ne sait pas encore ce qui peut arriver à Lune, et si quelqu'un apprenait que tu savais, et que *tu n'as rien dit*...

Élodie réprime un frisson d'angoisse. Romain reste distant ; morose et froid il rumine des choses derrière ses yeux perçants dont l'éclat est devenu rusé, mais la belle Gillian pose sa main sur le bras d'Élodie :

-Ne t'en fais pas. Vaque à tes devoirs comme c'était prévu. Ne te mets pas en retard par notre faute, et ne parle de tout cela à personne. Monsieur Canelli et Monsieur Parenti une fois avertis, ce seront eux qui décideront s'il convient d'alerter la troupe. En attendant, pourquoi semer la panique ? Il y a spectacle, ce soir, il faut assurer.

-Vous êtes sûre ?

-Absolument. Romain et moi, nous partons de ce pas prévenir qui de droit. Et dis-toi bien que si jamais Rose-Lune échappe aujourd'hui à un grand péril, ce sera grâce à toi ! Ne te reproche surtout pas de nous avoir parlé ! ».

Ce disant, Gillian Curmine pousse Élodie en avant, comme pour lui donner l'élan de s'en aller. Ce que fait la jeune costumière. Elle s'éloigne, et, tout en essuyant au coin de ses yeux une larme, elle jette de fréquents regards en arrière. Quand elle voit Gillian approcher de Romain et l'entourer de ses bras consolateurs, ses épaules s'affaissent plus

encore et sa démarche devient celle d'une coupable. C'est dans de telles dispositions qu'elle disparaît au coin de l'allée, derrière le *camping-car* d'Armand Lacasa.

* * *

Le Manoir dresse tourelles et pignons haut dans le ciel bleu. La vigne vierge brille, semblant faite de centaines d'étoiles de cristal suspendues aux vieilles pierres, dont les multiples facettes attraperaient des reflets de lumière, vert, rouge, ambre et or. De délicieuses odeurs flottent à l'intérieur du parc, le parfum acre de la roche chaude se mêle à celui, plus doux, de la terre et des végétaux qui commencent à respirer sous l'ombre qui avance. Il sera bientôt seize heures trente, et la propriété des De Montchênaie va tomber dans la pénombre.

Rien ne paraît avoir bougé dans le Manoir depuis la première fois que Rose-Lune y est venue. Il n'y a peut-être que la corniche du toit, avancée en bec d'aigle, qui ait l'air plus acérée et plus menaçante ; on croirait que la propriété, comme un immense oiseau de proie, s'est tassée sur elle-même, a avancé ses ailes et tendu le bec en direction du portail, par où pénètrent, depuis une vingtaine de jours, aussi bien les amis les plus fidèles que les ennemis les plus farouches.

Soudain, dans ce décor statique un brin angoissant, se fait un mouvement. La lourde porte d'entrée de la propriété s'entrouvre, et la tête de brune de Lune paraît par l'embrasement. La jeune fille jette un rapide coup d'œil à l'extérieur, puis se rejette en arrière :

« Toujours rien, grommelle-t-elle, en retirant la queue d'Ananas qui lui fait une écharpe ; mais qu'est-ce qu'ils font ?! Ils vont tout faire rater s'ils arrivent pas maintenant !

-Ils seront peut-être là dans deux minutes ! », suggère Justine. Impressionnée, la meilleure amie de Rose-Lune ne peut s'empêcher de parler à voix basse depuis qu'elle est entrée dans le château.

Lune fait oui de la tête tout en serrant les dents. Dans le vaste hall du Manoir retombent des flots de lumière qui rebondissent sur les fauteuils anciens, sur les rebords des cheminées, sur les objets précieux et sur les équipements de gymnastique.

« Hugo !, s'écrie Lune en se tournant du côté de l'aile ouest ; on en est où ? On est bons ?

Cinq secondes plus tard le jeune homme, qui a retiré sa veste d'époque et porte

une chemise blanche, (dont le col est largement ouvert et dont les manches sont remontées), se montre :

-On est bon. Je descends faire une vérification ou deux. Il est quelle heure ?

-Quatre heures trente ! Trente-deux, même ! Si tu descends, *grouille-toi* de remonter ! 'Y a plus une seconde à perdre !

-T'inquiète. J'en ai pour une minute.

Hugo traverse le hall à grands pas et disparaît dans la bibliothèque. À ce moment, on entend un gloussement résonner du côté de la porte d'entrée :

-Lune ! Lune, viens voir ! L'intéressée bondit jusqu'à la porte :

-Ah tout de même ! Les voilà ! C'est pas trop tôt !

Entre les hautes herbes du parc se glissent deux silhouettes, qui franchissent en courant l'espace qui sépare les murs de la propriété des marches du perron. Quelques instants plus tard des pas claqués résonnent sur les escaliers, et Lune s'autorise à ouvrir la porte. Au pas de course, Élodie et Thibault, les apprentis, se faufilent dans l'entrée. Ils ne s'arrêtent, rouges, essoufflés et décoiffés, qu'une fois parvenus au centre du hall. Lune referme la porte, et, les mains campées sur la taille, une lueur sévère illuminant ses yeux noirs, elle se tourne vers les nouveaux arrivants :

« Alors ?

-Alors on a galéré pour trouver !, explique Thibault, courbé, les mains sur les genoux ; on avait mal interprété tes indications et figure-toi qu'on a tourné *avant* la zone résidentielle ! C'est un truc de ouf, ce quartier !

Élodie, qui resserre ses côtes en faisant la grimace, ne dit rien.

-Non, mais alors ? Au camp ? Comment ça s'est passé ? Ils ont marché ?

Les deux apprentis se redressent et, l'œil joyeux, tapent dans la main l'un de l'autre :

-Ça a marché du tonnerre, tu veux dire !, s'exclame Thibault, ton idée était géniale ! Ils sont pas seulement tombés dans le piège, ils y ont sauté à pieds joints, les Curmine ! Cette fille-là, ajoute le garçon en tournant le pouce vers Élodie ; c'est une actrice extraordinaire ! Elle te les a emballés en moins de deux, ils ont rien vu venir !

-N'oublie pas que si tu n'avais pas joué le rôle du *garçon-qui-désapprouve-mais-qui-ne-peut-rien-faire-pour-empêcher*, ma prestation n'aurait pas été si bonne !, ajoute gaiement Élodie ; mes plaintes n'ont eu de poids que parce que tu avais pris la peine de me réprover publiquement ! Ces chichis que j'ai dû faire, je vous dis pas ! 'Je crois

qu'elle a remarqué que ses fables me mettent hors de moi !', récite la jeune fille, usant du ton plaintif et prétentieux dont elle se servait, plus tôt, pour *harponner* le couple des voltigeurs.

Lune éclate de rire. Penser à la tête que Gillian et Romain ont dû faire ! L'arrivée de Hugo met un terme à la joyeuse scène ; sitôt qu'elle l'aperçoit, Lune parvient à reprendre son sérieux.

« Qu'est-ce qui se passe ?, s'enquiert le jeune homme.

-Élodie et Thibault ont joué leur rôle à merveille, les Curmine ont tout gobé !

-O.K. Et votre pronostic ?

-Euh, le pronostic ?, répète Thibault, jetant un coup d'œil à sa montre, le pronostic c'est que, si ces zozos ont vraiment cru ce qu'on a raconté, ils seront là dans moins de cinq minutes.

-Et toi, Hugo ? Tu en es où ?

-Tout est bon.

-Cool. Alors 'faut se tenir prêts. Thibault, Élodie, vous passez à l'étage. Prenez ça.

-La jeune fille tend à Élodie son propre Smartphone-. Sitôt que vous verrez que les choses sont en train, mettez en route le numéro du contact qui s'affiche à l'écran : j'ai tout préparé.

-Et... on va tomber sur qui ?, s'informe Élodie.

-Vous verrez bien ! Tout ce que je vous demande, c'est d'expliquer rapidement ce qui se passe ici à la personne qui décrochera, et surtout : dites que c'est urgent, et dites que c'est de ma part !

Les Apprentis des Écoles hochent la tête, et Lune les pousse vers les escaliers.

« Allez, venez !, s'exclame-t-elle, se tournant vers Hugo et Justine, 'faut refermer les volets. Quand les Curmine arriveront , il doit faire noir ici comme dans un four ! ».

* * *

Il règne, dans le Manoir de Montchênaie, un silence habité. Rempli de bruits quasiment imperceptibles, de claquements infimes, de frottements, de froufrous... qu'on ne peut entendre qu'en faisant l'effort de se concentrer. C'est un silence hanté.

Que bientôt, un couinement sinistre vient troubler. La porte d'entrée pivote sur ses gonds mal huilés, grince et tressaute comme un navire en perdition, avant de

s'immobiliser. Deux personnages, vêtus de noir de la tête aux pieds, encagoulés, se découpent dans le rectangle blanc de la lumière du jour.

« *La vache*, il fait noir comme dans un four, ici !, grommelle une voix masculine bien connue.

-J'ai la lampe torche, rappelle-toi, stipule, dans un murmure, une autre voix tout aussi connue, mais féminine, celle-là.

-Je préfère éviter qu'on s'en serve. Ça signalerait notre position. Ferme la porte.

Un mouvement dans le silence, et la porte claque dans un écho lugubre.

-Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?, souffle Gillian. Elle a beau chuchoter, les hauteurs vides du vieux Manoir transportent ses paroles.

-On avance lentement. Ouch !

Un cri de douleur suivi d'un juron, résonnent dans le '*silence hanté*' : on ne sait pas contre quoi, mais Romain Curmine vient de se cogner !

-On pourrait peut-être commencer par laisser nos yeux s'habituer à l'obscurité..., suggère Gillian, un brin moqueuse.

Pendant quelques instants les intrus restent immobiles. Enfin, la voix de Gillian s'élève à nouveau :

« Qu'est-ce qu'on fait, si Lune arrive ?

-On avisera à ce moment-là. N'oublie pas pour quoi on est ici.

-Je n'oublie pas ! C'est bien pour ça que je te pose la question ! Élodie a dit qu'elle serait ici à cinq heures !

-C'est une vantarde, cette gamine. Je te parie qu'elle viendra pas.

-Tu te fiches de moi ?! Tu trouves qu'elle avait l'air d'une vantarde, *cette nuit, dans la forêt* ?! Elle est impliquée, impliquée jusqu'au cou ! Elle n'est pas prête de lâcher l'affaire. C'est de ta faute si on ne s'est pas méfié d'elle, Romain. Si elle débarque, elle va nous donner du fil à retordre ! Et je n'ai pas envie qu'elle compromette la mission. *Pas plus que je n'aie envie de la mettre en danger.*

-Ça, il fallait y penser avant, Gil. Alors quoi, tu veux reculer ? On touche au but ! Après toutes ces années ! Bon sang, rappelle-toi ces heures et ces heures qu'on a passées à s'entraîner dans le but d'être admis au Cirque du Saphir ! Rappelle-toi ce qu'on a dû faire pour être acceptés dans la bande de Cagnot ! On va pas renoncer maintenant !

-Qui te parle de renoncer ? Je sais ce qu'on a à faire, et pourquoi on le fait. Quant à être accepté dans la bande, c'est *toi* qui as dû ramer, pas moi.

-Oui, *tu es la sœur de Cagnol*, je sais, merci de me le rappeler.

-N'empêche que j'ai un mauvais pressentiment.

-Raison de plus pour agir vite.

Pendant quelques instants, le Manoir retombe dans son silence. On n'entend que les pas des Curmine.

« La Bête est là, je le sens, déclare enfin Romain, d'une voix étrange.

-Ton fusil est chargé ?

-À bloc. J'ai un compte à régler avec elle. Je ne suis pas près d'oublier le regard qu'elle m'a lancé cette nuit, quand elle me coinçait ! Chaque fois que je ferme les yeux, je vois luire ses pupilles derrière mes paupières ! Avec le *cocktail* que je lui ai concocté, cette créature sombrera au pays des cauchemars sitôt que la seringue l'aura piquée. Je ne lui donne même pas le temps de rugir. Deux battements de cœur, et le tour sera joué.

-Tâche de bien viser.

Instinctivement, les Curmine se dirigent vers les escaliers.

« Je n'entends rien, ça me *stresse* !, glousse Gillian.

À cet instant même, un hurlement terrible, un cri à glacer le sang, retentit dans le Manoir. La vieille propriété tremble sur ses fondations, et Gillian pousse un cri déchirant.

-Gil, retiens-toi, à la fin ! Ça venait de par là ! Le tigre s'est réfugié au sous-sol !

On peut entendre les pas précipités des deux chasseurs qui prennent la direction de l'aile est quand brusquement, le silence est à nouveau brisé par un rugissement formidable, guttural, qui ébranle la toiture du château. Gillian et Romain s'immobilise. Quand le silence est revenu, Gillian s'exclame :

-On aurait dit que le cri venait de l'étage, cette fois-ci !

-C'est parce qu'il venait de l'étage !, confirme Romain, qui épaula son fusil et se met à courir vers les escaliers ; il doit y avoir un boyau qui conduit de la cave aux étages supérieures, et cette maudite Bête l'emprunte comme elle veut !

Nouveau cri dans le silence, nouveau feulement terrible, plus difficile à localiser pour cette fois.

-C'était où, ça ?

-Elle nous nargue, je te dis !

-N'oublie pas de qui tu parles !

Romain ne répond pas. Le couple se décide à repartir vers l'aile est, d'où semblait provenir le dernier rugissement, quand Gillian, de sa voix aiguë, pousse un cri tel, que si

le Manoir avait été hanté, les fantômes dissimulés dans les placards ou fondus dans les cloisons, en seraient tous sortis.

-Quoi, quoi ?!, rugit Romain.

-Quelque chose ! Quelque chose vient de tomber sur mon épaule, Romain !

-Ta lampe ? Où est ta lampe ?

On entend des bruits confus et soudain, le faisceau blanchâtre d'une lampe torche vient trouer la pénombre du château, pareil à une lame blanche qui découperait la nuit.

-Qu'est-ce c'est ?, balbutie Gillian d'une voix entrecoupée. La peur paralyse la jeune femme ; son souffle est court.

-Oh, *bon sang* !

Un gloussement assorti d'un grand cri résonnent dans le hall, on entend un '*boum*' et un '*clac* !' qui s'accompagnent de marmonnements étouffés et pendant ce temps, le rayon de lumière émis par la torche, mène une danse folle, il tourne dans tous les sens et effleure les coins sans aucun ordre.

« C'était un serpent !, s'exclame Romain Curmine.

-Un serpent ?!

-Un serpent, oui !

-Mais... mais, comment c'est possible ?! Il était gros ?

-Une belle vipère, je crois. Attends.

Gillian gémit bruyamment, et Romain se met à promener le pinceau de la lampe sur le sol lambrissé du hall.

-Là !, grommelle-t-il ; il y en a un autre !

-Quoi ?!

-Et là, encore un !

-Mais qu'est-ce qu'ils font là ? Des serpents en liberté dans le château, mais pourquoi ?

-C'est sûrement une des ruses qu'a trouvée *qui-tu-sais* pour dissuader des visiteurs tels que nous d'entrer plus avant dans *sa* propriété. Mais les serpents, ça me connaît ! C'est moi qui ai attrapé le gros python dans son bocal, l'autre fois, je ne suis pas à ça près.

-Oui, mais si ceux-là sont venimeux ?

-Prenons les escaliers. Je doute qu'il y ait des reptiles à l'étage.

-Celui-là m'est *tombé* dessus, je te signale !

-Il avait dû s'enrouler à la rampe, et il se sera lâché. Allez, viens.

Romain Curmine se dirige résolument vers les larges escaliers du Manoir. Le couple gravit quelques marches, leurs pas sonnent feutrés sur la moquette, et le cercle de lumière de la lampe rebondit devant eux quand soudain, un nouveau rugissement tonitruant vient ébranler les pierres du domaine. Romain s'immobilise et lâche un juron agacé, quand Gillian, tendant le bras, souffle :

-Là ! Romain, regarde, là !

-Quoi ?

-Bouge la lampe !

Romain s'exécute, et brusquement, il pousse à son tour une exclamation contenue. Le faisceau de la lampe vient de glisser, au sommet du palier, sur une silhouette trapue, et dans le noir, on peut voir briller les lentilles pâles et phosphorescentes... de deux pupilles félines.

« Il est là !, s'étrangle Gillian, c'est lui, il est là !

-Doucement. Dou-ce-ment, tempère Romain, tiens, Gil, prends la lampe, que j'épaulé le fusil. Il faut faire marche arrière et retourner dans le hall. Lentement. Surtout, ne lui tourne pas le dos : descends à reculons.

On entend des cliquetis significatifs, et le couple se met à descendre les escaliers. En haut des marches le fauve, qui a disparu dans l'ombre, siffle d'une inquiétante façon.

-Il est où ? Tu le vois ?

-T'en fais pas, s'il décide de nous devancer, tu t'en rendras forcément compte !, raille Romain.

-Mais les serpents ?

-Si tu les vois, donne-leur un coup de pied, et puis voilà !

Les deux chasseurs descendent les marches aussi lentement que Romain Curmine l'a préconisé, quand un autre grondement, totalement inattendu, se lève... du côté du hall d'entrée ! Gillian fait volte-face. Elle braque le rayon de la lampe du côté d'où le bruit semble être parti, et le faisceau lumineux rebondit, à sa grande stupeur, sur la tête massive... d'un autre tigre, dont les oreilles rabattues, et les crocs découverts, ne disent rien qui vaillent, surtout quand ils surgissent du noir, de cette façon.

-Romain !

-Qu'est-ce que c'est que cette blague !

-Comment peut-il y en avoir deux ?

-Je sentais bien qu'un truc ne tournait pas rond ! Quand je l'ai vu, celui-là, au haut des marches, je n'ai pas ressenti la même chose que d'habitude. Et puis, ses yeux sont beaucoup trop rapprochés ! Ce qui signifie que ce tigre-là est bien plus petit que l'autre. Ce n'est pas notre proie !

-Et... Et celui-ci ?, bégaie Gillian, en parlant évidemment du second tigre apparu dans le hall.

-Celui-ci non plus, évidemment, grommelle Romain en serrant les dents.

-Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Un silence angoissé suit cette question, et Romain Curmine finit par statuer :

-*Bon sang*, on ne peut pas monter ! Le tigre continue de descendre, Gil. Il vient droit vers nous. On ne peut que descendre !

-Seulement l'autre nous attend en bas !

-On avisera ! Descends, descends !

Gillian s'exécute et Romain la suit, mais ni l'un ni l'autre ne prend plus garde à observer la lenteur qui semblait de rigueur. Il devient évident que le tigre qui se tenait sur le palier des escaliers a décidé de gagner le hall, lui aussi. L'autre, quant à lui, se tient par un fait exprès devant la porte d'entrée, l'air menaçant.

Les Curmine ont tout juste posé le pied sur le sol du hall que, à leur grande surprise, des volutes de fumée blanche, tournée en rouleaux épais, jaillissent dans le noir et envahissent l'espace entre les deux cheminées. Au même instant des bruits étranges, des chuintements répétitif, remplissent l'air d'un son mélancolique.

-Qu'est-ce qui se passe ?!, crie Gillian.

-Arrête de hurler, Gil !, s'énerve Romain ; on a plutôt intérêt à garder notre sang-froid ! Dirige-toi par là ! Avec un peu de chance, toute cette brouillasse pourrait nous dissimuler, on va essayer d'avancer vers les salles latérales !

-Oh, ça va, arrête de me houspiller, tu veux ! C'est toi qui tenais à venir ici, je te signale !

-Avance, je te dis !

-Et si jamais la brume ne fait pas que nous cacher, nous ? Si elle nous cache le tigre et qu'il nous saute à la gorge, on fait quoi ?

Dans la panique, les artistes ne sont plus en mesure d'examiner les choses la tête froide. La présence de ces émanations de fumée, qui ressemblent aux spirales que forment dans le ciel de gros nuages joufflus, ne paraît pas leur poser question ! Tous deux

progressent crispés, quand ils se tétanisent : non, ils ne rêvent pas ! Un autre tigre vient de sortir d'une autre salle, juste devant eux !

-Pas possible ! », souffle Romain.

Le troisième tigre est à peine sorti qu'un quatrième se montre, et dans le hall du Manoir, commencent à s'élever des rugissements et des feulements. Mais la fête n'est pas finie. La rousse Gillian n'a plus que l'énergie de lever son bras, et c'est pour désigner la coulée des escaliers : un énième fauve descend les marches. On le voit à peine mais il est facile de deviner qu'il ne s'agit plus d'un tigre. Il n'a pas la même démarche, et sa tête porte une formidable crinière... Gillian et Romain ne peuvent pas s'y tromper. Il s'agit d'un lion.

De là les choses s'accélèrent. Gillian lâche la lampe torche. L'objet touche le sol dans un bruit sec et s'éteint. Romain veut épauler son fusil, mais privé de clarté, il n'y parvient pas. Des lionnes ne tardent pas à faire leur entrée sur cette piste improvisée, et tous ces fauves, petit à petit, resserrent leur cercle, dont il prennent pour centre, le couple des voltigeurs. Les deux artistes sont en train de se perdre dans cette ambiance mystérieuse pleine de dangers imprévus, comme on se perd à l'improviste dans la jungle.

C'est alors que, sortie des profondeurs, intense et presque magique, s'élève soudain sous les voûtes du hall, une musique qui fait frémir les prisonniers et s'immobiliser les fauves. Il y a des accords de guitare et des bruits de vent qui souffle. Des percussions légères et trébuchantes, la voix charmeuse d'une clarinette, et le chant envoûtant de plusieurs violons.

« La musique de *'Rêve de Lune'* !, s'étrangle Gillian dans un murmure. Profondément impressionnée, la jeune femme semble près de défaillir, mais Romain, d'une voix sourde, annonce sans entrain :

-Je comprends ce qui est en train de se passer... ».

Pendant quelques instants la scène insolite se poursuit, et brusquement, une grande clarté se fait dans le hall du Manoir. Quelqu'un, quelque part, vient de tourner l'interrupteur, et des flots de lumière dorée tombent depuis les deux lustres pendus au plafond, sous la couronne du premier étage.

Alors la fumée, qui semblait si épaisse, se dissipe, et toutes les choses mystérieuses trouvent une explication. Dans l'espace du vaste hall, les quatre tigres, le vieux lion, et deux des lionnes du Cirque du Saphir, sont déployés. Ils ont un air tranquille et dodelinent de la tête en prenant connaissance de cet environnement inconnu.

À quelques mètres derrière chacun d'eux, se tiennent des hommes... qui les maîtrisent au moyen d'un harnais.

Les deux vipères de la troupe jonchent le sol du hall, elles aussi, roulées sur elles-mêmes dans l'attente qu'on les replace dans leurs vivariums. Et sur les montants cirés de la rampe, on peut voir, perchés, deux aras, trois perroquets, et trois chimpanzés, à côté desquels trône Ananas, avec son air de petit roi. Ainsi se découvrent les ressorts de la machination...

« Mais... qu'est-ce que ?... », balbutie Gillian.

Romain pousse un cri de rage, et il jette son fusil. L'arme se fracasse dans un bruit sec.

« Qu'est-ce qui passe, que faites-vous ?, reprend Gillian ; pourquoi nous avez-vous joué un tour pareil ?! On nous avait dit que Lune se trouvait dans ce château ! Nous sommes venus pour l'avertir du danger qu'elle courait ! Il y a un tigre qui rôde dans les environs !

-Gil, tais-toi !

Alors dans le Manoir s'élève un rire, un rire frais et joyeux. Les Curmine ont un sursaut. Ils lèvent la tête, et, enfin, ils aperçoivent Lune. La jeune fille rit à gorge déployée : le goût de la victoire la remplit tout entière. Elle est assise sur une des barres parallèles de Hugo, qui a été surélevée à son maximum ; ses pieds balancent à deux mètres du sol. À ses côtés, Kendra, ses anneaux enroulés autour de la barre, la tête bizarrement levée au bout de son cou calé à angle droit, observe les intrus.

« C'est éprouvant d'être pris au piège, n'est-ce pas ?, s'exclame Lune. Éprouvant d'être fait prisonnier, et de se retrouver aux prises avec des créatures qui vous veulent du mal ! Éprouvant d'être traqué ! J'espère que vous avez pris du bon temps !

-Qu'est-ce que tu veux, Lune ?, grince Romain.

-Ce que je veux ?

Avec souplesse et grâce, la jeune artiste se redresse, et parvient sans difficulté à se percher debout sur la barre suspendue. Elle se penche jusqu'à saisir la barre entre les doigts et brusquement, se lâche dans le vide. Emportée par son élan elle parvient à décrire un cercle autour de la barre, puis un autre, et au déclin du second, elle desserre les doigts, saute, et touche le sol dans un élégant rebond.

« Ce que je veux ? Je veux qu'on reconnaisse et qu'on applaudisse tous les artistes qui ont travaillé pour nous offrir cette superbe représentation !

Lune fait quelques pas. Elle se place au centre du hall, écartant ses bras levés.

« J'ai nommé ! '*La Griffes*', Ludovic, Rudy et Amar pour la direction des tigres ! *Tarzan*, Marcello et Gildas pour la direction des lions ! Jonas, pour les serpents ! Anne-Lise, pour les singes ! Marie, pour les oiseaux ! Thomas, pour la fumée magique ! Christophe et Cataline Jabert-Parenti pour la musique '*Rêve de Lune*', et Antoine pour son arrangement ! Émilie, pour la coordination ! Thibault et Élodie pour '*la pose du piège*' et les renforts ! Hugo Duchêne pour le Manoir, l'organisation et les lumières ; et César Parenti pour les permissions et la direction générale ! ».

Lune s'incline en révérence, et tous les protagonistes, y compris ceux qui restaient en coulisses, se réunissent dans le hall. Cela fait, la fille de Christophe et de Cataline fait les honneurs des bêtes dont on a demandé, -et obtenu-, le concours diligent pour monter le piège.

Romain et Gillian ne sont pas beaux à voir. Ils font tout pour garder une tenue digne, mais ils sont pitoyables. Ananas, enhardi par l'ambiance étrange qui règne dans le Manoir, est allé leur voler les cagoules qu'ils avaient repliées sur leurs fronts. Le ouistiti, *trimbalant* son trophée, vient escalader Lune. Perché sur son épaule, il lève les cagoules au bout de son minuscule bras, et se met à pousser des cris de triomphe, aigus et tonitruants. Son comportement est si drôle et sa réaction, tellement appropriée, qu'ils déclenchent l'hilarité des artistes. Les Curmine mis à part, toutes les personnes présentes dans le Manoir se mettent à rire aux grands éclats. Même Hugo.

« Je déclare, à partir de cet instant, que le *Cirque du Saphir, ses animaux, et mes parents, sont vengés !* », clame Lune à la faveur d'une accalmie.

La jeune fille rit de bon cœur. Toutes ses intuitions se sont avérées vraies. Elle sait désormais que ce n'était pas seulement la jalousie qui lui dictait l'aversion qu'elle éprouvait pour les deux artistes, jalousie pour '*Rêve de Lune*' et pour la gloire de ses parents. Maintenant que l'honneur de Christophe et de Cataline est lavé, elle sent qu'elle est incapable d'en vouloir aux imposteurs. Ils se sont déshonorés eux-mêmes et ça, c'est triste. Un jour ou l'autre, tous ceux qui en font autant sont dévoilés et alors, on réalise que ce sont eux, qui sont les plus malheureux. Ainsi l'aurait dit Cataline, et Christophe aurait hoché la tête.

Soudain, une déflagration ébranle le château des De Montchênaie. Quelqu'un vient de lâcher le gros marteau de cuivre sur la porte d'entrée. Laquelle s'ouvre deux secondes plus tard, livrant passage à un individu qui n'est pas inconnu pour tout le

monde : le Lieutenant Marc Chavène. Les adjudants Stéphane Maubert et Anaïs Delorme l'accompagnent, encore une fois.

« Qu'est-ce qui se passe, ici ?, s'exclame le Lieutenant. En l'espace de quelques instants, son regard perçant capte les bizarreries qui hantent cette salle du Manoir. Les serpents, les singes et les oiseaux, les tigres et les lions, les artistes réunis, et le couple des Curmine, prisonnier à l'intérieur de leur cercle : on ne peut plus surprenant à l'intérieur d'une propriété séculaire...

« Il est formellement interdit de détenir des animaux dangereux dans une propriété privée ! Pour commencer, qui est le propriétaire des lieux ?

Le cœur de Lune tressaute. Elle savait comment les choses finiraient sitôt que les services de la Gendarmerie arriveraient sur les lieux, (puisque c'est elle qui avait demandé à Élodie de contacter le lieutenant sitôt que les Curmine seraient arrivés), mais elle espérait qu'on laisserait Hugo tranquille. Le jeune homme avance, avec son air de prince, et se présente :

-Hugo Duchêne. Le propriétaire, c'est moi.

Le Lieutenant Chavène prend note. Lune le voit qui s'étonne de la jeunesse dudit propriétaire, et qui cille imperceptiblement à la vue de son costume anachronique.

-Et qui est-ce qui nous a appelés ?

-C'est moi.

-Encore toi ?!, s'exclame l'homme, en reconnaissant Lune. C'est bien ce qu'on m'avait dit ! Rose-Lune Jabert-Parenti. Dis-moi, jeune fille, est-ce que nous ne sommes pas ici dans la propriété devant laquelle avait eu lieu l'incident avec le dénommé Caseneuve ?

-Oui, c'est ici.

-Je me souviens avoir clairement dit la dernière fois que je ne voulais plus entendre parler du Cirque du Saphir, -pas en mal en tout cas-, sans quoi je serais obligé de prendre des sanctions !

-Je sais ce que vous aviez dit !, intervient Lune, qui n'hésite pas à interrompre le gendarme ; je m'en rappelle et c'est même pourquoi je vous ai fait appeler !

Un éclair d'amusement passe dans les yeux du Lieutenant. Décidément, elle lui plait, cette jeune fille aux grands yeux noirs, avec son toupet, sa franchise et sa clarté.

« Ceux-là, poursuit Lune en tendant le bras vers les Curmine ; ce sont des artistes que Monsieur Canello a fait engager il y a quelques temps pour jouer le numéro qui

appartenait à mes parents. Vous avez entendu parler de l'affaire des trafiquants d'animaux de Chartres ?

-J'en ai entendu parler, convient le Lieutenant ; et j'ai su que tu y étais mêlée. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à me déplacer quand on m'a cité ton nom.

-Ces individus, Gillian et Romain Curmine, sont des complices du dénommé Cagnot, qui a été arrêté l'autre jour après nous avoir enlevés, mon grand-oncle, Hugo, et moi ! Interrogez-les. Vous verrez qu'ils étaient ici aujourd'hui, pour capturer un fauve !

-Un de ceux-là ?, interroge Marc Chavène en grimaçant d'une drôle de manière, et désignant les animaux du cirque.

-Pas exactement... ».

Partant de là, Rose-Lune fournit au lieutenant les explications qu'il est en droit d'attendre. Elle se montre brève et claire, César lui vient en renfort et peu à peu, le hall du Manoir retrouve un semblant d'ordre. Les gendarmes collectent preuves, indices et témoignages ; les artistes reconduisent les bêtes, on ouvre les volets. Le calme et la clarté s'emparent de la propriété, affadissant l'idée d'une prétendue Maédiction...

Lune assiste à ces événements, la tête en vrac. Voilà ! Cette aventure est terminée... Qu'attendre de l'avenir, désormais ? Christophe n'a pas donné signe de vie depuis quinze jours, (depuis vingt-cinq jours, même, si on prend en compte le temps que la carte postale avait mis à parvenir en France). Lune entendra-t-elle sa voix de nouveau ? Le reverra-t-elle, avant que ne sonne l'heure de sa quinzième année ? Quant à Cataline, elle est toujours à la clinique. Lune vit au rythme d'une angoisse qui lui serre le cœur : est-ce que la fatigue de Cataline, aggravée ces dernières heures, ne laisserait pas présager l'imminence d'une nouvelle crise ? Si elle survient, cette crise sera-t-elle plus grave ? Christophe aura-t-il, oui ou non, découvert un quelconque remède avant que l'état de '*Pégasia*' ne se dégrade ?

Ces questions risquent fort de constituer son seul horizon des prochains jours, aussi Rose-Lune s'interroge-t-elle, légitimement, sur son avenir. À présent que la '*Bête d'Orléans*' ne court plus de danger ; à présent que ceux qui la traquaient sont mis hors d'état de nuire... que va-t-il advenir de la collaboration Hugo-Lune ? Que va-t-il advenir d'Orion ? Et, à ce propos, où peut bien se trouver Hugo, là, maintenant ?

Rose-Lune tourne la tête, se contorsionne pour apercevoir la galerie du premier étage : rien. Pas de trace du garçon. Revenue à la réalité, elle tombe les yeux sur Gillian, les mains menottées, qu'on a fait s'asseoir dans un des fauteuils du hall, et dont plus

personne ne s'occupe. Elle a piteuse mine, la belle trapéziste ! Sa chevelure flamboyante est en désordre et son teint, d'une pâleur extrême. Quant à ses yeux, luisants, fiévreux, on dirait deux billes de verre fichées dans son visage.

Lune comprend que c'est la peur qui les habite. Une telle angoisse lui arrache un relent de pitié. Elle en viendrait à regretter d'y être pour quelque chose dans l'arrestation de la jeune femme, quand elle s'avise que, discrètement, Gillian est en train de lui faire signe d'approcher. Stupéfaite, mordant sa lèvre, Lune se demande ce qu'il convient de faire. Un nouveau coup d'œil lui donne cette certitude : Gillian lui fait signe. L'adolescente sait qu'elle ne peut pas aller se planter ostensiblement devant elle ! Elle sera repérée dans la seconde, et on ne lui laissera pas le loisir de parler avec la suspecte. Si elle choisit d'approcher Gillian, il s'agit de le faire sans se faire remarquer. Mais là est la question ! Doit-elle répondre à la jeune femme ? Dans les romans, ou dans les films, les individus du genre de Gillian et de Romain Curmine ont un '*mot de la fin*', quelque chose à dire de sournois et de méchant, qui hantera longtemps le responsable de leur arrestation.

Lune ne craint pas ce que Gillian pourrait lui dire, mais elle n'est pas certaine d'avoir envie de prêter l'oreille à son discours. En même temps, il y a tant de questions qu'elle aurait aimé posé au couple imposteur ! Alors la curiosité l'emporte et, l'air de rien, Lune se rapproche du fauteuil de Gillian. Curieusement, cette dernière s'agite ; elle jette des regards affolés alentour, et dès qu'elle est assurée qu'on ne la regarde pas, elle se contorsionne pour jeter sa tête tournée sur le côté du dossier de velours.

« Agenouille-toi à un pas du dossier !, murmure-t-elle à l'intention de l'adolescente, refais tes lacets ! Moi, je vais rester tournée vers la cheminée, et je parlerai tout bas. Comme cela, personne ne nous remarquera.

-Je porte des espadrilles..., fait remarquer Lune, (comme quoi, question lacets, l'affaire est mal engagée).

-Débrouille-toi !

À son tour Lune s'assure qu'on ne la regarde pas, puis elle fouille dans la poche de son *short*. Elle y trouve une boîte de *chewing-gums*, dont elle répand le contenu sur le sol. Les dragées s'éparpillent, et Lune lâche un '*flûte !*' convaincant. Elle se baisse, et ramasse un à un les bonbons. Alors Gillian se met à parler, d'une voix fiévreuse.

-Tu es forte. Vraiment très forte ! Je l'ai compris dès que je t'ai vue. Quand tu as fait exprès de pendre ce serpent autour de ton cou pour nous impressionner, Romain et moi... Dès lors, j'ai su que tu te mettrais en travers de notre route.

Discrètement Lune se rapproche du fauteuil. Mais Gillian se tait et Lune, déçue, croit que ses confessions vont s'arrêter là. C'était bien la peine d'avoir inventé un stratagème ! Elle en est à ramasser ses derniers *chewing-gums*, quand Gillian élève la voix de nouveau :

« Je lui avais dit, à Romain. Que tu nous causerais du souci. Il a pris la température, et il a dit : '*Non ! Elle est intelligente, cette fille, mais elle est trop impulsive pour nous démasquer.*'. Et je l'ai cru ! Je ne pensais vraiment pas que tu nous barrerais la route *avant qu'on l'ait fait* ! Maintenant, tu dois être contente. Mais est-ce que tu sais seulement ce que tu as fait, hein ? Est-ce que tu le sais ?!

Il y a tellement d'angoisse dans la voix de Gillian que Lune, surprise, relève la tête, et c'est pour découvrir que la jeune femme a cessé de prendre des précautions. Elle s'est retournée, a passé la tête sur le côté du dossier. L'adolescente croise son regard :

-'Fallait y penser avant de jouer la partie. Je vous souhaitais pas de mal, et pour tout vous dire, je suis triste que vous alliez en prison. Mais je pouvais pas vous laisser faire ce que vous faites aux gens et aux animaux. Vous avez failli tuer mon César, je pouvais pas laisser passer ça.

-Mais tu ne comprends pas ? Tu ne comprends pas qu'il ne s'agit pas seulement de nous ?! Moi, je réproûve les actions de mon frère ! J'ai mis des années à lui faire croire que j'étais de son côté, simplement pour que Romain et moi puissions intégrer sa bande ! Et toi, d'un revers de main !

-Désolée d'avoir contrarié vos plans..., raille Lune, qui se relève.

-Mais écoute-moi ! Puisque je te dis qu'on ne faisait partie de la bande des trafiquants que pour disposer de certains moyens !

-Drôlement pratique ! Certains moyens comme je vous ai vu en user cette nuit, dans la forêt ?!

Gillian ouvre de grands yeux, et Lune ne peut réprimer un frisson. Il y a tant d'empressement au fond des pupilles de Gillian, qu'elle en est méconnaissable ! Que lui arrive-t-il donc...

-Tu t'es vraiment bien débrouillée. Mon frère, Romain, et moi, on ne sera plus opérables pendant un bout de temps. Mais que tu le veuilles ou non, toi et moi, on partage un même secret... Quelque chose que tu sais bien qu'on ne pourra pas avouer à la Police.

Gillian embrasse le Manoir du regard, et Lune ne peut manquer de comprendre à quoi elle fait allusion. À Hugo ! Et au tigre ! Au rapport qui existe entre les deux. À la

prétendue ‘*Bête d'Orléans*’. Gillian poursuit, d'une voix encore plus rapide et altérée :

« Tu n'aurais jamais dû te frotter à tout ça ! Crois-moi quand je te dis que tu ne sais pas du tout ce que tu viens de faire ! On était ta seule chance, en fin de compte, Romain et moi !

-De quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Mais, averties alors par le même pressentiment, Lune et Gillian tournent la tête. Le Lieutenant Chavène a fini de parler avec César, et il commence à donner des ordres. Dans quelques instants, on viendra chercher Gillian. À la vitesse de l'éclair, Lune ramasse les deux derniers *chewing-gums*, et se redresse.

-Crois-moi !, halète Gillian, ne pense pas que tu as gagné la partie ! C'est maintenant que tu coures le plus de risques. Tu ne sais rien du tout de cette affaire ! Méfie-toi, tu es en danger. Vraiment en danger !

-Vous dites ça pour vous venger du tour que je viens de vous jouer..., avance Lune sans conviction. À la vérité, elle ne sait pas si ce que Gillian déclare est vrai, mais ce dont elle est certaine, c'est que la jeune femme est sincère.

-Tu peux me dire ce que c'est censé m'apporter de te mettre en garde ?, rétorque Gillian qui, sans le réaliser, commence à élever la voix ; tu crois que tu sais des choses, mais tu ne sais rien ! Cette histoire est bien plus complexe qu'il n'y paraît ! Dis-toi que tu ne *le* connais pas ! Ils vont venir fouiller la caravane. Tu n'as pas beaucoup de temps ! ».

Lune est hypnotisée par les propos que tient Gillian. C'est pourquoi elle n'a pas remarqué le gendarme qui approche, et qui, à ce moment tout juste, saisit la jeune femme par le bras :

« Levez-vous, et suivez-moi, ordonne-t-il.

-Regarde là où regardent en premier les gens du cirque à la levée du camp !, s'exclame néanmoins Gillian, qui persiste à dévisager Lune ; tu as compris ? *Là où regardent en premier les gens du cirque à la levée du camp !* ».

Lune ne parvient même pas à hocher la tête. Le regard vide, elle voit Romain quitter le Manoir conduit par Stéphane Maubert, et Gillian qui le suit, récupérée par Anaïs Delorme.

Alertés par ces bruits de voix, Ludovic et le Lieutenant avancent vers Lune :

« Lune ? Ça va ?, s'enquiert Ludovic.

-Qu'est-ce qui se passe, ici ?, interroge Marc Chavène, Rose-Lune ? Est-ce que cette femme était en train de te parler ?

Lune ne répond pas. C'est à peine si elle a entendu la question. Mais Ludovic touche son bras, et ce contact la fait réagir :

-Oui !, déclare-t-elle, Gillian me disait quelque chose.

-Je suis désolé, jamais tu n'aurais dû te retrouver seule avec elle, fait remarquer le Lieutenant qui, visiblement contrarié, jette un regard alentour comme pour comprendre comment une telle *bourde* a pu être commise.

-Et qu'est-ce qu'elle a dit ?, demande Ludovic, un brin d'inquiétude dans la voix.

-Rien. Elle a dit que je devais regarder là où les banquistes regardent en premier quand ils lèvent le camp. Je crois qu'elle m'en veut de les avoir faits prendre, elle et Romain.

-Et, cette phrase ? À quoi fait-elle référence, d'après toi ?, s'enquiert le Lieutenant Chavène.

-À l'horizon !, répond Lune du tac au tac ; ce que regardent les gens du cirque en premier quand ils lèvent le camp, c'est l'horizon ! Façon de projeter la chance sur la route devant soi. Façon de scruter l'avenir.

-Et qu'est-ce que Gillian Curmine a voulu dire par là ?

-Je pense qu'elle voulait que je comprenne que je la retrouverai sur ma route, souffle Lune d'une voix éteinte ; elle voulait que je sache qu'elle compte jouer un rôle dans mon avenir.

Le Lieutenant hoche la tête et ne pose pas plus de questions. Ludovic passe son bras autour des épaules de Lune :

-Allez, viens, dit-il tendrement, il faut quitter cet endroit, maintenant. On nous y a assez vus pour aujourd'hui. ».

Lune peut sentir vibrer sous la peau de Ludovic toute la hâte qu'il éprouve de la ramener saine et sauve chez eux. De l'éloigner du Manoir, et des attraits qu'il peut exercer sur la jeune fille. Elle se laisse entraîner, mais au dernier moment, elle tourne la tête, comme aimantée par le charisme de la propriété. Et son regard tombe sur Hugo. Sur le premier palier, en haut des escaliers, le garçon est là, qui se tient raide et immobile, le teint pâle, le visage fermé. Tout le monde semble l'avoir oublié. Il fait à Lune un signe de tête. Sûrement pour lui dire '*on a gagné*', ou peut-être pour lui dire '*merci*'.

'*Dis-toi bien que tu ne le connais pas...*'.

La voix de Gillian résonne dans les ombres du souvenir, et Lune frissonne, encore une fois.

TOUTE L'IMPENSABLE VÉRITÉ

Le V.T.T jaune avale les kilomètres, et Rose-Lune ne pense à rien. Bien sûr, il faut être prudent en roulant à vélo, ne pas faire d'écart, marquer les virages, prendre garde aux voitures qui passent comme si elles ne vous remarquaient pas... Mais ce n'est pas pour ça que Lune ne pense à rien. C'est parce qu'elle l'a décidé, le matin même. Pour éviter que ses idées ne s'emballent. Pour oublier les mots de Gillian. Pour respirer.

L'adolescente pensait pouvoir rester indifférente. Impassible. Mais quand elle donne un coup de freins devant les mur du parc de Montchênaie, elle constate qu'elle en est incapable. Dans sa poitrine son cœur s'emballa, et son souffle tourne court. Elle saute à bas de selle et, flanquée des chiens Mandarine et Pacha, Ananas sur l'épaule, elle entre dans le parc.

C'est une belle journée, que ce 27 Juillet. Le ciel est d'un bleu envoûtant, l'air est transparent, il fait chaud sous le soleil qui rayonne, mais à l'ombre des arbres du parc

centenaire, les oiseaux peuvent chanter.

Lune aperçoit Hugo bien avant que de parvenir sur la plage de gravillons qui précède le château. Là encore, elle se sent incapable d'indifférence. Le garçon est assis sur les marches de son perron. Il ne porte pas sa fameuse veste, mais une chemise immaculée. Son col est ouvert ; ses manches, remontées. Et ses grands yeux verts se posent sur Rose-Lune, pénétrants et mystérieux. La jeune fille presse le pas.

'Qu'est-ce qu'il est beau, quand même...', ne peut-elle s'empêcher de penser.

« Salut, dit Hugo.

-Salut !, répond Lune. Chiens et ouistiti font la fête au jeune homme. Hugo distribue trois caresses, mais ne se montre pas plus expansif. Lune s'assied à côté de lui, dans son ombre. Et ni lui ni elle ne parlent. Après un bon moment, Lune se décide :

-Est-ce que Orion est revenu ?

Hugo ne tourne pas la tête pour lui répondre :

-Non. Pas depuis l'autre nuit en forêt. Et, comme si c'était une preuve, le jeune homme tend le bras pour montrer à l'adolescente son *'tatouage'* intact. *'Animus'*, il est écrit, sans le moindre frémissement. Lune hoche la tête. Passe encore un silence, puis elle reprend :

-César a dit qu'on va faire une grande fête pour célébrer cette fin heureuse. Il y aura un barbecue géant, on allumera des lampions, on racontera des histoires drôles. Kader fera des barbes-à-papa, et on chantera ! Ça sera trop génial. Tu es invité. Canelli dit qu'il veut te revoir. T'aurais vu comment il s'est comporté avec moi quand on est revenus, hier ! Tu te rends compte que c'est lui qui avait engagé les Curmine ?! Il est mal, le pauvre. Mais j'ai comme l'impression qu'il proposera plus jamais qu'on fasse visiter la ménagerie !

Hugo écoute, opine de la tête. Il dit à Lune quelques mots, assure qu'il est content pour elle, et Lune le croit, évidemment ! Mais le garçon est troublé, ça saute aux yeux. Et comme Rose-Lune ne l'est pas moins, l'ambiance est bizarre, sur les vieux escaliers de pierre. Alors Lune se jette sur ses pieds sans crier gare, et Hugo a un léger sursaut.

-Allez, viens !, s'exclame-t-elle en forçant son enthousiasme, viens me faire voir ce que tu dois me montrer dans la bibliothèque ! Le texte de la Malédiction, tel que tu l'as découvert.

Pour une raison *x*, le propriétaire du Manoir hésite, et Lune se met à le tirer par le bras :

« Allez ! T'avais promis ! C'est grâce à moi si tu l'as découvert, ce secret. Tu dois me le montrer.

Enfin, Hugo se déride. Les insistances de Lune lui arrachent un sourire, et il se met debout :

-O.K. ! O.K., on y va.

Les jeunes gens montent les marches du perron, flanqués de Pacha et de Mandarine, mais une fois parvenu sur le seuil, Hugo fait remarquer :

« Je ne sais pas si tu devrais laisser entrer les chiens.

-Pourquoi ?

Hugo a son fameux sourire moqueur, et il tourne la poignée de cuivre. Le mécanisme résonne dans la vieille bâtisse, et Lune franchit une nouvelle fois, le seuil du '*Manoir dans le parc*'. Mandarine et Pacha n'ont pas juste franchi ce seuil qui paraît si tranquille, si normal, qu'ils se mettent à gronder et le poil se hérissé sur leur dos. Ils hésitent une seconde puis, à la plus grande stupeur d'Ananas, ils foncent comme des *dératés* jusqu'au bas des marches qui mènent aux étages. Là, ils s'immobilisent, vaincus par une force qu'ils n'osent pas défier, et ils aboient de tout cœur, tendus comme des ressorts, la truffe levée. Hugo a un signe de tête que Lune déchiffre bien :

'*Je t'avais prévenue !*', veut-il dire.

-Qu'est-ce qui leur prend ?

-Ça m'étonne de toi, je pensais que tu aurais trouvé toute seule. L'odeur du tigre est partout, ici. C'est le domaine d'Orion, et tes chiens le sentent. Et ce parfum, c'est aussi celui du mystère, c'est ce qui les met dans cet état.

-Tu crois qu'il faut les faire sortir ?

-Ils vont s'habituer. Tiens, je pense que ça, ça va les rassurer.

Brusquement, dans les deux foyers de cheminée du hall, glissent des éclairs bleus, immédiatement suivis d'un surgissement de flammes jaunes qui remplissent l'âtre d'une lueur orangée.

-Waouh !, crie Lune, comment t'as fait ça ?!

Hugo se tourne vers elle, puis il éclate de rire. Il avait oublié que l'adolescente n'est pas dans le secret et que pour elle, ce qui vient de se passer a tout l'air d'un acte de magie !

-Là !, dit-il gaiement, en désignant un point quelconque dissimulé à gauche de la cheminée, quelque part entre les moulures du manteau ; il y a un loquet. Il suffit de tirer,

et ça donne ça.

-Allumage automatique ?!

-Oui. Les cheminées s'embrasent.

-C'est toi qui as *bidouillé* ce truc ?

-Je te remercie pour l'emploi du verbe. Non, ce n'est pas moi qui ai '*bidouillé ce truc*'. J'ai découvert ça peu de temps après mon arrivée. Je n'ai fait qu'y ajouter une fonction. Maintenant je peux choisir le mode d'allumage, et le feu se déclenche si je le souhaite rien que quand *je passe devant les cheminées*.

En un éclair, Lune se revoit dans le Manoir il y a quelques semaines, et elle se rappelle sa stupéfaction quand elle avait trouvé les cheminées allumées, réjouies d'une belle flambée, juste après sa première rencontre avec Orion. Elle avait été drôlement surprise ! Il faut dire que quelques minutes plus tôt, elle passait devant ces mêmes cheminées, et leur âtre était froid.

-Tu sais qu'il faudrait que tu parles à Cadix !, lâche-t-elle, partagée entre l'amusement et l'admiration ; tu serais son héros ! Lui qui cherche toujours de nouveaux trucs pour ses tours de magie ! Tu pourrais l'aider à les concevoir ! Et il y en a encore beaucoup, des choses du genre, dans ton Manoir ?

-Tu n'as encore rien vu !, promet Hugo. Le jeune homme marche résolument vers la rampe des escaliers. Il appuie du doigt à un endroit précis, revient se placer aux côtés de l'adolescente.

-Et ben ? Quoi ?,

-Attends ! Tu vas voir...

Presque une minute passe. Mandarine et Pacha commencent à se calmer, rassurés par les gais crépitements des flammes, quand brusquement, les statues qui campent de chaque côté des escaliers... se mettent en mouvement ! Sous les yeux ébahis de l'adolescente, les grands hommes de marbre tournent la tête du côté des marches, et dans un geste lent, ils lèvent leur bras droit, jusqu'à mi-hauteur, poing fermé. Alors les deux chiens poussent un gémissement lamentable. Ils viennent à toutes pattes se blottir contre les jambes de Lune !

-Et ben !, souffle cette dernière, charmée, éblouie par l'aisance des deux hommes statufiés qui ont bougé avec tant de grâce qu'on les aurait dit vivants ; et ben ! On aurait dû se servir de ça hier ! Ça leur aurait fait un effet, à Romain et Gillian ! Je suppose que c'est pas toi qui as *bidouillé* ça non plus ?

Hugo secoue lentement la tête :

-Toujours pas, avoue-t-il, avec une soudaine gravité ; je dois encore ça à quelqu'un de mes ancêtres, ou à un membre de leur entourage. Je soupçonne le Manoir d'être *bourré* de trucs du même genre. J'avais découvert au hasard le système des cheminées, et c'est après que je me suis mis en quête de mécanismes du même style. J'ai compris que les statues étaient animées près de deux semaines plus tard.

-Mais pourquoi ? Pourquoi se donner autant de mal pour faire tout ça ?

-Ça, c'est la grande question. Et, si tu veux savoir, il y en a une autre que je me pose avec autant d'intérêt : quel est le rapport entre tout ça... et la Malédiction du tigre ?

Sur ce le visage de Hugo se ferme. Il se détourne, et marche vers la bibliothèque. Partageant amplement son trouble, Lune lui emboîte le pas.

« Tu te rappelles de la phrase que je t'avais dite ?, s'informe Hugo, une fois entré dans la salle, si la lumière vient d'en haut, c'est pour ne pas qu'elle vienne d'en bas. Regarde sous les tables d'étude. Tu vois ces rondelles de métal ? On dirait des assiettes de cuivre, retournée, coulées dans le parquet.

-Oui, c'est bizarre ! À quoi ça sert, ça ? Et pourquoi ces... assiettes ont comme un dôme, en leur centre ? On croirait des taupinières dans un jardin !

-Viens te rendre compte d'ici, ça devient évident.

Le garçon se tient debout le dos tourné au '*Mur-aux-Fenêtres-Perchées*', depuis un point où son regard peut embrasser les trois tables du même coup. Lune se place à côté de lui et, pendant deux bonnes minutes, elle détaille du regard le panorama désespérément fixe qui se peint devant elle. Mais à force de persévérance, elle remporte la victoire, et elle claque dans les doigts :

-J'y suis ! Ces rondelles coïncident avec l'emplacement des lustres !

Un éclat d'admiration cisèle l'oeil de Hugo :

-C'est ça. Tiens, aide-moi.

Hugo se met en tête de déplacer les tables qui, bien que ce soient de lourds meubles anciens, glissent sur leurs pieds comme si on les avait enduits de beurre. Il gagne ensuite un coin opposé, et actionne une manette qui se trouve encastrée dans le mur. Une mécanique tousse et grince quelque part, des filets de poussière tombent du plafond, et deux secondes plus tard, les trois lustres s'ébranlent. Ils se mettent à descendre lentement dans les airs, suspendus au bout d'une chaîne, dans le bruit d'un cliquetis énigmatique.

Lune observe, le cœur battant, cette lente procession. Enfin les pointes des lustres

en viennent à toucher la boule des disques enfoncés dans le sol, dans un alignement parfait et, à cet instant précis, la mécanique interrompt sa progression. Les lourdes chaînes ont un frémissement, et tout s'immobilise. Les vieux lustres de bronze, aux moulures tournées, sont garnis de chandelles, (des chandelles de cire comme il ne s'en fait plus, qui ont été allumées puis éteintes de nombreuses fois), qui portent toutes d'admirables couronnes de cire fondue.

« Autrefois on actionnait la manette quand on voulait pouvoir illuminer les lustres, je suppose, avance Lune.

-Certainement, acquiesce Hugo en sortant un briquet d'une poche ; tiens, ferme les rideaux. Il suffit de tirer sur le cordon qui tombe à droite des fenêtres.

Lune s'exécute, et cependant que les lourds rideaux glissent sur leurs tringles, les bougies, sous la main de Hugo, reprennent vie. La bibliothèque, plongée dans une pénombre rougeâtre, s'éclaire de lueurs fantastiques.

Instinctivement Lune serre les poings quand elle voit Hugo allumer la dernière des chandelles. Sa gorge est toute sèche. Ne va-t-elle pas se trouver en face du premier et du seul véritable indice qui soit au monde, -à sa connaissance et à celle de Hugo-, pour expliquer l'existence de Orion ? Mais, la dernière bougie allumée : il ne se passe rien ! Déçue, Rose-Lune relâche les épaules. Hugo, qui l'observait en coin, a son fameux sourire.

« Place-toi de façon à voir la bibliothèque dans son ensemble.

L'adolescente obéit. Elle remarque alors que toute une rangée de livres a disparu sur les étages du meuble ; l'étagère elle-même n'y est plus, et on peut voir au fond, la tapisserie de velours bleu, râpée et défraîchie, qui est mise à nu, et qui affiche une bande plus foncée là où se trouvait précédemment l'étagère.

-Franchement, dit doucement Hugo, il y a de quoi se demander pourquoi cette partie de la bibliothèque est la seule à être pourvue de panneaux vitrés... Non ?

Lune hoche la tête, et Hugo referme les portes de verre, -un vieux verre épais, translucide et teinté-, qu'il avait, à n'en pas douter, volontairement laissées ouvertes. Alors là, oui, Lune pousse un cri d'admiration. Hugo vient à peine de refermer les portes qu'une partie du vitrage semble prendre feu et s'animer ! À la lueur des bougies, le verre apparaît comme décoré de centaines de petites flèches d'or, épées scintillantes qui ne sont, en fait, rien d'autre que des lettres et des mots. Le phénomène est d'autant merveilleux que les flammes des chandelles mettent un certain temps à gagner leur maturité, et à mesure que

leur intensité croît, les lettres deviennent plus brillantes et leurs jambages s'embrasent. Bientôt, l'éclat est assez fort pour que, dans un étrange jeu d'ombres et de lumières, l'image des mots soit projetée à l'intérieur de la bibliothèque, sur la trame de velours bleu. Et ce qu'on ne parvenait que difficilement à déchiffrer sur les panneaux de verre, grâce à l'effet de projection, se lit sur le velours.

Lune frémit des pieds à la tête. Le texte de la Malédiction ! Admirablement gravé dans le verre, en lettres ornées, comme s'il avait pu être imprimé à la pointe d'une plume souple. Hugo vient se mettre tout près de Rose-Lune :

« Je t'avais dit que le texte original était en vieux français...

Lune n'avait pas oublié. Ce langage donne à l'oracle une dimension plus mystérieuse encore.

*'De Montchênaye de père à fils et de fils à père,
par l'afront que luy a fay, subiroy maslédiction...*

De père à fils et de fils à père,

Homme et Beste gisteron.

Lors que surgissoy ycelui qui a pouvoir sur toutes Beste en ceste Terre,

Pour ycelui é ses nostres, grâce à luy les portes de la geôle béeront.'

Lune ne peut détacher ses yeux du texte luisant. Fascinée, elle le lit plusieurs fois, le répète à mi-voix, et butte, le souffle coupé, sur l'énigme qu'il constitue.

-Ce qui est sûr, finit-elle par faire remarquer ; c'est qu'on risquait pas de tomber sur ce texte par hasard ! Quelle idée de le cacher ici ! J'te parie qu'on peut vivre pendant trente ans dans le Manoir sans jamais découvrir ce qui se cache dans la bibliothèque. On croirait vraiment que ce texte est écrit pour être consulté par quelqu'un qui le connaît...

-Et regarde ce qui est le plus surprenant.

Hugo se rend à l'autre bout de la pièce, et il actionne de nouveau la manette. Les chaînes se tendent dans un sursaut, remontent lentement, disparaissent '*dans le plafond*', entraînant avec elles les lustres enflammés. Alors le texte de la Malédiction tremblote, se déforme, et disparaît !

-C'est dingue ! On voit plus rien du tout ! Comme si le texte avait jamais existé !

Dans un réflexe Lune court jusqu'aux panneaux vitrés. Elle tâche d'apercevoir une trace de l'écriture mystérieuse. Elle va même jusqu'à observer le velours tendu sur le mur, comme s'il était possible que le reflet de lumière ait fini par l'entailler, et qu'il soit

demeuré gravé sur le tissu ! Mais, rien. À peine, en effleurant des doigts la face intérieure des vitres, croit-elle deviner la trame des lettres cachées, mais elle ne sait pas si elle ne serait pas en train d'inventer cet infime relief.

-J'ai tellement de questions, déclare alors Hugo, la voix écorchée, considérant d'un air sombre les panneaux *muets* ; tellement de questions qui restent sans réponse ! Qui a écrit ce texte ici, dans la demeure même de celui qui devait subir la Malédiction ? Qui était ce De Montchênaie l'Ancien, dont la faute a été si grande qu'elle se répercuter sur tous ses descendants ? Et quelle était cette faute ? Et puis, que savaient mes parents de tout ça. Connaissaient-ils la vérité ? L'entière vérité ? L'ont-ils cherchée, au moins, ou ont-ils décidé d'ignorer toute cette histoire ? Tu vois, pourquoi m'ont-ils emmené vivre à Grenoble, loin d'ici. Pourquoi m'ont-ils caché notre véritable nom... Pourquoi ne m'ont-ils pas mieux préparé à ce qui allait inévitablement arriver, à savoir que moi aussi, un jour, je deviendrais, l'*alter ego* d'une Bête fantastique impossible à dompter ! -Hugo, emporté, n'achève pas sa liste ; il déglutit, et halète-. Tu vois, ce sont ces interrogations au sujet de mes parents qui me hantent le plus. Je n'arrête pas de me demander s'ils m'auraient parlé, si on serait venus ensemble ici, sans ce stupide accident. J'aurais tellement aimé connaître ces choses de l'intérieur ! Tandis que je me retrouve à hériter d'un fardeau qui m'est totalement étranger. Comment se métamorphosait mon père ? De la même façon que moi ? Aux mêmes moments, pour les mêmes raisons ? Comment a-t-il découvert qu'il avait cette Bête en lui ? Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il ne devait pas être loin de l'appivoiser. Sinon, comment expliquer qu'il ait cohabité pendant toutes ces années avec Orion, en plein milieu de Grenoble, sans jamais se faire repérer ? Quand je pense que moi, en quelques semaines à peine, j'avais déjà alerté le voisinage ! Et ici je ne fais pas mieux ; grâce à moi, le mythe de la Bête d'Orléans, la Sanguinaire, resurgit du passé, et j'attise la haine sur mon passage.

-La vraie question, si tu veux mon avis, interrompt Lune en tâchant de faire preuve de tact, c'est plutôt de savoir si tes ancêtres sont morts en ayant appris la vérité, les uns après les autres, -la vérité sur l'origine du phénomène '*Orion*'-, ou si tous ont disparu en n'ayant même pas pu lever le voile du mystère sur la Malédiction.

-D'après moi, la vraie question, c'est celle-là : Malédiction, d'accord ; Malédiction transmise d'âges en âges, d'accord. Mais, qui ? *Qui* a pu lancer une malédiction pareille ? Faire qu'un homme se métamorphose en Bête à chaque émotion qui passe, et faire que ce sort échoie à son fils, et à son fils après lui : *qui a eu un tel pouvoir ?...*

C'est comme une décharge électrique dans l'estomac de Rose-Lune. Interloquée, elle reste pétrifiée quelques instants. Un vent de confusion souffle dans sa tête, et une sueur froide coule dans son dos.

-Ça va ?, finit par demander Hugo.

-Ou... oui, articule Lune, oui, ça va... Mais j'avais jamais... Jamais pensé à ça ! Encore maintenant l'adolescente est obligée de réprimer un frisson. Les paroles de Hugo viennent de lui causer la plus forte émotion qu'elle a pu ressentir depuis qu'elle a appris que le tigre est le tigre et que le tigre, c'est Hugo.

« Mais t'as raison !, bégaye-t-elle, je pense que c'est cette question-là, c'est la plus importante de toutes ! Comment j'ai fait pour pas me la poser plus tôt ! Tu te rends compte de ce que ça veut dire ? Tu t'imagines un peu les choses qu'on va devoir découvrir ?!

Hugo choisit justement ce moment pour commencer une phrase qu'il a bien du mal à terminer :

-J'avais pensé que... Je m'étais dit que peut-être... Enfin, on aurait pu...

-Qu'est-ce que t'as ? Pourquoi tu tournes autour du pot ?

-Rien. J'avais eu une idée, mais c'est stupide. Laisse tomber.

-Non ! Vas-y, dis ! Qu'est-ce qui te prend, depuis tout à l'heure ? T'es tout bizarre !

-Il y a seulement que je trouvais qu'on formait une bonne équipe. Toi et moi, ça marchait bien. Tu n'hésites pas à aller voir là où je m'arrête, et tu jettes un regard neuf sur toute mon affaire. Grâce à toi, j'ai obtenu plus de réponses en quinze jours que je n'en avais obtenues en plusieurs années ! Grâce à toi, ceux qui traquaient le Tigre ne pourront plus le faire et grâce à toi, j'ai obtenu le plus bel indice que j'avais jamais découvert ! À présent, je peux envisager le fait d'être délivré un jour de mon fardeau. Je vais pouvoir essayer de comprendre l'Histoire de ma famille ; et je vais pouvoir essayer de découvrir à quel pouvoir on doit l'existence de Orion ! Je ne sais pas si tu te représentes l'avancée que ça constitue. Il y a un mois je me prenais pour un fou, atteint par une maladie unique en son genre et incurable ; je devais me cacher continuellement et le mieux que j'imaginai pour sortir de ce désespoir, c'était de parvenir à persuader la Bête de ne pas surgir lorsque j'étais en public !

Lune rosit de contentement, même si ces confidences, et cette avalanche de compliments, la surprennent un peu.

-Où est le problème ?, s'informe-t-elle gaiement.

-On aurait pu continuer comme ça. Bien sûr, il y aurait eu des obstacles, des tas d'obstacles ! D'abord, ton cirque est itinérant, donc il faudrait trouver une solution pour se voir. Et puis, tu as un numéro à monter ! Et tes études à suivre, et surtout, ces soucis avec tes parents... Sans compter que tu es jeune !, et qu'on ne pourra pas résoudre le mystère du Destin du Tigre sans prendre des risques ! Malgré tout, j'arrive pas à me résoudre à te voir partir. Tu vois, c'est idiot...

Hugo a un drôle d'éclat de rire, il traverse la pièce pour venir se percher au bout de la table sur laquelle Lune est assise. Tous deux se retrouvent presque côte à côte :

« C'est idiot, mais je trouve qu'on faisait une équipe du tonnerre ! On aurait pu poursuivre dans la même voie ! L'air de rien, toi et moi, on s'est plutôt bien débrouillés !

-Ça c'est vrai qu'on s'est pas démontés...

-On a tenu bon ! Toi, habillée en Pierrot, moi, en tigre. On fonce et on obtient des réponses... Tiens, regarde...

Hugo sort son Smartphone. Il l'allume, et en quelques instants, il a trouvé ce qu'il cherchait. Lune s'amuse :

-Tu *surfes* sur la toile, toi ?! Hugo fait mine de ne pas saisir l'allusion, et il dirige l'écran vers la jeune fille :

-Ben ça alors !, s'exclame l'intéressée.

Sur la page que Hugo fait défiler, Lune découvre trois photos, sur lesquelles on peut voir un Pierrot, dans son costume d'ébène et d'ivoire. Assis à l'arrière d'une moto, (derrière un conducteur que la photo n'a pas cadré) la première fois, ailleurs, grimpé sur un vélo jaune, et à la fin, chevauchant une ombre massive lancée à pleine vitesse.

« J'en reviens pas !, Quelqu'un qui nous a pris en photo, Orion, toi, et moi, dans la forêt ?! Encore heureux qu'on puisse pas nous reconnaître, ni toi ni moi sur ce cliché !

-Encore heureux qu'on ne puisse pas reconnaître Orion, surtout. Je n'ai pas très envie d'en faire une *superstar* ! Lis-moi ça :

'Actus Orléanaises. Croyez-le, croyez-le pas, depuis quelques jours, un gars bizarre se promène la nuit dans les rues de Saint-Jean-de-Braye, vêtu du costume traditionnel du Pierrot, à la tombée de la nuit ! Ils sont plusieurs à l'avoir aperçu. L'individu est de corpulence moyenne. Visage blanc, et pompons, calotte et collerette ! Oui, Lecteurs, vous pensez débarquer dans un épisode inédit des 'X-Files', (pour ceux d'entre vous qui êtes les plus vieux), mais il y a quelque chose qu'on doit vous dire :

chaque fois qu'on a vu ce Pierrot, c'était sur les sites et dans les lieux où la Bête d'Orléans elle-même, -la créature géante qui enflamme les passions dans le ligérien-, avait été repérée ! Pour preuve la photo postée par l'ami Renard19, où on peut voir le clown monté sur la croupe de la Bête ! Personne n'a encore compris ce que sont les intentions de cet intervenant ; pourquoi il se déguise, comment fait-il pour approcher la créature, sont-ils amis, simples partenaires, ou complices ? Autant de questions qui restent à trancher. Une chose est sûre ! Si jamais le Pierrot refait une nouvelle apparition, il sera temps de lui trouver un nom !'.

-Un nom ?, s'étrangle Lune, ils veulent me trouver un nom ?!

-Un nom d'héroïne, tu comprends. Une héroïne masquée !

-Avec le costume de Pierrot ?! -Lune étouffe un rire amusé-.

-Pourquoi pas ? T'as cartonné ! Tu protèges ton identité, tu protèges le Cirque du Saphir. Tu impressionnes les gens, aussi ! On croirait que tu es une créature magique sortie d'on ne sait quelle lande, et que tu viens pour rendre une justice, accompagnée de ton monstre apprivoisé... Pour dire ça de façon poétique.

-T'en as de l'imagination d'un seul coup !

-C'est que je n'oublierai jamais la première fois que je t'ai vue en Pierrot...

-Et tu penses qu'on devra affronter encore beaucoup de malhonnêtes en cherchant la vérité sur ton compte ?

-C'est évident. Avec ou sans toi, je suis persuadé que si je poursuis ma quête, je vais devoir faire face à des êtres et à des choses qu'on n' imagine même pas. Et je dois t'avouer que j'y avais pensé.

-À quoi ?

-À te donner un nom !

-Et quel nom de super-héroïne t'avais pensé me donner, s'te plaît ?

Cette fois-ci, c'est dans les yeux de Lune que brille une lueur narquoise. Mais une lueur gentiment narquoise, car rien ne pourrait lui faire plus plaisir que tout ce qu'est en train de lui confier Hugo.

-Et bien, rit nerveusement ce dernier, j'avais pensé... Tu aimes bien l'anglais, non ?

-L'anglais ? Oui, pourquoi ?

-Qu'est-ce que tu penses de 'Moon' ?

-'Moon' ?!

-L'autre matin dans la forêt, je t'ai dit que le Tigre se prenait pour un justicier.

J'en suis de plus en plus convaincu. Quelques soient les choses que je vais avoir à découvrir sur le compte de Orion, je pense qu'il est ici pour protéger des gens, et pour rendre une certaine justice. Imagine un peu comment on entrerait dans la légende, toi et moi, comme ça !

-Moon ! Moon et le Tigre ! Moon et Orion ! Ça sonne bien !

-Tu trouves ?

Une lueur de gaieté transperce les yeux de Hugo, mais une seconde plus tard, ils sont farouchement tristes. Lune en a le cœur tout chiffonné. Hugo s'éclaircit la gorge :

« J'ai peur... Le ventre de Lune tourneboule et sa respiration s'accélère.

-Peur de quoi ?, souffle-t-elle.

-De découvrir tout ce que je vais avoir à découvrir ! Peur de mes instincts. De me retrouver seul avec le Tigre. Seul avec sa violence. Sans toi. Comment va réagir Orion, si tu n'es plus là ?

Lune n'hésite qu'une seconde. Puis, elle pose sa main sur celle de Hugo, et la serre chaudement :

-Il y a un truc que je comprends pas. Pourquoi est-ce que, depuis tout à l'heure, t'as l'air si persuadé que je vais m'en aller et que plus jamais on se reverra ?! T'emploies des verbes au conditionnel, et tout ! Qu'est-ce qu'il y a ? Tu te rappelles plus de la promesse que je t'ai faite ? Je t'ai dit que je t'aiderai à comprendre ce qui t'arrive !

Hugo baisse la tête et sa mâchoire se durcit. Quand, au bout de quelques secondes, il se redresse, il a dans les yeux un regard que Lune ne connaissait pas :

-Ce que t'a dit Gillian.

-Ah ! Ça ! Comment tu sais ce qu'elle m'a dit ?

-Je ne le sais pas. Mais je l'ai compris. Au regard que tu m'as lancé juste après.

'Ne pense pas que tu as gagné la partie ! C'est maintenant que tu courres le plus de risques. Tu ne sais rien du tout de cette affaire ! Méfie-toi, tu es en danger. Vraiment en danger !'.

Un silence embarrassé remplit la bibliothèque.

-Et ?, dit enfin Rose-Lune.

-J'ai senti qu'elle est parvenue à t'impressionner. Elle t'a dit sur mon compte quelque chose que tu n'as pas apprécié. Et j'ai pensé que tu venais aujourd'hui pour me faire tes adieux ! Après tout, tu l'as dit hier : *'Le Cirque du Saphir est vengé !'*. On a fait place nette. Pourquoi tu resterais ?

Lune hoche la tête, puis elle donne un coup d'épaule sur l'épaule du garçon :

-Je t'ai déjà dit que ton Tigre et moi, on a un truc ensemble ? Hugo tourne vivement la tête. À voir le sourire qui illumine le visage de Lune, ses yeux s'éclairent :

-C'est vrai ? Tu restes ? Tu veux bien me revoir ?

-J'arrive même pas à comprendre que tu en doutes ! Et ma promesse, alors ? Et tout ce qu'on a vécu ? Je me *fous* de Gillian. Ce que je veux, c'est découvrir la vérité sur toi et sur Orion. Je t'ai déjà dit que je t'aiderai : c'était pas des paroles en l'air ! Que tu le veuilles ou non, ce mystère, c'est aussi le mien. J'en sais trop maintenant pour reculer. Cette histoire me passionne ; je pourrais pas vivre sans avoir le mot de la fin. Alors tes compliments ont intérêt à être vrais, parce que tu risques de devoir me supporter pendant un bon bout de temps !

Hugo ne peut pas en croire ses oreilles. Il finit par éclater de rire :

-*Trop top !*, lâche-t-il ; *top du top !*, -des mots anachroniques, sortis de sa bouche-, à ce propos, viens ! Suis-moi. ».

Lune sur les talons, le jeune homme traverse la bibliothèque, et débloque la fameuse. Une seconde plus tard, Hugo, Rose-Lune, Ananas, Pacha et Mandarine s'enfilent dans les escaliers.

« Question héritage familial, à nous deux, on en fait une belle paire ! ».

La troupe parvient dans le sous-sol du Manoir, et Lune promène un regard curieux sur cet espace qui tient aussi bien du laboratoire d'un grand chercheur que de l'atelier d'un savant fou.

Hugo a allumé des tubes au néon qui cliquètent, et le vaste sous-sol baigne dans une blancheur froide.

« Pourquoi tu nous as emmenés ici ?

-Tiens. Jette un coup d'oeil là-dessus !

Hugo tend à Lune un paquet de feuilles soigneusement agrafées. La première page comporte les lignes d'un article écrit en des termes relativement scientifiques. Lune la tourne, et sur la seconde page, elle découvre des diagrammes divers aux légendes énigmatiques. Sur la page suivante, un compte-rendu d'enquête sociale, avec des témoignages, et des photographies. La jeune fille n'a pas besoin de se concentrer sur le contenu des textes développés, il lui suffit de se référer zones surlignées. Quelqu'un a encadré de la pointe d'un marqueur plusieurs paragraphes, et a recouvert de feutre fluo plusieurs mots ou expressions isolées : '*Mal étrange*', '*Maladie méconnue*', '*Affection*

rare', 'Cas défrayant la chronique', ou bien encore, 'Évanouissements subits et répétés', 'Crises de pertes de conscience', 'Absences momentanées n'entraînant pas de perte de mémoire ni n'affectant la lucidité'. Que des choses qui s'apparentent à la maladie dont souffre Cataline. Rose-Lune tamponne ses yeux humides du revers de la main :

-T'as fait des recherches sur ma mère ?! Tu cherches à comprendre ce qu'elle a ?!

Il y a beaucoup de reconnaissance dans les yeux de Lune, et Hugo baisse les siens, comme s'il était gêné.

-Disons que j'ai commencé à éplucher le *Web* pour découvrir des articles et des témoignages correspondant à la situation de ta mère, symptômes semblables, cas avérés de maladies inconnues, etc. Je n'en suis qu'au début. Pour le moment, ça n'a rien donné...

-Depuis quand tu fais ça ?

Hugo hésite à répondre. Il arrange deux ou trois choses sur une table de travail carrelée.

« Alors ? Depuis quand ?

-Tu me parles souvent de ta mère ! J'ai compris à quel point elle est importante pour toi, et comme ça te rend la vie infernale qu'elle ne soit pas à tes côtés, qu'elle passe son temps à souffrir. Quand tu m'as décrit les symptômes dont elle est atteinte, ça m'a intrigué. Avant de découvrir le texte de la prédiction dans la bibliothèque, -grâce à toi-, j'ai longtemps considéré ce qui m'arrivait comme une maladie étrange et cruelle ; une affection d'une telle rareté et d'une telle spécificité, que personne ne voudrait me croire si je prétendais en être affecté. Je me suis dit que le cas de ta mère n'était pas si différent du mien, si on l'examine de ce point de vue. Alors, pourquoi est-ce que je n'aurais pas fait des recherches ? Qui sait si je ne tomberais pas sur un article, sur un témoignage qui apporte une réponse, sur une piste qui permette d'engager des travaux personnels ! Si ma mère était encore auprès de moi, et qu'elle ait besoin d'aide, je voudrais qu'on fasse tout pour elle.

Hugo dit ça l'air de rien. Avec conviction, mais l'air de rien quand même, et cela rend son acte gratuit plus merveilleux encore... Lune doit se raccrocher au paquet de feuilles pour ne pas fondre dans les bras du jeune homme, et le serrer de toutes ses forces ! Elle se contente de lui rendre la liasse :

-Pourquoi tu me le disais pas ?

-Parce que je ne suis pas toujours disponible pour mener ces recherches. Et puis, pourquoi te parler de ça alors que je ne dispose d'aucun résultat concret ? Je ne voulais

pas avoir l'air de me mêler de quelque chose de trop personnel. Et je ne voulais pas remuer le couteau dans la plaie.

-Quelque chose de trop personnel... Ça m'a pas dérangée, moi, de chercher à percer le mystère de Orion, même si c'était tes affaires...

-Ravi que tu l'aies fait. ».

Émue, Rose-Lune se met à déambuler dans le sous-sol. Elle cherche à s'isoler pour avoir l'occasion de digérer toutes ces nouvelles choses ; l'empressement de Hugo, qu'il manifeste par peur de la perdre ; l'étrange connaissance qu'il a eue de ce qui s'est passé entre Gillian Curmine et elle pas plus tard que la veille ; l'idée qu'il a eue pour leur association future et la présence du '*Pierrot*' sur les réseaux sociaux ; cet espoir soudain de progression dans la compréhension du cas '*Cataline*'. Flanquée des chiens, Ananas sur l'épaule, l'adolescente visite le laboratoire et pose les yeux avec de plus en plus d'intérêt sur les matériels et matériaux rassemblés par Hugo l'inventeur.

Poursuivant sa visite, et elle se trouve bientôt devant une étagère remplie de livres. Les ouvrages traitent différents sujets, mais au bout de la ligne, on découvre une collection complète de fascicules qui abordent la vie des bêtes de la Terre. Sur chaque tranche, on peut voir une photographie représentant tel ou tel animal, là un cheval, là un kangourou, là... un tigre. Lune repense aux yeux de feu du tigre géant. Elle revoit leurs faces à faces et ressent la douceur de leur complicité. C'en est presque troublant, parce que Orion n'est pas là. Enfin, pas vraiment là. Ou alors il est là, caché au plus profond de Hugo, dans un mystère encore terriblement enveloppé de brume...

« J'ai toujours eu la passion des animaux.

Lune se retourne : Hugo est derrière elle. Il est venu la retrouver sans bruit.

« Tu ne trouves pas que c'est un comble ? Petit, j'étais fasciné par les bêtes ! J'avais des figurines sur toutes mes étagères, et j'avais demandé à mes parents de m'offrir la collection complète de ces fascicules. En principe il y en avait trois cents ! Mais en déménageant depuis Grenoble, j'ai perdu un carton et justement, les livres étaient dedans. Il m'en manque près d'une centaine.

-C'est nul...

-Ouais. Tu as vu le tigre ?

-Bien sûr !

-Eh oui. Il est là, au milieu de tous les autres... À ce propos, je me demande ce que Cagnot et ses sbires vont faire de mon secret. Maintenant qu'on a fait arrêter toute la

bande, est-ce qu'ils vont se calmer ? Ou bien, vient-on de les provoquer irrémédiablement... C'est pour cela que je craignais ce que Gillian avait pu sous-entendre, tu sais. Je ne peux pas croire que ces gens vont simplement m'oublier.

Lune écoutait attentivement, quand elle a l'impression qu'une bombe explose dans son cœur :

-Attends, attends !, s'exclame-t-elle, accrochant sa main au bras de Hugo, qu'est-ce que tu viens de dire, là ?!

-Je te disais que je me demande ce que vont faire les Curmine du secret ! Je t'avoue que...

-Mais non ! Pas ça ! Ce que tu as dit pour le tigre ! Tu as dit qu'il est au milieu de tous les autres ! Viens ! ».

Les doigts crispés sur la veste de Hugo, Lune se met à courir.

-Eh ! Qu'est-ce que tu fais, là ?!

-Vite, vite ! ».

Lune traverse le sous-sol, passe en trombe devant les chiens, escalade les marches trois par trois. Hugo lui-même débouche à peine dans la bibliothèque, une évidente question sur les lèvres, que sans ménagement Lune le pousse dans le coin, du côté où se trouve la manette :

« Vas-y ! Fais descendre les chandeliers !

Comme Rose-Lune s'y attendait, Hugo s'exécute sans faire de manières. Il faut dire que son excitation est communicative ; pâle, fébrile, elle attend en sautillant sur place que les chaînes aient enfin déroulé tous leurs cliquetis. Ainsi, le texte de la prédiction s'anime à nouveau ; les lettres d'ombre et de lumière dansent, parfaites, sur le velours bleu de la bibliothèque.

« Regarde ça..., souffle Lune, tu remarques rien ?

-Rien de plus que tout ce que j'ai déjà remarqué, je t'avouerai..., tranche Hugo après un moment d'hésitation. La seule chose qui me vient à l'esprit, c'est que la calligraphie dont on a usé pour graver ce texte dans le verre, et celle dont *on* a usé pour me coller ce 'tatouage' sur le bras, sont rigoureusement les mêmes.

-Mais non ! Hugo, regarde ce texte ! Relis-le !

*'De Montchênaye de père à fils et de fils à père,
par l'afrot que luy a fay, subiroy maslédiction...*

*De père à fils et de fils à père,
 Homme et Beste gisteron.
 Lors que surgissoy ycelui qui a pouvoir sur toutes Beste en ceste Terre,
 Pour ycelui é ses nostres, grâce à luy les portes de la geôle béeront.’*

Hugo répète lentement, pour la énième fois, ces mots mystérieux. Lune redit le texte également, et, parvenue au passage qui l'intéresse, elle force sa voix et insiste sur chaque syllabe :

‘Lors que surgissoy ycelui qui a pouvoir sur toutes Beste en ceste Terre.’

Alors elle se tourne vers Hugo :

« On s'est trompés ! On s'est trompés depuis le début !, explique-t-elle, enthousiaste ; on a mal interprété le texte !

-Je ne voudrais pas te décevoir, mais je l'interprète toujours de la même manière...

-Il faut dire que cette composition en vieux français, ça aide !

-Ah, tu trouves, toi ?!

-Je crois que je comprends le sens de la prédiction, Hugo ! D'après toi, c'est quoi la phrase la plus mystérieuse de tout le texte ?

Hugo fronce les sourcils :

-Tu crois vraiment que tu peux me faire répondre à cette question ? Je suppose que la partie la plus énigmatique reste quand même la cinquième phrase. *‘Lors que surgissoy ycelui...*

-Exactement !

-Si ça t'embête pas, j'aimerais comprendre ce qui te rend aussi hystérique ! Déjà que j'arrive pas à apprivoiser qui-tu-sais ! Alors, de là à devenir l'ami de toutes les bêtes de la Terre ! À ce compte-là, je ne me débarrasserai jamais de cette Malédiction, et je ne vois pas comment aucun De Montchênaie pourrait y parvenir !

Il y a évidemment de l'angoisse et de la déception dans la voix de Hugo, mais Lune se tourne vers lui, portant au visage une expression lumineuse difficile à déchiffrer, elle saisit ses deux mains ; elle ose même ficher son regard dans le sien :

-Reste à savoir si tes ancêtres savaient ce que toi tu vas savoir maintenant ! Ta façon de transcrire la phrase en français plus récent nous a un peu caché la vérité ! Tu disais : *‘Celui qui pourra apprivoiser toutes les bêtes de la Terre.’*, na na na. La vraie phrase... est plus précise !

Surpris par le geste la jeune fille, Hugo ne bouge pas et ne la quitte pas des yeux. Ses doigts se resserrent doucement sur les siens.

« Hugo, cette phrase, elle signifie pas que tu devras faire le tour du globe en quête de toutes les bêtes, pour faire ami-ami avec elles. Elle signifie que *toi*, tu as un pouvoir. C'est ça le secret ! Ces mots disent que toi, tu as le pouvoir de te métamorphoser... en *tous les animaux qui peuvent exister au Monde*. ».

Hugo ouvre des yeux béants, et lentement, les deux amis tournent la tête vers le texte de la Malédiction, qui flamboie toujours, au cœur du vieux Manoir de Montchênaie. L'avenir, devant eux, s'ouvre plus terrible et plus fantastique, plus passionnant et plus dangereux, qu'ils l'auraient jamais cru. Ananas pousse un cri, et Rose-Lune a un frisson. Elle sait que désormais, Moon sera toujours liée au Destin du Tigre.

* * *

« Ces dernières semaines ont été très éprouvantes pour elle...

-Ces dernières années, tu veux dire ! Elle a déjà vécu des choses que beaucoup d'enfants, à son âge, ne connaissent même pas.

-J'admire cette façon qu'elle a de toujours prendre ce qui lui arrive. Elle est si forte ! Je ne l'ai jamais vue se détourner de quelqu'un qui avait sincèrement besoin de son aide, quoique ce soit qu'elle ait pu être en train de traverser !

-Et la manière dont elle répond aux gens, mmh ?

-Avec panache... ».

Le bruit de ces voix chuchotées parvient aux oreilles de Lune comme au travers d'une boule d'ouate. Ce qu'elle entend plus fort encore, c'est le frémissement de sa respiration. Ses yeux sont fermés sur des paupières brûlantes. Recroquevillée comme le petit Ananas sur un coin de matelas dans le *camping-car* du Directeur, depuis plus d'une demi-heure elle reste tournée du côté de la cloison. Comme les secousses de ses larmes ont cessé et qu'elle ne bouge plus, César et Frankie Canelli pensent qu'elle s'est endormie, et ils parlent tout bas. Rose-Lune ne fait rien pour les détromper.

« Tu m'avais dit de ne pas la ménager..., souffle Canelli ; tu m'avais dit de la traiter un peu rudement, de façon qu'elle ne s'appesantisse pas sur les graves problèmes qu'elle a avec ses parents. Tu m'avais dit que si je me montrais trop doux avec elle, elle risquait de sombrer dans la mélancolie, et qu'elle ne trouverait pas de forces pour

assumer son quotidien...

On entend César qui sirote une gorgée de sa tasse de tisane.

-Tu es sûr que j'avais décrit les choses de cette manière ?, demande-t-il au bout d'un certain temps, un sourire dans la gorge.

-Je me demande si je ne suis pas allé trop loin..., reconnaît Canelli ; et si la petite allait ne plus me faire confiance ? Son père et Cataline nous l'ont confié, et j'ai été si rude avec elle ! Par-dessus le marché, c'est moi qui ai engagé, pour rejouer '*Rêve de Lune*' !, deux dégénérés qui ont failli détruire le Cirque du Saphir, et qui ont opéré sous mes yeux sans que je le voie... Comment serais-je encore crédible...

César pose sa main sur l'épaule du Directeur.

-Ne te tourmente pas. Tu m'aurais connu à mes jeunes heures ! Je n'ai pas toujours mené ma troupe avec brio. Il faut du temps pour apprendre à bien faire. Les autres peuvent le comprendre, et Lune plus qu'eux. Ces jours-ci, n'oublie pas de faire montre de ta contrition, et n'hésite pas à rire de toi-même en public. N'en fais pas trop et n'en fais pas trop peu.

-Pauvre gosse. Elle venait de remporter une victoire, et paf !, elle reçoit cette mauvaise nouvelle... Cataline eu une nouvelle crise, la voilà qui a de nouveau sombré dans le coma, pour on ne sait combien de temps.

-Oui, poursuit César d'une voix soucieuse ; dire qu'on était en train de faire des projets pour la fête ! Et Christophe qui a dû lui annoncer ça au téléphone... Il était déchiré, le pauvre. Ne pas pouvoir être auprès de sa fille en un moment pareil ! Ne pas pouvoir la prendre dans ses bras !

-Où est-ce que tu crois que c'est en train de le mener, Christophe, ce voyage en Inde ? Tu y comprends quelque chose, toi ?

-Viens par là... ».

Les deux hommes poursuivent leur conversation un peu plus loin, à l'autre extrémité du *camping-car*, et Lune n'entend plus leurs voix que comme le bruit de vagues lointaines. Elle renifle, et plaque de ses doigts une larme sur le coin de sa joue. Ainsi donc, Francesco Canello avait une raison de se montrer si dur avec elle ces mois derniers. César lui avait conseillé de se comporter d'une façon qui la rende forte, de ne pas la privilégier !, et c'est ainsi que le Directeur-remplaçant avait interprété ces paroles...

Mais la jeune fille ne parvient pas à se réchauffer le cœur. Cataline a encore

sombré... Au moment le plus inattendu, comme ça, sans crier gare, et personne n'a compris pourquoi ! Quand Lune pourra-t-elle la revoir ? Quand pourra-t-elle entendre sa voix de nouveau ? L'adolescente n'a même pas eu le temps de lui raconter sa victoire sur la bande des trafiquants d'animaux, ni de lui faire part de ses nouvelles découvertes concernant Hugo, Orion, le Manoir et la prédiction. Les doigts serrés autour du petit tigre en pierre que lui a offert son père, elle retient un nouveau hoquet de larmes.

L'espoir réside-t-il dans le voyage que Christophe a entrepris ? Réside-t-il dans les recherches que Hugo a décidé de mener ? Pourquoi Lune, électrique, ne peut-elle s'empêcher de penser que c'est en aidant Hugo de Montchênaie à résoudre l'énigme qui le concerne, qu'elle apportera la santé à sa mère ?... Quel peut bien être le rapport entre ces deux situations distinctes, caractérisées l'une comme l'autre par un certain désespoir ?

'Regarde là où tous les banquistes regardent en premier avant de lever le camp.'

Alors soudain, n'y tenant plus, Lune se jette sur ses pieds nus. Éclairés par le halo d'une lampe de bureau, tasse levée, César et Canelli ne la remarquent pas. L'adolescente se faufile par l'embrasure de la porte d'entrée, et pour ne pas faire de bruit, elle la laisse ouverte derrière elle. L'herbe du camp est pleine de rosée, la nuit est claire. Lune se faufile dans les allées, jusqu'à ce qu'elle parvienne où elle voulait : devant le *camping-car* des Curmine. Les gendarmes sont venus y poser des scellés. Demain, ils enverront quelqu'un pour l'évacuer.

Lune active la fonction '*lampe*' de son Smartphone, et s'accroupit à côté du nez du véhicule. *Les roues*. Ce sont les roues de son véhicule, que tout bon itinérant regardera *en premier avant de lever le camp* ! C'est une tradition qui remonte aux temps où les artistes voyageaient dans des roulottes qu'on appelait des '*verdines*', à une époque où les banquistes devaient s'assurer que leur matériel était en état de franchir une nouvelle étape, et c'est ça que Rose-Lune n'a pas avoué au Lieutenant. Pour elle, ce n'était pas mentir. C'était protéger le secret de Hugo. Elle pensait qu'elle aurait pu oublier les mots de Gillian, avec le temps ! Mais à présent, elle se rend compte qu'il faut à tout prix qu'elle comprenne ce que cette femme a voulu dire. Gillian a insinué que Lune venait de gâcher sa seule chance de salut en les faisant arrêter, Romain et elle ! Elle a sous-entendu que son implication dans les affaires criminelles de son frère, Marcel Cagnot, n'était qu'une excuse pour la rapprocher de son véritable but ! Elle a aussi prétendu que Lune ne connaissait rien à Hugo. Il faut que la jeune fille sache pourquoi.

Elle ne découvre rien d'anormal près de la roue avant. Rien non plus du côté de la

roue intermédiaire. Rien encore du côté de la première roue arrière. Elle passe alors de l'autre côté du *camping-car*, et elle s'agenouille encore une fois, repoussant ses cheveux en arrière. Elle braque le faisceau de la lampe sous le véhicule, et ne remarque rien, quand soudain, les poils se dressent sur ses bras. Le pinceau lumineux vient d'effleurer quelque chose de brillant, bloqué entre la caisse du *camping-car* et l'essieu ! Lune se jette sur le dos et se glisse doucement sous l'engin. Cette fois, pas de doute : sa lampe éclaire un sac en plastique, noir ou bleu peut-être, coincé dans cet endroit insolite. L'adolescente tend le bras et, prenant des précautions pour ne pas risquer d'endommager le contenu supposé du sac, elle manœuvre pour le débloquer. La partie n'est pas facile parce que le sac a été soigneusement calé, mais après trente secondes, Lune triomphe. Le paquet s'abat lourdement sur son ventre.

Le cœur battant, le souffle court, la jeune fille s'extirpe de sa cachette. Elle est obligée de donner un coup de dent dans le sac pour le déchirer. Elle écarte les deux bords, retenant sa respiration...

Au creux du sac, elle découvre ce qu'elle pense être le couvercle d'une vieille boîte. La facture de l'objet lui arrache un souffle d'admiration. On le dirait vieux, très vieux !, et il est ouvragé d'une façon qu'on ne connaît plus aujourd'hui. Émerveillée autant qu'intriguée, Lune se penche pour observer le cuir, râpé, piqueté et griffé, où courent des arabesques brillantes comme des étoiles. Les coins extérieurs ont été frappés d'argent et au centre du couvercle s'ouvre une sorte de médaillon dont les reliefs, lustrés par l'usure, sont admirables. Du bout du doigt Lune les caresse :

« Trois flambeaux embrasés reliés par la pointe, ouverts en éventail, et croisés par une flèche à la pointe acérée... On dirait un genre d'insigne... ».

Toujours agenouillée, Lune estime que le moment est venu d'ouvrir la boîte mystérieuse, mais elle a une belle surprise. La boîte n'est pas une boîte ! C'est un livre... Elle ouvre des yeux ronds et, quand elle se rend compte qu'elle voit le livre en tête à queue, elle ne pense même pas à le retourner. Au contraire, elle en fait le tour ! Entre ses doigts les pages fragiles, douces au toucher, craquantes à tourner, glissent une à une, comme son regard absorbé se perd à la découverte de l'objet que les Curmine avaient, -on ne sait ni comment ni pourquoi-, en leur possession.

Tout d'abord il y a des textes, rédigés dans un français proche du latin, calligraphiés avec un soin tout particulier. Les encres sont vieilles mais les couleurs sont vives, elles illuminent les pages tachées. Suivent, à la surprise de Rose-Lune, de superbes

cartes, et des plans étranges bizarrement annotés. Plus les pages défilent, plus le contenu du recueil contenu apparaît énigmatique, autant qu'hétéroclite.

Voici une double page, entourée d'un cadre merveilleux, qui affiche une suite de signes... complètement incompréhensibles, tous différents les uns des autres, soigneusement alignés ! Mais en poursuivant son examen, Lune en arrive à des pages dont les textes sont plus clairs ; la calligraphie s'aère et la langue devient plus actuelle, si bien que sur l'une d'entre elles, un mot retient son attention : il est écrit ' *la Beste* ' ! Lune tressaille et, fébrilement, elle tourne d'autres pages. En frissonnant, elle découvre que le contenu du livre s'augmente d'illustrations placées dans des encarts, des illustrations de styles très différents. Les unes sont naïves et maladroites, d'autres au contraire sont d'un réalisme terrifiant. Quoiqu'il en soit, elles représentent toutes une seule et même chose : un animal mythique, immense et démesuré, vu par les yeux de la peur ! D'un dessin à l'autres les détails diffèrent, mais la Bête se ressemble toujours par ceci de précis : les griffes acérées de ses pattes élancées, les crocs pointus de sa gueule ouverte, le regard féroce de ses yeux terribles. Tout autour d'autres textes, des dates, des noms de lieux. Plus Lune progresse plus elle réalise qu'elle avance aussi dans le Temps et, comme les dessins se font de plus en plus précis, et que le nombre des dates augmente, la jeune fille est obligée de faire une déduction qui tombe sous le coup de l'évidence. Une sueur froide enveloppe sa nuque :

'Toutes ces Bêtes qu'on voit ici, ce sont les ancêtres de Hugo... Ce sont les De Montchênaie... Et depuis le début, depuis le tout début, 'y a des gens qui les suivent et qui les traquent ! Depuis tous ces siècles, des gens se relaient, de générations en générations, pour suivre la Bête, pour tracer son parcours, et pour noter les dates et les lieux de ses apparitions !'.

Forte de cette constatation, Lune poursuit l'examen du recueil, et plus les textes deviennent compréhensibles, plus un discours s'en détache, dont la pertinence effrayante à travers les décennies vient mettre en relief l'énigmatique discours de Gillian : partout, tout autour de la Bête, et dans son sillage, ce ne sont que désastres, flammes et malheurs, disparitions inexplicables, morts terribles ou suspectes, maladies étranges, destins funestes. Les témoignages, divers, variés, rapportent tous le même mot : croiser la Bête Inconnue est un péril, la regarder dans les yeux est un grand danger, la côtoyer, c'est s'assurer un sort que personne ne pourrait envier.

Rose-Lune, penchée sur les pages poussiéreuses, oublie de respirer. Un

pressentiment lui remplit le cœur et y creuse un grand trou... L'odeur de son trouble se faufile dans les airs et dans l'espace, attirée par un flair puissant qui vient de l'identifier. Là haut, perché sur une colline boisée de la forêt d'Orléans, un Tigre immense, aux yeux de feu, sent ce trouble dans le vent. Alors, la gorge déployée, les dents découvertes, il hurle à la face de la *lune*, un grondement pareil à celui du tonnerre.

Fin du Premier Livre.



SOMMAIRE

‘Le Cirque du Saphir’

CHAPITRE 1	Rêve de Lune
CHAPITRE 2	Une poubelle éventrée
CHAPITRE 3	Deux voltigeurs et trois apprentis
CHAPITRE 4	Cas de conscience
CHAPITRE 5	Un Manoir dans le parc

CHAPITRE 6	Prodigieuses rencontres
CHAPITRE 7	Vie de cirque (où l'on revoit Romain Curmine)
CHAPITRE 8	Une mauvaise idée
CHAPITRE 9	L'inconnu du Manoir
CHAPITRE 10	Une camionnette noire et une salle fermée à clef
CHAPITRE 11	Jamais deux sans trois
CHAPITRE 12	Soupçons dans la nuit
CHAPITRE 13	Un peu d'explication, mais pas trop...
CHAPITRE 14	Du bizarre à l'étrange
CHAPITRE 15	Une moto, une promesse, et une maison bancale
CHAPITRE 16	Surprises dans le box
CHAPITRE 17	De l'étrange à l'impensable
CHAPITRE 18	Clair comme de l'eau de roche
CHAPITRE 19	Une lettre anonyme
CHAPITRE 20	La traque
CHAPITRE 21	Face à face

CHAPITRE 22	Une promesse et des révélations
CHAPITRE 23	La vengeance du Cirque du Saphir
CHAPITRE 24	Toute l'impensable vérité
	Note de l'Auteur
ANNEXE	Extraits du Petit Cahier Orange de Rose-Lune

LE CIRQUE DU SAPHIR

Fondé en 1886 par Thomas Parenti. La troupe ne comptait alors que quatre intervenants, (Thomas Parenti inclus), qui s'accompagnaient de trois chiens, d'un perroquet et d'un serpent. On les appelait '*Les Ambulants*'. Le nom de '*Cirque du Saphir*' apparaît pour la première fois le 14 Septembre 1888.

Directeurs successifs :

Thomas Parenti (1866-1929) : Directeur de 1886 à 1918.

Edgar Parenti (1895-1938) : Directeur de 1918 à 1938.

Michelangelo Parenti (1918-1998) : Directeur de 1938 à 1959.

Gino Parenti (1937-1995) : Directeur de 1959 à 1984.

César Parenti (né en 1947) : Directeur de 1984 à 2008.

Christophe Jabert (né en 1976) et Cataline Jabert Parenti (née en 1978) : Directeurs depuis 2008.

Francesco Canello (né en 1972) : Directeur-remplaçant depuis Décembre 2014.

Membres Réguliers Année 2015 :

- 1- **Francesco Giuseppe Canello, dit 'Frankie Canelli'**. 43 ans. Directeur-remplaçant.
- 2- **Armand Lacasa**. 52 ans. Intendant/Monsieur Loyal.
- 3- **Sophie Duteil**. 37 ans. Trésorière/caissière. Responsable courses & cuisine.
- 4- **Alain Martinez**. 28 ans. Monteur/chargeur. Responsable de l'entretien et du recrutement des intérimaires.
- 5- **Sabine Martinez, dite 'Fée des Sables'**. 22ans ; *sœur du précédent*. Trapéziste.
- 6- **Guillermo Misagne, dit 'La Comète'**. 25 ans ; *fiancé de la précédente*. Monteur. Trapéziste.
- 7- **Antoine Cavanaugh-Delane**. 39 ans. Responsable du spectacle (de la régie, des effets spéciaux, etc.).
- 8- **Marie Cavanaugh-Delane**. 37 ans ; *épouse du précédent*. Responsable des relations publiques. Costumière. Montreuse d'oiseaux exotiques.
- 9- **Justine Cavanaugh-Delane**. 17 ans ; *filles des précédents*. Responsable de la promotion virtuelle du cirque.
- 10- **Marcello Fontana**. 45 ans. Responsable de la sécurité. Docteur vétérinaire.
- 11- **Cynthia Fontana**. 37 ans ; *épouse du précédent*. Responsable des courriers. Écuyère.
- 12- **Claudie Fontana, dite 'Centaurée'**. 18 ans ; *filles des précédents*. Écuyère.
- 13- **Paolo Fontana**. 16 ans ; *frère de la précédente*. Trapéziste.
- 14- **Guido Fontana**. 40 ans ; *frère de Marcello*. Annonceur/monteur. Clown.
- 15- **Carmen Fontana**. 40 ans ; *épouse du précédent*. Montreuse de lamas.
- 16- **Thomas Fontana**. 15 ans ; *filles des précédents*. Colleur d'affiches. Récepteur de billets. Apprenti-magicien.
- 17- **Félix Fontana**. 6 ans ; *frère du précédent*. animateur d'un numéro-fantaisie. (Clown).
- 18- **Cadix Kirmin, dit 'Diamond Fingers'**. 38 ans. Précepteur. Magicien.
- 19- **Anne-Lise Baraca**. 24 ans ; *assistante du précédent*. Maquilleuse. Assistante en

magie. Montreuse de singes.

20- **Robert Cardamome, dit 'Bobo'**. 50 ans. Conducteur/monteur. Clown.

21- **Claude Cardamome, dit 'Clovis'**. 49 ans ; frère du précédent. Conducteur/monteur. Clown.

22- **Dimitri Duteil**. 56 ans ; (aucun lien de parenté avec Sophie Duteil). Responsable de la sécurité. Chef-cuisinier.

23- **Anna Duteil**. 20 ans ; fille du précédent. Assistante habilleuse. Trapéziste.

24- **Germaine Deparis, dite 'Géranium'**. 64 ans. Lingère. Vendeuse ambulante.

25- **Basilio D'Émile, dit 'Tarzan'**. 35 ans. Responsable de la sécurité. Responsable de la ménagerie. Montreur de lions.

26- **Christelle D'Émile**. 21 ans ; épouse du précédent. Infirmière. Contorsionniste.

27- **Ludovic Candeleur**. 19 ans ; frère de la précédente. Responsable commis (courses et linge). Apprenti-dresseur de fauves.

28- **Nicolai Robov, dit 'La Griffe'**. 47 ans. Conducteur/monteur. Montreur de tigres.

29- **Souleyman Rubin**. 27 ans. Nourrisseur. Montreur d'éléphants.

30- **Nadia Rubin**. 25 ans ; sœur du précédent. Équilibriste/jongleuse.

31- **Marlon Smith, dit 'La Chandelle'**. 31 ans. Équilibriste.

32- **Joseph Barchall**. 36 ans. Mécanicien. Montreur de chevaux et d'autruches.

33- **Siméon Barchall**. 32 ans ; frère du précédent. Responsable matériel. Clown lyrique.

34- **Jonas Barchall**. 29 ans ; frère des précédents. Montreur de serpents.

35- **Vanessa Curmillon, dite 'Ange'**. 35 ans. Coach. Équilibriste sur ruban.

36- **Émilie Curmillon, dite 'Demoiselle'**. 14 ans. Montreuse de lapins et travailleuse de ballons.

37- **Vince Carver, dit 'Ulysse'**. 45 ans. Homme à tout faire. Conducteur. Vendeur ambulante.

38- **Rudy Roger**. 35 ans. Homme à tout faire.

39- **Amar Mardan**. 48 ans. Homme à tout faire. Avant-courrier.

40- **Kader Mardan**. 46 ans ; frère du précédent. Homme à tout faire. Confiseur. Annonceur.

41- **Théodora Mardan, dite 'Teddie'**. 39 ans ; épouse du précédent. Femme à tout faire.

42- **Julio Mardan**. 21 ans ; fils des précédents. Contorsionniste.

43- **Mélusine Mardan**. 18 ans ; sœur du précédent. Danseuse orientale.

44- **Rose-Lune Jabert-Parenti, dite 'Lune'**. 14 ans. Artiste polyvalente.

Membres Saisonniers Année 2015 :

- 1- **Nicolas Thaumier**. 38 ans. Saisonnier : commis porteur.
- 2- **Maxime Thaumier**. 34 ans ; frère du précédent. Saisonnier : commis porteur.
- 3- **Alex Boulgara**. 43 ans. Saisonnier : monteur. Agent de sécurité.
- 4- **Sanders Garay**. 27 ans. Saisonnier : aide-soignant vétérinaire. Nourrisseur.

Apprentis des Écoles Année 2015 :

- 1- **Gildas Cabart-Terris**. 19 ans. Apprenti montreur de chevaux.
- 2- **Élodie Ianovich**. 18 ans. Apprentie costumière.
- 3- **Thibault Clayon**. 16 ans. Apprenti trapéziste.

Artistes recrutés Année 2015 :

- 1- **Romain Curmine**. 30 ans. Trapéziste-écuyer.
- 2- **Gillian Curmine**. 27 ans ; épouse du précédent. Trapéziste-écuyère.

Membres absents :

- 1- **Christophe Jabert**. 39 ans. Propriétaire et Directeur du Cirque. Trapéziste-écuyer.
- 2- **Cataline Jabert-Parenti**. 37 ans ; épouse du précédent. Propriétaire et Directrice du Cirque. Trapéziste-écuyère.

Ménagerie Année 2015 :

La ménagerie du Cirque du Saphir compte 70 animaux. Certains participent aux spectacles, d'autres sont encore en période de dressage, d'autres encore font simplement partie de la vie du camp. On peut y découvrir :

- ◆ Douze lapins (7 mâles et 5 femelles au début Juillet).
- ◆ Six ouistitis Pygmée (4 mâles et 2 femelles).
- ◆ Trois chimpanzés (2 mâles et 1 femelle).

- ◆ Cinq lions d'Afrique (*2 lions et 3 lionnes*).
- ◆ Quatre tigres du Bengale (*3 tigres et 1 tigresse*).
- ◆ Quatre lamas (*2 mâles et 2 femelles*).
- ◆ Sept chevaux *lipizzans* (*4 étalons et 3 juments*).
- ◆ Deux éléphants d'Afrique (*1 mâle et 1 femelle*).
- ◆ Onze oiseaux exotiques (*2 aras ; 3 perroquets ; 2 perruches ; 4 inséparables*).
- ◆ Cinq serpents (*1 cobra ; 2 pythons ; 2 vipères*).
- ◆ Deux autruches (*1 mâle et 1 femelle*).
- ◆ Six chiens (*2 bergers allemands mâle ; 1 cocker femelle ; 1 fox-terrier mâle ; 1 chien et 1 chienne sans pedigree*).
- ◆ Trois chats (*1 chat angora ; 1 chat de gouttière ; 1 chatte de gouttière*).

NOTE

Le Cirque du Saphir est un cirque itinérant. Il se déplace dans les villes et les villages de France tout le long de la période touristique. Une troupe de cirque est une communauté, comparable à une grande famille ; tous les artistes qui la constituent doivent assumer les tâches d'une vie quotidienne et communautaire. Certains parmi eux doivent cumuler plusieurs emplois.

Les '*Membres Saisonniers*' sont les personnes qui sont recrutées pour une seule saison ou pour plusieurs saisons renouvelées, et qui ne vivent pas toute l'année dans le cirque.

Les '*Apprentis des Écoles*' sont de jeunes artistes encore en formation qui, attirés par la vie des itinérants, viennent se familiariser avec ce mode de vie durant le temps d'un été.

Les plus jeunes membres réguliers de la troupe du Cirque du Saphir sont Justine Cavanaugh-Delane, 17 ans ; Paolo Fontana, 16 ans ; Thomas Fontana, 15 ans ; Rose-Lune Jabert-Parenti, 14 ans ; Émilie Curmillon, 14 ans ; Félix Fontana, 6 ans.

Extraits du Petit Cahier Orange de Rose-Lune.

Où l'on trouve la réponse à quelques questions qui se posent...



Quelle est la légende de la Bête d'Orléans ?

« [...] du coup forcément... J'ai cherché sur Internet. J'ai découvert que celle qu'on appelle la Bête d'Orléans a commencé de sévir en 1814, en France, aux alentours de la Forêt des Loges, comme j'avais lu sur le vieux morceau de journal. C'était une créature fantastique, dangereuse, censée avoir commis de nombreuses atrocités. Des battues ont été menées pour la trouver, mais elles n'ont jamais abouti. Une fois la Bête a été touchée par une balle en argent qu'on avait façonnée exprès pour elle, mais elle ressuscita à ce qu'on dit !, et recommença ses massacres. Elle était horrible, hideuse à voir, et certains racontaient qu'elle avait ses quartiers en plein cœur d'Orléans, ce qui a fait dire qu'elle était peut-être un loup-garou. J'ai pas intérêt à rapporter ça à Hugo ! Mais qui dit, en

même temps, que Hugo est *vraiment* la Bête d'Orléans ?... [...] ».

Comment César allait-il aux toilettes, lorsqu'il était prisonnier dans le box ?

« [...] et César avait décidé de nous expliquer en long, en large et en travers ce qu'il avait vécu dans le *box* avant que Hugo et moi on le trouve. Il nous a raconté que d'abord il s'était inquiété de comment on allait réagir, (Maman et moi), quand on allait découvrir qu'il avait disparu. Mais le plus bête, c'est la question qu'il s'est posée quand il a vu qu'on l'enfermait dans un *box*. Il s'est dit : '*Comment je vais aller aux toilettes ?*'. Il a commencé d'y réfléchir et vraiment il n'y avait pas beaucoup de solutions, quand un des trafiquants est arrivé. (Apparemment c'était le petit Raillac). Il a emmené César dehors dans le champ d'à-côté et lui a fait comprendre... que César pouvait se soulager ! Waouh, ... La classe, je vous dis pas... [...] ».

Pourquoi Lune ne s'est pas doutée plus tôt du rapport qui existait entre Hugo et Orion ?

« [...] et je crois que je m'en voudrais toujours de ne pas avoir compris plus tôt que Orion et Hugo, ils ne faisaient qu'un. Je me console en me disant que c'est si incroyable à croire et à réaliser, que j'ai pu passer à côté des indices les plus évidents ! Comme, par exemple, le fait que je ne les voyais jamais en même temps tous les deux... Mais des fois, quand on est à ras-le-cou dans une affaire, on peut être le dernier à voir ce qui est... sous son nez ! [...] ».

Pourquoi le Cirque du Saphir possède-t-il des éléphants d'Afrique ?

« [...] alors que ça m'avait mise dans une colère ! Non mais franchement, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Et Gillian qui se pavanait devant tout le monde ! '*Vous vous rendez compte, -elle disait-, ça vous permettrait de faire connaître vos animaux ! De parler du caractère des ouistitis, de faire admirer les oiseaux ! Et vous pourriez expliquer pour quelle raison le Cirque du Saphir a choisi d'avoir des éléphants d'Afrique !*'. Ben oui, au

Cirque du Saphir, on a deux éléphants d’Afrique, alors que souvent dans les cirques il y a des éléphants d’Asie (et même souvent des femelles), parce qu’ils sont plus dociles et plus faciles à dresser. Mais nous, on n’a pas fait ce choix, parce que César a craqué pour Whisky et Cornaline à l’époque, c’est tout ! Et ça, qu’est-ce qu’elle en sait, Gillian ? Tout ça pour nous convaincre de faire visiter la ménagerie, c’est vraiment... [...] ».

Que devient le costume de Pierrot d’Élodie Ianovich ?

« [...] et je crois que je me doutais, quelque part au fond de moi, que Maman allait avoir une nouvelle crise. Pas seulement à cause de sa fatigue. Je le *sentais*, c’est tout... D’ailleurs, juste avant que Papa m’appelle pour m’en avertir, Élodie (Élodie Ianovich, l’apprentie), m’avait dit un truc sympa : elle veut m’offrir son costume de Pierrot ! Alors je vais prendre ça pour un signe, pour un signe qu’il faut que je devienne *Moon* comme il a dit Hugo, et je vais dire oui à Élodie... [...] ».

Qu’est-il advenu des bottes en caoutchouc de César ?

« [...] Quand, avec Justine et Ludo, on s’est mis à reparler de notre aventure dans le *box*, je me suis soudain demandé ce qu’on avait fait des bottes de César... Celles qu’on avait empruntées devant chez lui. Alors j’ai appelé Hugo, je lui ai posé la question et il m’a dit qu’il n’en savait rien. Dans la soirée il m’a rappelée : il venait de retrouver les bottes. Elles étaient restées... dans son *side-car* depuis tout ce temps ! [...] ».

Comment tous ceux qui étaient présents (et cachés) lors de l’épisode de ‘la vengeance du Cirque du Saphir’ ont-ils compris que Gillian et Romain Curmine soient vraiment en train de parler d’une Bête ?

« [...] aussi j’avais peur qu’à force que Gillian et Romain fassent référence à la Bête qui était censée hanter le Manoir, ils finissent par trahir le secret de Hugo alors que tous les autres, Juju, Ludo, *Tarzan*, Marie, etc., étaient en train d’écouter dans le noir ! Heureusement, ils n’ont pas *pipé* un mot de trop ! Disons surtout que les gens de la troupe

ont toujours pu croire que ces deux *allumés* parlaient du tigre qui s'était soi-disant échappé du Zoo de Beauval, comme ils avaient fait croire à Élodie ! (L'excuse *bidon*... Comme si le Zoo de Beauval pouvait laisser échapper un tigre !)... [...] ».

Comment le père de Hugo pouvait-il se transformer sans être remarqué dans sa ville ?

« [...] et des questions, j'en ai plein la tête ! L'une d'elles étant de savoir comment le père de Hugo a pu se métamorphoser en plein cœur de Grenoble sans jamais être repéré... Ou alors, *il a été repéré* ? C'est l'une des premières choses qu'on va devoir résoudre, je crois. Enfin, la première chose qu'*Orion et Moon* devront résoudre... [...] ».

